SUR QUELQUES PASSAGES DE L'*HISTOIRE SECRÈTE DES MONGOLS* (1) *

ANTOINE MOSTAERT
ARLINGTON, VIRGINIA

Parmi les travaux qui au cours des vingt dernières années ont été publiés par des mongolisants, soit orientaux, soit occidentaux, sur l'*Histoire secrète des Mongols,* ceux de Kozin, Haenisch et Pelliot sont sans contredit les plus importants. Grâce à ces savants nous possédons à présent des restitutions et des traductions de cet ouvrage qui constitue le monument le plus considérable de la littérature mongole ancienne. Par ces travaux l'*Histoire secrète*

(1) Abréviations:

Altanwačir = *Altanwačir-un orčiγuluγsan mongγol-un niγuča tobčiya,* par Altanwačir, Kalgan, 1941.

Bökekešik = (*Mongγol-un niγuča tuγuǰi,* par Bökekešik, K'ailou (Mandchourie), 1941. (Ces deux ouvrages sont des restitutions en caractères ouigouro-mongols du texte de l'*Histoire secrète des Mongols.* Voir W. Heissig, *Mongolische Neudrucke und Neuerscheinungen, MS,* VIII, 1943.)

Čadig = *Činggis qaγan-u čadig,* Pékin, 1925.

Dict. mongr.-fr. = A. De Smedt et A. Mostaert, *Dictionnaire monguor-français,* Peip'ing, 1933.

Dict. ord. = A. Mostaert, *Dictionnaire ordos* I-III, Pékin, 1941-1944.

Folk. ord. = A. Mostaert, *Folklore ordos* (Traduction des *Textes oraux ordos*), Peip'ing, 1947.

Haenisch = Erich Haenisch, *Die geheime Geschichte der Mongolen* aus einer mongolischen Niederschrift des Jahres 1240 von der Insel Kode'e im Keluren-Fluss erstmalig übersetzt und erläutert; zweite verbesserte Auflage, Leipzig, 1948.

Hist. secr. = *Histoire secrète des Mongols, Mongγol-un niuča tobča'an,* 元朝秘史, édition de Ie Te-houei (1908).

Kalm. Wörterb. = G. J. Ramstedt, *Kalmückisches Wörterbuch,* Helsinki, 1935.

Karlgren = B. Karlgren, *Analytic dictionary of Chinese and Sino-Japanese,* Paris, 1923.

Kowalewski = J. E. Kowalewski, *Dictionnaire mongol-russe-français* I-III, Kasan, 1844-1849.

---

* [EDITORS' NOTE: The manuscript of this article was submitted to the *HJAS* before that of Professor Nicholas POPPE's review of Paul PELLIOT's *Histoire secrète des Mongols,* which appeared in the preceding issue (pp. 262-268). Two passages (§§ 82, 111) treated by Professor POPPE are also treated by the Reverend Antoine MOSTAERT, but quite independently.]

des Mongols est du coup devenue accessible aux mongolisants non sinologues. Outre la restitution du texte et sa traduction, les deux premiers auteurs nous ont encore donné des dictionnaires-index permettant de retrouver aisément les différents endroits du texte mongol où les mots et les expressions se rencontrent. Ceci est vrai surtout du précieux *Wörterbuch zu Manghol un Niuca Tobca'an* de M. Haenisch, dont l'utilité a encore été notablement augmentée par l'addition des gloses chinoises. De son côté M. Kozin nous a encore rendu un service inappréciable en publiant la partie de l'*Histoire secrète* incorporée dans la chronique de bLo-bzaṅ bsTan-'dsin, d'après l'unique manuscrit qui jusqu'ici ait été retrouvé.

Quant au travail de Pelliot, qui comprend la restitution intégrale du texte mongol et une traduction fragmentaire allant

Kozin = S. A. Kozin, *Sokrovennoe skazanie*, mongol'skaya khronika 1240 g. pod nazvaniem Mongγol-un niγuča tobčiyan, Yuan' čao bi ši, mongol'skiï obydennyï izbornik, Tom I. Vvedenie v izučenie pamyatnika, perevod, teksty, glossarii. Moskva-Leningrad, 1941.

Mitteltürk. Wortschatz = C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz* nach Maḥmūd Al-Kāšγarīs Dīvān Luγāt At-Turk, Budapest-Leipzig, 1928.

MNT = E. Haenisch, *Manghol un niuca tobca'an* (Yüan-ch'ao pi-shi) Die geheime Geschichte der Mongolen, aus der chinesischen Transcription (Ausgabe Ye Têh-hui) im mongolischen Wortlaut wiederhergestellt, Leipzig, 1935.

mss. de Leide = N. N. Poppe, *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift*, Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS, Leningrad, 1927-1928.

mss. d'Ulān-bātur = la partie de l'*Histoire secrète des Mongols* incorporée dans la chronique de bLo-bzaṅ bsTan-'dsin dont le titre est *Erten-ü qad-un ündüsülegsen törü yosun-u ǰokiyal-i tobčilan quriyaγsan altan tobči* (XVII[e] siècle), et reproduite en transcription dans Kozin, *Sokrovennoe skazanie*, Tom I, pp. 321-397.

Mukaddimat al-Adab = N. N. Poppe, *Mongol'skiï slovar' Mukaddimat al-Adab*, Moskva-Leningrad, 1938.

Pelliot = Paul Pelliot, *Histoire secrète des Mongols*, restitution du texte mongol et traduction française des chapitres i à vi, Paris, 1949.

Textes or. ord. = A. Mostaert, *Textes oraux ordos*, Peip'ing, 1937.

Wichtigsten Textabweichungen = E. Haenisch, *Die wichtigsten Textabweichungen in den Überlieferungen des Manghol un niuca tobca'an* (Yüan-ch'ao pi-shi). Supplément à *MNT*. Daté: April 1937.

Wörterb. zu MNT = E. Haenisch, *Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an* Leipzig, 1939.

mo. = mongol écrit; khal. = khalkha; kalm. = kalmouk; ord. = ordos; mongr. = monguor; mogh. = moghol.

jusqu'au chapitre VII exclusivement, il occupe une place à part. C'est en effet une œuvre posthume et elle est ce que sont souvent de tels ouvrages. Si donc la traduction n'est pas partout ce que nous attendions, nous devons nous rappeler que nous avons sous les yeux une rédaction à laquelle l'auteur n'a pu mettre la dernière main, et les défauts que nous y remarquons ne doivent pas nous empêcher de savoir bon gré à M. Louis Hambis par les soins de qui la publication de l'ouvrage a été menée à bonne fin.

En examinant les trois traductions que je viens de mentionner, on constate qu'en maint endroit elles diffèrent considérablement l'une de l'autre et que parfois aucune d'elles ne rend le sens de l'original mongol. Ceci ne doit pas nous étonner, vu que les auteurs ont eu à traduire un texte difficile s'étendant sur douze longs chapitres. Mais, cette constatation faite, la tâche s'impose de rechercher laquelle des trois traductions est la correcte, et, si aucune des trois ne rend ce que dit le texte mongol, force est bien d'en faire une nouvelle. (2)

Le but du présent article n'est pas de contrôler d'un bout à l'autre chacune des trois versions, ni même de signaler tous les endroits du texte mongol qui, à mon avis, ont été traduits d'une manière inexacte. Je me suis contenté de faire un choix parmi ces derniers et d'examiner un certain nombre de passages, en comparant entre elles les trois traductions en une langue européenne (3) que nous en possédons, et en ajoutant à chaque fois les corrections que je crois devoir y être apportées.

Un travail de comparaison de ce genre peut facilement donner l'impression que celui qui s'y livre est d'opinion qu'il ne reste que

(2) C'est ce qu'a déjà fait pour quelques passages M. F. W. Cleaves dans le compte rendu qu'il a écrit du livre de M. Haenisch *Die geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, 1948, dans *HJAS*, vol. 12 [1949], p. 497. Voir aussi du même auteur *The expression* ǰöb ese bol- *in the Secret History of the Mongols*, *HJAS*, vol. 11 [1948], p. 311; *The expression* dur-a qočarulčaǰu *in the letter of Ölǰeitü to Philippe le Bel*, *HJAS*, vol. 11 [1948], p. 451; *The Sino-Mongolian inscription of 1362 in memory of prince Hindu*, *HJAS*, vol. 12 [1949], p. 106, note 64.

(3) Je regrette beaucoup que mon ignorance de la langue japonaise m'ait empêché de prendre connaissance de la traduction qu'a faite de l'*Histoire secrète des Mongols* M. Takashiro Kobayashi et qui a été publiée à Tōkyō en 1940.

peu de bien à dire de l'ouvrage qu'il examine. Je tiens donc à faire observer que ce n'est pas le cas ici et qu'en formulant ces remarques et en proposant ces nouvelles traductions je n'ai nullement l'intention d'amoindrir les mérites des traducteurs, qui, par leur œuvre de pionnier, ont rendu les plus grands services aux études mongoles. Mon but est uniquement de contribuer à élucider ce texte difficile qu'est en général le *Mongγol-un niuča tobča'an*, dont plus d'un passage exercera probablement encore pendant longtemps la sagacité de ceux qui tenteront de le traduire.

Le texte mongol est cité d'après l'édition de Ye Te-houei. J'y apporte par-ci par-là une correction d'après l'édition de la Commercial Press de Changhai, ayant soin d'en avertir à chaque fois le lecteur.

Les fautes évidentes de la transcription chinoise ont été le plus souvent corrigées tacitement.

Je ne traite qu'incidemment de la manière dont les trois traducteurs ont rendu la transcription chinoise.

Quant à la transcription adoptée dans le présent article pour rendre le texte mongol de l'*Histoire secrète*, elle est une interprétation de la transcription chinoise. Je m'en expliquerai dans un autre travail.

I.—Bodončar, renié par ses frères, part, ayant pour tout avoir un seul cheval. D'une hutte d'herbe faisant sa demeure, il se met à gagner sa vie en chassant. Revenant chaque soir à sa hutte pour y passer la nuit, le jour il va boire du koumys de lait de jument dans un campement de gens qui en transhumant étaient venus s'établir dans la région. Le chroniqueur décrit en ces termes les relations mutuelles entre Bodončar et ses hôtes:

§ 29 . . . *Tede irgen Bodončar-i kenü'ei ba ya'unu'ai be ke'en asaγγu ügei; Bodončar be tede irgen-i ya'un irgen ke'en asa'ulčaγu ügei yabulduba.*

Les trois traducteurs ont rendu ce passage comme suit:

Kozin (p. 82): " A žili meždu soboyu tak, čto u Bodončara ne sprašivali, otkuda i kto on, a tot vzaimno ne pytalsya uznavat ', čto oni za lyudi." [" Mais ils vécurent l'un à côté de l'autre de telle façon qu'ils ne demandèrent pas à Bodončar d'où et qui il était, et que lui à son tour ne tâcha pas de savoir quels gens ils étaient ".]

Haenisch (p. 4): "So lebten sie nebeneinander, ohne dass die Leute ihn fragten, wessen Sohn und wessen Stammes er sei. So wie auch er sie nicht fragte was für ein Volk sie seien".

Pelliot (p. 125): "Ces gens ne questionnèrent pas Bodončar sur qui et comment il était; Bodončar de son côté s'en allait sans questionner ces gens sur qui ils étaient".

De ces trois traductions, dans lesquelles nous voyons les mots *kenü'ei ba ya'unu'ai be* rendus de trois façons différentes, c'est celle de M. Haenisch qui est la correcte.

Les mots *kenü'ei ya'unu'ai* signifient proprement: "[quelqu'un] de qui? de quoi?" Que le mot *ya'un* fût le terme propre employé quand il s'agissait de demander à quelqu'un à quel clan il appartenait ou de quel chef il dépendait, nous le voyons au § 38: *ya'uǰin gü'ün či — J̌arči'ud Adangqan Uriangqaǰin bi* "Quelle espèce de personne es-tu?" (La question est adressée à une femme; de là le suffixe *-ǰin* dans *ya'uǰin* et *Uriangqaǰin*) — "Je suis une Adangqan Uriangqai des J̌arči'ud". De même au § 100: *ya'un gü'ün či — bi Temüǰinü'ei bui* "Quelle espèce de personne es-tu? — J'appartiens à Temüǰin".

Le suffixe *-ai, -ei,* qui dans le passage qui nous occupe sert à établir un rapport d'origine, de dépendance, se rencontre fréquemment dans l'*Hist. secr.* et continue de vivre dans les dialectes. Pour son emploi en ordos voir *Textes or. ord.,* p. XXXV. En mongol écrit il se rencontre joint au génitif des pronoms au moyen d'une consonne de liaison qui, par suite d'une lecture fautive adoptée par les Mongols, est figurée dans nos grammaires et dictionnaires par la dure *-q-*, *-k-*, d'où les formes *manuqai, tanuqai, minükei, činükei, kenükei, egünükei,* etc. Cette lecture fautive est née probablement sous l'influence du suffixe *-ki,* qui, joint à un nom mis au datif-locatif, forme des adjectiva loci, et qui dans les dialectes vivants se joint aussi au génitif des pronoms (Poppe, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen, Keleti Szemle,* XX, p. 108, § 21). Mais, vu la forme *-ai, -ei* qu'a le suffixe en mongol médiéval, il est clair qu'il faut lire en mongol écrit: *manuγai, tanuγai, minügei, činügei, kenügei, egünügei,* etc. Dans le mss. d'Ulān-bātur il faudrait donc lire, non comme le fait M. Kozin (p. 324): *Tede irgen Bodančar-i kenükei bui*

yaγunuχai bui kemen asaγχu ügei, mais *Tede . . . kenügei . . . yaγunuγai . . .*, etc. (4)

II. — Ambaγai-qahan ayant fiancé sa fille à un Tatar et ayant commis l'imprudence de la conduire en personne à son futur époux, fut, en route, fait prisonnier par des Tatar appartenant à une autre branche que celle à laquelle il s'était allié. Ils le livrèrent à son ennemi l'Altan-qahan des Kin. Ambaγai eut encore le temps d'envoyer un homme à Qutula, fils de Qabul-qahan, et à son propre fils Qada'an, avec le message suivant: (5)

§ *53 . . . Qamuγ-un qahan ulus-un eǰen boluǰu öki-ben ö'esün hüdeküi-ben nama'ar kesedkün. Tatar irgen-e bariγda'a bi. Tabun quru'ud-iyan kimul tamutala harban quru'ud-iyan ha'ud-tala hači minu aburan soridqun.*

Voyons comment les trois traducteurs ont rendu ce passage.

Kozin (p. 84): " Otomstite za menya, kotoryĭ samolično provožal svoyu doč', kak vsenarodnyĭ kagan i gosudar' naroda. Mstite i neustanno vozdavaĭte za menya ne tol'ko do toĭ pory, čto s pyati pal'cev nogti poteryaete, no i poka vsekh desyati pal'cev ne stanet ". [" Vengez-moi, qui en personne ai accompagné ma fille, en tant qu'empereur de tout le peuple et seigneur de la nation. Vengez-moi et infatigablement pour moi rendez [leur] la pareille, non seulement jusqu'à ce que les ongles des cinq doigts [vous] tombent, mais aussi jusqu'à ce que tous les dix doigts n'existent plus ".]

Haenisch (pp. 7-8): " Ich, der Herrscher über alle und der Fürst des Staates, bin, als ich meine Tochter selbst auf den Weg brachte,—nehmet euch ein warnendes Beispiel an mir! — von dem Tatar-Volk gefangen worden. Versuchet ihr Rache für mich zu nehmen, und wenn ihr euch dabei von fünf Fingern die Nägel stumpf schleift und euch eure zehn Finger wegreibt! "

Pelliot (pp. 128-129): " Alors que je suis le qahan de tous et le maître du peuple, comme j'allais conduire ma fille, j'ai été saisi par les Tatar; venez à mon secours, punissez-les pour moi. Jusqu'à mettre à vif les ongles de vos cinq doigts, jusqu'à user vos dix doigts, faites effort pour venger mon injure ".

Le texte mongol, du moins pour ce qui regarde la première phrase du message, ne dit pas ce que les trois traducteurs lui font

(4) Je ferai observer qu'en discutant les trois traductions des divers passages examinés, afin de ne pas allonger inutilement la présente étude, je n'ai pas toujours signalé tous les endroits de ces traductions qui, à mon avis, devraient être remaniés et que je me suis souvent contenté de renvoyer tacitement le lecteur à la nouvelle traduction que je propose.

(5) Ce passage a été traité sous une forme abrégée dans une note parue dans le vol. XIV des *Studia Orientalia* (Helsinki).

dire. En réalité, dans ce message, Ambaγai-qahan met en garde son successeur éventuel (6) et veut dire qu'un souverain ne doit pas s'exposer à la légère et faire comme les gens ordinaires qui conduisent en personne leurs filles à la demeure de leur mari, comme nous voyons Dei-sečen le faire au § 94. Il le presse en outre de le venger.

Dans notre texte *hüdeküi-ben*, m. à m. " votre fait de conduire " est complément direct de *nama'ar kesedkün* " gardez-vous, instruit par mon exemple " (m. à m. " par moi "). C'est ce qu'aucun des trois traducteurs ne semble avoir remarqué. En tout cas ils n'en ont pas tenu compte. Ils considèrent la première phrase du message comme des paroles qu' Ambaγai aurait dites à propos de sa propre personne, alors qu'elles sont adressées au prince qui sera élu pour lui succéder. Les trois traducteurs ont donc fait le même contresens, mais tandis que M. Haenisch a rendu correctement les mots *nama'ar kesedkün* par " nehmet euch ein warnendes Beispiel an mir! ", les deux autres traducteurs se sont mépris sur leur signification. M. Kozin a en outre omis de traduire les mots: *Tatar irgen-e bariγda'a bi* " J'ai été pris par le peuple tatar ".

L'expression *nama'ar kesedkün* se rencontre aussi dans le *Čaγan teüke*. Voir C.Ž.Žamcarano, *Mongol'skie letopisi XVII veka*, Moscou-Leningrad, 1936, p. 76: *qaγan-u ǰasaγ-tur toruγsan-i üǰeged, qoyitu amitan bügüdeger maγui nigültü namabar kesedkün* " [Vous], gens qui viendrez après [moi], [m'] ayant vu livré à la peine édictée par le qaγan, prenez tous leçon de moi, mauvais pécheur ".

Il faut donc traduire le passage qui nous occupe comme suit: " Gardez-vous, instruit par ce qui vient de m'arriver (m. à m.: " par moi "), de conduire votre fille en personne, quand vous serez (m. à m.: " devenant ") qahan de tous et seigneur de la nation. J'ai été fait prisonnier par le peuple tatar. Jusqu'à ce que les ongles de vos cinq doigts aient disparu par usure, jusqu'à

(6) Des deux princes, Qutula, quatrième fils de Qabul-qahan, et Qada'an, son propre fils, qu'Ambaγai-qahan avait désignés comme aptes à lui succéder sur le trône, ce fut Qutula qui fut proclamé qahan par les Mongols et les Tayiči'ud assemblés au Qorqonaγ-ǰubur, sur les bords de l'Onon. Voir *Hist. secr.* § 57.

ce que vos dix doigts se soient usés par frottement, efforcez-vous de me venger ".

Faisons quelques remarques sur le texte mongol lui-même.

Un mot intéressant de ce texte est *kimul* glosé 指甲 *tcheu kia* " ongle ". Cf. mo. *kimusun* id. Cette alternance *-l* ~ *-sun* se rencontre encore dans quelques rares mots:

mo. *arγal* ~ kalm. *arγ°sṇ* " trockner Rindermist (als Brennmaterial) " (*Kalm. Wörterb.*, p. 14a).

mo. *qorγal, qorγol* ~ mo. *qorγosun* " fiente en forme de boule ".

mo. *γutul* ~ mo. *γutusun* " botte ".

On est tenté de prendre la forme en *-l* pour un ancien pluriel, — qu'on retrouve aussi dans le mot *mongγol* " Mongol "? — d'où il suivrait que parmi les noms en *-sun* certains auraient leur pluriel en *-d* (p. ex. mo. *anǰasun* " charrue ", plur. *anǰad* [*Houa i i iu*, IIb, 14v]; mo. *balγasun* " ville ", plur. *balγad*, etc.) et d'autres en *-l*.

Le verbe *ha'ud-*, qui au § 276 est transcrit fautivement *ha'u-* et qui dans la traduction interlinéaire est glosé 磨盡 *mouo tsin* " s'user complètement par frottement ", correspond vraisemblablement à ord. *ūs-* (< **ha'us-*, cf. mo. *aγus-*) " se diffuser par mélange, pénétration ". Cf. kalm. écrit *uusχa-* " auflösen (zb. in Wasser) ", chez Zwick, p. 73 (*Kalm. Wörterb.*, p. 455a). Pour l'alternance *d* ~ *s*, cf. *Hist. secr.*, § 137, *Houa i i iu*, I f. 13r *edke-* " couper ", mogh. *etqà-* id. (G. J. Ramstedt, *Mogholica, Journal de la soc. finno-ougr.*, XXIII, 4, p. 27b); mongr. ᴅ*ige-* id. (*Dict. mongr.-fr.*, p. 55), en regard de mo. *eske-*, ord. *esk'e-* id. (*Dict. ord.*, p. 249a).

III. — Yesügei étant en route pour demander une fille pour son fils Temüǰin, rencontre l'Unggirad Dei-sečen. Ce dernier voulant donner sa fille pour bru à Yesügei lui vante les femmes du clan Unggirad en ces termes:

§ 64 *Ba Unggirad irgen erte üdür-eče ǰe'e-yin ǰisün ökin-ü önggeten, ulus ülü temečed; qačar γo'a ökid-i qahan boluγsan-a tanu qasaγ tergen-tür unu'ulǰu, qara bu'ura kölgeǰü, qatara'ulǰu odču, qatun sa'urin-tur qamtu sa'ulumu. Ba ulus irgen ülü*

temečed; ba öngge sayid ökid-iyen ösgeǰü, ölǰigetei tergen-tür unu'ulǰu öle bu'ura kölgeǰü e'üsgeǰü odču, ündür sa'urin-tur öre'ele etēd sa'ulqui ba. Erten-eče Unggirad irgen **q***atun* **q***alqatan ökid öčilten, ǰe'e-yin ǰisün ökin-ü öngge-ber büle'e ba.*

§ 65 ***Nu****'un kö'üd manu* **nun***tuγ qarayu, ökin kö'ün manu öngge üǰegdeyü.*

Ce passage a été rendu comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 87. — trad. en prose): "Ungiratskoe plemya, s davnikh vremen my slavimsya, ne imeya v tom sopernikov, krasotoyu našikh vnuček i prigožest'yu dočereï. My k vašemu carstvennomu rodu svoikh prekrasnolanitnykh devic, pomestivši v arbu (kazač'yu telegu), zapryažennuyu černo-burym verblyudom i puskaya ego rys'yu, dostavlyaem k vam, na khanskoe lože. S plemenami-narodami ne sporim. Prekrasnolicykh dev svoikh vyrastiv, v krytyï vozok pomestiv i uvozya na zapryažennom sizom verblyude, pristraivaem na vysokoe lože, (dražaïšeï) polovinoyu pristraivaem. S davnikh vremen u nas, Ungiratskogo plemeni, ženy slavny ščitom, a devy—krotost'yu. Slavny my prelest'yu vnuček i krasoyu dočereï. Rebyata u nas za kočev'em glyadyat, a devuški naši na svoyu krasu obraščayut vzory vsekh . . ." [" [Nous autres,] la tribu Ungirat, depuis longtemps, et sans qu'en cela nous ayons des rivaux, nous sommes réputés pour la beauté de nos petites-filles et la bonne mine de nos filles. [Pour les conduire] vers votre royale famille, ayant mis nos filles aux très belles joues dans une arba (charrette kasak) attelée d'un chameau brun foncé et lançant [ce dernier] au trot, nous les transportons vers vous, [pour les placer] sur la couche royale. Avec les peuples-tribus nous ne disputons point. Ayant élevé nos filles à très belle mine, les ayant mises dans une voiture couverte à patins et les transportant avec un chameau gris bleu attelé, nous les installons sur la couche éminente et les établissons [dans le rôle de] 'moitié la plus chère' (= épouse). Depuis longtemps, chez nous, peuple Ungirat, les épouses sont renommées pour [leur] bouclier, les filles pour [leur] douceur. Nous sommes fameux pour le charme de nos petites-filles et pour la beauté de nos filles. Nos garçons tiennent l'oeil sur le camp nomade, mais nos filles attirent les regards de tous sur leur beauté . . ."]

Haenisch (p. 10): "Wir Unggirat-Leute sind seit frühester Zeit mit dem Aussehen unserer Nichten und der Schönheit unserer Töchter wahrlich nicht auf Erwerb von Volk ausgegangen, sondern haben unsere schönwangigen Töchter, wenn bei euch ein neuer Herrscher gekommen war, auf einen Chasach-Karren gesetzt und mit einem schwarzen Kamelhengst davor im Trabe hingefahren und mit auf den Königsthron sitzen lassen. Wir haben wahrlich nicht Land und Leute erstrebt, sondern haben unsere hübschen Mädchen aufgezogen und dann auf einen Kutschbockkarren gesetzt und, mit einem dunkelgrauen Kamelhengst eingespannt, euch hingebracht, um sie auf dem hohen Thron an der einen Seite mit euch sitzen zu lassen. Seit Alters her ist es bei uns Unggirat-Leuten so: Unsere Frauen gehören mit euch zu einer Heiratsgemeinschaft, unsere Töchter auf eine Vorschlagsliste. Bei den Enkelinnen gilt die Schönheit wie bei den Töchtern das Aussehen.

Bei unseren Söhnen sehen wir bei der Heirat auf den Besitz, bei unseren Töchtern auf die Schönheit."

Pelliot (p. 131): " Chez notre peuple Onggïrat, de vieille date, et sans que le monde le conteste, les fils de nos filles sont bien faits et les filles sont belles. Nos filles aux jolies joues, pour ceux de vous qui deviennent qahan, nous les faisons monter dans une charrette qasaq, nous attelons un chameau noir et nous vous les passons en le faisant trotter; nous les faisons asseoir sur tous les sièges de souveraines. Sans que le monde le conteste, nous élevons nos filles de grande beauté, nous les faisons monter dans une charrette qui a un siège sur le devant, nous attelons un chameau foncé et nous vous les passons en les mettant en route; nous les faisons asseoir à l'un des côtés [du souverain] sur un siège élevé. De vieille date, notre peuple Onggïrat a des femmes qui portent le bouclier rond, des filles qui présentent des requêtes, et il est [connu] par la bonne mine des fils de ses filles et par la beauté de ses filles.

Pour nos fils, on regarde le campement; quant à nos filles, c'est leur beauté qu'on remarque."

Ces trois traductions, bien qu'à des degrés divers, sont inexactes. Il faut traduire comme suit: " Nous autres, peuple Unggirad, de vieille date, ayant [pour nous] la bonne mine des filles de nos filles et la beauté de nos filles, [cela nous suffit;] nous ne disputons pas de l'empire. Pour ceux de vous qui sont devenus qahan, nous faisons monter les filles aux belles joues dans une charrette qasaγ, et y faisant atteler un chameau mâle noir, en le lançant au trot nous allons [chez le qahan] et les faisons asseoir en compagnie [de ce dernier] sur le trône réservé à la qatun. Nous ne disputons ni de l'empire ni des peuples. Elevant nos filles à bonne mine, nous les faisons monter dans une charrette (?) à siège sur le devant, et y faisant atteler un chameau mâle noirâtre, les conduisant, nous allons [chez le qahan] et les faisons asseoir sur un trône élevé à l'un des côtes [du qahan]. De vieille date, le peuple Unggirad a des boucliers ronds [qui sont des] qatun, des requêtes [qui sont des] filles (= Ce sont nos filles et filles de filles, qui, devenues princesses par leur mariage, nous servent de boucliers contre nos ennemis et par les requêtes qu'elles présentent à leur mari nous obtiennent des faveurs). Nous avons subsisté par la bonne mine des filles de nos filles et par la beauté de nos filles.

[Quand il s'agit de] nos fils, les gens [dont nous demandons la fille pour bru] regardent [notre] campement [pour apprécier notre avoir]; quant à nos filles, c'est [leur] beauté qui est remarquée ".

Le mot *temečed* est un pluriel du converbum modale de *temeče-*

" disputer de quelque chose avec quelqu'un ". Ici la forme en *-d* est employée en fonction de verbum finitum. Cf. *Hist. secr.*, § 195 (VII, f. 33v-34r): *ši'üderi idejü kei unuju yabud tede; alalduqui üdür haran-u miqa ided tede* " ils s'avancent mangeant la rosée et chevauchant le vent; les jours où l'on s'entre-tue, ils mangent la chair des gens ". M. Haenisch est le seul des traducteurs qui ait traduit correctement les mots *ulus ülü temečed.*

qasaγ tergen est glosé 大車 *ta tch'e* " grande charrette ". Cf. mo. *qasaγ terge* " voiture légère à un seul train de roues " (Kowalewski, p. 765b); kalm. *χas°g tergn* " grosser zweirädiger Wagen, viell. Kirgisenkarren " (*Kalm. Wörterb.*, p. 171a-b); ord. *gasak t'erge* " charrette, chariot " (*Dict. ord.* p. 296a).

ölǰigetei tergen est glosé 車前有的車子 *tch'e ts'ien iou ti tch'e tzeu* " charrette ayant un ' devant ' ". Le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig* (Pékin, 1928) traduit *ölǰigen* par 衛 *wei* (?) " ce qui sert à protéger ".

Les mots *öre'ele etēd* (<*ete'ed*) glosés 邊傍 *pien p'ang* " à côté " et à traduire par " à l'un des deux côtés " ont été rendus erronément par M. Kozin par " moitié la plus chère ". Le mot *öre'ele* signifie " l'un des deux qui font une paire ". Cf. *Hist. secr.*, § 16 *öre'ele γuya* " une des deux cuisses "; § 121 *öre'ele eber* " une des deux cornes ". Le *Mukaddimat al-Adab* (p. 95a) à l'expression *ačānu örēle* " une des deux charges qui font une paire ". La forme du mot en mongol écrit est *örögel* (Kowalewski, p. 586a); en kalm. on a *örēlṭ* (*Kalm. Wörterb.*, p. 298b), en ord. *örȫl* (*Dict. ord.*, p. 539a).

Quant aux mots *qatun qalqatan ökid öčilten*, que les trois traducteurs ont rendus incorrectement chacun à sa façon, ils ne peuvent être traduits que par: " ayant des boucliers ronds [qui sont des] princesses, ayant des requêtes [qui sont des] filles " (c'est-à-dire: " ayant pour boucliers des princesses et pour requêtes des filles "). Nous avons ici la même construction que nous voyons au § 195: *tede dörben noqais . . . ši'üči qoši'utan, šibüge keleten . . . üldü mina'atan* " ces quatre chiens ont des museaux [qui sont des] ciseaux, des langues [qui sont des] alênes . . . des fouets [qui sont des] épées " (c'est-à-dire: " ont un ciseau

en guise de museau, une alêne en guise de langue . . . une épée en guise de fouet ") .

Par *ǰe'e* (mo. *ǰege, ǰige*; ord. DŽĒ — *Dict. ord.*, p. 192a) " enfant de fille ou de sœur " il faut entendre ici " les filles issues de filles unggirad " lesquelles, données en mariage, amènent par là à leur tour des familles amies. Dei-sečen les met sur le même rang que les filles unggirad et veut dire que si les Unggirad ont pu se maintenir malgré tous les changements politiques et l'anarchie en résultant, cela a été " grâce à la bonne mine des filles de leurs filles et grâce à la beauté de leurs filles " qui ont fait qu'elles ont été recherchées en mariage par les puissants.

Les paroles de Dei-sečen: " Quand il s'agit de nos fils, etc." doivent s'entendre comme suit. Quand une famille unggirad demande pour son fils une fille d'un autre clan — ce qui est toujours le cas, vu la coutume imposant l'exogamie —, les parents de la jeune-fille avant de donner leur consentement " regardent le campement ", c'est-à-dire examinent l'état de la fortune, la richesse en troupeaux, etc. de la famille qui veut s'allier avec eux et ne donnent leur fille que s'ils jugent que cette dernière ne manquera de rien dans sa nouvelle demeure. Pour ce qui regarde les filles unggirad, le cas est autre. Les familles d'un autre clan qui les demandent pour leurs fils ne regardent que la beauté, et comme celle-ci ne fait jamais défaut, les filles unggirad trouvent toujours un bon parti. Les traductions: " Nos garçons tiennent l'oeil sur le camp nomade, etc." (Kozin), " Bei unseren Söhnen sehen wir bei der Heirat auf den Besitz, etc." (Haenisch) ne rendent donc pas ce que Dei-sečen veut dire. Pelliot a traduit correctement.

IV. — Dicton cité par Dei-sečen à Yesügei à l'occasion des fiançailles de Temüǰin:

§ 66 . . . *Ökin gü'ün-nü ǰaya'an töregsen e'üten-tür ötölgü ügei.*

Les trois traducteurs rendent le texte comme suit:

Kozin (p. 87): " To ne ženskaya dolya — sostarit'sya u roditel'skogo poroga." [" Ce n'est pas le sort de la femme que de vieillir près du seuil paternel ".]

Haenisch (p. 11): " Das Schiksal eines Mädchens ist: sie wird in der Jurte geboren, aber sie wird nicht in der Jurte alt."

Pelliot (p. 131): " [Mais] le destin d'une fille est d'être donnée à un homme et non de vieillir à la porte ".

Il faut traduire: " Le destin d'une fille est de ne pas vieillir dans la famille (m. à m. " à la porte ") dans laquelle elle est née ".

Pour *Hist. secr. e'üten* " porte, famille dans laquelle on est né " (dit à propos des femmes), cf. ord. ɯ̄ᴅ*e* (= mo. *egüden* " porte ") " porte, famille dans laquelle une femme est mariée " (*Dict. ord.*, p. 747a) et *Textes or. ord.*, p. 295: *k'ɯ̄'ᵏχen* ɯ*re* ʙ*ă̄wu̯'tš'i k'*ɯ*ni* ɯ̄ᴅ*en*ᴅɯ ᴅ*žijă̄'t'ă̄* " Bien que je sois un enfant-fille, ma destinée est [de vivre] dans la famille d'autrui " (*Folk. ord.*, p. 379).

V. — Yesügei-ba'atur sur le point de mourir empoisonné par les Tatar fait à Münglik ses suprêmes recommandations:

§ 68 . . . *Dotora minu ma'ui buyu; üčüged qočoruγsad de'üner-iyen belbisün bergen-iyen asaruγu-yi či mede.*

Ces paroles de Yesügei ont été traduites comme suit:

Kozin (p. 87): " Durno mne. Primi že ty pod svoe popečenie vsekh svoikh: i malyutok i pokidaemykh mladšikh brat'ev, i vdovu, i nevestku ". [" Je suis mal. Prends soin de tous les tiens: et des petits et abandonnés frères cadets, et de la veuve et de la belle-soeur ".]

Haenisch (p. 11): " Ich fühle mich in meinem Innern sehr schlecht. Um die Kleinen, die Hinterlassenen sorge ich mich, um meine jüngeren Brüder, meine Witwe und Schwägerinnen. Dass du es weisst! "

Pelliot (p. 132): " Au dedans de moi, je suis mal. Charge-toi de prendre soin de tes frères cadets qui restent petits derrière [moi] et de ta belle-soeur veuve."

Des trois traducteurs, le seul qui ait traduit correctement ces paroles de Yesügei mourant à Münglik est Pelliot. Les " frères cadets " ne sont pas les frères de Yesügei, comme le veut M. Haenisch, mais ses fils. L'expression *belbisün bergen* " belle-sœur aînée veuve " ne désigne pas plusieurs personnes, comme l'ont pensé MM. Kozin et Haenisch, mais une seule et même personne: Hö'elün, la veuve de Yesügei.

VI. — Dans les paragraphes 70-72 le chroniqueur raconte com-

ment Hö'elün-üǰin et ses enfants furent abandonnés dans le campement.

§ 70 *Tere qabur Ambaγai-qahan-nu qatud Örbei* (7) *Soqatai ǰirin yekes-e γaǰaru inerü γaruγsan-tur Hö'elün-üǰin odču qoǰid gürčü qoǰida'uldaǰu. Hö'elün-üǰin Örbei Soqatai ǰirin-e ügülerün: Yesügei-ba'atur-i ükübe'ü ke'eǰü kö'üd-i minu yeke ülü boluquiyača yekes-ün kešig-eče bile'ür-eče sarqud-ača yekin qoǰida'ulumui ta. Uǰe'ed idekü̈i, ülü sergü'ülün ne'ükün* (8) *boluba ta ke'eǰü'ü.*

§ 71 *Tere üge-tür Örbei Soqatai ǰirin qatud ügülerün: **U**riǰu ülü ögtekü̈i mörtei či, **u**čira'asu idegü yosutai či; gü**r**eǰü ülü ögtegü mörtei či, gü**r**te'esü idegü yosutai či. Ambaγai-qahan-ni üküb'ü či ke'eǰü. Hö'elün-ne gürtele eyin ke'egdekü̈i bolbi.*

§ 72 *Arγa-ča eden-i ekes kö'üd-i nuntuγ-tur geǰü ne'üdkün, ta ber bu abču yabudqun kē'ed manaγarši üdür-eče Tayiči'ud-un Tarγutai-kiriltuγ Tödö'en-girte tan Taiči'ud Onan müren huru'u gödölba.*

Voici comment les trois traducteurs rendent ce passage:

Kozin (p. 88): " V tu vesnu obe suprugi Ambagaï-khagana, Orbaï i Sokhataï, ezdili na kladbišče, v ' Zemlyu Predkov '. Oelun-uččin tože poekhala, no priekhala pozdno, opozdav pri etom ne po svoeï vine. Togda Oelun-uččin, obraščayas' k Orbaï i Sokhataï, skazala: ' Počemu vy zastavili menya propustit ' i žertvoprinošenie predkam i triznu s myasom i vinom? Ne potomu li, čto Esugaï-Baatur umer, rassuždaete vy, a deti ego i vyrasti ne smogut? Da, vidno, vy sposobny est' na glazakh u lyudeï, sposobny i ukočevat' bez predupreždeniya! '

Khanši ze Orbaï i Sokhataï eï otvetili tak: (trad. en prose) ' Ty i zasluživaeš' togo, čtoby tebya ne zvali (ili: pozvav, ničego ne dali). Tebe i sleduet est' to, čto naïdeš' (čto popadetsya). Ty i zasluživaeš' togo, čtoby tebe otkazyvali

---

(7) Je lis *Örbei* parce que c'est la leçon du mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 330). L'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 14, l. 6) a de même *Örbei*. Pelliot écrit (p. 133, note 2): Il faut vraisemblablement transcrire Örbäi.

(8) 耨 *neou* (Couvreur) est un ancien *nə̂u'* (Karlgren, no. 945). Actuellement encore, dans plusieurs dialectes, ce caractère se lit *nəu, näu* (Karlgren, *Etudes sur la phonologie chinoise*, p. 829). 耨兀坤 doit donc se lire *ne(ü)'ükün* (= *ne'ükün*) et non *nü'ükün* (Pelliot) ou *nou'ukun* (Haenisch) ou *noukun* (Kozin). Cf. § 101 揑兀古 *ne'ügü* et mo. *negü-*. M. F. W. Cleaves lit correctement *ne(ü)'ü-* (= *ne'ü-*) dans un passage du § 166 qu'il cite dans son article *The expression* dur-a qočarulčaǰu *in the letter of Ölǰeitü to Philippe le Bel*, *HJAS*, vol. 11 [1948], p. 451. Faisons toutefois observer que Pelliot a corrigé p. 15, note 5 sa transcription *nü'ükdärün* du § 72 en *näwükdärün*.

daže v prosimom. [Eš', čto pridetsya.] (9) Vidno, iz-za togo, čto umer Ambagaï-khan, nas možet ogovarivat' daže Oelun.'

Soglasno ugovoru — otkočevat', brosiv v nutuke etikh (Esugaevskikh) matereï s det'mi i uïti, nikogo iz nikh ne vzyav s soboï, — Targutaï-Kiriltukh, Todoen-Girtaï i pročie Taïčiudcy na drugoï že den' tronulis' vniz po reke Ononu ". [" Ce printemps-là les deux épouses d'Ambagai-khagan, Orbai et Sokhatai, se rendirent au cimetière dans la ' Terre des ancêtres '. Oelun-uǰin alla aussi, mais elle arriva trop tard, sans que ce retard pût lui être imputé à faute. Alors Oelun-uǰin s'adressant à Orbai et Sokhatai dit: ' Pour quelle raison m'avez-vous forcée à laisser passer et le sacrifice aux ancêtres et la solennité avec la viande et le vin? N'est-ce pas parce qu' Esugai-Baatur est mort; pensez-y et ses enfants ne pourront-ils pas grandir? Oui, apparemment, vous êtes capables de manger sous les yeux des gens, capables aussi de transhumer sans prévenir '.

Les mêmes princesses Orbai et Sokatai lui répondirent: ' Tu mérites bien qu'ils ne t'aient pas invitée (ou: que t'ayant invitée ils ne t'aient rien donné). Il faut juste que tu manges ce que tu trouveras (ce qui te tombe entre les mains). Tu mérites bien qu'ils t'aient refusé même ce qui était sollicité. [Mange ce qui se rencontre.] C'est évident, vu qu'Ambagai-khan est mort, même Oelun peut nous diffamer.'

Conformément à l'accord — de transhumer en abandonnant dans le campement ces gens d'Esugai, les mères avec les enfants, et de partir sans en prendre aucun avec eux,— Targutai-Kiriltukh, Todoen-Girtai et autres Taičiud se mirent en route le second jour, en suivant le cours du fleuve Onon ".]

Haenisch (p. 12): " Als in jenem Frühjahr die Gattinnen des Ambachai chahan, Orbai und Sochatai beide zum Opfer für die Ahnen zum Platz hinausgegangen waren, wurde die Frau Ho'elun von ihnen zurückgelassen, so dass sie zu spät kam und beim Mahl als Nachzügler behandelt wurde. Da sprach Frau Ho'elun zu den Beiden Orbai und Sochatai: ' Ihr denkt wohl: Yesugai ba'atur ist ja gestorben! Aber fürchtet ihr euch nicht, dass meine Söhne einmal gross werden? Warum setzt ihr mich zurück bei den Anteilen der Ahnen, den Opferresten und dem Opferwein? Wo ihr mich gesehen habt, zu essen und aufzubrechen, ohne mich zu wecken, das habt ihr getan! '

Auf solche Worte sprachen die beiden Frauen Orbai und Sochatai: ' Bei einer Einladung nichts bekommen, so geht es bei dir zu. Aber wenn du einen triffst, dann bei ihm essen, das ist deine Art! Gebeten werden und nichts kriegen, so geht es bei dir zu. Wenn man aber von dir Besuch bekommt, dann wird gegessen, das ist deine Art! Du denkst wohl, weil der Herrscher Ambachai gestorben ist! ' So wurde auf Ho'elun gescholten.

Nach langer Beratung hiess es: ' Brechet auf und lasset diese hier, Frauen und Kinder am Lagerplatz zurück! Ziehet ihr fort und nehmet sie nicht mit! ' So zogen am nächsten Morgen Tarchutai kiriltuch von den Taitschi'ut, sowie Todoyen girte und sonstige Taitschi'ut ab, den Onan-Fluss hinunter ".

Pelliot (p. 133): " Ce printemps-là, les *qatun* d'Ambaqaï-qahan, Orbaï et Soqataï, toutes deux, sortirent pour offrir aux ' grands ' les prémices de la

(9) Ces trois mots sont pris à la traduction en vers, le passage correspondant manquant dans la version en prose.

terre. Hö'älün-üǰin s'y rendit, mais étant arrivée en dernier, elle fut laissée la dernière. Hö'älün-üǰin dit à toutes deux, Orbaï et Soqataï: 'Vous dites-vous que Yäsügäi-ba'atur est mort, et comme mes fils ne sont pas grands, comment me laissez-vous en arrière [loin] des morceaux des 'grands', des [gâteaux en forme de] pierre à aiguiser et des boissons de sacrifice? Il semble que vous ayez voulu transhumer sans m'éveiller pour manger'.

A ces mots les deux *qatun*, Orbaï et Soqataï, dirent: 'Tu n'es pas de celles à qui la règle est de donner en les appelant; tu es de celles pour qui la coutume est de manger si cela se rencontre. Tu n'es pas de celles à qui la règle est de donner en les invitant; tu es de celles pour qui la coutume est de manger si cela se trouve. Est-ce en te disant que Ambaqaï-qahan est mort que tu en viens, Hö'elün, à nous parler de la sorte?'

'S'il nous plaît, nous transhumerons en abandonnant ceux-ci dans le campement, les mères et les fils, et nous partirons sans vous emmener.' (10) Le lendemain, au jour, les Tayïčï'ut, Tarqutaï-Kïrïltuq, Tödö'än-Girtä et autres Tayïčï'ut, se mirent en route en suivant le cours du fleuve Onon".

Ce passage est un des plus difficiles de l'*Hist. secr.* C'est ce qui explique la différence qu'on remarque dans les trois traductions. Dès les premiers mots nous rencontrons une expression qui semble défier toute interprétation: *γaǰaru inerü*, et je ne me hasarderai pas à l'expliquer. Faisons toutefois quelques remarques à son sujet. Ce qui est certain c'est qu'il s'agit d'un sacrifice aux ancêtres; mais que le terme — je suppose que nous n'avons pas affaire à une altération de texte, possibilité dont évidemment il faut toujours tenir compte — ait cessé depuis longtemps d'être compris, on le voit au mss. d'Ulān-bātur qui, sans toutefois mentionner les ancêtres (*yekes*), donne à ce sacrifice le nom de *Yeke Iraγu* "la grande Mélodie", expression dont le second mot a été glosé par *daγu* "son, voix". Il n'est donc pas surprenant que les trois traducteurs rendent l'expression *γaǰaru inerü* de trois manières différentes, dont aucune ne peut être regardée comme une vraie traduction. Ce qui se comprend moins, c'est que les traducteurs voient dans le mot *γaruγsan-tur* un verbe à traduire par "aller hors d'un lieu, sortir, se rendre à un endroit". Il est vrai que le mot *γar-* a orginairement le sens de "sortir" et que la traduction interlinéaire, conformément à sa signification propre, le rend par 出去 *tch'ou k'iu* "aller hors d'un lieu"; néanmoins

(10) Pelliot écrit en note: peut-être: "Nous transhumerons en abandonnant qui nous plaira (?) dans le campement, les mères et les fils, et nous partirons sans les emmener".

le texte, tel qu'il se présente, ne permet pas, comme nous le verrons tantôt, cette interprétation. Nous ne savons pas sur quoi M. Kozin et Pelliot se sont basés pour établir leur traduction, qui ne répond pas au texte mongol; mais voir dans le mot *inerü* un supin d'un verbe *ine-* " sacrifier " et dans *γaǰaru* un directif de *γaǰar* " endroit ", solution à laquelle a songé M. Haenisch (*MNT*, p. 107; *Wörterb. zu MNT*, p. 82; *Geheime Geschichte*, p. 12: zum Opfer . . . zum Platz hinausgegangen), ne va pas. En effet le suffixe du supin dans l'*Hist. secr.* ne comporte pas de voyelle labiale (cf. § 74, *bolura*, de *bol-* " devenir "; § 190, *qorura*, de *qor-* " échapper ") ; et, quant à *γaǰuru*, si ce mot était un directif (< *γaǰar-ru*), il ne serait pas à la place qu'il occupe, mais précéderait immédiatement le mot *γaruγsan-tur* ou le mot *yekes-e*; et encore, dans ce cas, si *γar-* ici signifiait " sortir ", on ne verrait pas de quel endroit l'auteur veut parler comme étant celui où les qatun, après être " sorties ", se seraient rendues, le mot *γaǰar* étant employé ici sans déterminant aucun et ne pouvant d'autre part être traduit par " campagne, steppe " (= *ke'er*), sens qu'il n'a pas. (11)

Sans prétendre pouvoir l'expliquer, j'incline à croire que l'expression *γaǰaru inerü* est une expression toute faite, un terme technique désignant un sacrifice qu'au printemps on offrait aux ancêtres, et que la glose 地裏燒飯祭祀 *ti li chao fan tsi seu* " dans la terre brûler de la nourriture et l'offrir " est plutôt une définition de la chose, non une traduction du terme, d'où il suivrait que malgré le *ti li* du chinois, nous ne pouvons pas en conclure que *γaǰaru* soit un directif. Je préférerais prendre *γaǰaru* pour une variante de *γaǰar*, dans le genre de *manaγaru*, que nous trouvons à trois endroits différents de l'*Hist. secr.* traduit soit par 明早 *ming tsao* " demain matin " (§§ 159, 177), soit par 早辰 *tsao tch'en* " le matin de bonne heure " (§ 246) (12) et qui est donc une variante

(11) M. M. Lewicki dans *Przyrostki przysłówkowe* -ra ~ -rä, ru ~ -rü, -rï ~ ri *w językach ałtajskich*, *Collectanea Orientalia*, Nr 15, Wilno, 1938, p. 23, n. 3, regarde *inerü* de notre passage comme une variante du mo. *inaru* " dans cette direction-ci, depuis, jusqu'à ", ce qui semble difficilement admissible, ne fût ce que pour la raison que, dans ce cas, on ne voit pas dans quel mot il faut trouver l'idée de " sacrifice ".

(12) Outre *manaγaru*, nous trouvons encore *manaγari*, rendu dans la tra-

de *manaγar*. Nous aurions ainsi une expression *γaǰaru inerü* = *γaǰar inerü*, terme technique dont le vrai sens m'échappe et que je renonce à analyser, mais qui, vu la glose " dans la terre brûler de la nourriture et l'offrir ", doit indiquer un rite analogue à celui que les Erkūt Ordos d'à présent pratiquent pour leurs morts. Voir A. Mostaert, *Ordosica, Les Erküt, descendants des chrétiens médiévaux, chez les Mongols Ordos, Bulletin N° 8 of the Cath. Un. of Peking*, 1934, p. 9: «Il y a, chaque année, le soir du 29e jour de la XIIe lune, un sacrifice qu'on nomme *öglögö* ' don ' (13) ou *jisū̃ sönīn öglögö* ' don de la nuit du (vingt-) neuf ' . . . Le sacrifice est offert par le prêtre aidé de l'immolateur. A proximité du temple, dans trois trous creusés préalablement à cet effet, on brûle de la viande et de la farine arrosée de genièvre.» Ce rite que les Erkūt ont pris aux chamanistes, est déjà décrit dans le *Yuen cheu* 77 祭祀 6, f. 16 r-v (*Po na pen*). Il y est dit que chaque année, après le 16 de la XIIe lune, on donnait ordre à un officier mongol de prendre avec lui des chamanes mongols à l'effet de creuser un trou en terre afin d'y brûler de la viande; qu'on la brûlait ensemble avec des liqueurs spiritueuses et du lait de jument; et que les chamanes invoquaient en mongol les noms des empereurs décédés et offraient le sacrifice. (14) Vu la glose chinoise, l'expression *γaǰaru inerü* doit désigner un rite analogue.

duction interlinéaire par 明早行 " le lendemain matin ", mais où le 行, qui d'ordinaire indique un cas de la déclinaison, n'a pas de raison d'être. Voir § 229 *manaγari kebte'ül üges inu asaγtuγai* " que le lendemain matin la garde de nuit lui fasse subir un interrogatoire ".

(13) *öglögö* " mets offerts aux morts " (*Dict. ord.*, p. 528b).

(14) C'est M. F. W. Cleaves qui a attiré mon attention sur ce texte. M. Takashiro Kobayashi renvoie au même passage du *Iuen cheu* à propos de l'expression dont nous traitons. 蒙古の秘史 *Mōko-no-hishi*, p. 54, note 3.

A propos du passage traité ici, M. F. W. Cleaves a aussi appelé mon attention sur une note de Wang Kouo-wei qu'on trouve dans le 觀堂集林 *Kouan t'ang tsi lin*, chap. 16, f. 24r-25v (海寧王靜安先生遺書, fasc. 7). Dans cette note Wang Kouo-wei discute le terme *chao fan* 燒飯 " brûler de la nourriture " qui, comme nous venons de le voir, se rencontre dans la glose 地裏燒飯祭祀 *ti li chao fan tsi seu* " dans la terre brûler de la nourriture et l'offrir " par laquelle est défini le sacrifice aux ancêtres que le texte mongol de l'*Hist. secr.* appelle *γaǰaru inerü*. Bien que, vers la fin de sa note, Wang Kouo-wei cite ce dernier terme avec sa glose comme preuve de l'existence chez les Mongols de la coutume connue sous le nom de *chao fan* " brûler de la

Quant au verbe *γar-* qui signifie proprement " sortir ", je le regarde comme un verbe employé transitivement dont l'objet est *γaǰaru inerü* et le sujet les deux qatun. Un emploi identique du verbe *γar-* s'observe encore dans quelques expressions consacrées par l'usage. P. ex. mo. *daγun γar-* " produire un son, parler "

nourriture [en sacrifice à un défunt] ", la note a été rédigée à l'occasion d'un autre texte de l'*Hist. secr.*, que je discuterai ci-après.

D'après Wang Kouo-wei, la cérémonie au cours de laquelle on brûlait de la nourriture en sacrifice aux défunts était une ancienne coutume des Kitan et des J̌ürčed, et le terme *chao fan* qui la désignait était déjà en usage sous les dynasties des Liao et des Kin. L'auteur signale l'existence de la même cérémonie chez les Mongols (cf. supra) et ajoute que le terme *chao fan* était encore usité au commencement des Ming. Il fait observer aussi que les Mandchoux, à l'époque où ils entrèrent en Chine, pratiquaient encore cet ancien rite et il regarde la coutume actuelle qu'on nomme *soung san* 送三 (= " the modern custom of sending away a deceased person's spirit ". Karl A. Wittfogel and Fêng Chia-shêng, *History of Chinese Society, Liao*, p. 284, note 219) comme un reste de l'ancien *chao fan* des Liao et des Kin.

Quant au texte de l'*Hist. secr.* qui a donné occasion à cette note, ce sont les paroles dites par Činggis quand, le matin du jour, où, ensemble avec Ong-qan il devait attaquer le général naiman Kögse'ü Sabraγ, il constata que son allié, le chef kereyid, l'avait trompé et s'était esquivé la nuit avec son armée. Ces paroles se lisent une première fois au § 161 et sont répétées au § 177. Elles sont: *ede či bidan-i tülešilen aǰu'u.* Voici comment M. Kozin traduit ces mots: " Okazyvaetsya, oni-to zadumali vovleč' nas v bedu-požarišče " [" A ce qu'il paraît, ils se sont proposé de nous attirer dans un malheur-incendie "] (p. 125-126); " Oni-to, okazyvaetsya, khoteli vovleč' nas v bedu! " [" Ils ont voulu, paraît-il, nous attirer dans un malheur! "] (p. 136). La traduction de M. Haenisch est la suivante: " Die Leute da behandeln uns wie verbrannte Speise! " (p. 55); " Die behandeln uns wie verbrannte Speise! " (p. 68). Quant à Pelliot, il comprend le texte comme suit: " Est-ce que ceux-là n'ont pas voulu nous faire cuire dans la marmite? " (p. 178); " Est-ce que ceux-là, en s'en allant, n'ont pas voulu nous faire cuire dans la marmite? " (p. 191). Les traductions de M. Kozin et de Pelliot sont indéfendables; le texte mongol, en effet, ne dit rien de pareil. Celle de M. Haenisch s'inspire de la version continue (voir ci-après) et elle aurait pu être correcte si l'auteur s'était aperçu de quelle nourriture il s'agit ici. La question revient à savoir quel est exactement le sens du mot *tülešilen* (Wang Kouo-wei mentionne ce mot au commencement de sa note, mais écrit erronément *t'ou-ou-cheu-lien*, 兀 *ou* au lieu de 烈 *lie*). La version continue rend les paroles de Činggis par 他將我做燒飯般撇了 *t'a tsiang wo tso chao fan pan p'ie liao* " Il (= Ong-qan) m'a jeté comme si j'étais du *chao fan* ". Wang Kouo-wei, qui cite ces mots de la version continue (f. 24r, l. 12; f. 25r, l. 4), voit avec raison dans *chao fan* la nourriture qu'on brûle en offrande aux défunts, et il fait remarquer (f. 25r, l. 5) que ces paroles de Činggis équivalent à dire: " Il me regarde

(kalm. *dū ɢ̬ar-* " schreien ", *Kalm. Wörterb.*, p. 104b) ; ord. ᴅž*arlik* ɢ̬*ar-* " donner un ordre ", ɢᴜɪ'*tš'i* ɢ̬*ar-* " faire des efforts " (*Dict. ord.*, p. 293b) ; mongr. *noyōn ťś'iri*ɢᴅ*unā miäŋ*ɢᴜ ɢ̬*arina* " l'officier distribue l'argent (de la solde) à ses soldats " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 121), etc. Il faut en outre se rappeler qu'encore à

comme un ' chien de paille ' " (視我如芻狗). Le terme " chien de paille " désigne une figure de chien faite de paille dont on se sert dans certains sacrifices et qui, le sacrifice achevé, est jeté; d'où le sens: objet mis de côté parce qu'il ne sert plus à rien (Voir *Ts'eu iuen*, 申, p. 13). Les paroles de Činggis auraient donc, d'après Wang Kouo-wei, le sens de: " Ong-qan m'a abandonné, me regardant comme un objet qui ne sert plus à rien ". C'est là en effet l'idée que Činggis a voulu exprimer. Le verbe *tülešile-*, qui n'est pas attesté ailleurs, que je sache, est dérivé d'un mot **tülesi*, nomen possibilitatis de *tüle-* " brûler ". Le mot *tülesi* est connu en mongol écrit au sens de " combustible, bois de chauffage " (Kowalewski, p. 1916b). Nous le retrouvons dans les dialectes vivants: khal. *t'ɯləš* " Brennmaterial " (G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen*, p. 100); kalm. *tül*ᵘ̈*š* " 1) Brennmaterial 2) Urne mit Asche des Verstorbenen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 415a). En ordos le mot a pris la forme *t'ɯliši* et, outre le sens de " combustible, bois de chauffage ", il y a encore celui de " nourriture qu'on brûle en offrande aux mânes des ancêtres ", comme p. ex. dans l'expression *oŋgo'tš'ṳ̄*ᴅ*t'ṳ t'ɯliši t'ɯli-* " brûler des mets sur les tombeaux des ancêtres (le jour du *χaŋši* [= 5 avril, jour du *Ts'ing ming* 清明 des Chinois]) " (*Dict. ord.*, p. 686a). C'est dans cette dernière acception, conservée en ordos, qu'il faut prendre le mot **tüleši* dont dérive le verbe *tülešile-* de notre texte. Ce verbe *tülešile-* n'a donc pas le sens de " wie verbrannte (angebrannte) Speise behandeln (wegwerfend) " (Haenisch, *Wörterb. zu MNT*, p. 154), mais celui de " regarder [quelqu'un] comme s'il était du **tüleši* (= *chao fan* ' nourriture brûlée en sacrifice aux défunts ' et qui ne sert plus à rien) ". Je traduis donc les paroles de Činggis *ede či bidan-i tülešilen aǰu'u* par " Ceux-ci nous regardent comme si nous étions des mets brûlés en sacrifice aux défunts " (= comme si nous ne leur étions plus d'aucune utilité). — Pour la particule corroborative *či*, qui, sous forme d'enclitique, s'entend encore dans les dialectes vivants, cf. ord. *ene-tš'i mṳ̄χā̈ ṻreŋ*ᵏ*χī jum bā̈n* " ceci est quelque chose qui s'émiette très facilement " (*Dict. ord.*, p. 700a).

Dans sa note sur *chao fan* Wang Kouo-wei ne cite pas le *Iuen cheu*, bien que ce rite y soit mentionné à plusieurs reprises, entre autres, à propos des cérémonies faites à l'occasion d'un décès d'empereur ou d'impératrice. Voir 77 祭祀 6, f. 17r. Dans la même section, f. 16r, nous lisons que la cour où annuellement, dans le courant de la IXᵉ lune et, à un jour indéterminé, après le 16 de la XIIᵉ lune, s'offrait le sacrifice aux empereurs décédés s'appelait *chao fan iuen* 燒飯院 " cour où l'on brûle la nourriture ".

Pour encore un autre texte non mentionné par Wang Kouo-wei et qui concerne le *chao fan* chez les Jürčed, voir Rolf Stein, *Leao-tche*, dans *TP*, XXXV [1940], p. 64, note 2.

présent le verbe *γar-* (*γarγa-*) s'emploie à propos de la célébration de certaines solennités. Voir *Dict. ord.*, p. 293b: *marg̭ā'ť'u̯* . . . ᴅžu̯lak̯ g̭arχu̯ " demain on fera la cérémonie du ᴅžu̯lak̯ " (aspersion de koumys fait avec du lait de jument). Je considère donc le verbe *γar-* comme ayant ici le sens de " produire " (=*γarγa-*) et traduis *γaǰaru inerü γar-* par " célébrer [le sacrifice appelé] *γaǰaru inerü* ". Que ce soit bien là le sens de *γar-*, le texte correspondant du mss. d'Ulān bātur (Kozin, p. 330), que je donne ci-après, et où nous voyons *γaruγsan-tur* de la transcription chinoise remplacé par le duratif *γarču aχui-dur*, le suggère. Cette interprétation est corroborée par le fait que, quelques mots plus loin, le nom verbal *γaruγsan* est manifestement rapporté par le glossateur au sacrifice, bien que je doive ajouter qu'il n'est pas clair comment il faut comprendre les mots *γaruγsan inu idegen* — il s'agit peut-être d'un passage altéré — et que la traduction que j'en donne ne peut être considerée comme certaine. Voici donc le passage en question et comment je le comprends: *Tere χabur Amaγai-χaγan-u χatun Örbei Soχotai χoyar χatun Yeke Iraγu* (*daγu*) *γarču aχui-dur, Ögelen-üǰin χoǰid odbasu, Örbei Soχatai γaruγsan* (*iraγu*) *inu idegen-eče χoǰidaγulbasu, Ögelen-üǰin Örbei Soχatai χoyar-a ögülerün* " Ce printemps-là, quand les qatun d'Amaγai-qaγan, les deux qatun, Örbei et Soqotai, célébrèrent le ' Yeke Iraγu ', comme Ögelen-üǰin s'y rendit trop tard et qu' Örbei et Soqotai la frustrèrent (m. à m. " la laissèrent en arrière ") [de la part] des mets [offerts à l'occasion] de [l'Iraγu] qu'elles avaient célébré, Ögelen-üǰin dit aux deux [qatun] Örbei et Soqatai ". (15)

Les mots *yekes-ün kešig* de la transcription chinoise sont traduits par 大的每的分子 *ta ti mei ti fen tzeu* " parts des grands " (= des ancêtres). M. Kozin comprend " sacrifice aux ancêtres ";

(15) Bien que la version chinoise continue ne soit pas toujours d'accord avec le texte mongol tel qu'il nous est parvenu, et sans prétendre en tirer une conclusion en faveur de mon interprétation de ce texte difficile, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer que cette même version chinoise ne mentionne pas une " sortie " des deux qatun: 那年春間俺巴孩皇帝的兩箇夫人斡兒伯.莎中合台.祭祀祖宗時" Cette année-là, durant le printemps, au moment où les deux épouses de l'empereur Ambaγai, Örbei et Soqatai, offrirent le sacrifice aux ancêtres . . ."

M. Haenisch rend les mots par " Anteilen der Ahnen " et Pelliot, confondant *kešig* " part " avec *keseg* " morceau ", traduit par morceaux des grands ". Les mots *yekes-ün kešig* désignent proprement les " parts des comestibles offerts en sacrifice aux ancêtres lesquelles sont distribuées aux assistants ". Cf. ord. *ģalī̃* ɢ*ėšik* " part de la viande et des autres mets offerts au dieu du feu qui est distribuée aux assistants ". Voir *Dict. ord.*, p. 262b. Aussi mongr. *p'urģāni k'ẹṣẹ*ɢ " part qu'on reçoit d'un animal sacrifié aux dieux " (*Dict.mongr.-fr.*, p. 199).

Bile'ür est un mot non attesté ailleurs, que je sache. Il est glosé par 餘胙 *iu tsou* " excédent de la viande de sacrifice ". La traduction de Pelliot " [gâteaux en forme de] pierre à aiguiser ", qui lui a été suggérée par le nom que porte une espèce de gâteau qu'on appelle *solγo bileü* " pierre à aiguiser coréenne " (16) et qui est mentionnée par Kowalewski (p. 1141b) est indéfendable.

Quant au mot *sarqud*, il est glosé 胙 *tsou* " viande de sacrifice ". Comme ce mot à présentement le sens de " liqueur spiritueuse ", ainsi que l'a noté Kowalewski, p. 1336a (cf. aussi ord. *sarχụt* " eau-de-vie " [style élevé] — *Dict. ord.*, p. 562b), les traducteurs ont cru pouvoir traduire par " vino " (Kozin), " Opferwein " (Haenisch), " boisson de sacrifice " (Pelliot). En rendant ce mot, j'ai préféré garder le sens que lui donne la traduction interlinéaire. (17)

En traduisant le réponse en vers allitérés d'Örbei et de Soqatai à Hö'elün, M. Haenisch n'a pas rendu ce que dit le texte mongol. La traduction de cette même réponse chez M. Kozin n'est pas tout à fait satisfaisante non plus. Par contre Pelliot a traduit correctement.

Pour ce qui concerne le mot *arγa-ča* que MM. Kozin et Haenisch considèrent à tort comme ne faisant pas partie de la réponse des

(16) Le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad üsüg γurban ǰüil aγalγu neyilegsen toli bičig* (préface de 1780), chap. 26, f. 41r, traduit ce nom par 高麗扁條 *kao li pien t'iao* m. à m. " bande coréenne de forme aplatie ".

(17) M. Ramstedt donne dans son *Kalm. Wörterb.* (p. 313b) un mot " *sarχo* auch *sarχo*ᴅ, Gefäss, Behälter, Küchengeschirr ". Le coman nous montre un mot *sarχyt* " Überrest, Überbleibsel " (K. Grønbech, *Komanisches Wörterbuch, Türkischer Wortindex zu Codex Cumanicus*, Kopenhagen, 1942, p. 214).

deux qatun, et que Pelliot rend erronément par " S'il nous plaît ", j'y vois une ellipse pour *arγa-ča sayin anu* " le meilleur parmi les [divers] moyens [considérés] ", expression qu'on peut traduire par: " le mieux serait ". Cf. *Hist. secr.*, § 166 *To'oril ügülerün: arγa-ča odču Temüǰin-i ulus inu abuya* (18) " To'oril dit: ' Le mieux serait que nous allions et prenions le peuple de Temüǰin ' ", où la traduction continue rend *arγa-ča* par 不如 *pou jou* " rien de tel que, le mieux serait que ".

Je propose donc la nouvelle traduction suivante pour le passage qui nous occupe:

" Ce printemps-là, quand les qatun d'Ambaγai-qahan, Örbei et Soqatai, toutes deux, célébrèrent pour les ancêtres le [sacrifice appelé] *γaǰaru inerü*, Hö'elün-üǰin s'y rendit, mais, arrivant trop tard, elle fut laissée en arrière [des autres] (= elle ne reçut pas sa part des mets offerts, les parts étant déjà distribuées). Hö'elün-üǰin dit aux deux [qatun], Örbei et Soqatai: ' Vous dites-vous que Yesügei-ba'atur est mort, et parce que mes fils ne sont pas [encore] grands, comment [me] frustrez-vous (m. à m. " me laissez-vous en arrière ") de la part des offrandes aux ancêtres, de l'excédent de la viande de sacrifice et de la viande offerte [elle-même]? Vous en êtes venues à ce point que, sous [mes] yeux, vous mangerez [sans m'inviter à prendre part au repas] et que vous lèverez le camp sans [m'] éveiller.'

A ces mots, les deux qatun, Örbei et Soqatai, dirent: ' Tu es [une personne] pour qui vaut la règle qu'on ne lui donne pas (m. à m.: " qu'il ne lui est pas donné ") [à manger] en l'appelant. Tu es [une personne] pour qui vaut la coutume qu'elle mange si le hasard fait qu'elle rencontre [de la nourriture]. Tu es [une personne] pour qui vaut la règle qu'on ne lui donne pas (m. à m.: " qu'il ne lui est pas donné ") [à manger] en l'invitant. Tu es [une personne] pour qui vaut la coutume qu'elle mange si [la nourriture] se présente. Est-ce parce que tu te dis qu'Ambaγai-qahan est mort que [nous] avons été invectivées de la sorte même par [toi] Hö'elün?

Le mieux serait [d'agir comme suit]: Abandonnant ceux-ci, mères et fils, dans le campement, transhumez et ne les emmenez

(18) Le mss. d'Ulān-bātur a *Tömöǰin-ü ulus-i abuya* (cf. Kozin, p. 369).

pas.' Quand elles eurent parlé [de cette façon], dès le lendemain Tarγutai-kiriltuγ des Tayiči'ud, et Tödö'en-girte et autres Tayiči'ud se mirent en route en suivant le cours du fleuve Onan."

VII. — Temüǰin ayant été fait prisonnier par les Tayiči'ud s'était échappé des mains de son gardien. Alors:

§ 82 *Tere aldaγsan gü'ün yeke da'u-bar bariya gü'ün aldaba ke'en qayilaqui-tur* . . .

Les trois traducteurs traduisent comme suit:

Kozin (p. 92): "Meždu tem upustivšiĭ ego čelovek gromko vopil: 'Upustil kolodnika!'" [" Sur ces entrefaites, l'homme qui l'avait laissé échapper cria à haute voix: 'J'ai laissé échapper l' homme à la cangue'".]

Haenisch (p. 16): "Jener Mann, dem er entlaufen war, schrei mit lauter Stimme: 'Der gefangene ist entkommen!'".

Pelliot (p. 138): "Comme cet homme qui l'avait laissé échapper criait à grande voix: 'Saisissons-le; j'ai laissé l'homme échapper' . . .".

Le mot *bariya* que Pelliot a pris erronément pour le volontatif du verbe *bari-* "prendre, saisir", en est proprement le nomen imperfecti et correspond à mo. *bariγa*. *Bariya gü'ün* "l'homme qui a été pris, le prisonnier" est glosé 拿住人 *na tchou jen* "l'homme qui a été pris", et rendu dans la traduction continue par 拿住的人 *na tchou ti jen* id. Cf. ord. *barʿā mori* "cheval qu'on vient de prendre au pâturage où il s'est engraissé" (*Dict. ord.*, p. 53b).

La traduction des deux premiers auteurs est correcte.

Je traduis le passage comme suit: Comme cet homme qui l'avait laissé échapper criait à grande voix: 'J'ai laissé échapper le prisonnier' . . .".

VIII. — Sorqan-šira voulant sauver Temüǰin, qu'il a trouvé couché dans l'eau de l'Onan, le visage seul à découvert, lui dit qu'après que les Tayiči'ud venus à sa recherche se seront dispersés, il doit aller rejoindre sa mère et ses frères. Il lui fait ensuite la recommandation suivante:

§ 83 . . . *Namayi üǰeba ke'en — gü'ün-e üǰegde'esü — üǰegdebe ke'en bu kelele.*

Ce texte a été rendu comme suit:

Kozin (p. 93): "Esli že tebya kto uvidit, smotri ne progovoris', čto ya tebya videl" [" Si quelqu'un te voit, garde-toi de dire que je t'ai vu."]
Haenisch (p. 17): "Und wo du mich gesehen hast, sage nicht, wenn du von jemand gesehen wirst, du seiest selbst gesehen worden!"
Pelliot (p. 138): "Si quelque homme te voit, te disant que tu es vu, ne dis pas que je t'ai vu."

Aucune de ces trois traductions n'est satisfaisante. Celle de M. Kozin, bien que rendant le sens général, n'est qu'une paraphrase. Celle de M. Haenisch est incorrecte: en effet *namayi* est sujet de *üǰeba* et non objet. Le pronom est ici à l'accusatif parce qu'il s'agit du sujet d'une proposition constituant l'équivalent de notre discours indirect. Quant à la traduction de Pelliot, elle n'est pas exacte non plus, les mots *bu kelele* ne se rapportant pas directement à *namayi üǰeba ke'en*, mais à *üǰegdebe ke'en.*

Je traduis le passage comme suit: "Si tu es vu par quelqu'un, ne dis pas que tu as été vu, disant (= révélant) que moi je t'ai vu." Sorqan-šira veut dire: "Si en chemin quelqu'un te voit, ne lui raconte pas le fait que tu as été vu ici de telle façon que par tes paroles tu révèles que c'est moi qui t'ai vu."

Les mots *gü'ün-e üǰegde'esü* "si tu es vu par quelqu'un" constituent une parenthèse. Cf. plus bas le passage du § 102.

La construction que nous remarquons dans *namayi üǰeba ke'en üǰegdebe ke'en bu kelele* peut être rapprochée de celle que nous voyons au § 177 dans le passage suivant: *Qan ečige minu ya'un čimar-tur nama ayu'ulba či. Ayu'ulγu bö'esü ma'un kö'üd-iyen ma'un berined-iyen nuyir qangγan yekin ülü ayu'ulu či* "Mon père qan, à cause de quel grief m'as-tu effrayé? S'il faut [m'] effrayer, pourquoi ne [m'] effrayes-tu pas [de façon au moins] à laisser tes mauvais fils et tes mauvaises brus dormir tout leur soûl?" — Les "fils et brus" sont les fils de Činggis et leurs femmes, qui sont aussi les "fils et brus" d'Ong-qan, vu que Činggis traite Ong-qan de père, en souvenir des relations d'anda (frères jurés) qui avaient existé entre Ong-qan et Yesügei. Voir plus bas XXXI, § 177.

IX. — Le chroniqueur raconte ici comment Temüǰin, au lieu d'aller à la recherche de sa mère et de ses frères, se rend à la demeure de Sorqan-šira, espérant y trouver des personnes com-

patissantes qui le débarrasseront de sa cangue. Comme il est d'abord rebuté par Sorqan-šira, les deux fils de ce dernier prennent sa défense et reprochent à leur père son manque d'humanité.

§ 85 *Ger-ün belge sün tüsürü'ed esüg-iyen söni-de üdür čayi-tala bülekü büle'e. . .*

Čimbai Čila'un qoyar kö'üd inu ügülerün: Šiba'uqan-i turumtai buta-tur qorγobasu, buta aburaǰu'ui. Edö'e bidan-tur iregsen-i yekin teyin ke'emü či.

Voici comment les trois traducteurs rendent ce texte:

Kozin (p. 93): " Yurta Corgan-Širaya byla primetnaya: vse vremya perelivali moloko i vsyu noč' do samogo rassveta pakhtali kumys . . .
Togda oba ego syna, Čimbaï i Čilaun stali govorit': 'Kogda khiščnik zagonit maluyu ptašku v čašču, to ved' i čašča sama ee spasaet. Kak že ty možeš' govorit' podobnye slova čeloveku, kotoryï k nam prišel? ' " [" La yourte de Sorgan-Šira était reconnaissable: tout le temps on y transvasait le lait et durant toute la nuit jusqu'à l'aube on y barattait le koumys . . .
Alors ses deux fils, Čimbai et Čilaun se mirent à dire: 'Quand un oiseau de proie poursuit un petit oiseau dans un taillis, c'est précisément ce taillis qui le sauve. Comment peux-tu dire de telles paroles à un homme qui est venu à nous? ' "]
Haenisch (p. 17): " Das Kennzeichen der Jurte war, dass man dort nach Abgiessen der Milch die Sahne davon die Nacht hindurch bis zum Morgengrauen butterte . . .
Da sprachen seine beiden Söhne: 'Einen Vogel, der im Käfig sass und in den Busch geflüchtet ist, den schützt der Busch! Wie kannst du so von jemand sprechen, der jetzt hier zu uns gekommen ist! ' "
Pelliot (p. 139): " Le signe de la demeure était qu'ayant versé le lait cru, on barattait le lait cuit pendant la nuit jusqu'au jour blanchissant . . .
Ses deux fils Čimbai et Čila'un dirent: 'Quand un tiercelet poursuit un petit oiseau dans un buisson, le buisson sauve [le petit oiseau]. A présent comment peux-tu parler ainsi à celui qui est venu à nous? ' "

Sün tüsür- " transvaser le lait " = verser le lait de jument dans des vases afin de l'y laisser surir et devenir *esüg*.

Esüg. Chez Haenisch le mot est traduit par " Sahne ", chez Pelliot par " lait cuit ", chez Kozin par " koumys ". La vraie signification du mot *esüg* est " koumys fait avec du lait de jument ". Il est vrai que le *Houa i i iu* (I, 13r), ainsi qu'à plusieurs endroits la glose de l'*Hist. secr.* elle-même, lui donnent le sens de 馬妳子 *ma nai tzeu* " lait de jument ". Voir § 145; cf. aussi §§ 28, 31 *esügčileǰü* 馬嬭子喫着 *ma nai tzeu tch'eu tchao* " buvant du lait de jument ".

Mais dans notre passage du § 85 la traduction interlinéaire précise le sens du mot et le rend plus exactement par 熟馬妳子 *chou ma nai tzeu* " lait de jument préparé " c'est-à-dire qu'on a fait surir, le transformant ainsi en koumys. Dans le passage correspondant du mss. d'Ulān-bātur nous trouvons le mot *üsüg* (< *esüg*) — chez Kozin, p. 335 *ösüg* — glosé par *ayiraγ* " koumys ". L'ordos connaît le mot sous les deux formes *esɯk*, *ɯsɯk* " koumys fait avec du lait de jument " (*Dict. ord.*, p. 249b). Il y est synonyme de *tšʻigē*. Pour ce dernier mot, cf. kalm. *tšigɛ̄n* " Kumys " (*Kalm. Wörterb.*, p. 438b). C'est la forme *üsüg* que nous lisons chez Saγang-sečen (Schmidt, p. 60, l. 5), ainsi que dans le *Čadig* (p. 181, l. 1). Par contre, l'*Altan tobči* des Ming (*Čadig*, p. 17, l. 1) a la forme *esüg*. (19)

Les mots *šiba'uqan-i turumtai* (20) *buta-tur qorγobasu* ont été traduits d'une manière inexacte par M. Haenisch. M. Kozin rend le mot *turumtai* par " oiseau de proie ", et Pelliot, en le traduisant, a adopté le sens que lui donne Kowalewski (p. 1888b) " tiercelet ". Le *Iuen tch'ao pi cheu* le traduit par 龍多兒 *loung touo eul*. Nous trouvons aussi l'oiseau qui a nom *turumtai* mentionné dans le *Houa i i iu* (I. 7v), où son nom chinois est écrit 龍朶兒 *loung touo eul*. Le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad üsüg γurban ǰüil-ün ayalγu neyilegsen toli bičig*, chap. 29. f. 9v, lit *toromtai*, mot qu'il traduit par 垜兒 *touo eul*, abréviation de *loung touo eul*. C'est aussi 龍朶兒 qui est donné comme nom chinois du *turumtai* dans un des vocabulaires datant des Ming qu'a conservé le 盧龍塞略 *Lou loung sai leo* (Ishida M. *Vocabulaires Han-mongols du livre Lou-loung-sai lüeh*, *Mongolica* II, Tōkyō, 1938,

(19) C'est avec du lait suri de jument qu'annuellement après le solstice d'été on fait les aspersions à l'occasion de la cérémonie du *ǰulaγ*. Voir A. Mostaert, *L' " ouverture du sceau " et les adresses chez les Ordos*, *MS* I, p. 335, note 19. Pour la description de trois manuscrits traitant du *ǰulaγ*, voir N. N. Poppe, *Opisanie mongol'skikh " šamanskikh " rukopiseĭ Instituta Vostokovedeniya*, *Zapiski Inst. Vost. Akad. Nauk*, I, pp. 188-191.

(20) 𦧲 *rin* (= *rim*) doit se lire ici *rum* comme dans le mot *horum* " sente " du § 103. Il est vrai que le *Houa i i iu* en caractères mongols du Tōyō Bunko écrit *turimtai*, mais on ne peut se fier à ses restitutions. Pour la lecture 𦧲 *rum*, cf. 和林 *Houo-lin*, qui est la manière ordinaire de transcrire (*Qara-*) *qorum*. Voir l'inscription d'Erdeni-ǰu de 1346 dans W. Radloff, *Atlas der Altertümer der Mongolei*, aussi *Houa i i iu*, IIa f. 19v, etc.

p. 138). J'ignore quel rapace précisément il faut entendre par *loung touo eul*, dont on peut rapprocher le mot 籠脫 *loung t'ouo*, terme qui d'après le *Ts'eu iuen* (Supplément) désigne un petit épervier (鷂 *iao*), ainsi que le nom d'oiseau 籠奪 *loung touo* (*t'ouo*) auquel le 至元譯語 *Tcheu iuen i iu* donne comme équivalent mongol 獨林及 *tou lin ki*, qu'il faut probablement lire *durumdai* (及 fautif pour 歹 *tai*) et qui vraisemblablement est identique au *turumtai* de l'*Hist. secr.* Le mot *turumtai* s'entend en kalmouk sous la forme *turm̥tɛ̄* " irgendein kleiner Raubvogel: ein kleiner Falke, Neuntöter " (*Kalm. Wörterb.*, p. 411b). Dans le *Qaγan-u bičigsen manǰu ügen-ü toli bičig* (en 29 vol.; préface de 1717) (21), vol. 19, f. 62v, nous trouvons la description suivante de l'oiseau: *Način-dur adaliqan boluγad masi bičiqan; toluγai yeke, beye bičiqan; nidün-ü čičegei baraγan; bödüne bilǰuuqai-yin ǰerge yaγuma-yi barimui; masi qurdun γabsiγai; basa qaranidün kememüi* " Il ressemble assez bien au faucon, mais il est très petit; la tête est grande et le corps petit; la pupille de l'oeil est de couleur sombre; il prend des choses telles que des cailles et des petits oiseaux. Il est très rapide et vif. On l'appelle aussi *Qaranidün* (= " Yeux noirs ") ". Le mot *turumtai* s'entend aussi en turc et il est attesté en turc moyen chez Kāšγarī au sens de " ein Raubvogel " (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, p. 219). (22) Tout ce que nous pouvons conclure de ces définitions et descriptions, c'est que le mot *turumtai* désigne un oiseau de proie de petite taille, et, à mon avis, la traduction qu'en donne Kowalewski: " le mâle des oiseaux de proie (samec khiščnykh ptic) — tiercelet "

(21) Dictionnaire explicatif mandchou-mongol, identique, je suppose, au moins quant aux explications données, au *Manǰu mongγol ügen-ü toli bičig* que Kowalewski donne comme sa source (p. 1888b).

(22) Le *Mukaddimat al-Adab* (p. 407b) donne un mot *turumtai* " émerillon " (kopčik). Dans le document en écriture ouigouro-mongole de 1272 dont on trouve la reproduction dans C. H. Tarım, *Tarihte Kırşehri-Gülşehri. Babailer-Ahiler-Bektaşiler*, Istanbul, 1948, nous lisons (p. 120, l. 36) le nom propre de personne *Turumtai.* Ce mot se rencontre déjà comme nom d'homme en turc moyen (C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz*, p. 219); il y a été signalé aussi comme étant un nom qu'on donne à des esclaves (*op. cit.*, p. 250). Turumtai (禿林台) est aussi le nom d'un copiste officiel qui, sous les Iuen, ensemble avec Li Sin 李信, a transcrit le *Ma cheu t'ien wen tsi* de Ma Tsou-tch'ang 馬祖常 (K. T. Wu, *Chinese Printing under Four Alien Dynasties*, *HJAS*, 13 [1950], p. 505).

et qui a été adoptée par Pelliot, ne peut se justifier. Je préfère donc ne pas le traduire.

A propos des mots *šiba'uqan-i turumtai buta-tur qorγobasu buta aburaju'ui*, faisons observer que *aburaǰu'ui*, glosé par 救了有 *kiou liao iou*, est un passé: " a sauvé ". Un emploi analogue du passé, alors que nous attendons le présent, peut s'observer encore sporadiquement à présent, p. ex. dans le dicton ordos ᴅ*em*ᴅžūīūū ᴅ*ēsēr tš'ilų̄ oǥ't'olbo* " si l'on s'entr'aide, avec une corde on coupe (m. à m.: " on a coupé ") une pierre " (*Textes or. ord.*, p. 600, no. 479; *Folk. ord.*, p. 591).

Voici donc comment je traduis le passage qui nous occupe: " Le signe auquel on reconnaissait la demeure (m. à m.: " le signe de la demeure ") était qu'ayant transvasé le lait [de jument], ils battaient leur koumys pendant la nuit jusqu'au jour blanchissant . . .

Ses deux fils, Čimbai et Čila'un dirent: ' Si un *turumtai* (= nom d'un oiseau de proie de petite taille) fait se réfugier un petit oiseau dans un buisson, le buisson le sauve (m. à m.: " le sauva "). A présent comment peux-tu parler de cette façon à celui qui est venu à nous? ' "

X. — Un jour des voleurs viennent enlever sous les yeux de Temüǰin et de ses frères leurs huit chevaux qui se trouvaient debout près de leur demeure. Ces huit chevaux, le chroniqueur les nomme:

§ 90 . . .*Širγa aγta-tan naiman mori.*

M. Kozin (p. 94) et Pelliot (p. 140) traduisent ces mots, le premier par " vosem' solovykh merinov " [" huit hongres isabelle "], le second par " huit chevaux hongres isabelle ". Ces traductions, bien que ne faisant pas ressortir la construction de l'original mongol, sont correctes. Par contre, celle de M. Haenisch (p. 18), qui a confondu *aγta-tan* " les hongres " avec *aγtatan* " ayant un hongre ", pluriel de *aγtatai*, et traduit en conséquence: " die acht Pferde mit dem silbergrauen Wallach dabei ", est inexacte. (23)

(23) Le même contresens avait déjà été fait en traduisant le § 77: *širγa aγta-tan yesün mori* " die neun Pferde mit dem silbergrauen Wallach " (Haenisch, p. 14).

L'emploie de l'enclitique *-tan*, rendue dans la traduction interlinéaire par 等, marque du pluriel, est ici le même qu'au § 183: *Yegü, Yesüngge, Tuqu-tan γurban kö'üd-* " [ses] trois fils, Yegü, Yesüngge et Tuqu." (24)

Je traduis les mots en question comme suit: " Les huit chevaux, les hongres isabelle."

La traduction chinoise continue a: 帖木眞的慘白騸馬八疋 " Les huits hongres blanc terne de Temüǰin."

慘白 *ts'an pe* est pour 黲白 *ts'an pe* " blanc terne "; mais *širγa* est " isabelle ". Cf. *Mukaddimat al-Adab*, p. 336a *širγa morin* " solovaya lošad' " [" cheval isabelle "]; mo. *sirγa morin* id. (Kowalewski, p. 1529b); kalm. *šarγo* " isabellfarbig " (*Kalm. Wörterb.*, p. 350a); ord. *šarga* " isabelle " (*Dict. ord.*, p. 609b).

XI. — Le chroniqueur avant de raconter la première entrevue de Temüǰin avec Ong-qan, le chef des Kereyid, nous explique la provenance de la pelisse de zibelines noires qu'à cette occasion Temüǰin offrit en cadeau à l'*anda* de son père.

§ 96 *Senggür γoroqan-ača ne'üǰü* (25), *Kelüren müren-ü teri'ün Bürgi ergi-de nuntuγlan ba'uǰu. Čotan eke-yin šidkül ke'en qara buluγan daqu abčiraǰu büle'e.*

Ce passage a été rendu comme suit:

Kozin (p. 95): " V to vremya kogda uezžali s rečki Sangur i raspoložilis' kočev'em na Kelurene u podmytogo vodovorotom yara Burgi-ergi, to Cotan podarila černogo sobolya dokhu, v kačestve svadebnogo podnošeniya ee — šidkul', svekrovi svoeï ". [" Au temps où ils partirent [de la rive] du ruisseau Sangur et s'établirent dans un camp nomade sur le Keluren près de l'escarpement miné par le tourbillonnement de l'eau [lequel a nom] Burgi-ergi, alors Cotan fit cadeau d'une pelisse de zibeline noire laquelle devait servir de présent de noces — šidkul', qu'on donnait à la belle-mère (= la mère du gendre ".]

---

(24) Un autre exemple de l'emploi de l'enclitique *-tan* s'observe au § 99: *Temüǰin-tan kö'üd* " Les fils, Tämüǰin et les autres " (Pelliot, p. 143), mots que MM. Kozin et Haenisch traduisent moins exactement, l'un par " Temučžin i drugie rebyata " [" Temüǰin et les autres enfants "] (p. 96), et l'autre par " Temudschin und die anderen Kinder " (p. 21-22). Le mss. d'Ulān-bātur a *köbegüd* " fils " au lieu de *kö'üd* (Kozin, p. 339). Pour l'emploi de l'enclitique *-tan* en ordos, voir *Dict. ord.*, p. 644b; *Textes or. ord.*, p. XXIV. Voir aussi W. Kotwicz, *Les pronoms dans les langues altaïques, Mémoires de la Commission Orientaliste N° 24*, Kraków, 1936, p. 30.

(25) Voir note 8.

Haenisch (p. 21): " Von dem Bache Sanggur treckten sie fort, um an der Quelle des Keluren, am Ufer Burgi, zu lagern. Nun hatte die Mutter Schotan als Geschenk für die Schwiegermutter einen schwarzen Zobelpelz mitgebracht ".

Pelliot (p. 142): " [Temüǰin et les siens], transhumant du Sänggür-qoroqan, s'arrêtèrent et établirent leur camp sur la rive de Bürgi, à la source du fleuve Kälürän. [Börtä-üǰin] apporta (26) [alors] une pelisse de zibelines noires en disant que c'était le présent de noces de [sa] mère Čotan au père (27) du nouveau mari ".

Voici quelques remarques concernant ces trois traductions assez divergentes.

Faisons d'abord observer que, dans sa traduction, M. Kozin a traduit *Kelüren müren-ü teri'ün* par " sur le Keluren ", alors que le sens de ces mots est: " [à] la source du fleuve Kelüren ".

Quant à la pelisse de zibelines noires, elle avait été apportée par Čotan au moment où celle-ci avait amené sa fille Börte. C'est alors que Börte avait vu pour la première fois sa belle-mère Hö'elün et qu'elle lui avait offert la pelisse apportée par sa mère. Cf. ci-après. L'arrivée de Börte, conduite par sa mère, avait eu lieu quand Hö'elün campait encore sur le bord du ruisseau Senggür. Voir § 94, vers la fin. C'est ce qu'a bien compris M. Haenisch, au contraire des deux autres traducteurs, qui n'ont pas compris la manière dont les événements se sont succédés, et dont l'un est d'avis que Čotan fit cadeau de la pelisse après que Hö'elün eut quitté la rive du Senggür et se fut établie près du Bürgi-ergi (Kozin), tandis que l'autre affirme que la pelisse fut apportée par Börte à la même époque (Pelliot). Mais d'autre part traduire, comme le fait M. Haenisch, " Mutter Schotan " (28), c'est faire un contresens. En effet, le mot *eke* " mère " ne se rapporte pas à Čotan, mais désigne la mère du gendre Temüǰin, la belle-mère de Börte. Ce même contresens à été fait par Pelliot, qui dit: " [sa] mère Čotan ". M. Kozin a bien compris que *eke* désigne Hö'elün.

Le présent de noces, qui ici avait été une pelisse de zibelines noires, est désigné dans notre texte par le mot *šidkül*, terme qui

(26) Pelliot écrit en note: Avait apporté?

(27) Pelliot écrit en note: Mais le père était mort.

(28) Le caractère 掇 doit se lire *tch'ouo* (= *čo*). Le mss. d'Ulān-bātur a aussi *Čotan* (Kozin, p. 338).

n'est pas attesté ailleurs, que je sache. Il est glosé par 一見公姑的禮 *i kien koung kou ti li* " cadeau offert au père et à la mère du mari quand [la nouvelle bru] se présente devant eux ". Il s'agit évidemment de la première entrevue, quand la bru est amenée à sa nouvelle demeure. Dans le cas présent, comme Yesügei était mort, il ne fallait qu'un seul cadeau. C'est pourquoi le pelisse apportée par Čotan et offerte par Börte à Hö'elün est dite être *eke-yin šidkül* " le *šidkül* destiné à la [belle-] mère ".

Je traduis donc le passage qui nous occupe comme suit: " Transhumant du ruisseau Senggür, ils s'arrêtèrent établissant leur camp à la source du fleuve Kelüren, à l'escarpement [ayant nom] Bürgi. Čotan avait apporté une pelisse de zibelines noires, disant que c'était le *šidkül* destiné à (m. à m. " de ") la [belle-] mère [Hö'elün]." (29)

XII. — Les Merkid, après l'enlèvement de Börte, s'étaient mis à la poursuite de Temüǰin. Le suivant à la piste, dit le chroniqueur, ils se dirigèrent vers le mont Burqan-qaldun.

§ 102 *Temüǰin-ü qoyina-ča Burqan-qaldun-ni γurban-ta quči'ulǰu erüsün yadaba. Eyin teyin bulǰi'asu — ümbü šibar berke hoi inu čadqulang moγaiya širγu'asu ülü bolγu berke šiγui — qoyina-ča inu daγaǰu erüsün yadaǰu'ui.*

Les trois traducteurs rendent ce passage comme suit:

---

(29) Pour les cadeaux consistant en pièces de vêtement offerts à la famille du gendre le jour du mariage, cf. le 北虜風俗 *Pei lou foung sou* de 蕭大亨 *Siao Ta-heng* (fin du XVIe siècle), section 匹配: " Ensuite elle (= la bru) fait une révérence à ses beaux-parents et aux frères de son beau-père. Après cette cérémonie elle présente un habit à chacun d'eux " (H. Serruys, *Pei-lou fong-sou, Les coutumes des esclaves septentrionaux, MS*, X [1945], p. 129). Pour une coutume analogue chez les Monguor actuels, voir L. Schram, *Le mariage chez les T'ou-jen du Kan-sou, Var. Sin.*, N° 58, p. 67.

Le cadeau de noces *šidkül* est appelé quelques lignes plus bas *emüsgeg*, fautif pour *emüsgel*, forme qui est la leçon du mss. de Palladius (Haenisch, *Wichtigsten Textabweichungen*, p. 131) et de celui d'Ulān-bātur (Kozin, p. 338). C'est ce dernier mot qui à présent désigne chez les Ordos les pièces de toile et les pièces de vêtement de dimension réduite que la famille du jeune homme donne aux parents de la jeune fille et que ceux-ci à leur tour distribuent en cadeau aux membres de la famille et aux invités à la noce. (*Dict. ord.*, p. 533a, s. v. *ömös*^{k}*χöl*).

Kozin (p. 97): " Po sledam Temučžina triždy oni obošli Burkhan-khaldun, no ne mogli ego poïmat'. Metalis' tuda i syuda, šli po ego sledu po takim bolotam, po takoï čašče, čto sytomu zmeyu i ne propolzti. Odnako izlovit' ego vse že ne smogli." [" Sur les traces de Temüǰin ils firent trois fois le tour du Burkhan-khaldun, mais ils ne purent le saisir. Ils se jetèrent de ce côté-là et de ce côté-ci, suivirent ses traces dans de tels marais et un tel fourré que même un serpent repu n'aurait pu se glisser à travers. Mais le saisir, ils ne le purent absolument pas ".]

Haenisch (p. 22): " Auf der Suche hinter Temudschin her umkreisten sie dreimal den Burhan chaldun, konnten ihn, den Temudschin, aber nicht fangen. Einmal hier, einmal da mussten sie ausweichen und in den Sumpf, das Walddickicht und den Morastboden bohrten sie sich ein, aber es ging nicht weiter. Im dichten Gestrüpp vermochten sie auch nicht ihm zu folgen und ihn zu kriegen."

Pelliot (p. 144): " Sur les derrières de Tämüǰin, ils firent par trois fois le tour du Burqan-qaldun, mais ne réussirent pas à le saisir. Qu'ils s'élançassent tout droit ici ou là ou qu'à la manière d'un serpent repu ils se glissassent par les fondrières boueuses ou les bois difficiles, (30) ils n'y parvenaient pas, et à suivre les fourrés difficiles en arrière de lui, ils ne réussissaient pas à le saisir."

Aucune de ces trois traductions n'est correcte, mais celle de M. Kozin est de loin la moins imparfaite.

En traduisant ce texte il faut se rappeler que la langue de l'*Hist. secr.* est caractérisée par une grande liberté de construction, la rapprochant sous certains rapports de la langue journalière telle qu'elle est encore parlée de nos jours et qu'en maint endroit on y observe des parenthèses coupant la phrase en deux. (31) Nous en avons déjà rencontré un exemple dans un passage du § 83. Le présent passage nous en montre un nouvel exemple. Nous y voyons une parenthèse qui s'ouvre avec les mots *ümbü šibar* et se ferme après *berke šiγui*. Cette parenthèse constitue en elle-même une phrase nominale sans copule dont le prédicat est *berke šiγui*. L'auteur y décrit les difficultés que présentait le terrain et qui furent cause que les Merkid n'arrivèrent pas à mettre la main sur Temüǰin.

Je traduis le passage comme suit: " Faisant par trois fois le tour du Burqan-qaldun à la poursuite de Temüǰin, ils ne purent le

(30) Pelliot écrit en note: J'ai suivi la traduction chinoise, mais c'est plutôt Tämüǰin qui fait cela; le *bulǰi'uldaba* du § 103 le suggérerait aussi.

(31) Cf. § 90 *Nökör či ende bayi. Bi — širγa aγta-tan tede bui — hüldeǰü γarsuγai* " Compagnon, tiens-toi ici. Quant à moi, — les hongres isabelle sont ceux-là — [les] chassant devant moi je sortirai."

saisir. Comme, tantôt dans ce sens-ci, tantôt dans ce sens-là, ils s'écartaient [de la direction suivie,] — [car] ses (= du Burqan-qaldun) fonds vaseux où l'on s'engloutit et [ses] bois malaisés constituent une forêt [tellement] difficile que si un serpent repu voulait s'y glisser il ne le pourrait — tout en étant à ses trousses ils ne purent le saisir ".

Aucun des trois traducteurs ne semble s'être aperçu que le pronom *inu* suivant les mots *ümbü šibar berke hoi* se rapporte au mont Burqan-qaldun.

Quant aux mots *čadqulang moγaiya širγu'asu ülü bolγu* qui déterminent les mots *berke šiγui* et que seul M. Kozin a bien traduits, on peut les rapprocher d'un passage du § 80 (vers la fin) : *Tere amasar böglen unaγsan qošiliγ-un tedüi čaγan kürü horčin γarbasu* (32) *ülü bolγu modud-i sumuči kituγai-*[*ba*]*r-iyan* (33) *hoγtori'ad* . . . " tout autour de ce roc blanc grand comme une tente lequel était tombé bloquant l'issue, ayant coupé avec son couteau à tailler les flèches les arbustes [poussés tellement dru] que si on avait voulu passer on ne l'aurait pu . . ." (34)

(32) La transcription chinoise a fautivement le caractère 也 *ie* pour 巴 *pa* (= *ba*).

(33) Ici la transcription chinoise a *kituγai-riyan*, le caractère 巴 *pa* (= *ba*) étant tombé.

(34) Ce passage a été traduit comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 92) : " I prinyalsya srezat' svoim nožom dlya očinki strel, srezat' derev'ya, kotorye ne davali prokhoda, okružaya tot belyï valun, veličinoï s yurtu, čto svalilsya otkuda-to i zaslonil prokhod." [" Et il se mit à couper avec son couteau à tailler les flèches, les arbres qui ne permettaient pas le passage, entourant ce roc blanc aussi grand qu'une tente, lequel était tombé de quelque part et bouchait le passage."]

Haenisch (p. 16) : " Er umging den weissen Steinblock, der, so gross wie ein Zelt, als Sperre vor den Auslass gefallen war, und schnitt beim Herauskommen die hindernden Bäume mit seinem Pfeilschnitzmesser weg."

Pelliot (p. 137) : " Il voulut sortir en contournant ce roc blanc pareil à une tente qui était tombé à l'issue et la bloquait, mais n'y réussit pas. [Alors] il coupa les arbres avec son couteau à tailler les flèches . . ."

Concernant ce texte il faut faire observer que le mot *horčin*, qui est glosé 周圍 *tcheou wei*, ne signifie pas " entourant " ou " contournant ", mais " tout autour de ", ce qui d'ailleurs est le sens qu'a la glose chinoise. Cf. mo. *orčin* " autour de ". Cf. aussi le texte correspondant du mss. d'Ulān-bātur tel que nous le trouvons transcrit par M. Kozin (p. 334) : *tere χošiliγ-un tedüi čaγan gürü-yin orčin bükü γarbasu, ülü bolχu modun-i sumuči kituγa-ber oγtačiǰu.*

Je transcris *ümbü* " dans laquelle on s'enfonce " (boue) parce que le mss. d'Ulān-bātur a *embü* (Kozin, p. 339). Cf. ? mo. *embüri-* " s'écrouler " (Kowalewski, p. 218a).

XIII. — Temüǰin descend du Burqan-qaldun et dit comment, grâce à la montagne qui l'a protégé, il a pu échapper sain et sauf à la poursuite des Merkid.

§ 103 . . . *Qo'aγčin eke-yi* ***so****langγa bolǰu* ***so****nosγu-yin tula,* ***ü****nen bolǰu* ***ü****ǰegü-yin tula,* ***bü****dün beye-yen* ***bu****ru'udun,* ***bu****giya moritu* ***bu****γu-yin horum horumlaǰu,* ***bu****rγasun ger gerlen* ***Bu****rqan de'ere γarula'a.* ***Bu****rqan-qaldun-a* ***bö'****esün-ü tedüi amin-iyan* ***bu****lǰi'uldaba bi. γ****a****γčaqan amin-iyan* ***qa****yiralan, γ****a****γča moritu* ***qa****ndaγai-yin horum horumlaǰu,* ***qa****lγasun ger gerlen* ***Qa****ldun de'ere γarula'a bi.* ***Qa****ldun-burqan-a* ***qa****rča-yin tedüi amin-iyan* ***qa****lqalaγdaba ǰe bi.*

Ce passage a été traduit comme suit:

Kozin (p. 98 — trad. en prose) : " Blagodarya tomu, čto u matuški Khoakhčin slukh takoï, budto ona obraščaetsya v krota, a zrenie takoe, budto ona obraščaetsya v khor'ka, ya, v begstve išča spasen'ya svoemu gruznomu telu, verkhom na neuklyužem kone, bredya olen'imi brodami, otdykhaya (sooružaya) v šalaše iz ivovykh vetveï vzobralsya na (goru) Burkhan.

Na Burkhan-khaldune spas ya (otsročil) vmeste s vami žizn' svoyu, podobnuyu (žizni) vši (ili: Burkhan-khaldunom izblevana . . .)

Žaleya odnu liš' (edinstvenno) žizn' svoyu, na odnom-edinstvennom kone, bredya losinymi brodami, otdykhaya (gorodya) v šalaše iz vetveï, vzobralsya ya na Khaldun. Burkhan-khaldunom zaščiščena (kak ščitom) žizn' moya, podobnaya (žizni) lastočki ". [" Grâce au fait que chez la petite mère Khoakčin l'ouïe est telle qu'on dirait qu'elle s'est métamorphosée en taupe, et la vue est telle qu'on dirait qu'elle s'est métamorphosée en putois, dans la fuite j'ai

---

Malgré la ponctuation fautive — la virgule doit être placée après le mot *bükü* — il est clair que les mots *čaγan gürü-yin orčin bükü* déterminent le mot *modun* au même titre que les mots *γarbasu ülü bolχu* et qu'il faut traduire: " coupant avec un couteau à tailler les flèches les arbustes qui étaient tout autour de ce roc blanc aussi grand qu'une tente et [qui avaient poussé tellement dru] qui si on avait voulu passer on ne l'aurait pu." L'emploi du mot *horčin* dans notre texte est donc le même que dans § 57 *saγlaγar modun horčin . . . debseba* " ils dansèrent autour de l'Arbre rameux ".

Au mots *tere amasar böglen unaγsan . . . hoγtori'ad* de la transcription chinoise correspondent dans la version continue les mots 將塞住口子石邊的木.用削箭刀子割開 " avec un couteau à tailler les flèches il coupa en s'y ouvrant un passage les arbustes [croissant] à côté du roc qui bouchait l'issue ".

cherché salut pour mon lourd corps, monté sur un cheval maladroit, me traînant par les gués où passent les cerfs, me reposant (construisant) dans une hutte de branches de saule je suis monté sur (la montagne) Burkhan.

Sur le Burkhan-khaldun j'ai sauvé (prolongé) ensemble avec vous ma vie semblable (à la vie) d'un pou (ou bien: Par le Burkhan-khaldun fut vomie [ma vie]).

Prenant en pitié mon unique vie (uniquement), sur un unique cheval me traînant par les gués où passent les élans, me reposant (enclosant) dans une hutte de branches je suis monté sur le Khaldun. Par le Burkhan-khaldun fut protégée (comme par un bouclier) ma vie semblable (à la vie) d'une hirondelle ".]

Haenisch (p. 23): " Weil die alte Cho'achtschin wie ein Iltis hören, weil sie wie ein Fuchs sehen konnte, bin ich auf den Burhan entkommen, um mein eigenes Leben zu retten und, nur mir Halfter und Pferd mich auf Hirschpfaden durchwindend, mir eine Ulmenhütte zu bauen. Durch den Burhan chaldun ist mir mein Leben, wie das einer Laus, bewahrt worden. Auf den Chaldun bin ich entkommen, um mein alleiniges Leben zu schonen und, mit einem einzigen Pferde auf dem Pfade eines Elches mich durchwindend, mir eine Hütte aus Weidenruten zu bauen. Durch den Chaldun Burhan ist mir mein Leben, wie ein Dreck, beschützt worden ".

Pelliot (p. 145): " Parce que, pour l'ouïe, Qo'aqčïn-äkä est un putois, parce que, pour la vue, elle est une martre, j'ai pu faire échapper mon corps tout entier; avec mon cheval entravé, j'ai cheminé par les sentiers des cerfs; je suis monté sur le Burqan[-qaldun] et je me suis fait une hutte avec des branches de *saule*; sur le Burqan-qaldun, à la manière d'un pou, il m'a fallu courir çà et là pour ma vie. Seul, chérissant ma vie, avec un seul cheval j'ai cheminé par les sentiers des élans; je suis monté sur le Qaldun et je me suis fait une hutte avec des brindilles d'osier; sur le Qaldun-burqan, à la manière d'un écureuil il m'a fallu préserver ma vie ".

Comme on le voit, les trois traductions sont assez divergentes. Faisons d'abord quelques remarques sur quelques mots et expressions du texte mongol.

Les mots *solangγa* et *ünen* ont été rendus par M. Kozin par " taupe " et " putois ", par M. Haenisch par " Iltis " et " Fuchs ", tandis que Pelliot les traduit par " putois " et " martre ". Ces diverses traductions sont incorrectes. (35) Le mot *solangγa* est en effet glosé 黃鼠狼 *houang chou lang* " belette ", et malgré que Kowalewski traduise le mot par " putois, (36) martre de Sibérie " (p. 1401a) et que l'ordos connaisse le mot au sens de

(35) Dans son *Wörterb. zu MNT* M. Haenisch avait rendu correctement les deux mots, le premier par " Wiesel " (p. 135) et le second par " Hermelin " (p. 164).

(36) " Putois " est aussi la signification que donne à ce mot le *I iu* du *Teng t'an pi kiou* (section 走獸門).

" tamias, espèce d'écureuil à robe rayée " (*Dict. ord.*, p. 582a: *soloŋgo*), il faut se tenir à la glose, d'autant plus qu'en kalmouk le mot signifie aussi " belette " (*Kalm. Wörterb.*, p. 330b: *solŋgo* " das gelbe Wiesel "). Quant au mot *ünen*, il est glosé par 銀鼠 *in chou* " martre blanche, hermine ", et le *I iu* du *Teng t'an pi kiou* (section 走獸門) se sert du même mot sous la forme *üneng* pour rendre *in chou* " hermine ", signification à laquelle il faut se tenir ici à cause de la glose, bien qu'on trouve p. ex. dans le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig* (Pékin, 1928) *üne* traduit par 騷鼠 *sao chou* " espèce de putois ".

Le mot *büdün*, glosé par 本 *pen* " propre " a été traduit correctement par M. Haenisch. (37) M. Kozin en le traduisant par " gruznyï " l'a probablement confondu avec mo. *bidügün, büdügün* " gros, épais ", tandis que Pelliot en le rendant par " tout entier " l'a pris pour *bütün* " entier ".

MM. Kozin et Haenisch rendent les mots *bugiya moritu* respectivement par " monté sur un cheval maladroit " et " nur mit Halfter und Pferd ". Ces deux traductions sont incorrectes. Celle de Pelliot " avec mon cheval entravé " ne constitue pas un contresens, mais ne rend pas tout à fait le mongol. Le mot *bugiya* (< **bugiγa*) est glosé par 韁繩絆蹄 *kiang cheng pan t'i* " à qui, au moyen de la longe, on a entravé la partie inférieure des jambes [de devant] ". Nous avons donc ici le nomen imperfecti d'un verbe **bugi-* " au moyen de la longe entraver la partie inférieure des jambes de devant (d'un cheval pour l'empêcher de s'éloigner trop quand on le lâche) ". Ce verbe est un dérivé — avec suffixe de dérivation *zéro* — du substantif *bugi* attesté au § 280 de l'*Hist. secr.* au sens de 繩 *cheng* " corde ". Il faut donc traduire les mots *bugiya moritu* par " ayant un cheval entravé au moyen de la longe qui liait ensemble les jambes de devant, au dessus du paturon ". Quant à la forme *bugiya*, cf. supra § 82 *bariya*.

Le mot *burγasun*, que le mongol écrit et les dialectes vivants connaissent au sens de " saule des dunes, osier ", est glosé ici 楡條

(37) Je lis *büdün*, avec *ü*, d'après le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 340). Le 韃靼館來文 *Ta ta kouan lai wen*, qui fait partie du *Houa i i iu* conservé à Tōkyō, écrit de même avec *ü*. Voir f. 6 *büdün ui*, traduisant 本衛 *pen wei*.

iu t'iao " mince branche ou scion d'orme ". A rapprocher *Mukaddimat al-Adab*, p. 237b *moduni burγasun* " vetv' dereva " [" branche d'arbre "]; *m. hirōrāsa γaruγsan burγasun* " vetv', vyrosšaya iz kornevišča dereva " [" jet issu du rhizome d'un arbre "].

Les mots *burγasun* (*qalγasun*) *ger gerlen* ont été traduits inexactement par les trois traducteurs. En effet le verbe *gerle-*, dérivé de *ger* " maison ", ne signifie pas, comme ils l'ont pensé, " construire une maison ", mais " faire servir de maison; employer en guise de maison ", au même titre que p. ex. le verbe *derele-*, dérivé de *dere* " oreiller " ne veut pas dire " fabriquer un oreiller ", mais " faire servir d'oreiller; employer en guise d'oreiller ". Il faut donc traduire: " d'une maison en minces branches d'orme (minces branches de saule fendues) faisant ma demeure ".

Du mot *qalγasun* glosé 破開柳條 *p'ouo k'ai liou t'iao* " minces branches de saule fendues ", on peut rapprocher le mo. *qalγasu* " une pièce, un morceau " (Kowalewski, 797a) ainsi que l'expression ordos *mṳᴅṳ̃ χalgaᴅasṳ* " copeaux ".

Le mot *qandaγai*, que la traduction interlinéaire glose par 獸名 *cheou ming* " nom d'une bête sauvage " a été traduit par les trois traducteurs par " élan ". Il semble bien que ce soit là la vraie signification du mot. Le *Qaγan-u bičigsen manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 19, f. 108 r-v, décrit le *qandaγai* comme suit: *Buγu-yin nam. Beye yeke; mundaγan-dur bökü bui; qoγulai-yin doura mončoγ-tur adali arasu bui; küǰügü oqor; toluγai-yin eber qabtaγai örgen* " Il appartient à la famille des cervidés. Le corps est grand; sur le garrot il y a une bosse; sous le gosier il y a un fanon (m. à m. " de la peau ") qui ressemble à un *mončoγ* (= touffe de fils rouges qu'on pend sur le poitrail des chevaux en guise d'ornement); le cou est court; les cornes de la tête sont plates et larges ". (38)

Qarča. Ce mot, dont la traduction chinoise a été omise, a été rendu de trois façons différentes par les traducteurs. M. Kozin s'appuyant sur le mss. d'Ulān-bātur, qui a ici *qariyačin tedüi* " de la grandeur d'une hirondelle " (cf. Kozin, p. 340), a vu dans

(38) Le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad üsüg γurban ǰüil-ün ayalγu neyilegsen toli bičig*, chap. 30, f. 7v, traduit *qandaγai* par 堪達漢 *k'an ta han* (< mandchou). Le *Ts'eu iuen*, qui écrit | | 罕 , identifie ce cervidé avec le 四不象(像) *seu pou siang*.

qarča un mot signifiant " hirondelle ", et cela probablement d'autant plus volontiers qu'un mot *qarča* a ce sens en čaγātai (*Kalm. Wörterb.*, p. 168b, s.v. *χarātsā*) ; M. Haenisch en traduisant par " Dreck " semble avoir songé à un dérivé de *γar-* " sortir ", tandis que Pelliot en rendant le mot par " écureuil " s'est inspiré du *qarǰu keremü* " écureuil gris-foncé " de Kowalewski (p. 850a). Le mot *qarča*, qui en čaγātai signifie " hirondelle ", se retrouve transcrit 哈兒叉 *ha-eul-tch'a* dans le 北虜譯語 *Pei lou i iu* de l'édition ming du *Teng t'an pi kiou* et y traduit le mot 燕兒 *ien eul* " hirondelle ". Voir section 飛禽門. (39) Le *Mukaddimat al-Adab* donne au mot *qarča* le sens de " sauterelle " (p. 406a), et, comme le contexte et le parallélisme suggèrent de voir dans *qarča* un mot désignant un insecte, j'ai adopté pour ce mot le sens fourni par cette dernière source.

Pour l'expression *bö'esün-ü* (*qarča-yin*) *tedüi amin* " vie qui [n'] est [qu'] autant qu'un pou (qu'une sauterelle) = qui n'est rien ", cf. § 111 *qorγosun-u tedüi amin* " vie qui [n'] est [qu'] autant qu'une crotte de mouton ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Parce que mère Qo'aγčin entend comme une belette et parce qu'elle voit comme une hermine (m. à m.: " devenant belette entend, devenant hermine voit "), échappant quant à ma propre personne, avec un cheval entravé au moyen de la longe cheminant par les sentiers des cerfs, d'une maison en minces branches d'orme faisant ma demeure, je suis monté sur le Burqan. Par le Burqan-qaldun, quant à ma vie, qui [n']est [qu']autant qu'un pou, j'ai pu échapper. Prenant en pitié ma tout unique vie, avec un seul cheval cheminant par les sentiers des élans, d'une maison en minces branches de saule fendues faisant ma demeure, je suis monté sur le Qaldun. Par le Qaldun-burqan, quant à ma vie, qui [n']est [qu']autant qu'une sauterelle, j'ai été protégé ".

(39) L'édition ts'ing du *Teng t'an pi kiou* donne au vocabulaire *Pei lou i iu* le titre de *I iu* tout court, le terme *pei lou* " barbares du Nord " étant tabou sous les Ts'ing. Dans ce *I iu*, *qarča* est transcrit fautivement par 哈兒義 *ha eul i*. Le dernier caractère doit probablement être corrigé en 差 *tch'a*.

XIV. — Temüǰin s'étant vu ravir sa femme Börte par les Merkid, se rend, accompagné de ses deux frères Qasar et Belgütei, chez Ong-qan pour demander qu'il l'aide à recouvrer sa femme. Il dit:

§ 104 . . . *Γurban Merkid-te genen büküi-tür ireǰü eme kö'ü-ben dauliǰu abdaba. Qan ečige minu eme kö'ü aburaǰu ögtügei ke'en ireba ba.*

Ces paroles de Temüǰin ont été traduites comme suit:

Kozin (pp. 98-99): " Vnezapno napali na nas tri Merkita i polonili žen i deteï. Ya prišel prosit' tebya, khan i otec, spasti moikh žen i deteï ". [" A l'improviste les trois Merkit se sont jetés sur nous et ont fait prisonniers les femmes et les enfants. Je suis venu te demander, khan et père, de délivrer mes femmes et enfants ".]

Haenisch (p. 24): " Von den drei Merkit sind wir unversehens überrascht und unserer Frauen und Kinder beraubt worden. Wir kommen mit der Bitte: O, mein königlicher Vater, verschaffe uns unsere Frauen und Kinder wieder! "

Pelliot (p. 147): " Les Trois Märkit sont venus à l'improviste nous piller et ma femme a été prise. Et nous sommes venus en disant: Que le *qan* mon père sauve et rende [ma] femme ".

Ces paroles *Γurban Merkid-te*, etc. sont dites par Temüǰin et, bien que ses frères Qasar et Belgütei soient venus avec lui, c'est à lui seul qu'est adressée la réponse d'Ong-qan: *bi nidöni* (40)

(40) Bien que plus d'un siècle se soit écoulé depuis que la lettre d'Arγun à Philippe le Bel (1289) a été publiée une première fois par Abel-Rémusat, le premier mot de la cinquième ligne n'a jusqu'à présent été lu et expliqué correctement par aucun des traducteurs de ce document. Tous ceux qui avant M. Haenisch se sont occupés de cette lettre ont lu le mot en question *nmduni*, l'interprétant en *namduni*. Quant au sens qu'ils y attachèrent, d'aucuns y virent un datif de la 1re personne du singulier, d'autres, tout en maintenant dans leur transcription de la lettre la lecture *nmduni*, mirent en doute cette explication et se demandèrent s'il ne fallait pas lire *manduni* et traduire " à nous " ou si on n'avait pas affaire à un adverbe de temps signifiant " naguère, il y a peu de temps, récemment " (Voir W. Kotwicz, *En marge des lettres des il-khans de Perse retrouvées par Abel-Rémusat, Collectanea Orientalia*, Nr. 4, 1933, pp. 9, 24-25; *Quelques mots encore sur les lettres des il-khans de Perse retrouvées*, etc., *Coll. Orient.*, Nr. 10, 1936, pp. 20-21; S. A. Kozin, *Yazyk pervogo perioda istorii mongol'skoï literatury, Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, classe des sciences sociales, 1935, pp. 478-479, 486-487). Dans son travail *Zu den Briefen der mongolischen Il-khane Arġun und Öljeitü an den König Philipp den Schönen von Frankreich* (*1289 u. 1305*), *Oriens*, vol. II, Nr. 2, 1949, M. Haenisch propose une nouvelle lecture: *nmdoni* (*op. cit.*, p. 221) et traduit le mot par " im vorigen Jahr ", le tenant pour un terme

čimada ese'ü ügülele'e, etc. " Ne t'ai-je pas dit l'année dernière? ", etc. Temüǰin n'ayant pas encore de fils, les mots *eme kö'ü* m. à m.: " femme — fils " sont à traduire par " femme " et désignent ici Börte seule. La traduction de Pelliot est donc correcte. D'ailleurs cet endroit-ci n'est pas le seul où l'expression *eme kö'ü*, *eme kö'ün* soit l'équivalent de *eme* " femme " tout court. Ainsi nous lisons au § 183 *Qasar eme kö'ü-ben Yegü, Yesüngge, Tuqutan γurban kö'üd-iyen Ong-qan-tur geǰü* " Qasar, laissant chez Ong-qan sa femme et ses trois fils Yegü, Yesüngge et Tuqu ".

correspondant au mot qui dans l'*Hist. secr.*, §§ 104, 265 et le *Houa i i iu*, IIb, 2r est transcrit 你多泥 *ni-touo-ni* et glosé 去年 *k'iu nien* " l'an dernier ". M. Haenisch a indubitablement raison en rapprochant les deux mots, seulement le mot de la lettre d'Arγun ne peut, à mon avis, être autrement lu que *ngdüni* et il faut renoncer à une lecture, soit *nmduni*, soit *nmdoni*. On s'en convaincra aisément si d'une part on compare la façon dont est tracé le groupe *gt* dans le mot *ögteǰü* de la ligne 20, et si d'autre part on tient compte du fait que dans aucun mot de notre document comportant un *m* le trait descendant de cette lettre ne vient toucher à une des lettres suivantes, si ce n'est dans les mots *qamsay-a* de la ligne 11 et *kemebei* de la ligne 17, dans lesquels il rejoint respectivement le *s* et le *b*, ce qui évidemment est dû à la forme même de ces deux lettres, la première ayant une pointe et la seconde un renflement qui débordent tous les deux à droite l'axe du mot. Ce qu'on a pris pour un *m* ne peut être qu'un *g*. J'interprète *ngdüni* en *nigdüni* (cf. *ǰrlγ* pour *ǰarliγ* dans les monuments iuen, les mémoires du *Ta ta kouan lai wen*, etc., et mo. *tngri* pour *tengri*), que je tiens pour une autre forme du mot de l'*Hist. secr.* et du *Houa i i iu* cité plus haut, lequel en conséquence je lis non *nidoni* mais *nidöni* (<**nidüni*). L'alternance *gd* ~ *d*, bien qu'étant rare n'est pas inconnue en mongol. Ainsi on a en ordos ɯɢᴅ*ere-* ~ ɯᴅ*ere-* " avoir une rechute " (cf. mo. *ügdere-*, *Hist. secr.* [§ 204] *hügdere-* id.); *k'*ɯɢᴅɯ*g*ɯr ≂ *k'*ɯᴅɯ*g*ɯr " voûté "; ʙaɢᴅ*agar* ~ ʙaᴅ*agar* " de petite taille, trapu "; ʙaɢᴅ*ä* ~ʙaᴅ*ǟ* id. Voir *Dict. ord.*, respectivement pp. 750b, 434ab, 41b, 42a, 44a. Pour *ü* > *ö*, cf. *Hist. secr.*, § 31 et *Houa i i iu*, I 3v. *edö'e* " à présent " en regard de mo. *edüge* id.

Le mot pour " l'an dernier " est en ordos *ni*ᴅ*onon* (*Dict. ord.*, p. 492a). La prononciation avec *o* s'explique par le fait que *ni*ᴅ*onon* est une crase pour **ni*ᴅ*öni* (<*ni*ᴅ*üni*) *on* (cf. *Houa i i iu* II b, 7v *nidöni hon* " l'an dernier "), l'adjonction de *on* (<*hon*) " année " ayant, par assimilation, fait passer le mot à la classe postérieure, comme c'est arrivé aussi dans la forme 你荅你荒 (*ni-ta-ni houang*) *nidani hong* (<**nidöni hon*) que nous trouvons dans le *Tcheu iuen i iu* (voir section 時令門 *cheu ling men*). Le terme du *I iu* du *Teng t'an pi kiou* pour *k'iu nien* " l'an dernier " est 你堵奴火文 (*ni-tu-nu houo-wen*) *nidünü hon* (voir section *cheu ling men*). Le premier mot y présente une assimilation analogue à celle que nous venons de constater dans ord. *ni*ᴅ*on* (*on*), *Tcheu iuen i iu nidani* (*hong*) et que nous voyons aussi dans

Ici nous voyons que MM. Kozin et Haenisch ont bien traduit, tandis que la traduction de Pelliot est incorrecte: " On brosil u Van-khana svoyu ženu i troikh synoveï — Egu, Esunke i Tukhu ". [" Il (= Khasar) abandonna chez Van-khan sa femme et ses trois fils — Egu, Esunke et Tukhu " (Kozin, p. 139); " Chasar, der unter Zurücklassung seiner Frau und seiner drei Söhne Yegu, Yesungge und Tuchu " (Haenisch, p. 71); " Qasar, abandonnant chez Ong-qan femmes et fils; [en particulier] ses trois fils Yägü, Yäsünggä et Tuqu " (Pelliot, p. 194).

L'expression *eme kö'ü* de l'*Hist. secr.* correspond à ord. *e'ᵏχener k'ū'ᵏχet* m. à m.: " femme — enfants ", qui s'entend fréquemment au sens de " femme " (*Dict. ord.*, p. 233a).

Les associations de mots ou mots-couples (41) dans le genre de l'expression qui nous occupe s'entendent très souvent dans certains dialectes, p. ex. en ordos, et dans la langue de l'*Hist. secr. eme kö'ü* n'est pas le seul exemple de ce phénomène. Ainsi nous

les formes données par Kowalewski (p. 658a), lesquelles sont toutes des formes dialectales: *nidun* (*an ǰil*), *nidon* (*on ǰil*) > *nidono* (*ǰil*) " l'année passée." Ces formes sortent toutes de **nidüni on* (*ǰil*). Cf. kalm. *nīdnn̥ džil* " das vorige Jahr " (*Kalm. Wörterb.*, p. 278a); ord. *iᴅonon* ᴅžil " l'année passée " (*Dict. ord.*, p. 379a). Cf. aussi les différentes formes données par M. Rudnev dans ses *Materialy po govoram vostočnoï Mongolii*, Sᵗ Petersbourg, 1911, p. 110: ǰastu *ńodnŏŋ*; aru-qorčin *ńödnon džil*; ongniud *nidanān*; bouriat-selenge et bour.-alar *nodnin*. Cette dernière forme semble être une forme métathétique de **nidnon*.

Comme nous venons de le voir, à côté de *niᴅonon* l'ordos a encore la forme *iᴅonon*. Pour *n* initial ~ *zéro*, cf. mo. *niču-* " retourner, éviter " (Kowalewski, p. 664b) en regard de *Hist. secr.* § 113 *iču-* " se retirer, retourner ", ord. *i'tš'a-* " se retirer devant quelqu'un par peur de lui "; mo. *nebte* " d'outre en outre " (Kowalewski, p. 632b), ord. *neʙ't'e* id. (*Dict. ord.*, p. 487b), kalm. *neptᵊ* " durch " en regard de kalm. *iptᵊ* (*Kalm. Wörterb.*, p. 275a), etc. De *iᴅonon* on peut rapprocher la forme monguor *sᴅanõŋ* " l'année passée (*Dict. mongr.-fr.*, p. 332) sortant de **iᴅani on* < *iᴅöni on*. Cf. plus haut la forme *nidani hong* du *Tcheu iuen i iu*.

A propos du mot *nidöni* du § 265 de l'*Hist. secr.* il faut faire observer que, malgré la traduction interlinéaire *k'iu nien* " l'an dernier ", il y a le sens de " autrefois ". Aussi la version continue se contente ici de rendre les mots *nidöni . . . či ügülerün* par 你曾說 *ni ts'eng chouo* " tu as dit ". C'est pourquoi MM. Haenisch et Kozin traduisent l'un " Vor Jahren " (p. 133), l'autre " nekogda " (p. 190).

(41) C'est ainsi que les nomme Pelliot dans *Les formes avec et sans q- (k-) initial en turc et en mongol*, *TP*, XXXVII [1944], p. 75.

trouvons aux §§ 189, 227, 246, 278 *γar köl* " mains — pieds " = " mains "; au § 196 *yasu hüsü* " os — cheveux " = " os "; au § 214 *nökör se'üder* " compagnon — ombre " = " compagnon "; au § 224 *ula'a güčü* " cheval réquisitionné servant de monture — force " = " cheval réquisitionné servant de monture "; § 277 *üge da'u* " paroles — sons " = " paroles ", etc., etc.

Je traduis le passage en question comme suit: " Par les Trois Merkid, comme ils vinrent alors que nous n'y pensions pas, ma femme a été ravie et enlevée. Nous sommes venus disant: Que mon père le qan sauve et [me] rende [ma] femme! "

XV. — Paroles de J̌amuγa à Qasar et Belgütei à propos des trois chefs merkid Toγto'a, Dayir-usun et Qa'atai-Darmala, qui avaient enlevé Börte, la femme de Temüǰin:

§ 105 . . . *Edö'e tere **gö**lme dabšiqui-tur **kö**'ürge-yin da'u bolγaǰu **kö**kideg Toγto'a Bu'ura-ke'er-e bui ǰe. **Da**bčitu qor **da**rbalǰaqui-tur **da**yiǰi[γ]či **Da**yir-usun edö'e Orqon Selengge qoyar-un [ǰa'ura]* (42) ***Ta**lqun-aral-a bui ǰe. **Qa**mqa'ulsun keyisküi-tür **qa**ra hoi temečegči **Qa**'atai-Darmala edö'e **Qa**raǰi-ke'er-e bui ǰe. Edö'e bida dötelen Kilγo-müren-ni kinggüs — saqal bayan esen atuγai — sal huyaǰu oroya. Tere kökideg Toγto'a-yin **e**rüge de'ere inu oroǰu **e**rkin e'ede inu **e**mbürü da'ariǰu **e**me kö'ün inu **e**čültele ha'uluya. Qutuγ e'ede inu **qu**γuru da'ariǰu **qo**tola ulus-i inu **qo**'osun boltala ha'uluya.*

Voici comment est rendu ce passage chez les trois traducteurs:

Kozin (p. 101. — trad. en prose): " Teper', kogda u nas pokhlopyvayut čepraki (popony), kogda gremyat u nas barabany, zadira i trus Togtoga nakhoditsya, dolžno byt', v stepi Buura. Teper', kogda u nas volnuyutsya dlinnotetivnye luki, voyaka Dair-Usun nakhoditsya, dolžno byt', na ostrove Talkhun-aral, u sliyan'ya Orkhona i Selengi. Teper', kogda po vetru razvevaetsya želtyï polyn' (perekati-pole), poskoree pospešayuščiï v les, Khaataï-Darmala nakhoditsya, dolžno byt', v stepi Kharačži. Teper', kogda napryamik my poïdem poperek reki Khilkho — pust' v eto vremya budut bogaty i

(42) La transcription chinoise laisse un blanc entre les mots *qoyar-un* et *talqun*. Je restitue le mot tombé en *ǰa'ura* comme l'ont fait MM. Haenisch et Kozin, le premier se basant sur la version continue qui porte 兩間 (= *qoyar-un ǰa'ura*) et le second en outre sur le mss. d'Ulān-bātur qui a *qoyar-un ǰaγura* (Cf. Kozin, p. 342).

blagopolučny ikh borody! — My, svyazav ploty, pereïdem. U togo bespečnogo Togtogaya, obrušivšis' na nego pryamo čerez dymovoe otverstie, na samoe početnoe u nego naletim i vprakh sokrušim. Ženščin i deteï v polon vsekh zaberem; samoe svyatoe u nego nogami potopčem, ves' narod do konca istrebim!' [" A présent, quand claquent nos chabraques, quand roulent nos tambours, le querelleur et poltron Togtoga se trouve probablement dans la steppe Buura. A présent, quand s'agitent nos arcs à longues cordes, le guerrier Dair-usun se trouve probablement à l'île Talkhun-aral, au confluent de l'Orkhon et de la Selenga. A présent quand l'absinthe jaune (érynge) est emportée par le vent, rapidement se hâtant vers la forêt, Khaatai-Darmala sans doute se trouve dans la steppe Kharaǰi. A présent, quand allant tout droit nous traverserons le rivière Khilkho — puissent à l'époque présente leurs pieds-de-veau être riches et fortunés! — ayant noué avec eux des radeaux, nous passerons. Chez ce négligent Togtoga, tombant sur lui tout droit à travers l'ouverture par où sort la fumée, nous nous jetterons sur ce qu'il a de plus honorable et nous le réduirons en poussière. Femmes et enfants, en captivité tous nous les réduirons; ce qu'il a de plus saint, nous le foulerons aux pieds; tout le peuple nous l'exterminerons jusqu'à achèvement."]

Haenisch (p. 25): " Jetzt weilt Tochto'a auf der Kamelhengststeppe Bu'ura ke'ere, dieser Mann, der beim Klopfen des Sattelfilzes in Furcht gerät, weil er es für den Ton der Pauke hält. Dair usun weilt jetzt auf der Insel Talchun zwischen Orchon und Selengge, dieser Mann, der hochschreckt, wenn nur die bedeckelten Köcher wackeln. Und Cha'atai darmala weilt jetzt in der Eisloch-steppe, dieser Mann, der in den schwarzen Wald hetzt, wenn nur das Salzkraut im Winde weht. Jetzt wollen wir geradeswegs quer über den Khilkho-Fluss mit einem Floss aus Borstengras hinübersetzen, und vordringen. Wir wollen bei jenem schreckhaften Tochto'a oben in die Dachluke einsteigen und ihm seinen Hauptzeltträger umstossen, und seine Frauen und Kinder wollen wir restlos vernichten. Seinen heiligen Zeltträger wollen wir durchbrechen und sein ganzes Volk rauben, bis der Platz leer ist ".

Pelliot (p. 147): " Le craintif Toqto'a doit se trouver présentement à Bu'ura-kä'är, à battre ses feutres de selle et à faire résonner ses tambours; Dayïr-usun le révolté doit se trouver présentement au Talqun-aral [au confluent?] des [fleuves] Orqon et Sälänggä, à agiter ses carquois à couvercle; Qa'ataï-Darmala, le querelleur du bois noir (?), doit se trouver présentement à Qaraǰï-kä'är, là où les graminées sont dispersées par le vent. A présent, coupons tout droit le fleuve Kilqo; les [herbes] *saqal-bayan* sont en bon état; nous entrerons en nouant [avec elles] un radeau. Entrant par l'ouverture supérieure de la tente de ce craintif Toqto'a, nous ferons écrouler en nous jetant dessus l'armature serrée de sa tente et nous détruirons jusqu'au dernier ses femmes et ses fils; nous briserons en nous jetant dessus l'armature de son sanctuaire familial et nous détruirons tout son peuple jusqu'à ce que tout soit vide ".

Des trois traductions qu'on vient de lire celle de M. Haenisch est la moins imparfaite, les deux autres, du moins pour ce qui regarde la première moitié du passage, étant décidément très défectueuses.

Voici quelques remarques sur le texte mongol.

Le mot *dayiǰiγči* qui dans la transcription chinoise est fautivement transcrit *dayiǰiči* est le nomen actoris de *dayiǰi-*, mot que la traduction interlinéaire rend par 反 *fan* " se révolter, abandonner le parti de quelqu'un ".

Qamqa'ulsun. Ce mot que le *Iuen tch'ao pi cheu* traduit par 蓬蒿 *p'oung hao* désigne non l'absinthe, comme le veut M. Kozin, mais une espèce de soude que les Chinois du nord du Chen si (陝西) nomment 沙蓬 *cha p'oung* (*sa p'eng*). M. Haenisch traduit correctement par " Salzkraut ". C'est le *qamqa'ul*蓬 du *Houa i i iu* (I, f. 4r) = mo. *qamquul* (Kowalewski, p. 809b). Les Ordos l'appellent *χamχak̭* ou *χamχṷ̄li* (*Dict. ord.*, p. 331b) et les Kalmouk *χamχoɢ̭* ou *χamχūl*, mot que M. Ramstedt (*Kalm. Wörterb.*, p. 164b) rend par " salsula oppositifolia ". Cette soude croît en forme de grand bouquet. Les bourrasques de l'hiver et du printemps la déracinent, et alors elle est emportée par le vent et roule à travers la steppe. Cf. *Dict. ord.*, p. 422b *χamχak̭ t'oŋg̭orts̆'og̭lōt k'īsts̆'i wăn* " la soude déracinée s'avance en roulant, emportée par le vent ". De là l'énigme ordos qui définit en ces termes un pied de soude roulant au gré du vent: ʙöŋ ʙöŋ ɢɯi̯ᴅ*elt'ī*; ʙ*ȫrö* ᴅžɯ*re'*ᵏχ-ɯ*g*ᵘ*ī* " Il a un galop roulant; il n'a ni reins ni cœur " (*Textes or. ord.*, p. 436, No 182; *Folkl. ord.*, p. 483). Dans le texte qui nous occupe, J̌amuγa veut dire que Qa'atai-Darmala est tellement poltron que lorsqu'il voit au loin rouler des pieds de soude déracinés et emportés par le vent, il les prend pour des cavaliers ennemis et se sauve dans les bois. Les traductions " Quand par le vent est emportée l'absinthe jaune " (Kozin) et surtout " là où les graminées sont dispersées par le vent " (Pelliot) ne peuvent donc être considérées comme correctes.

Les mots *saqal bayan esen atuγai* " puissent les *saqal bayan* (43) être en bon état! " constituent une parenthèse dans le genre de celle dont j'ai traité plus haut au § 102. M. Haenisch ne les a traduits qu'en partie.

Les trois traducteurs ont compris les mots *erüge de'ere inu oroǰu*

(43) Nom d'une herbe que le *Iuen tch'ao pi cheu* rend par 猪鬃草 *tchou tsoung ts'ao* (herbe " soie-de-porc ") et M. Haenisch par " Borstengras ".

comme si J̌amuγa se serait proposé d'entrer dans la tente de Toγto'a en passant par l'ouverture par où sort la fumée: " tombant sur lui tout droit à travers l'ouverture par où sort la fumée " (Kozin) ; " Wir wollen . . . oben in die Dachluke einsteigen " (Haenisch) ; " Entrant par l'ouverture supérieure de la tente " (Pelliot) . En réalité, le texte mongol ne peut être traduit de cette façon. En effet, il ne dit pas *erüge-ber* " par l'ouverture supérieure de la tente ", mais *erüge de'ere* " sur l'ouverture, etc.". Cette expression *erüge de'ere* " sur l'ouverture supérieure de la tente " ou *erüge de'ere-če* " de dessus l'ouverture supérieure de la tente ", qui se rencontre à trois endroits de l'*Hist. secr.*, semble être une manière de parler dont on se servait usuellement pour décrire une attaque brusquée dans laquelle on surprend un ennemi, arrivant près de la tente de ce dernier sans qu'il s'en doute et comme si on était tombé du ciel sur son toit. A mon avis, il faut traduire ici *oro-* par " attaquer " (cf. Kowalewski, p. 450a) et comprendre: " Nous attaquerons ce poltron de Toγto'a d'une manière si inattendue que nous arriverons chez lui comme si nous étions tombés d'en haut sur l'ouverture supérieure de sa tente ". Cf. les deux autres endroits où nous rencontrons la même expression: § 109 *Bu'ura ke'er-e Toγto'a-beki-yin erüge de'ere-če erkin e'ede embürü da'arin oroǰu* " dans la steppe Bu'ura ils attaquèrent [comme qui dirait] de dessus l'ouverture supérieure de la tente de Toγto'a-beki, heurtant l'importante charpente de tente de façon qu'elle croula "; § 240 (fin) *Tumad irgen-ü erüge de'ere-če gened qurimlan sa'uqui-tur da'uliba* " [pour ainsi dire] de dessus l'ouverture supérieure des tentes du peuple Tumad, tandis que celui-ci ne se doutant de rien était occupé à banqueter, ils le firent prisonnier ". (44)

Le mot *e'ede* (< *egede*; cf. mss. d'Ulān-bātur chez Kozin, p. 343) est rendu dans la traduction interlinéaire, la première fois par 帳房骨子 *tchang fang kou tzeu* " charpente de tente " et la seconde fois par 門框 *men k'ouang* " encadrement de porte ", alors qu'au § 109 il est traduit deux fois par " charpente de tente ". Dans

(44) Le doct. G. B. traduit très bien les mots *erüge de'ere inu oroǰu* du § 105 par: " nous tomberons par surprise sur la yourte de l'ennemi " (R. Grousset, *L'empire mongol, 1re phase,* Paris 1941, p. 431) .

le passage du § 105 qui nous occupe, si l'on suit la traduction interlinéaire 福神的門框他的 *fou chen ti men k'ouang t'a ti*, il semble qu'il faille traduire *qutuγ e'ede inu* par " son encadrement de porte, [siège] de [sa] divinité conférant le bonheur ". L'association du *qutuγ* (*fou chen*) " dieu conférant le bonheur " avec l'encadrement de la porte s'explique peut-être par la coutume mentionnée par Jean du Plan Carpin dans son *Ystoria Mongalorum*: " Habent ydola quedam de filtro ad ymaginem hominis facta, et illa ponunt ex utraque parte hostii stationis " (A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, vol. I, p. 36) ; et que d'autre part, au § 109, dans l'expression *qudu*[*γ*] (= *qutuγ*) *e'ede*, le mot *e'ede* soit traduit par " charpente de tente ", on peut l'expliquer par le fait que l'encadrement de la porte fait partie de la charpente ou ossature de la tente. Toutefois, il faut faire observer que cette traduction: " son encadrement de porte, [siège] de [sa] divinité conférant le bonheur " ne rend pas la construction du texte mongol, où *qutuγ* (*qudu*[*γ*]) *e'ede* fait pendant à *erkin e'ede* " importante charpente de tente ". C'est pourquoi je préfère traduire: " son encadrement de porte, qui [lui] est une divinité conférant le bonheur ".

Embürü " de façon que [la charpente] croule "; *quγuru* " de façon que [l'encadrement de porte] se rompe ". Cf. mo. *embüri-*, *embüre-* " s'écrouler "; *quγura-* " se rompre ". Cette formation adverbiale se rencontre assez fréquemment dans l'*Hist. secr.* P. ex. § 189 *kebkerü* " de façon que [la tête] se brisa en morceaux " (cf. mo. *kemkere-* " se briser ". Pour *m* ~ *b*, cf. mo. *molki* ~ *bolki* " stupide "; *molur* ~ *bolur* " cristal de roche ", etc.) ; § 255 *kinggürü* " de façon à être tranché " (cf. *Hist. secr.* § 124 *kinggüri-* " trancher ") , etc.

Je traduis le passage du § 105 qui nous occupe comme suit: " A présent, ce Toγto'a, qui prend peur quand on tape sur une chabraque, prenant [ce bruit] pour le son d'un tambour, doit se trouver dans la steppe Bu'ura. Dayir-usun, qui, lorsqu'un carquois à couvercle s'agite, abandonne ses alliés, doit à présent se trouver au Talqun-aral, entre l'Orqon et le Selengge. Qa'atai-Darmala, qui, lorsque des pieds de soude [déracinés] sont emportés par le vent, gagne au plus vite la forêt noire, doit présentement se

trouver dans la steppe Qaraǰi. Maintenant, par le plus court chemin, coupant le fleuve Kilγo (à présent χ'olgo; renseignement dû au prof. N. Poppe) — puissent les *saqal bayan* être en bon état! — nouant [avec eux] des radeaux, nous pénétrerons [en territoire ennemi]. Attaquant [comme qui dirait] sur l'ouverture supérieure de la tente de ce peureux Toγto'a et heurtant son importante charpente de tente de façon qu'elle croule, nous exterminerons jusqu'au dernier ses femmes et ses fils. Heurtant de façon qu'il se rompe son encadrement de porte qui [lui] est une divinité conférant le bonheur, nous exterminerons tout son peuple de façon qu'il n'en reste plus rien ".

XVI. — Pensant surprendre Toγto'a-beki, chef merkid, les coalisés passèrent la rivière Kilγo sur des radeaux, mais Toγto'a-beki fut averti du danger qui le menaçait. Ce dernier fait est rapporté par le chroniquer dans le phrase suivante:

§ 109 . . . *Toγto'a-beki-yi kebte'e bö'etele gürgü-yi Kilγo-müren-ne bükün ǰiγačin buluγačin görö'ülüčin talbiγsad dayin ayiši ke'en söni dülin kelen gürgen odču'ui.*

Ce passage est traduit comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 102): " Okazalos', čto Tokhtoa-beki mog byt' zakhvačen vo vremya sna, no ego uspeli predupredit' o približenii nepriyatelya. Predupredili že ego, proskakav vsyu noč' naprolet, nakhodivšiesya na rabote ego lyudi, kotorye zanimalis' kto rybnoï lovleï v reke Kilkho, kto lovleï soboleï ili zverinoï okhotoï ". [" Il fut avéré que Tokhtoa-beki aurait pu être pris pendant qu'il dormait, mais on réussit à l'avertir de l'approche de l'ennemi. Ses gens qui se trouvaient au travail, occupés les uns à pêcher dans le fleuve Kilkho, les autres à prendre des zibelines ou à chasser des bêtes sauvages, l'avertirent en galopant toute la nuit durant ".]

Haenisch (p. 27): " Den Tochto'a beki hätten sie, während er im Schlafe lag, bekommen können. Aber die am Kilcho-Fluss weilenden Fischer, Zobelfänger und Jäger, die ihre Geräte hingeworfen hatten, waren mit der Kunde ' der Feind kommt ' noch in der Nacht angelangt ".

Pelliot (p. 149): " [On pensait] arriver pendant le sommeil de Toqto'a-bäki [et s'emparer de lui; mais] ses pêcheurs, ses preneurs de zibelines, ses chasseurs de bêtes sauvages qui se trouvaient au fleuve Kilqo, ayant tout jeté et disant: " L'ennemi arrive ', marchèrent la nuit et allèrent l'avertir ".

Quand on lit ces trois traductions, dont aucune n'est exacte, — celle de M. Kozin étant plutôt une paraphrase — on voit que ce

sont les mots *gürgü-yi* et *talbiγsad* qui ont fait difficulté. On remarque en outre que MM. Kozin et Haenisch, pour ce qui regarde la traduction des mots *Toγto'a-beki-yi kebte'e bö'etele,* se sont tenus non au texte mongol mais à la traduction chinoise continue, qui dit: 脫黑脫阿睡的時間.也可以拿得來 " Pendant que Toγto'a dormait, ils auraient pu s'emparer de lui ".

Le nom verbal *gürgü-yi* " fait d'arriver " a pour sujet sous-entendu les troupes ennemies qui avaient passé le fleuve Kilγo; il est le complément direct de *kelen gürgen* " portant la nouvelle ".

Quant au mot *talbiγsad* que M. Haenisch et Pelliot traduisent erronément, le premier par " die ihre Geräte hingeworfen hatten " et le second par " ayant tout jeté ", il détermine le mot *dayin* " ennemis ". La traduction interlinéaire le rend par 放來的 *fang lai ti* " lancés en avant ". Le mots *talbiγsad dayin* sont à traduire par " ennemis lancés en avant " c'est-à-dire " arrivant en courant de toute la vitesse de leurs chevaux ".

M. Kozin semble avoir bien compris le mot *talbiγsad,* mais il le fait se rapporter aux pêcheurs et chasseurs, ce que la forme du mot et la construction de la phrase ne permettent pas.

Pour *talbi-* " lancer en avant (son cheval) ", cf. le passage du § 24: *Onan-müren huru'u yorčiǰu talbiba,* que M. Haenisch a très bien traduit par " ritt los . . . den Onan-Fluss abwärts " (p. 4) et où nous voyons aussi M. Kozin rendre correctement le mot *talbiba* par " pustil " [" lança "] (p. 81). Le dialecte ordos connaît le mot *t'àwi-* au sens de " lancer au galop ". Voir *Dict. ord.*, p. 650a, et p. 652a s.v. *t'àwi'tš'agā-*.

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Pendant que Toγto'a-beki était couché (= pendant qu'il dormait), les pêcheurs, les preneurs de zibelines et les chasseurs de bêtes sauvages qui se trouvaient au fleuve Kilγo, marchant toute la nuit, allèrent porter la nouvelle de l'arrivée [des coalisés], disant: ' Des ennemis lancés à toute vitesse arrivent '."

XVII. — Après la défaite des Merkid, par suite de laquelle Temüǰin avait recouvré sa femme Börte, Čilger-bökö, à qui cette dernière avait été donnée, préféra prendre la fuite plutôt que

de s'exposer à la vengeance de Temüǰin. Le chroniqueur lui met dans la bouche les paroles suivantes:

§ 111. *Qara kere'e qalisu körisü idegü ǰaya'atu bö'etele γala'un toγura'un-i idesü ke'en ǰešin aǰu'u. Qatar ma'ui Čilger bi qatun üǰin-tür qalγu bolun qamuγ Merkid-te hunta'u. Qaraču ma'u Čilger qara teri'ün-dür-iyen gürtegü bolba. Γaγčaqan amin-iyan qoroγun qarangγu qabčal širγusu; qalqa ken-e boldaγuyu bi. Quladu ma'u šiba'un quluγana küčügene idegü ǰayātu bö'etele qun toγura'un-i idesü ke'en ǰešin aǰu'u. Qunar ma'u Čilger bi qutuγtai sutai üǰin-i quriyaǰu iregü bolun qotola Merkid-te hunta'u bolba. Qokir ma'u Čilger qokimai teri'ün-dür-iyen gürtegü bolba bi. Qorγosun-u tedüi amin-iyan qoroγun qaratu qarangγu qabčal-a širγusu; qorγosun-u tedüi amin-a minu qoriya'an ken-e boldaγuyu bi.*

Les trois traducteurs rendent ce passage comme suit:

Kozin (p. 104. — trad. en prose): " Černoï vorone položeno kormit'sya dernom da koroï, a ona vzdumala pokušat' guseï da žuravleï. Grubyï ya mužik, Čil'gir! Podcepil sebe khanšu Uččin — navlek bedu na vse Merkitskoe plemya. Prostovolosyï ya mužik, Čil'gir! Ne poplatitsya by mne svoeyu prostovolosoï golovoï. Tol'ko by mne spasti svoyu žizn': proberus'-ka v temnye uščel'ya. Gde že ešče mne naïti ubežišče?

Poganoï ptice myšelovu-khuldu položeno kormit'sya myšami da polevymi gryzunami, a ona vzdumala pokušat' guseï da žuravleï. Smerdyaščiï ya, Čil'gir! Pribrav k rukam svyaščennuyu Uččin, na vsekh Merkitov navlek ya bedu. Zakhudalyï ya (dryan' mužičenko), Čil'gir. Pridetsya, vidno, mne poplatit'sya zasokhšeï svoeï golovoï (zasokhnet). Spasaya svoyu žizn ', takuyu (po cene, kak) ovečiï pomet, zaberus'ka ya v zubčatye, mračnye uščel'ya. Gde že ešče mne naïti ubežišče? " [" Il est de règle que le corbeau noir se nourrisse de gazon et d'écorce, mais il s'est avisé de manger des oies et des grues. Moi, Čilgir, je suis un grossier rustaud! J'ai saisi pour moi la princesse Ŭǰin — j'ai attiré malheur sur toute la tribu des Merkit. Je suis, moi, Čilgir, un paysan stupide. Je ne le payerais pas de ma stupide tête. Si je pouvais seulement sauver ma vie : je me glisserai dans des défilés obscurs. Où me trouver encore un refuge?

Il est de règle que l'oiseau immonde, l'attrape-souris ' khuld ', se nourrisse de souris et de rongeurs des champs, mais il s'est avisé de manger des oies et des grues. Moi, Čilgir, je suis puant. Ayant pris pour moi la sainte Ŭǰin, j'ai attiré malheur sur tous les Merkit. Moi, Čilgir, je suis un homme ruiné (un vil paysan vaurien). Il se pourrait, c'est évident, que je le paye de ma tête desséchée (elle se dessèchera). Sauvant ma vie, laquelle (quant à sa valeur) est comme de la fiente de mouton, je me glisserai dans de sombres défilés à dentelures. Où me trouver encore un refuge? "]

Haenisch (p. 28): "Die schwarze Krähe hat nach ihrem Los Fellfetzen als Nahrung. Dabei aber begehrt sie, Wildgans und Reiher zu speisen. So bin ich, der gemeine Tschilger, für die Frau Udschin entbrannt und bin zum Unheil für die ganzen Merkit geworden. Ich, der üble Tschilger niedrigen Standes, habe das Unheil über mein eigenes schwarzes Haupt gebracht. Ich will mein einzelnes Leben retten und mich in die dunklen Schluchten einbohren. Aber von wem werde ich beschirmt werden! Ein gemeiner Vogel wie der Bussard hat nach seinem Lose Mäuse und Feldmäuse zur Nahrung. Dabei aber begehrt er, Schwäne und Reiher zu fressen. So habe ich, der lumpige üble Tschilger, mir die heilige, edle Udschin verschafft und bin damit zum Unheil für alle Merkit geworden. Ich, der gemeine, üble Tschilger, habe das Unheil auf mein verdorrtes Haupt gelenkt. Ich will mein Leben retten, das so viel wert ist wie ein Stück Schafmist, und mich in die dunklen schwarzen Schluchten einbohren. Aber von wem wird mir mein Leben, das so viel wert ist wie ein Stück Schafmist, beschützt werden!"

Pelliot (p. 150): "Etant un corbeau noir dont le sort est de manger des peaux et des membranes, j'ai aspiré à manger de l'oie et de la grue; mauvais Čilgär *avide* (?) (45) que je suis! Etant . . . sur la dame *üǰin*, j'ai été un fléau pour tous les Märkit. Mauvais et vil Čilgär, je suis arrivé au rang de mes 'têtes noires'. Sauvant juste ma seule vie, je me glisserai dans le défilé sombre; chez qui trouverai-je un bouclier? Etant une buse, un mauvais oiseau, dont le sort est de manger des souris et des mulots, j'ai aspiré à manger du cygne et de la grue; mauvais Čilgär *rapace* (?) (46) que je suis! En venant et recueillant l'*üǰin* sainte et auguste, j'ai été un fléau pour l'ensemble des Märkit. Mauvais Čilgär pourri, je suis arrivé au rang de mes têtes desséchées. En sauvant ma vie qui est telle quelques crottes de brebis, je me glisserai dans le défilé fort et sombre; pour ma vie qui est telle quelques crottes de brebis, chez qui trouverai-je un enclos?"

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte mongol.

Qalisu körisü m. à m. "membrane — épiderme" est un de ces mots-couples dont j'ai traité plus haut à propos d'un passage du § 104. La traduction interlinéaire rend ces mots par 殘皮 *ts'an p'i*, ce que M. Haenisch a très bien rendu par "Fellfetzen", alors que les deux autres traducteurs ne se sont pas aperçus qu'il s'agit ici d'un mot-couple. Je le traduis par "déchets de peau".

Qatun üǰin-tür qalγu bolun. Pelliot n'a pas traduit le mot *qal-*. M. Kozin le rend par "prendre, saisir", tandis que M. Haenisch y voyant peut-être une autre forme du verbe *qala-* "s'échauffer", qui, d'après la transcription de M. Kozin (p. 345), est aussi la leçon du mss. d'Ulān-bātur, traduit le membre de

(45) Pelliot écrit en note: Reprendre pour le sens de *mawui* traduit ici par "mauvais".

(46) Pelliot écrit en note: Vorace?

phrase en question par: " fur die Frau Udschin entbrannt ". *Qal-*, rendu par le mot chinois 惹 *je* " troubler, exciter, provoquer " (Couvreur), signifie " provoquer " et aussi " attaquer ". Le mot se rencontre encore aux §§ 147, 174. Il correspond à mo. *qal-*, *qalu-* " attaquer, exciter, provoquer " (Kowalewski, p. 796b). Cf. kalm. *χal*^{b}- " nahe kommen, anfallen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 162b); ord. *χal-* " s'approcher de " (*Dict. ord.*, p. 325b). Je traduis les mots *qalγu bolun* par: " portant la main (sur la dame üǰin) ".

Hunta'u. Le mot est glosé 禍 *houo* " malheur, calamité." Cf. *Houa i i iu*, IIa, f. 5v *ölǰei hunta'u* 福 | *fou houo* " bonheur et malheur ".

Les mots *qara* (*qokimai*) *teri'ün-dür-iyen gürtegü bolba* (*bi*) ont été rendus de trois façons différentes. Le traduction de Pelliot " je suis arrivé au rang de mes têtes noires (de mes têtes desséchées)" est indéfendable. Celle de M. Haenisch " Ich . . . habe des Unheil über mein eigenes schwarzes (auf mein verdorrtes) Haupt gebracht (gelenkt) " n'est pas une traduction du texte mongol, mais s'inspire plutôt de la traduction chinoise continue 那禍將到我頭上來也 " cette calamité descendra sur ma tête ". Quant à M. Kozin, il a bien compris le texte mongol. Les mots *qara* (*qokimai*) *teri'ün-dür-iyen gürtegü bolba* (*bi*), à traduire m. à m. par " j'en suis venu au point d'être arrivé à ma tête noire (desséchée) ", veulent en effet dire: J'ai commis un crime que je payerai de ma tête. Cf. l'expression ordos *t'olog*ᴅᴜ ɢɯr^{k}χɯ *k'erek* " faute qui mérite la mort " — crime capital — (*Dict. ord.*, p. 665b).

Pour *qara teri'ün*, cf. *Čadig*, p. 155: *qaraču* (fautivement écrit *qaruǰu*) *kümün qan kümün-i aburi aburilabasu qara terigü-ben barayu* " si un roturier prend des airs de *qan*, il perd (m. à m. " détruit ") sa tête noire ".

Pour *qoroγ-*, cf. Haenisch, *Mongolisch* Horohhu " *wegschnappen* ", " *mit etwas im Munde davon laufen* ", dans *Asia Major*, X, p. 140.

Dans la traduction interlinéaire les mots *qatar, qunar, qokir* et *qaratu* n'ont pas été glosés. Les trois traducteurs les ont rendus chacun à sa façon, mais, comme on en est réduit à faire des suppo-

sitions, j'ai préféré, dans ma traduction, faire comme les traducteurs du *Yuen tch'ao pi cheu* et ne pas les traduire.

Voici donc comment je rends notre texte: " Alors que le noir corbeau a comme sort de manger des déchets de peau, il a aspiré à manger de l'oie et de la grue. Moi, . . . mauvais Čilger, en portant la main sur la dame üǰin, je suis [devenu] un fléau pour tous les Merkid. [Moi,] roturier et mauvais Čilger, j'en suis venu à [devoir perdre] ma tête noire. Sauvant ma tout unique vie, je veux me glisser dans les sombres défilés; [l'office de] bouclier par qui pour moi sera-t-il fait? Alors que le vil oiseau [qui a nom] buse a comme sort de manger des rats et des souris, il a aspiré à manger du cygne et de la grue. Moi, . . . mauvais Čilger, en recueillant l'heureuse et fortunée üǰin, je suis devenu un fléau pour la totalité des Merkid. [Moi,] . . . mauvais Čilger, j'en suis venu à [devoir perdre] ma tête desséchée. Sauvant ma vie, qui [n']est [qu']autant qu'une crotte de mouton, je veux me glisser dans les . . . obscurs défilés; [l'office d']enclos pour ma vie, qui [n']est [qu']autant qu'une crotte de mouton, par qui pour moi sera-t-il fait? "

XVIII. — (47) Le chroniqueur raconte comment, après la victoire de To'oril-qan, Temüǰin et J̌amuγa sur les Merkid, Temüǰin et J̌amuγa s'étant rendus au Qorqonaγ-ǰubur, y renouvellent leurs serments d'amitié, se donnent des cadeaux et se livrent à des réjouissances.

§ 117 *Uridus ötögüs-ün üge sonosču anda gü'ün amin niken ülü tebčildün amin-u ariči boluγu ke'en amaralduqui yosun teyimü. Edö'e basa anda tungγulduǰu amaraya ke'eldüǰü Temüǰin Merkid-ün Toγto'a-yi arbilaǰu abuγsan altan büse J̌amuγa anda-da büsele'ülba; Toγto'a-yin esgel qali'un-i J̌amuγa anda-da unu'ulba. J̌amuγa Uwas Merkid-ün Dayir-usun-i arbilaǰu abuγsan altan büse Temüǰin anda-da büsele'ülba; Dayir-usun-u gü ebertü ünügün čaγa'an-i Temüǰin-e unu'ulba. Qorqonaγ-ǰubur-un Quldaqar γun-*

(47) Une phrase de ce passage a été traitée dans une note parue dans le vol. XIV des *Studia Orientalia* (Helsinki).

nu ebür-e Saγlaγar mudun-a anda ke'eldüǰü amaralduǰu qurimlan toγilan ǰirγalduǰu söni könǰile-de'en γaγča qonolduqun büle'e.

Voici comment les trois traducteurs ont rendus ce passage:

Kozin (p. 105): " Oni slyšali ot staršikh, čto zakon pobratimstva sostoit v tom, čto andy, nazvannye brat'ya, — kak odna duša: nikogda ne ostavlyaya, spasayut drug druga v smertel'noï opasnosti. Ugovorivšis' teper' ešče raz podtverdit' svoe pobratimstvo, oni obmenyalis' podarkami. Temuččin opoyasal Čžamukhu zolotym poyasom, zakhvačennym u Merkitskogo Tokhtoa, i posadil ego na Tokhtoaevu kobylu, po prozvišču Eskhel'-khaliun (Vydra). A Čžamukha opoyasal andu Temuččina zolotym poyasom, dobytym u Merkitskogo Dair-Usuna, i posadil Temuččina na Dair-Usunova že konya Ebertu-ungun (Rogatyï žerebčik). Zatem, na yužnom sklone Khuldakharkuna, čto na uročišče Khorkhonakh-čžubur, pod razvesistym derevom, oni ustroili pir po slučayu pobratimstva. Plyasali i veselilis', a noč'yu po obyčayu spali pod odnim odeyalom." [" Ils entendirent dire par les anciens que la loi de la fraternité par serment consiste en ceci, que les anda, frères de nom, sont comme une âme: ne s'abandonnant jamais, ils se sauvent l'un l'autre quand ils sont en danger mortel. Etant tombés d'accord pour confirmer à présent à nouveau leur fraternité par serment, ils échangèrent des cadeaux. Temuǰin ceignit J̌amukha de la ceinture d'or prise chez Tokhtoa le Merkit et le fit monter sur la jument de Tokhtoa, laquelle portait le surnom de Eskhel-khaliun (Loutre). Et J̌amukha ceignit l'anda Temuǰin de la ceinture d'or acquise chez le Merkit Dair-Usun et il fit monter Temuǰin sur Ebertu-ungun (Jeune étalon cornu), cheval ayant appartenu au même Dair-Usun. Après cela, sur la pente méridionale du Khuldakharkun, qui est dans la région [qui a nom] Khorkhonakh-ǰubur, sous l'arbre rameux, ils organisèrent un banquet pour [fêter le renouvellement du serment de] fraternité. Ils dansèrent et se réjouirent, et, la nuit, selon la coutume, ils dormirent sous la même couverture ".]

Haenisch (p. 30): " Sie sprachen zueinander: ' Wir haben ein Wort der Alten gehört: das Wesen der Freundschaftsliebe bestehe darin dass Freunde mit ihrem Leben eine Einheit seien und sich nie im Stiche liessen, sondern Helfer ihres Lebens würden. Jetzt lasset uns unseren Freundschaftsbund erneuern!' Damit legte Temudschin dem Freunde Dschamucha einen dem Tochto'a der Merkit als Beute geraubten goldenen Gürtel um und gab dem Freunde Dschamucha des Pferd Tochtoas zu reiten, eine Stute, schwarz von Mähne und Schweif, die mehrere Jahre nicht gefohlt hatte. Dschamucha aber legte dem Freunde Temudschin einen dem Dair usun von den Uwas-Merkit abgenommenen goldenen Gürtel an und gab dem Temudschin auch das Pferd des Dair usun zu reiten, einen Schimmel von Aussehen wie ein gehörntes Widderlamm. Unter einem dichtbelaubten Baum bei Chorchonach dschubur vor der Felsenwand von Chuldachar verabredeten sie den Freundschaftsbund und feierten dann miteinandern bei Mahl und Tanz, und des Nachts schliefen sie abseits zusammen in Bettdecken ".

Pelliot (p. 152): " [Tämüǰin et J̌amuqa] avaient entendu les paroles des anciens et des viellards que des hommes *anda* n'ont [à eux deux] qu'une seule vie et qu'ils ne s'abandonnent pas l'un l'autre; aussi dirent-ils: ' Ce sera la

protection de [notre] vie.' Telle est la manière dont ils s'aimèrent l'un l'autre. A présent renouvelant leur [union d'] *anda*, et disant mutuellement: 'Nous nous aimerons', Tämüǰin prit la ceinture d'or qu'il avait enlevée à Toqto'a des Märkit et la fit ceindre à l'*anda* J̌amuqa; il fit monter par l'*anda* J̌amuqa la jument baie, stérile depuis plusieurs années, de Toqto'a. J̌amuqa prit la ceinture d'or qu'il avait enlevée à Dayir-usun des Uwas Märkit et la fit ceindre à l'*anda* Tämüǰin; il fit monter par Tämüǰin le cheval blanc [semblable] à un chevreau cornu qui était également de Dayir-usun. En avant du Qaldaqar-qun du Qorqonaq-ǰubur, à un arbre touffu, ils se déclarèrent *anda*, s'aimèrent l'un l'autre, se réjouirent avec des festins et des banquets, et la nuit ils dormirent ensemble dans une même couverture ".

Les mots *Uridus ötögüs-ün üge sonosču . . . amaraya* sont des paroles dites par Temüǰin et J̌amuγa, la définition des devoirs des *anda*, tels que les entendaient les anciens, y comprise. C'est ce qu'a bien vu M. Haenisch au contraire des deux autres traducteurs.

Quant au reste du paragraphe, c'est surtout l'expression *ebertü ünügün čaγa'an*, nom que portait le cheval dont J̌amuγa fit cadeau à Temüǰin, qui a fait difficulté, et cela pour les trois traducteurs.

Ce qui surprend dans la traduction que M. Kozin donne de ce nom: " Jeune étalon cornu ", c'est qu'il rend le mot *ünügün* par " jeune étalon ", alors qu'il est glosé par 羖攊羔兒 *kou li kao eul* " chevreau ", et qu'en outre il ne traduit pas le mot *čaγa'an* " blanc ". Quant aux traductions de M. Haenisch et de Pelliot: " ein Schimmel von Aussehen wie ein gehörntes Widderlamm " (H.), " le cheval blanc [semblable] à un chevreau cornu " (P.), elles aussi contiennent un contresens. En effect, le mot *ebertü* " cornu " ne détermine pas le mot *ünügün* " chevreau ", mais se rapporte au cheval, lequel était un *ünügün čaγa'an* " un [cheval] blanc couleur chevreau ". La monture donnée en cadeau à Temüǰin était donc un cheval dont la robe était blanche comme le pelage d'un chevreau et qui avait une " corne ".

M. Kozin en traduisant par " Jeune étalon " a confondu le mot *ünügün* " chevreau " avec *unuγan* " poulain ". De même M. Haenisch, quand dans ses Erläuterungen il écrit à la p. 153: " Im Mongolischen heisst es ' ein gehörntes Füllen ', in der Glosse ' wie ein Widderlamm '. Das heisst doch wohl: ein Füllen mit einem Buckel auf der Stirne." (48)

(48) Il est superflu de faire remarquer qu'en Mongolie un *unuγan* " poulain dans sa première année " ne peut pas servir de monture à un homme adulte.

Le mot *ünügün*, bien attesté au sens de " chevreau " en mongol médiéval (mss. de Leide, p. 1258; *Mukaddimat al-Adab*, p. 382a), se retrouve en mo. et aussi dans les dialectes vivants, p. ex. ord. ɯ*n*ɯ*g*ɯ " chevreau " (*Dict. ord.*, p. 759a) ; mongr. *nuɢu* " petit de la chèvre, de la biche " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 289), etc.

Ce cheval que le texte mongol dit avoir eté " un [cheval] blanc couleur chevreau et qui etait cornu " est décrit dans la traduction continue par les mots 有角的白馬 *iou kio ti pe ma* " cheval blanc cornu ". Il ne s'agit évidemment pas d'une vraie corne, mais d'une callosité proéminente qui s'était développée sur la partie supérieure de la tête du cheval. (49) A propos de cette " corne "

(49) Pendant mon séjour chez les Ordos j'ai eu un cheval " cornu ". Il était connu parmi les *aᴅṷ̄̈ʻtšʻin* " gardiens de chevaux " sous le nom de *ewertʻ*ɯ *ᴅžērᴅe* " le roux cornu ". Sa " corne " consistait en une excroissance calleuse cylindrique, longue de plusieurs centimètres, qu'il portait sur la tempe.

M. F. W. Cleaves vient d'appeler mon attention sur le nom que dans la chronique de Saγang-sečen porte le cheval de Dayan-qaγan. D'après Schmidt (pp. 188-189) ce cheval s'appelait d'un nom qu'il lit *Eber Chossa*, et, en effet, le texte tel qu'il a eté publié par cet auteur permet une lecture, soit *eber qos-a morin*, soit *eber qus-a morin.*. Seulement, il faut faire observer que *qos-a* ou *qus-a* est une faute de lecture pour *quγ-a*, le γ figuré dans le manuscrit sans les deux points ayant été pris pour un *s*. *Quγ-a* (= *quγa*) est une forme d'un mot qu'en mongol littéraire on trouve orthographié de plusieurs façons différentes: *qua*, *quwa*, *quua*, *quuγa*, etc., et qui correspond à ord. *χō* " jaune pâle, fauve clair " — *Dict. ord.*, p. 347b; kalm. *χō* " bleichgelb, isabellfarbig (von Pferden, Wolle, Haar) — *Kalm. Wörterb.* p. 191b; khal. occidental et bait *χō* " jaune clair, jaune paille, pâle " — B. Ya. Vladimircov, *Sravnitel'naya grammatika*, etc., p. 379. Qu'il faille lire *quγa* " jaune pâle, fauve clair ", nous le voyons à la version mandchoue de la même chronique, qui traduit le nom du cheval par *eber kôwa morin* (E. Haenisch, *Die Mandschufassung von Secen Sagang's mongolischer Geschichte*, Leipzig, 1933, p. 80) et au *Moung kou iuen liou*, où nous trouvons le nom rendu par 額伯爾黃馬 *ngo-pe-eul* (= *eber*) *houang ma*, les mots *kôwa* " jaune pâle " et *houang* " jaune " étant évidemment ici une traduction du mongol *quγa*. Quant au mot *eber* " corne ", il n'a été traduit ni dans la version mandchoue, ni dans la version chinoise, les traducteurs l'ayant probablement pris pour le nom même du cheval. Or, *eber quγ-a morin* est une leçon fautive pour *ebertü quγ-a morin* " cheval fauve clair cornu ". Cette dernière leçon est en effet celle que donnent les trois manuscrits que j'ai rapportés de chez les Ordos.

Dans le passage parallèle de l'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 107, l. 5), le cheval de Dayan-qaγan est dit avoir été *Baγarin-u čaγan küisütü qoγo morin* " le cheval fauve clair à l'ombilic blanc venu de chez les Baγarin ". Ici on ne mentionne pas la " corne ", mais une autre caractéristique du même cheval fauve clair: son ombilic couvert de poils blancs. — *Qoγo* représente un dévelop-

du cheval de Dayir-usun, notons que dans le 飲膳正要 *In chan tcheng iao* de 忽思慧 *Hou Seu-houei* (50), p. 115, parmi les animaux qui présentent une anomalie ou une conformation anormale et dont il faut prendre garde de manger la chair, tels que des " chevaux blancs à tête noire " (白馬黑頭), des " moutons à six cornes " (羊六角), etc., il est aussi fait mention de " chevaux auxquels a poussé une corne " (馬生角).

Je traduis comme suit le passage qui nous occupe: " [Temüǰin et J̌amuγa] se dirent l'un à l'autre: ' En entendant la parole des anciens d'autrefois disant: ' Les frères jurés [à eux deux] n'ont qu'une seule vie; ne s'abandonnant pas l'un l'autre, ils sont [l'un pour l'autre] une protection pour [leur] vie' [on voit que] telle est la règle d'après laquelle [les frères jurés] s'aiment l'un l'autre. A présent, renouvelant encore une fois [le serment de] fraternité, nous [nous] aimerons '. Temüǰin fit [donc] ceindre à l'*anda* J̌amuγa la ceinture d'or qu'il s'était procurée en pillant Toγto'a des Merkid. La [Jument] blanc jaunâtre à queue et crinière noires et stérile depuis plusieurs années de Toγto'a, il la donna à monter à l'*anda* J̌amuγa. J̌amuγa fit ceindre à l'*anda* Temüǰin la ceinture d'or qu'il s'était procurée en pillant Dayir-usun des Uwas Merkid. Le Blanc couleur chevreau et qui avait une corne, lequel était également de Dayir-usun, il le donna à monter à Temüǰin. A la partie antérieure de l'escarpement [ayant nom] Quldaqar du Qorqonaγ-ǰubur, près de l'Arbre rameux, se déclarant *anda*, ils s'aimèrent l'un l'autre; en banquetant et festoyant ils se réjouirent et, la nuit, dans leur couverture ils pernoctèrent ensemble sans autre compagnie (m. à m. " seuls ") ".

pement phonétique ultérieur de *quγa*. Ce dernier mot a pris dans l'*Hist. secr.* § 121 la forme *qo'a* (< *quwa*), glosée 慘(=黲)白 *ts'an pe* " blanc terne ", expression que nous avons rencontrée plus haut (passage X, § 90) rendant le mot *širγa* " isabelle ". A la forme *qo'a* de la transcription chinoise correspond dans le mss. d'Ulān-bātur un mot que M. Kozin (p. 349) a transcrit *χuχa* (?), mais qui indubitablement doit être lu *quγa* " fauve clair ".

Dans le même paragraphe 121 de l'*Hist. secr.* nous trouvons le mot *qo'aγčin*, féminin de *qo'a*. Le mss. d'Ulān-bātur a ici la forme *qoγoγčin* que M. Kozin a transcrit fautivement *χuχuγčin* (?). Pour *qoγoγčin*, cf. *qoγo* du nom du cheval de Dayan-qaγan d'après l'*Altan tobči*.

(50) Préface de 1330: réédité en 1456 et publié en 1935 par la Commercial Press de Changhai dans le 國學基本叢書 *Kouo hio ki pen ts'oung chou.*

Ajoutons quelques remarques sur le texte mongol.

Ariči est glosé 救護 *kiou hou* " salut et protection ". Cf. mo. *aračaγul-* 匡救 *k'uang kiou* " secourir et sauver " (*Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, Pékin, 1928, f. 8r).

Tungγuldu- " renouveler mutuellement ", réciproque de *tungγu-* " faire à nouveau, renouveler " (§ 278). Cf. mo. *tungγu-* id., chez Saγang-sečen, éd. de Schmidt, p. 192, l. 13; (51) ord. *t'ụŋgā-* (< **tungγuγa-*) " faire renouveler, faire réparer ou reconstruire (style élevé) " (*Dict. ord.*, p. 681b).

Unu'ul- (mo. *unuγul-*) " faire monter (à cheval) ", signifie ici " offrir en cadeau un [cheval] qui servira de monture ". Cf. ord. *Bida χụdadāă nège mori ụnụlij* " nous donnerons un cheval en cadeau à notre *χụda* (= au père de la jeune fille que nous demanderons pour bru) " (*Dict. ord.*, p. 736a).

Esgel est glosé 幾年不生駒的 *ki nien pou cheng kiu ti* " qui n'a pas pouliné depuis plusieurs années ". Cf. le mot ordos *esk'eldī* dans *esk'eldīī tš'ādam* nom d'endroit (*Dict. ord.*, p. 249a), qui doit être un dérivé de **esk'el* = *esgel* et avoir la même signification. (52)

Qali'un (mo. *qaliγun*) est glosé ici 黑鬃尾馬 *he tsoung i ma* " cheval à crinière et queue noires " et au § 177 par | | | 黃(馬) *he tsoung i houang* (*ma*) " cheval jaune à crinière et queue noires ". Le mot désigne proprement une robe de cheval dont la teinte peut varier du blanc jaunâtre au jaune mélangé de noir, la crinière et la queue étant noires et l'échine portant une bande noire. Cf. ord. *χal'ụn* (*Dict. ord.*, p. 329a).

Saγlaγar mudun est " l'Arbe rameux " autour duquel, après la mort d'Ambaγai-qahan les Mongols avaient dansé pour fêter l'avènement de Qutula-qahan. Voir § 57.

Toyila- " festoyer " (Pelliot, *Une tribu méconnue des Naiman,*

(51) *Ejen-ü naiman čaγan ger-ün emüne-eče qaγan čolo-ban tungγun abču bürün* " Devant les Huit Tentes Blanches du Seigneur (= Činggis) [Dayan qaγan] prit à nouveau son titre de qaγan." Schmidt (p. 193) n'a pas traduit le mot *tungγun*.

(52) Cf. ord. *erūdī* " menton " (en tant que sobriquet), de *erū* " menton " (*Dict. ord.*, p. 248b); *Bụχadā* " taureau " (en tant que nom propre masc.), de *Bụχa* " taureau " (*Dict. ord.*, p. 92a).

les Bätäkin, TP XXXVII [1944] p. 66, dans note 1 de la p. 65). Kozin et Haenisch traduisent erronément par " danser ".

Γaγča. Dans l'édition de Ie Te-houei le mot n'est pas traduit. L'édition de la Commercial Press le glose par 獨 *tou* " seul ". Le mss. d'Ulān-bātur le remplace par *qamtu* " ensemble " (Cf. Kozin, p. 347).

XIX. — (53) Les Uru'ud, les Mangγud et les Qongqotan étant venus se rallier à Čingis, ce dernier en fut réjoui. En compagnie d'Hö'elün-üǰin, de Qasar, ainsi que des deux princes ǰürkin, Sača-beki et Taiču, il donna un banquet sur les bords de l'Onan. Ce banquet et la rixe qui éclata à cette occasion sont décrits par le chroniqueur aux §§ 130-131. Voici comment sont racontés les préliminaires de cette querelle, qui dégénéra vite en bataille:

§ 130 . . . *Qurimlarun Činggis-qahan-na, Hö'elün-üǰin-ne, Qasar-a Sača-beki-de ki'ed teri'ülen niken tüsürge tüsürčü'üi. Basa Sača-beki-yin üčü'ügen eke Ebegei-yi teri'ülen niken tüsürge tüsürküi-yin tula Qoriǰin-qatun Qu'určin-qatun ǰirin nama ülü teri'ülen Ebegei-yi teri'ülen ker tüsürüyü ke'en ba'urči Šiki'ür-i ašigiǰu'ui.*

Ce passage a été traduit par les trois traducteurs comme suit:

Kozin (p. 112): " Na piru pervuyu čaru nalivali, po poryadku, Čingis-khanu, Oelun-uččine, Khasaru, Sača-beki s ego rodnymi. Zatem kravčiï stal nalivat' čaru po očeredi, načinaya s molodoï ženy Sača-beki po imeni Ebegaï. Togda khanši Khoroččin-khatun i Khuurčin-khatun nanesli oskorblenie deïstviem kravčemu Šikiuru so slovami: 'Kak ty smel načinat' ne s nas, a s Ebegaï?' " [" Pendant le festin on versa un premier gobelet, l'un après l'autre, à Čingis-khan, à Oelun-uǰin, à Khasar, à Sača-beki et aux membres de sa famille. Ensuite l'échanson commença à verser un gobelet successivement en commençant par la jeune épouse de Sača-beki nommée Ebegai. Alors les princesses Khoroǰin-khatun et Khuurčin-khatun insultèrent par action l'échanson Šikiur avec les mots: 'Comment as-tu osé commencer non par nous mais par Ebegai?' "]

Haenisch (p. 37): " Als sie beim Mahle sassen, schenkte man Tschinggis Chan, Ho'elun udschin, Chasar, Satscha beki und Genossen zuerst einen Krug ein. Da man dann auch Satscha bekis Nebenfrau Ebegai vor den andern einen Krug einschenken wollte, schlugen Frau Choridschin und Frau Chu'urt-

(53) Ce passage a été traité en partie dans une note parue dans le vol. XIV des *Studia Orientalia* (Helsinki).

schin beide mit den Worten: 'Warum schenkt man nicht uns zuerst ein, sondern zuerst der Ebegai?' auf den Koch Schiki'ur los."

Pelliot (p. 160): "Comme ils festoyaient, on versa une outre [de lait de jument], en commençant par Činggis-qahan, Hö'älün-üǰin, Qasar, Sača-bäki, etc. Comme ensuite on versait une outre en commençant par Äbägäi, femme de second rang de Sača-bäki, [les épouses principales de celui-ci], Qorïǰïn-qatun et Qu'určïn-qatun, toutes deux, dirent: 'Comment peut-on verser en ne commençant pas par nous et en commençant par Äbägäi?'; et elles battirent le *bawurčï* Šïkï'ur."

Dans ce passage-ci c'est l'expression *üčü'ügen eke* m. à m. "petite mère" qui a fait difficulté et qui a été rendue d'une manière inexacte par les trois traducteurs. A priori il est difficile d'admettre que le terme "petite mère" ait pu être employé pour désigner une "épouse", que celle-ci fût de second rang ou la principale. On ne peut expliquer le contresens fait par les traducteurs qu'en supposant que, laissant de côté le texte mongol, ils se sont appliqués exclusivement à traduire le terme chinois 小娘 *siao niang*, m. à m. "petite dame" — mais aussi "petite mère" — par lequel est rendue tant dans la traduction interlinéaire que dans la version continue, l'expression *üčü'ügen eke*, et qu'en traduisant ce terme chinois ils se sont rappelés que le mot 娘子 *niang tzeu* dans l'*Hist. secr.* rend le plus souvent le mongol *qatun* "dame, épouse". De là les traductions "jeune épouse" (Kozin), "Nebenfrau" (Haenisch), "femme de second rang" (Pelliot). En réalité il ne peut s'agir ici d'une femme de Sača-beki, et Ebegei n'a pu être qu'une épouse de second rang de Sorqatu-ǰürki, père de Sača-beki, ce qui explique pourquoi on l'appelle la "petite mère" de Sača-beki. Aussi voyons-nous le *Cheng ou ts'in tcheng lou* (聖武親征錄校注 de Wang Kouo-wei, Peip'ing, 1926, f. 17v) et le *Iuen cheu* (éd. *po-na-pen*, Annales princ., chap. 1. f. 5r) affirmer qu' Ebegei était la 次母 *ts'eu mou* m. à m. "mère en second" de Sača beki. (54)

Qoriǰin-qatun et Qu'určin-qatun, que Pelliot a prises pour les

(54) Sorqatu-ǰürki s'appelle dans *Hist. secr.* § 49 Qutuγtu-yürki, tandis que le nom de son fils aîné y est écrit Seče. C'est aussi cette dernière forme que donnent le *Cheng ou ts'in tcheng lou* et le *Iuen cheu* (*loc. cit.*) au lieu de Sača. Qutuγtu-yürki est une forme fautive pour Sorqatu-ǰürki. Cf. Pelliot, dans L. Hambis, *Le chapitre cvii du Yuen cheu*, Suppl. au vol. XXXVIII [1945] du *TP*, p. 17, note 12.

épouses principales de Sača-beki sont en réalité celles du père de ce dernier, Qu'určin-qatun étant en outre la mère de Sača-beki. Voir le *Cheng ou ts'in tcheng lou* et le *Iuen cheu* (*loc. cit.*). La raison de l'indignation des deux douarières étaient qu'elles se voyaient moins honorées qu' Ebegei qui, en tant qu'épouse de second rang, leur était inférieure.

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Pendant qu'ils festoyaient, on versa [le contenu] d'une cruche en premier lieu à Činggis-qahan, Hö'elün-üǰin, Qasar, Sača-beki et autres, et comme [en servant les femmes] on versa aussi [le contenu d'] une cruche en commençant par Ebegei, la " petite mère " de Sača-beki, Qoriǰin-qatun et Qu'určin-qatun, toutes deux, dirent: " Comment verse-t-on en ne commençant pas par moi, mais en commençant par Ebegei? ' et elles battirent le cuisinier Šiki'ür."

Dans le passage parallèle du *Cheng ou ts'in tcheng lou* (*loc. cit.*) l'expression 革囊 *ko nang* " sac en peau (= outre) " remplace le mot 甕 *woung* " cruche " qui dans l'*Hist. secr.* rend le mot *tüsürge* du texte mongol. (55) La traduction continue précise la nature de la boisson servie aux convives, disant que c'était du 馬妳子 *ma nai tzeu* " lait de jument ", tandis que le *Cheng ou ts'in tcheng lou* (*loc. cit.*) la nomme 馬湩 *ma tchoung*, expression qui, elle aussi, veut dire " lait de jument ". Il faut entendre ici: " koumys fait avec du lait de jument " (= *esüg*. Cf. ce qui a été dit plus haut à propos du § 85).

Le mot *ba'urči* est rendu, tant dans la traduction interlinéaire que dans le version continue par 厨子 *tch'ou tzeu* " cuisinier ". Le *Cheng ou ts'in tcheng lou* (f. 18r) donne à Šiki'ür le titre de 主膳者 *tchou chan tche* " écuyer de la bouche, maître d'hôtel ".

XX. — J̌elme explique à Činggis blessé, et pour soulager la soif duquel il était allé la nuit chercher du lait caillé dans le camp ennemi, comment il se serait enfui au cas où il aurait été pris:

§ 145 . . . *Bi morin unu'ad üǰetele edüi ǰa'ura ülü'ü iregü*

(55) Le mot *tüsürge* est traduit dans les dictionnaires mongol-chinois modernes par 噴壺 *p'en hou* " arrosoir " (*Mongγol-un üsüg-ün quriyaγsan bičig*, chap. 11, f. 71 v).

büle'e. Bi teyin sedkiǰü qa'an-u hangɣaɣsan sedkil erüssügei (56) *ke'en nidün qara eyin sedkiǰü odulu'a bi.*

Ces paroles de Ǯelme ont été rendues comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 118): " No razve ya ne vernulsya by k tebe na pervoï popavšeïsya verkhovoï lošadi? ' Tol'ko tak ya smogu utolit ' žaždu moego gosudarya! '— podumal ya. Podumal i vo mgnovenie oka rešilsya." [" Mais ne serais-je pas revenu à toi sur le premier cheval de selle venu qui me serait tombé sous la main? J'ai pensé: ' C'est seulement ainsi que je pourrai apaiser la soif de mon souverain,' J'ai pensé et en un clin d'oeil je me suis décidé ".]

Haenisch (p. 45): " Ich aber, hätte ich nicht ein Pferd bestiegen und wäre vor ihren Augen zurückgekehrt? So hatte ich es mir gedacht, als ich mich aufmachte, um für den verschmachteten Sinn des Herrschers noch zurechtzukommen, den ich wie meinen Augapfel halte ".

Pelliot (pp. 168-169): " Montant à cheval et choisissant mon moment, comment ne pourrais-je pas revenir? Pensant ainsi, je me suis dit ' Je vais aller au devant du désir du *qa'an* que la soif dessèche,' et pensant ainsi, l'oeil noir, je suis allé."

Cette réponse de Ǯelme a été rendue de trois façons différentes, dont aucune ne répond tout à fait au texte mongol. Les expressions qui ont fait difficulté sont surtout *üǰetele edüi ǰa'ura* et *nidün qara.* M. Kozin a sauté la première et Pelliot la rend erronément par " choisissant mon moment ", tandis que M. Haenisch en la traduisant par " vor ihren Augen " a négligé de traduire *edüi ǰa'ura.* Les mots *üǰetele edüi ǰa'ura* doivent être traduits mot à mot par: " pendant qu'ils auraient été occupés à regarder, dans un intervalle de temps aussi long [que celui qu'il leur aurait fallu pour faire cela] " (= en un rien de temps).

Quant à l'expression *nidün qara* m. à m. " l'œil [restant] noir ", c'est-à-dire " la pupille noire de l'œil restant visible " (57), que MM. Haenisch et Kozin traduisent, le premier par " Augapfel ", confondant ainsi *nidün qara* avec *qara nidün* " la pupille de l'œil ",

(56) Le texte écrit *elüssügei*, mais le *r* est garanti par le mss. d'Ulān-bātur. Le mot *erüs-*, qui est glosé par 趕上 *kan chang* " atteindre, arriver à temps ", semble être le même que *erüs-* glosé par 得 *te* " prendre " (§§ 102, 111, 112), 奪 *touo* " enlever " (§ 174).

(57) Pelliot traduit " l'oeil noir ", ce qui est correctement traduit, mais on ne voit pas comment il comprend l'expression. En note (p. 169) il écrit: " = Aveuglément? A l'aveuglée? ", ce qui n'est pas le sens de l'expression mongole.

et le second par " en un clin d'œil ", le sens en est " sans cligner de l'œil ", c'est-à-dire " sans peur, résolument ". La même expression se rencontre quelques lignes plus bas: *dayisun gü'ün-tür nidün qara oroǰu* " pénétrant chez les ennemis sans cligner des yeux ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Etant monté sur un cheval, tandis qu'[ébahis] ils auraient été occupés à [me] regarder [fuir], dans cet intervalle ne serais-je pas revenu? Pensant ainsi et me disant: ' Je voudrais arriver à temps pour [satisfaire] le désir [de boire] causé par la soif desséchante chez le souverain (m. à m. du souverain) ', sans cligner des yeux, pensant ainsi, je suis allé ".

XXI. — Paroles de Činggis par lesquelles il témoigne sa reconnaissance à Sorqan-šira et ses fils quand ils viennent le rejoindre après s'être séparés des Tayiči'ud:

§ 146 . . . ***Gü***ǰ*ühün-deki* (58) ***kü****ndü mudun-i* ***kö****ser-e o'oruγsan* (59) ***ǰa****qa-daki* ***ǰa****rbiyal mudun-i* ***ǰa****yila'uluγsan ta ečiges kö'üdün tusa aǰu'ui ǰe.*

Les trois traducteurs rendent ces paroles de Činggis comme suit:

Kozin (p. 119. — trad. en prose) " Vy te, kto sbrosil nazem' šeïnoe tyažkoe drevo (moe), kto udalil na vorote visevšee drevo-džarbiyal (kolodku). Takoï dobryï postupok svoïstven liš' otcam ili detyam ". [" Vous êtes ceux qui ont jeté à terre (mon) bois lourd qui était à [mon] cou, qui ont ôté le bois constituant le džarbiyal (bloc) pendu à mon collet. Une telle espèce de bonne action est propre seulement à des pères ou des fils."]

Haenisch (p. 46): " Das schwere Holz an meinem Halse habt ihr auf die

---

(58) La transcription chinoise a 古主渾 *kou-tchou-houen*. Pelliot (p. 42) transcrit *güǰükün*, avec la note au bas de la page: Corr. *güǰühün*. Chez Kozin (p. 240) nous trouvons *kuǰukun*, et chez Haenisch (MNT, p. 34) *guǰugun*, lecture corrigée dans son *Wörterb. zu MNT* en *guǰuhun* (= *güǰühün* dans notre système). Cette dernière transcription est la seule correcte. Ici nous voyons l'hiatus rendu par *h*. Cf. *qahan* ~ *qa'an*.

(59) Le texte écrit fautivement *o'o'uluγsan* pour *o'oruγsan*. Cette dernière lecture est garantie par le mss. d'Ulān-bātur. Voir Kozin, (p. 361: *küǰügündeki kündü modun-i kösür-e oγuruγsan*. Kozin (p. 240) lit correctement *ooruqsan*. Les lectures *o'orluhsan* (Haenisch, MNT, p. 34) et *o'o'uluqsan* (Pelliot, p. 42) sont donc à corriger. Le verbe *o'or-* " jeter " se rencontre à plusieurs reprises dans l'*Hist. secr.*

Erde geworfen, das Schandkragenholz am Rockkragen habt ihr mir abgenommen. Das war ein grosser Dienst von euch Vätern und Söhnen ".

Pelliot (p. 169): " En rejetant à terre le bois pesant qui était à ma nuque, en me débarrassant du bois de cangue qui était à mon cou, vous, pères et fils, m'avez bien rendu service ".

Aucune de ces trois traductions n'est tout à fait correcte, mais c'est celle de M. Kozin qui est la moins exacte. Ce dernier en effet, pour expliquer le pluriel *ečiges*, a traduit les derniers mots de la phrase par: " Une telle espèce de bonne action est propre seulement à des pères ou des fils ", ce qui n'est pas ce que dit le texte mongol. Les deux autres auteurs ont traduit *ečiges* par un pluriel, ce qui est contraire à la réalité, puisqu'il ne peut s'agir ici que du seul Sorqan-šira. *Ečiges* est morphologiquement un pluriel, mais on doit traduire par le singulier, si l'on veut faire cadrer la traduction avec les faits. La raison pour laquelle *ečiges* est au pluriel est, à mon avis, le voisinage du mot *kö'üd*, pluriel de *kö'ün* " fils ". Cet emploi du pluriel constitue donc une espèce de contamination morphologique par laquelle la pluralité est attribuée aussi au premier terme de l'énumération. Le mot *ečiges* bien que morphologiquement un pluriel ne l'est pas sémantiquement.

La même expression *ečiges kö'üd* se retrouve employée de la même façon au § 149, où est raconté l'enlèvement de Tarγutai-kiriltuγ par Širgü'etü accompagné de ses deux fils Alaγ et Naya'a. Il y est dit: *Naya'a-yin ene üge ečiges kö'üd ǰöbšiyeldüǰü*, mots que M. Haenisch a traduit correctement par " Diesem Worte Naya'as stimmten Vater und Söhne zu " (p. 49), tandis que Pelliot les rend moins exactement par " Les pères et les fils ayant approuvé ces paroles de Naya'a " (p. 172). Quant à M. Kozin, il a tourné la difficulté et traduit: " Rodnye soglasilis' s predloženiem Nayaa " [" La parenté consentit à la proposition de Nayaa "] (p. 121), traduction indéfendable.

Je traduis le passage du § 146 comme suit: " Le fait d'avoir jeté à terre le lourd bois qui était à [mon] cou et d'avoir éloigné le bois constituant la cangue qui était à [mon] collet, fut un bienfait de vous, père et fils ".

XXII. — J̌ebe étant venu, ensemble avec Sorqan-šira, se rallier à Čingis, ce dernier leur demande qui, à la bataille de Köyiten, a blessé au cou son destrier.

§ 147 . . . *Tede niru'un de'ere-če sumun ireǰü minu ǰebelegü aman čaγān qula-yin aman niri'u* (60) *inu quγu* (61) *ken qarbula'a a'ula de'ere-če.*

Cette question de Čingis a été traduite comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 119): " . . . s gornogo kryaža leteli v nas strely. Ne znaete li, kto eto prostrelil togda šeïnyï pozvonok moemu belomordomu savrasomu boevomu konyu? S gory-to ". [" Du haut de la croupe de la montagne des flèches volèrent sur nous. Ne savez-vous pas qui est celui qui alors perça d'une flèche une vertèbre du cou à mon destrier rouan au museau blanc? Du haut de la montagne ".]

Haenisch (p. 46): ". . . da kam vom Bergrücken herab ein Pfeil, der zerschmetterte meinem weissmäuligen braunen Streitross das Schlüsselbein. Wer hat da vom Berge herab geschossen? "

Pelliot (p. 170) ". . . du haut de cette colline une flèche est venue qui a brisé les os du cou de mon [cheval] armé, l'alezan à la bouche blanche; qui a tiré de sur la montagne? "

Ce qui dans ce passage-ci a fait difficulté, c'est l'expression *aman niri'u* glosée par les mots 鎖子骨 *souo tzeu kou.* M. Kozin et Pelliot la traduisent, le premier par " vertèbre du cou ", le second par " os du cou ", tous les deux rendant par là le 項骨 *hiang kou* " os du cou, os de la nuque " de la traduction continue, sans préciser de quel os du cou il s'agit. M. Haenisch traduit le terme par " Schlüsselbein ", malgré la traduction continue qui s'oppose à cette interprétation. Il est vrai que présentement dans

(60) La forme *niri'u(n)* étant bien attestée tant dans l'*Hist. secr.* (§§ 147, 259) que dans le *Houa i i iu* (I, 8v), il n'y a pas de raison pour qu'on la corrige en *niru'u*, comme l'ont fait Pelliot (*nïru'u* p. 42) et Kozin (*niruu*, p. 240).

(61) Kozin (p. 240) a corrigé en *ququs*, Haenisch (*MNT*, p. 34) en *ḥuḥus*. Quant à Pelliot (p. 42), tout en écrivant *ququ*, il ajoute en note: " Lire *ququs* ou *ququru* ". Ces corrections n'ont pas de raison d'être, le mot *quγu*, adverbe de manière dont le sens est: " de façon à briser d'un coup ", étant attesté en mongol écrit et dans les dialectes vivants. Voir Saγang-sečen (Schmidt, p. 80, l. 13): *eme-yin köl-i quγu tasiγsan-dur* " comme d'un coup il brisa la jambe de la femme "; aussi *Dict. ord.*, p. 364a *jasu̜ χu̜gu̜* ᴅaši- " briser un os en frappant ". Le mss. d'Ulān-bātur écrit aussi *quγu* (Kozin, p. 361).

beaucoup de dialectes chinois le terme *souo tzeu kou* désigne la clavicule, et que c'est aussi cette signification que lui donnent la plupart des dictionnaires chinois et européens, à l'encontre du grand dictionnaire mandchou-mongol-chinois de 1780 où ce terme traduit le mot mongol *omuruu* (< **omuri'un*) " sternum " (*Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad üsüg γurban ǰüil-ün ayalγu neyilegsen toli bičig*, chap. 10. f. 73r), mais ici il ne peut désigner ni l'un ni l'autre de ces os, puisque la version continue dit " os du cou ".

C'est un fait connu que, dans les langues en général, les déplacements et flottements de sens sont particulièrement fréquents dans les noms désignant les diverses parties du corps. Nous en avons ici un exemple. Le terme *souo tzeu kou* a dans notre texte la même signification qu'il a encore actuellement dans le dialecte du 定邊縣 Ting pien hien (陝西 septentrional), laquelle, comme je l'ai constaté moi-même, est celle de " première vertèbre cervicale, atlas ". C'est bien là le sens du terme mongol *aman niri'u* qu'il traduit. Ce dernier terme correspond à kalm. *amn̥ nurγɒn*, mots que M. Ramstedt rend, sans préciser davantage, par " Hals ", et qu'il donne comme étant synonyme de *amn̥ küzǖn* (*Kalm. Wörterb.*, p. 281b), expression que nous trouvons citée sous le mot *küzǖn* dans le même ouvrage, p. 249a: *amn̥ küzǖn χatŋ̥ küzǖn*. Ces mots, que M. Ramstedt traduit d'une manière assez peu précise par: " der Teil des Halses vom Schildknorpel abwärts ", désignent proprement les deux premières vertèbres du cou: l'atlas et l'axis, comme nous le montre le dialecte ordos, où l'on a *amā̆ k'*ɯᴅžū " la première vertèbre cervicale, l'atlas " et *ɢa't'ṷ̌ k'*ɯᴅžū " la deuxième vertèbre cervicale, l'axis " (*Dict. ord.*, p. 434b). Cf. pour ce qui regarde le premier terme, la définition qu'en donne le dictionnaire explicatif mandchou-mongol *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 5, f. 70r: *Toluγai küǰügün-ü neyilelte-yin yasun-i aman küǰügü kememüi* " l'os situé au joint (m. à m. " l'os du joint ") de la tête et du cou, on [l']appelle *aman küǰügü* ". Cf. aussi kh. *amăn χùdzǖn* dans un texte publié par M. Poppe (*Proizvedeniya narodnoï slovesnosti Khalkha-Mongolov*, Leningrad, 1932, p. 111, l. 15).

Quant à la robe du cheval de Činggis, les trois traducteurs ont rendu le mot *qula* de trois manières différentes: " rouan " (Kozin), " braun " (Haenisch), " alezan " (Pelliot). Un *qula*, mot qui

dans la traduction interlinéaire est rendu par 黃馬 *houang ma* " cheval jaune ", est proprement un cheval à robe fauve qui a la crinière et la queue noires, une bande noire couvrant l'échine. Cf. *Dict. ord.*, p. 365b; *Kalm. Wörterb.*, p. 195b. La glose *houang ma* est donc une définition incomplète, de même que celle que nous trouvons dans le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig* (f. 89 r) : 黑鬃黃馬 *he tsoung houang ma* " cheval jaune à crinière noire ". Une définition plus complète est donnée par le *Manǰu ügen-ü toli bičig* (vol. 20, f. 15 v) : *Del segül baraγan beye sirabturqan mori-yi qula mori kememüi* " un cheval dont la crinière et la queue sont de couleur sombre et dont le corps est un peu jaunâtre, on [l']appelle *qula mori* ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Du haut de ces croupes vint une flèche; qui [donc], du haut de la montagne, a tiré de façon à briser la première vertèbre cervicale à mon destrier *qula* à la bouche blanche? "

XXIII. — Le vieux Širgü'etü des Ničügüd Ba'arin, avec ses deux fils, Alaγ et Naya'a, ayant enlevé Tarγutai-kiriltuγ, chef des Tayiči'ud, l'avaient fait monter dans une charrette et s'étaient mis en route pour aller le livrer à Činggis. Avant qu'ils fussent arrivés à destination, les fils et frères de Tarγutai-kiriltuγ les rattrapèrent et s'apprêtèrent à enlever de force le prisonnier. Alors le vieux Širgü'etü monta à son tour sur la charrette, se mit à califourchon sur Tarγutai-kiriltuγ, qui était étendu sur le dos, et, ayant sorti un grand couteau pour lui couper la gorge, il lui dit:

§ 149 . . . *Kö'ün de'üner činu čimayi bulǰu abura ireba. Čimayi qan-iyan γardaba ke'en ese teki ala'asu qan-iyan γardaba ke'en alaγu gü; ala'asu teki mün gü alaγdaγu gü bi; mün ele üküküi-dür-iyen dere abun üküsü.*

Voici comment les trois traducteurs ont rendu ce passage:

Kozin (p. 120) : " Tvoi synov'ya i brat'ya sobirayutsya otbit' tebya. Mne vse ravno propadat'. Ne ub'yu tebya iz strakha podnyat' ruku na svoego prirodnogo khana, tak menya ub'yut vse že za podnyatie ruki na svoego khana. A ub'yu — tak mne tože smert'. A raz vse ravno umirat', tak umru-ka lučše na poduške! " [" Tes fils et [tes] frères se préparent à t'enlever. De toute façon je suis perdu. Je ne te tuerais pas par crainte de porter la main sur celui

qui de naissance est mon khan, qu'on me tuerait tout de même pour avoir porté la main sur mon khan. Je te tuerais, que ce serait encore pour moi la mort. Et comme en tout cas il faut mourir, je mourrai préférablement sur un coussin ".]

Haenisch (p. 48): " Da kommen deine Söhne und jüngeren Brüder, dich uns wieder zu entreissen. Nachdem ich mich nun einmal an dir, meinem Herrn, vergriffen habe, wird man mich, auch wenn ich dich nicht getötet habe, doch töten, weil ich mich an meinem Herrn vergriffen habe. Und wenn ich dich töte, werde ich ebenso gut getötet werden. Wo ich also in jedem Fall sterben muss, will ich wenigstens doch dich dabei als Kopfstütze nehmen ".

Pelliot (p. 171): " Tes fils et tes frères cadets sont venus pour te prendre et t'enlever. Qu'ils disent que j'ai porté la main sur mon *qan*, même si je ne l'ai pas tué, ou qu'ils disent que j'ai porté la main sur mon *qan* et que, pour ce qui est de le tuer, je l'aie tué, moi je serai en tout cas tué de même. Du moins par ta mort mourrai-je en emportant un coussin ".

Les trois traductions divergent à partir de la deuxième phrase. La version qu'a donnée Pelliot du reste du passage est indéfendable. Quant aux deux autres versions, concernant la deuxième phrase: *čimayi . . . alaγdaγu gü bi*, il faut faire observer que *čimayi* ne forme pas un groupe appositionnel avec *qan-iyan*, comme l'a pensé M. Haenisch (an dir, meinem Herrn), mais est l'object de *ese teki ala'asu*. C'est ce qu'a bien vu M. Kozin, bien qu'on ne puisse dire que sa traduction serre le texte de près.

Les mots *mün ele üküküi-dür-iyen*, qui signifient " au moment précis où je mourrai ", c'est-à-dire: " à ce moment-ci, quand tes fils et tes frères t'ayant délivré me mettront à mort ", n'ont été rendus exactement par aucun des traducteurs.

Je traduis tout le passage comme suit: " Tes fils et [tes] frères cadets sont venus pour t'enlever. Même si, me disant que j'ai porté la main sur mon souverain, je ne te tue pas, ils [me] tueront tout de même, disant que j'ai porté la main sur mon souverain; et si je [te] tue, je serai tué de même. Au moment précis où je mourrai, je mourrai en prenant un coussin."

L'expression *dere abun ükü-* " mourir en prenant un oreiller (un coussin) " se rencontre encore au § 154 à propos de l'extermination de la population mâle tatar par Činggis. Par suite d'une indiscrétion de Belgütei, les prisonniers tatar apprennent qu'on a décidé de les tuer. Ils disent alors entre eux: " *Gü'ün tutum qančun-dur-iyan kituγai qančulaǰu dere abun üküye* ". " Que chacun cache dans sa manche un couteau et mourons en prenant

un coussin (un oreiller)". "Mourir en prenant un coussin (un oreiller)" veut dire: "par anticipation venger sa propre mort en tuant au moment de mourir un ennemi, qui pourra servir de coussin (d'oreiller), c'est-à-dire avec lequel on pourra être enterré et sur le cadavre duquel on pourra être couché comme sur un coussin (un oreiller)".

L'origine de l'expression *dere abun ükü-*, qui dans notre texte est employée au sens figuré, semble être la coutume funéraire mentionnée par Jean du Plan Carpin dans son *Ystoria Mongalorum*: "Alius est etiam modus sepeliendi quosdam majores. Vadunt in campo occulte et ibi gramina removent cum radicibus, et faciunt foveam magnam, et in latere illius fovee faciunt unam foveam sub terra, et illum servum quem habet dilectum ponunt sub eo. Qui jacet tam diu sub ipso quod incipit quasi agonizare, et deinde extrahunt eum ut valeat respirare, et sic faciunt ter. Et si evadit, est postea liber et facit quicquid placuerit ei, et est magnus in statione ac inter parentes illius. Mortuum autem ponunt in fovea, que est in latere facta, cum hiis que superius dicta sunt" (A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, vol. I, p. 43).

A propos de la même expression citons aussi un texte de l'*Altan tobči* (fin des Ming) dans *Čadig*, pp. 76-77, où nous voyons des cadavres servir effectivement de "coussin" et d'oreiller" à un autre cadavre: "*Tegünü qoyina qaγan Ili Dili qoyar köbegün-tei Γorlad-un Aγbolad [Baγbolad] qoyar nökür-tei tabuγula-yi bariǰu, Orčin-u Čiger degere mečin ǰil-dür Tayisung-qaγan Γorlad-un Čibdan-i γar-tur tengri bolba. Qan oro saγuǰu arban tabun on boluγsan aǰuγu. Aγbolad Baγbolad qoyar-un aqa Mendü-örlüg ayil-dur qonuγsan aǰuγu. Qulaqan Qar[a]qan neretü qoyar mori inu ǰöngleǰü sanaγa aldan γaǰar čabčilaǰu bayiba. Morin-iyan sanaγa aldaγsan-i medeǰü Mendü-örlüg ügülerün: Qour-tan-i yabuqui-dur eyimü belge geǰü. Mendü-örlüg örlüge bosuγad qaγan-i temečibe. Kürküi-yin urida qaγan-i qoyar degüü-tei-i qoroγoba. Mendü-örlüg qaγan-i terigün-dür nigen degüüben der[e]legülbe; köl-dür nigen degüüben dere kin ongγolaba.*" "Après cela, [Čibdan] s'empara du qaγan et de ses deux fils, Ili et Dili, ainsi que d'Aγbolad [et Baγbolad] des Γorlad, [ses] deux compagnons, de tous les cinq; à [l'endroit nommé] Orčin-u Čiger,

l'année du singe, Tayisung-qaγan mourut (m. à m. " devint *tengri* [= dieu] ") de la main de Čibdan des Γorlad. Il avait été sur (m. à m. " assis sur ") le trône royal pendant quinze ans. Mendü-örlüg (62), frère aîné d'Aγbolad et de Baγbolad, passait la nuit [qui précéda le meurtre] chez une famille. Ses deux chevaux nommés Qulaqan (= le petit Qula) (63) et Qaraqan (= le petit Noir) (64), annonçant l'avenir, tout en poussant des soupirs, s'étaient mis à gratter le sol des pieds de devant. Mendü-örlüg s'étant aperçu que ses chevaux poussaient des soupirs, dit: ' Qu'il se produise un tel présage, c'est que des [gens] pervers sont en route '. (65) Mendü-örlüg s'étant levé le matin se dirigea en hâte vers le qaγan. Avant qu'il arrivât, [Čibdan] avait déjà tué le qaγan et les deux frères cadets [de Mendü, Aγbolad et Baγbolad]. Mendü-örlüg, [du cadavre] d'un de ses frères cadets fit un oreiller pour la tête du qaγan, et [du cadavre] de l'autre de ses frères cadets faisant un coussin pour les pieds il ensevelit [le qaγan] ".

XXIV. — Après l'anéantissement des Tatar, quand Činggis eut pris pour lui une des filles de Yeke-Čeren, qui avait nom Yesügen, celle-ci dit à Činggis:

§ 155 . . . *Qahan soyurqa'asu namayi gü'ün-e bodo-da bolγaǰu asaramu. Nadača egeči Yesüi neretei nadača de'ere; qan gü'ün-e ǰoqiqui aǰi'ai ǰe.*

Ces paroles de Yesügen ont été traduites comme suit:

Kozin (p. 124): " Kagan možet počtit' i menya svoim popečeniem i sdelat' nastoyaščeï khanšeï, esli budet na to ego kaganskaya milost'. No ved' bolee

---

(62) *Örlüg* est un titre. Le sens en est " valeureux, violent ". Cf. *Hist. secr.* § 201 *örlü'üd* (plur. de **örlüg*) 豪強每 *hao k'iang mei* " les valeureux, les violents ". Ce pluriel fonctionne à présent, sous la forme de *örlǖt*, comme nom de clan chez les Ordos (*Ordosica, Les noms de clan chez les Mongols Ordos*, p. 35).

(63) *Qula* " fauve à crinière et queue noires, une bande noire couvrant l'échine."

(64) *-qan* est le suffixe du diminutif. Dans ces deux noms de chevaux *-qan* comporte une nuance de tendresse.

(65) Les soupirs d'un cheval présagent qu'un malheur arrivera à son maître. Voir le conte intitulé Džügīn Mergen dans *Folkl. ord.*, p. 54.

menya dostoïna byt' khanšeï moya staršaya sestra, po imeni Esuï." [" Le kagan peut m'honorer de sa sollicitude et faire [de moi] une vraie reine si le kagan le veut bien. Mais ma soeur aînée qui a nom Esui est plus digne que moi d'être reine ".]

Haenisch (p. 53): " Der Kaiser war so gnädig, mich zum Mannesgut zu machen. Besser als ich aber ist meine ältere Schwester Yesüi mit Namen. Sie ist für einen König geeignet ".

Pelliot (p. 176): " Le *qan*, dans sa faveur, prend soin de moi et me pourvoie [*sic*] de gens et de choses. Mais j'ai une soeur aînée, appelée Yäsüi, et qui convient au *qan* encore bien mieux que moi ".

Aucune de ces trois traductions n'est exacte. Faisons d'abord observer que l'expression *-a* (*-da*) *bolγa-* veut dire " regarder comme, compter pour ", comme nous le voyons p. ex. dans les passages suivants: § 11 *abaγa-yu'an uruγ-a ülü bolγan* " ne regardant pas leur oncle comme étant de la famille " — le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 322) a ici *abaγa-yuγan uruγ-a ülü toγan* " ne comptant pas leur oncle parmi [les membres de] la famille —; § 33 *tere üge inu ya'un-a* (66) *ber ese bolγaba* " [son frère aîné] n'attacha aucune importance à ces paroles " (m. à m. " ces paroles de lui, il ne les regarda pas même comme quoi " [= pas même comme quelque chose]). (67) Cf. aussi § 131, où nous voyons les mots *ya'un-a ba ülü bolγan* " ne le regardant pas même comme quelque chose " rendus dans la version continue par 也不以爲事 " et il n'y attacha pas d'importance ". (68) A comparer aussi inscr. sino-mongole de 1335, l. 43 *tede dayin-a sirγadabasu ükükü̈iben yaγun-a ba ese bolγaǰuγui* " When he was wounded by those enemies, he made nothing of the fact that he might die ". (69)

Les mots *namayi gü'ün-e bodo-da bolγaǰu asaramu*, que les

(66) L'édition de Ie Te-houei a ici fautivement 訥 *nu* (*-n-u*) au lieu de 納 *na* (*-n-a*). Celle de la Commercial Press a la bonne leçon.

(67) Alors que le passage du § 11 a été rendu correctement par les trois traducteurs, celui du § 33 l'a été inexactement: Kozin (p. 82): " ne ponyal, k čemu eti ego slova " [" [son frère aîné] ne comprit pas le but de ces paroles "]; Haenisch (p. 5) " [Sein Bruder] konnte aus diesen Worten von ihm nichts machen "; Pelliot (p. 125) " [son frère aîné] ne sut que faire de ces paroles ".

(68) Pelliot traduit correctement: " n'y attacha aucune importance " (p. 160). Haenisch et Kozin traduisent inexactement, le premier par " ohne irgend etwas zu tun " (p. 37), et le second par " nikak ne otvetil na etot udar " [" ne répondit d'aucune façon à ce coup "] (p. 112).

(69) F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1335 in memory of Chang Ying-jui*, *HJAS*, 13 [1950] 1-2, p. 102.

trois traducteurs ont rendu de trois façons différentes, sont proprement des paroles par lesquelles Yesügen se déprécie devant Činggis. Je les comprends comme suit: " me regardant comme un être humain et un objet [valant la peine d'être gardé], [l'empereur] prendra soin [de moi] ".

Quant à la deuxième phrase du passage, les deux premiers traducteurs l'ont traduite comme si le texte portait *egeči minu* " ma sœur aînée ": " moya staršaya sestra " (Kozin) ; " meine ältere Schwester " (Haenisch). Or, le texte dit *nadača egeči* " plus âgée que moi (dit à propos d'une sœur) ". Ici le mot *egeči* est employé adjectivement et *nadača* est terme de comparaison. Cet emploi en fonction d'adjectif du substantif *egeči* s'observe aussi dans les dialectes vivants. P. ex. ord. *naᴅās arwã nasu̯ ege'tš'i* " elle a dix ans de plus que moi " (dit à propos d'une sœur aînée ou d'une autre femme) (*Dict. ord.*, p. 231b). Le sujet de la proposition dont *de'ere* est le prédicat est *Yesüi neretei* " celle qui a nom Yesüi ". Ce sujet est déterminé par l'épithète *nadača egeči.*

Le mot *de'ere* a été pris par M. Kozin et par Pelliot pour un adverbe modifiant le verbe *ǰokiqui.* Je crois que c'est avec raison que M. Haenisch le regarde comme un adjectif. La traduction interlinéaire le rend par 高 *kao* " haut ", et, bien qu'on ne puisse toujours tirer des conclusions bien sûres de la version continue pour ce qui regarde la manière dont le texte mongol doit être compris, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer que cette version aussi suggère que *de'ere* n'est pas adverbe mais adjectif: Elle dit en effet: 我有姐姐名也遂顏色又美.可以配皇帝 " J'ai une sœur aînée; son nom est Ie souei; elle est plus belle [que moi]; elle peut convenir à un empereur ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Si l'empereur daigne m'accorder sa faveur, il prendra soin [de moi], me considérant comme un être humain et un objet [valant la peine d'être gardé]. Celle qui a nom Yesüi, sœur plus âgée que moi, est meilleure que moi. Elle convient à un qan."

XXV. — Le chroniqueur dit dans les termes suivants comment Yesüi, qui avait été recommandée par sa sœur cadette Yesügen, devint à son tour épouse de Činggis:

§ 155 . . . *Yesügen qatun-u üge-tür adali boldaǰu Činggis-qahan oyin-dur-iyan oro'ulǰu Yesüi qatu[n-i]* (70) *abču ǰerge-tür sa'ulba.*

Voici comment les trois traducteurs ont traduit ces mots:

Kozin (p. 124): " Ona očen' ponravilas' Čingis-khanu, tak kak byla imenno takoï, kak ee opisala Esugan-khatun, i on prinyal k sebe Esuï-khatunu i vozvel ee v supruženskiï san ". [" Elle plut beaucoup à Čingis-khan, car elle était précisément telle que l'avait décrite Esugan-khatun, et il accepta pour lui Esui-khatun et l'éleva à la dignité d'épouse ".]

Haenisch (p. 54): " Als Tschinggis Chan sah, dass Frau Yesugan ihm das Wort gehalten hatte, freute er sich in seinem Herzen. Er nahm die Frau Yesui und liess sie auf dem Ehrenplatz sitzen ".

Pelliot (p. 177): " Comme Yäsüi-qatun était bien conforme aux paroles de Yäsügän-qatun, Činggis-qahan la fit entrer dans sa pensée, la prit et la fit asseoir à son côté ".

Les mots *Yesügen qatun-u üge-tür adali boldaǰu* ont été rendus d'une manière inexacte par M. Haenisch. Le sujet de *boldaǰu*, quoique non exprimé, est bien Yesüi-qatun, comme l'ont compris M. Kozin et Pelliot.

Oyin-dur-iyan oro'ul- m. à m. " faire entrer dans son affection " = " prendre en affection ". Cf. § 66 *oyin-tur-iyan oro'ul-*, où il s'agit de Yesügei voyant pour la première fois Börte, la future épouse de son fils Temüǰin. Ici l'expression doit être traduite par " faire entrer dans sa pensée " = " être content de, être charmé ". Cf. mo. *oyisiya-* " faire cas, être satisfait, se réjouir " (Kowalewski, p. 330a).

J̌erge-tür sa'ulba. Ces mots ont été traduits de trois façons différentes: " l'éleva à la dignité d'épouse " (Kozin); " liess sie auf dem Ehrenplatz sitzen " (Haenisch); " la fit asseoir à son côté " (Pelliot). De ces trois traductions, seule celle de M. Kozin rend le sens du mongol, bien qu'on ne puisse dire qu'elle serre de près le texte. Ce dernier doit être rendu par " [la] fit s'asseoir dans la série ", c'est-à-dire que Čingis le fit prendre place parmi ses épouses. A rapprocher le passage du § 208: *ebür-tür köl-tür oroγsan ǰerge-tür ǰergelen ba'uγsan čimayi* " toi qui es ' entrée dans

(70) La traduction interlinéaire écrivant 娘子行, il est clair que le caractère 泥 *ni* (*-n-i*) a été sauté. M. Kozin et Pelliot ont aussi restitué en *qatun-i*. C'est d'ailleurs aussi la leçon du mss. d'Ulān-bātur.

[mon] sein et dans [mes] jambes' (= qui es ma femme) et qui es 'descendue' prenant place dans la série (= qui le jour où tu es devenue ma femme as pris place parmi les épouses impériales)." Au mot *ǰerge* correspond dans la version continue l'expression 夫人次序 *fou jen ts'eu siu* "la série des femmes de deuxième rang". Le mss. d'Ulān-bātur a *ebür-tür köl-dü oroγsan, ǰerge-dür ǰergelen saγuγsan čimayi* "toi qui es 'entrée dans [mon] sein et dans [mes] jambes' et es assise ayant place dans la série [des épouses impériales]" (Kozin, p. 374).

Je traduis donc le passage qui nous occupe comme suit: "Comme elle (= Yesüi-qatun) était conforme à ce qu'en avait dit (m. à m. "aux paroles de") Yesügen-qatun, Čnggis-qahan la prenant en affection prit Yesüi-qatun [pour femme] et la fit prendre place (m. à m. "s'asseoir") dans la série [des épouses impériales]." (71)

XXVI. — Senggüm, fils d'Onq-qan, machinant la perte de Činggis, avait envoyé un émissaire à son père pour l'amener à ces vues. N'y ayant pas réussi, il se rend en personne auprès de son père et lui dit:

§ 167 . . . *Bel čimayi edüi büküi čaγ-tur bidan-i ya'un-a ber ülü bolγan buyu. Ünen ber qan ečige-yen čimayi čaγa'an-a sača'asu qara-da qaqa'asu Qurčaqus-buyiruγ-qan ečige-yin činu ǰoban edüi quriyaǰu aγsan ulus-i činu mana'u medegülgü, ken-e ber yekin mede'ülgü.*

Ces paroles de Senggüm ont été rendues comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 128): "Uže i teper', kogda ty takov, kakov est', nam ničego ne pozvolyaetsya. Kogda že na samon dele ty, gosudar' moï i roditel', 'belomu pokropiš', černomu zapretiš', nam li budet vveren ulus tvoï — ulus, s takimi trudami cobrannyï tvoim roditelem, Khurčakhus-Buirukh-khanom? Komu že i kak budet peredan ulus?" [" Déjà à présent, quand tu es tel que tu es, il ne nous est rien permis. Quand en réalité toi, mon souverain et père, 'tu aspergeras au blanc et défendras au noir', est-ce que ton ulus sera confié à

(71) Dans les "Tables des impératrices et femmes de second rang" du *Iuen cheu* (chap. 106), Yesüi-qatun s'appelle 也速 Yesü. Elle est citée la première parmi les impératrices attachées au troisième *ordo* (= palais). Yesügen est citée la première parmi celles attachées au quatrième *ordo*.

nous — l'ulus rassemblé au prix de tels labeurs par ton père Khurčakhus-Buirukh-khan? A qui et comment sera remis l'ulus? "]

Haenisch (p. 58): " Sogar während du noch am Leben bist, lässt er uns nicht gelten. Wird er aber wirklich, wenn du, sein Vater und König, einmal alt geworden bist, dann dein von deinem Vater Churtschachus buiruch Chan mit so viel Mühe zusammengebrachtes Volk uns zur Regierung geben? Wie wird er es irgend jemand zur Regierung geben! "

Pelliot (p. 181): " Aussi longtemps que tu resteras ici, on ne nous y comptera pour rien. Si pour de bon on te perce par le [jour] blanc ou qu'on t'étouffe dans le noir, toi, le *qan* mon père, est-ce par moi que tu feras gouverner ce peuple rassemblé avec tant de peine par ton père Qurčaqus Buyïruq-qan; [ou alors] par qui le feras-tu gouverner? "

Aucune de ces traductions n'est exacte, mais c'est celle de M. Haenisch qui est la moins défectueuse. Il n'y a proprement qu'un passage difficile dans cette partie du § 167 et aucun des trois traducteurs n'en a saisi le sens. Ce sont les mots *čaγa'an-a sača'asu, qara-da qaqa'asu.* M. Haenisch les rend par " wenn du einmal alt geworden bist ", ce qui traduit les mots 若...老了呵 de la version continue, mais n'est pas une traduction du texte mongol. M. Kozin a pris *sača-* pour *saču-* " asperger " et *qaqa-* pour *qaγa-* " empêcher ", tandis que Pelliot, en traduisant *sača-* par " percer ", a pensé que 搶 *ts'iang* " enlever de force ", qui glose *sača-* est fautif pour 槍 *ts'iang* " frapper avec la pointe d'une arme ". En outre il a donné un sens transitif au verbe *qaqa-*, qui proprement est un verbe intransitif.

En réalité, le mot *sača-* est une autre forme de *čača-* " s'engouer en buvant ". Cf. mo. *čača-* " s'engouer " (Kowalewski, p. 2104a), Kalm. *tsats*ᵇ- " sich beim Trinken verschlucken " (*Kalm. Wörterb.*, p. 423a); ord. ᴅža'tš'a- *id.* (*Dict. ord.*, p. 189b). Pour l'alternance *s-* ~ *č-*, cf. mo. *saču-* ~ *čaču-* " asperger ", *soči-* ~ *čoči-* " tressaillir de frayeur ", etc. Bien que la forme *sača-* soit justifiable, nous avons ici indubitablement affaire à une altération du texte original. Vu qu'il s'agit ici d'un passage allitéré, le chroniqueur doit avoir écrit *čačabasu*, comme le prouve d'ailleurs le mss. d'Ulān-bātur, qui a la leçon *čaγan-a čačabasu* (Kozin, p. 369).

Il faut aussi faire observer, quant à la traduction interlinéaire, que le caractère 搶 *ts'iang* " enlever de force ", qui est aussi la leçon de l'édition de la Commercial Press, est indubitablement

fautif pour 嗆 *ts'iang* " tousser par suite d'un engouement, s'engouer ". (72)

Quant au mot *qaqa-*, qui est glosé par 噎 *ie* " obstruction du gosier, ne pouvoir avaler de la nourriture ", cf. mo. *qaqa-* " s'étouffer " (Kowalewski, p. 731b), kalm. *χaχ*ᵇ- " ersticken (biem Essen) " (*Kalm. Wörterb.*, p. 161a), ord. *g̹aχa-* " s'engouer " (*Dict. ord.*, p. 287a). Dans le *Mukaddimat al-Adab* (p. 291a) nous trouvons la phrase *qaqaba ide'ēn qōlai̯[du]* " la nourriture lui resta dans le gosier ". (73)

Il est donc clair que les mots *čaγa'an-a sača-* doivent se traduire par " s'engouer au blanc " et *qara-da qaqa-* par " s'obstruer le gosier au noir ". Je ne doute pas qu'il faille entendre ici par *čaγa'an* " blanc " la boisson, c'est-à-dire le koumys et les autres produits liquides du lait, lesquels encore à présent sont désignés chez les Ordos par le terme collectif *tš'īᴅes tš'ǟᴅas* (*Dict. ord.*, p. 701a), mots dérivés, le premier de *tš'ī-* (= mo. *čeyi-*) " devenir blanc ", et le second de *tš'ǟ* (= mo. *čayi-*) " être ou devenir blanc ". (74) D'où il suit que *qara* " noir " doit désigner la nourriture solide, principalement la viande. Cf. ord. *χara maχa* " viande qui n'a point de graisse " (*Dict. ord.*, p. 337a), kalm. *χar*ᵇ *maχᴅn* " dickes, muskulöses Fleisch ohne Fett " (*Kalm. Wörterb.*, p. 168a).

(72) Le mot *ts'iang* au sens de " s'engouer " s'entend encore à présent dans les dialectes, p. ex. dans ceux du Chen si (陝西) septentrional: *ma ts'iang le chouei la* 馬嗆了水了 " le cheval s'est engoué en buvant de l'eau."

(73) Bien que M. Kozin (p. 369) écrive *χara-da χaγabasu*, il est évident que dans le mss. d'Ulān-bātur il faut lire *qara-da qaqabasu*.

Les deux vers allitérés de ce passage n'ont pas été compris par Altanwačir et ont été restitués par lui en *čaγan-a sačubasu qara-du qaγabasu* (p. 81). Bökekešik a compris mais a changé le texte sans raison: *čaγan-a ǰanggirabasu qara-dur qaqabasu* (p. 130). Le mot *ǰanggira-* " s'arrêter (dans la gorge) " (Kowalewski, p. 2244) est un synonyme de *čača-*. Il est connu aussi en ordos: ᴅ*žaŋgira-* " s'engouer " (*Dict. ord.*, p. 186a) et en monguor: ᴅ́*žiaŋ*ɢ*irā-* id. (*Dict. mongr.-fr.*, p. 81).

(74) Cf. aussi ord. *tš'ag̹ān* ɪᴅ*ē*, terme désignant les produits du lait en géneral, toute espèce de laitage — m. à m. " aliments blancs " (*Dict. ord.* p. 377b), ainsi que ord. *tš'igē* " koumys fait avec du lait de jument ", *tš'ag̹ā* " babeurre bouilli " (*Dict. ord.*, pp. 690b, 702a), kalm. *tsǟdm̥*, *tšīdm̥*, *tšīdmə*ɢ, appellations désignant plusieurs espèces de produits liquides du lait (*Kalm. Wörterb.*, pp. 425a, 443a), mots qui tous sont des dérivés de bases dont la signification fondamentale est " blanc ", " être blanc ".

Dans notre texte nous rencontrons deux fois le mot *edüi* " autant que ceci ". Ce dernier est un adverbe modifiant la première fois le verbe *büküi* " exister ", ici: " être en vie ", et la seconde fois le verbe *quriyaǰu a-* " être rassemblant, rassembler ". Le premier *edüi* n'a été rendu d'une manière tout à fait satisfaisante par aucun des trois traducteurs, et le second a été rapporté par tous les trois au mot *ǰoban* " souffrant ", bien que la syntaxe mongole ne le permette pas.

Les mots *qan ečige-yen čimayi* doivent être traduits par " toi, son père-qan " et non comme le font M. Kozin (" toi, mon souverain et père ") et Pelliot (" toi, le *qan*, mon père "). La traduction de M. Haenisch " du, sein Vater und König " est correcte. Ong-qan en tant que *anda* " frère par serment " de Yesügei était en effet appelé " père " par Činggis. Notons que *čimayi*, bien que sujet de *sača'asu, qaqa'asu*, est un accusatif. Pareille construction n'est pas rare. Cf. § 192 *manaγari inu bidan-i šülen ide'esü* " le lendemain matin quand nous mangeons la soupe ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Même au temps où tu es [encore] si bien en vie (m. à m. " où tu es en vie autant que ceci "), il (= Činggis) ne nous compte pour rien. Vraiment quand toi, son père-qan, tu t'engoueras au ' blanc ' et t'obstrueras le gosier au ' noir ', tes peuples que ton père Qurčaqus-buyiruγ-qan a laborieusement rassemblés en si grande quantité, les laissera-t-il gouverner par nous? Par qui et comment les laissera-t-il gouverner? "

Senggüm veut dire que, puisque Činggis témoigne déjà d'un si grand mépris envers Ong-qan, bien que celui-ci soit encore dans toute sa force, il est à craindre qu'il ne lui enlève ses sujets, une fois qu'Ong-qan aura atteint l'extrême vieillesse, " temps où l'on s'engoue en buvant les produits du lait et s'obstrue le gosier en mangeant de la viande ".

(A suivre)

SUR QUELQUES PASSAGES DE L'*HISTOIRE SECRÈTE DES MONGOLS* *

Antoine Mostaert
Arlington, Virginia

(Suite)

XXVII. — Après que les chefs kereyid eurent décidé de s'emparer par surprise de Činggis, un d'eux, Yeke-Čeren, rentra chez lui et raconta l'affaire à sa femme. Badai, un des gardiens de chevaux, ayant entendu la conversation de Yeke-Čeren avec sa femme, la rapporta à son compagnon, Kišiliγ. Ce dernier alla écouter à son tour. A ce moment:

§ 169 *Čeren-ü kö'ün Narin-ke'en γada sa'uǰu sumud-iyan hürün* (75) *sa'uǰu ügülerün: Tuγar bida ya'u ke'eldüle'ei.* **Kele-***ben abdaqun,* **ken-***ü ama idqaqun ke'eǰü'üi.*

Les trois traducteurs ont rendu ce passage comme suit:

Kozin (p. 129): " Na dvore u dvereï sidel Cerenov syn, Narin-Keen', i terpugom očiščal svoi strely. Sidit on i govorit: ' O čem daveča šla u nas reč'? Komu by eto zavyazat' boltlivyï yazyk? ' " [" Dans la cour, près de la porte, était assis le fils de Ceren, Narin-Keen, et avec une lime il nettoyait ses flèches. Il est assis et il dit: ' De quoi tantôt avons nous parlé? A qui faudrait-il lier la langue loquace? ' "]

Haenisch (p. 59): " Da sass Tscherens Sohn Narin keyen draussen. Er sass und wetzte seine Pfeile und sprach dabei: ' Was haben wir eben miteinander gesprochen? Unsere Worte konnten uns abgehört werden. Wem können wir den Mund verbieten? ' "

Pelliot (p. 182): " Le fils de [Yäkä-]Čärän, Narïn-Kä'än, était assis au dehors à polir ses flèches et dit: ' Sur ce que nous venons de dire ensemble, c'est à se (76) couper la langue et à arrêter la bouche de quiconque '."

Comme on le voit aux traductions, les mots qui ont fait diffi-

(75) Cf. mo. *ürü-* " frotter, limer, polir " (Kowalewski, p. 586b); ord. ɯrɯ- " frotter, aiguiser, limer, émietter " (*Dict. ord.*, p. 763a); kalm. *ür-* " zerreiben, abreiben, feilen, raspeln " (*Kalm. Wörterb.*, p. 459b).

(76) Pelliot écrit en note: Te?

* [Editors' Note: The first part of this article appeared in the *HJAS* 13 (1950). 285-361.]

culté sont *Kele-ben abdaqun, ken-ü ama idqaqun*. Ils ont en effet été rendus de trois façons différentes: " A qui faudrait-il lier la langue loquace? " (Kozin) ; " Unsere Worte konnten uns abgehört werden. Wem können wir den Mund verbieten? " (Haenisch) ; " C'est à se couper la langue et à arrêter la bouche de quiconque " (Pelliot) .

Notons d'abord que la traduction de M. Kozin est indéfendable. Quant à celle de M. Haenisch, nous voyons que ce dernier auteur, au contraire des deux autres, entend le mot *kele* au sens de " paroles ". Il est vrai que le mot *kele* peut avoir cette signification, comme p. ex. au § 118: *tuγar-un J̌amuγa anda-yin kelelegsen kelen* " les paroles dites tout à l'heure par l'*anda* J̌amuγa "; mais il faut faire observer que dans l'expression *kele ab-* " prendre langue " du § 142, à laquelle M. Haenisch semble avoir pensé, le mot *kele* a le sens de " renseignements qu'on demande ", non de " conversation qu'on écoute secrètement ". On ne peut donc traduire *kele-ben abdaqun* par " Unsere Worte konnten uns abgehört werden ". Il n'y a pas à douter qu'il faille entendre dans notre passage le mot *kele* au sens de " langue, organe de la parole ". C'est ainsi aussi que l'a entendu l'auteur de la version chinoise continue. (Voir plus bas) .

Les paroles de Narin-ke'en *Tuγar bida ya'u ke'eldüle'ei. Kele-ben abdaqun, ken-ü ama idqaqun* sont, à mon avis, des paroles dites par dépit d'avoir commis une imprudence. C'est aussi de cette façon, semble-t-il, que Pelliot les a comprises (" c'est à se couper la langue ") . Narin-ke'en soupçonne que, par suite des propos inconsidérés que lui et ses parents ont échangés, les deux gardiens de chevaux ont appris le complot qui se trame contre Činggis. Il s'impatiente et reproche à lui-même et à ses parents cette imprudence, qu'il croit être une faute irréparable. Le sens général de ses paroles est: " Que nous sommes-nous dit tantôt? Il aurait mieux valu que nous eussions eu la langue coupée: alors nous n'aurions pas commis cette imprudence. A présent, qui pourrons-nous empêcher de rapporter ce que nous venons de dire? "

Je traduis donc le passage qui nous occupe comme suit: " Le fils de Čeren, Narin-ke'en, était assis au dehors. Etant assis à

polir ses flèches, il dit: ‘De quoi nous sommes-nous entretenus il y a un moment? On aurait dû nous arracher la langue (m. à m. “nous aurions dû subir l’enlèvement de notre langue”) [pour nous contraindre au silence; maintenant,] la bouche de qui empêcherons-nous [de parler]?’”

Faisons toutefois observer qu’à première vue la version chinoise continue, telle que nous la trouvons dans les éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press, ne permet pas l’interprétation que je viens de donner. Cette traduction continue porte: 恰纔咱說的話。這當取舌的家人每的口止當得誰。, mots qu’il faut traduire par: “Quant aux paroles que nous venons d’échanger, qui pourra arrêter la bouche de ces serviteurs auxquels il faudrait arracher (m. à m. “enlever”) la langue?” Si cette version chinoise rend vraiment le sens général du texte mongol, il faut voir dans les mots *kele-ben abdaqun* une menace indirecte à l’adresse des gardiens de chevaux: Narin-ke’en leur fait entrevoir ce que pourrait leur coûter une indiscrétion de leur part; et alors le texte *Tuγar bida . . . idqaqun* serait à traduire comme suit: “De quoi nous sommes-nous entretenus il y a un moment? On devra leur arracher la langue (m. à m. “ils devront subir l’enlèvement de leur langue”); [autrement] la bouche de qui empêcherons-nous [de parler]?”

A vrai dire, je ne crois pas qu’il faille comprendre le texte de cette façon. Il semble en effet plus naturel de supposer que le sujet de *abdaqun* est le même que celui de *idqaqun*, c’est-à-dire l’ensemble des personnes désignées par le pronom *bida* dans la phrase qui précède immédiatement, et je ne considère pas comme probable qu’il s’agisse de la langue des gardiens de chevaux, d’autant plus que le texte de la version continue sur lequel a travaillé l’auteur du 元朝秘史注 *Iuen tch’ao pi cheu tchou* est ici autrement ponctué, et partant à comprendre autrement, que celui que nous trouvons dans les éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press. Nous trouvons en effet, chap. 6, f. 17v, les paroles de Narin-ke’en ponctuées comme suit: 恰纔咱說的話。這當取舌的。家人每的口止當的誰。 et partant à traduire par: “Quant aux paroles que nous venons d’échanger, ceci [est une affaire où] l’on aurait dû [nous] arracher (m. à m. “enlever”) la langue; qui

arrêtera la bouche des serviteurs? " (77) Comme l'on voit, la version continue ponctuée de cette façon justifie l'interprétation que j'ai donnée en premier lieu. Que ce soit là le vrai sens du texte mongol, le passage correspondant du *Cheng ou ts'in tcheng lou* (*op. cit.*, f. 45r) semble l'indiquer à son tour: **聞之罵曰割舌者適我不言乎今事已然當禁誰口也** " Ayant entendu cela, [Narin] dit en maudissant: ' Si seulement on [nous] avait coupé la langue! alors nous n'aurions pas parlé! Maintenant que c'est arrivé (= que nous avons commis cette imprudence), de qui empêcherons-nous la bouche [de parler]? ' "

XXVIII. — Činggis averti par Badai et Kišiliγ du danger qui le menace s'enfuit avec ses gens dans la direction des monts Mau-ündür.

§ 170 *Teyin ügülegdeǰü Činggis-qahan Badai Kišiliγ qoyar-un üges büšireǰü — söni bö'ed — dergede'ün bükün itegelten-e kelen ki'ed könggelen ya'u ke-ben ge'ed buruilan — söni bö'ed — gödölba. Mau-ündür-ün gerü-'er gödölürün Mau-ündür-ün gerü-de Uriangqadai J̌elme-qo'a-yi itegeǰü qoyina-'an čaγdu'ulsun bolγan qara'ulsun talbiǰu gödölǰü; tere gödölügse'er manaγarši üdür düli naran kebeli'ülün Qalaqalǰid-eled gürčü üderin ba'uba. Üderidčü büküi-tür Alčidai-yin aγtas adu'ula'ulsun Čigidei Yadir ǰüyile ǰüyile noγo'an-tur aγtas-iyan adu'ulan yabuqui-tur qoyina-ča Mau-ündür-ün ebür-iyer Hula'an-buruqad da'arin ayisuqui dayin-u to'usun-i üǰeǰü dayin gürba ke'eǰü aγtas-iyan hülde'ed ireǰü; dayin gürba ke'egdeǰü, üǰe'esü Mau-ündür-ün ebür-iyer Hula'an-buruqad da'arin to'osun qarqaǰu (?γarγaǰu) Ong-qan tere nekeǰü ayisun aǰu'ui ke'eǰü, tende-če Činggis-qahan to'osun üǰe'ed aγtas-iyan bari'ulu'ad ača'alaǰu morilaba. Tedüi ese üǰe'esü gened büle'ei.*

Voici comment les trois traducteurs ont traduit le passage:

(77) Cf. ce que dit Pelliot à propos de la ponctuation du passage de la version continue correspondant au § 13 du texte mongol (Voir *Širolγa ~ širalγa*, *TP*, XXXVII [1944], p. 103, note 1). Ici aussi nous voyons que le texte de la traduction continue utilisé par Li Wen-t'ien n'a pas la même ponctuation que celui des éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press, mais est ponctué comme l'ancien mss. que possédait Pelliot (*Iuen tch'ao pi cheu tchou*, chap. I, f. 17r).

Kozin (p. 130): "Tak on byl preduprežden. Vpolne doveryaya Badayu s Kišlikhom, on v tu že noč' spešno postavil v izvestnost' samykh nadežnykh i blizkikh lyudeï svoikh, a sam v etu že noč' bežal, pobrosav vse, čto bylo pri sebe tyaželogo. Napravilsya on severnym lesistym sklonom Mau-undurskikh gor. V Mau-undurskom boru on ostavil pozadi sebya zaslon i raspoložil karaul pod načal'stvom Uryankhadaïskogo Čžel'me-goa, na kotorogo polagalsya vpolne, a sam dvinulsya dalee. Idya vse v tom že napravlenii, na drugoï den', kogda solnce sklonyalos' uže za polden', on doekhal do Kharakhalčžin-elet, gde i ostanovilsya otdokhnut' i pokormit' lošadeï. Na stoyanke tabunščik pri Alčidaïskikh merinakh, Čikitaï-Yadir vypasyvaya svoikh merinov, brodil s mesta na mesto v poiskakh lučšikh kormov. On-to i zametil pyl' nepriyatelya, kotoryï podkhodil sleduya čerez uročišče Ulaan-burkhat. Ubeždennyï, čto eto podkhodit nepriyatel', on totčas prignal svoikh merinov. Uznav ot nego o približenii nepriyatelya, stali vsmatrivat'sya. Okazalos', čto eto za nimi po pyatam sleduet s pogoneï Van-khan, stelya pyl' po severnomu lesistomu sklonu Mau-undurskikh vysot, čerez uročišče Ulaan-burkhat. Čingis-khan že, edva uvidav pyl', poïmal svoego merina, zav'yučil i uekhal. Ešče nemnogo — i bylo by pozdno." [" Ainsi il fut prévenu. Ayant pleinement confiance en Badai et Kišlikh, la même nuit, en hâte, il informa ses gens qui étaient sûrs et se trouvaient à proximité, et lui-même, encore cette nuit, s'enfuit, ayant jeté tout ce qu'il avait de lourd sur lui. Il fit route par le versant septentrional boisé des monts Mau-undur. Dans la forêt de pins du Mau-undur il laissa derrière lui un détachement de couverture et posta une garde sous le commandement de l'Uryankhadai J̌elme-goa, sur lequel il se reposait pleinement, et lui-même avança plus loin. Marchant continuellement dans la même direction, le second jour, au moment où le soleil s'inclinait déjà midi passé, il arriva à Kharakhalǰin-elet, où il s'arrêta pour se reposer et laisser manger un peu les chevaux. A l'endroit où l'on avait fait halte, le gardien des chevaux d'Alčidai, Čikitai-Yadir, faisant paître ses hongres, vaguait d'endroit en endroit à la recherche de meilleure nourriture [pour ses chevaux]. Il remarqua la poussière de l'ennemi qui approchait suivant de près par la région d'Ulaan-burkhat. Persuadé que c'était l'ennemi qui approchait, il se mit aussitôt à chasser devant lui ses hongres. Ayant été informés par lui de l'approche de l'ennemi, [les gens de Čingis] commencèrent à examiner. (78) Il fut avéré que c'était Van-khan qui leur était sur les talons avec des pousuivants, soulevant de la poussière sur le versant septentrional boisé des hauteurs Mau-undur, [et passant] par la région d'Ulaan-burkhat. A peine Čingis-khan eut-il vu la poussière, qu'il prit son hongre, se mit à imposer les charges et partit. Encore un peu et c'était trop tard."]

Haenisch (p. 61): "So wurde ihm gesagt, und Tschinggis Chan glaubte den Worten der Beiden Badai und Kischlich. Noch in der Nacht gab er den zuverlässigen Leuten seiner nächsten Umgebung Bescheid. Sich zu erleichtern, entledigten sie sich aller ihrer Sachen und machten sich noch in der Nacht auf die Flucht. Während sie an der Schattenseite des Gebirges Mao-undur dahinritten, schickte er Späher aus, indem er den Dschelme cho'a von den Uriang-

(78) En note: Poslali razvedku "ils envoyèrent [des gens] en reconnaissance".

chat auf den er sich verlassen konnte, zur Nachhut machte. Auf diesem Zug ritten sie weiter bis zum Mittag des nächsten Tages, bis die Sonne schräg stand, und machten dann bei dem Sande Chalachaldschit Halt zu einer Essensrast. Während sie rasteten, kamen Tschigidai und Yadir, von Altschidai mit der Hütung der Wallache beauftragt, und berichteten: 'Als wir unsere Wallache, jeder seines Weges, im frischen Grase weideten, sahen wir hinten den Staub des Feindes, der vor dem Mao undur über Hula'an buruchat daherkommt. Da wir uns sagten, dass der Feind kommt, haben wir unsere Pferde hergetrieben. Der Feind ist da!' Als man auf diese Meldung ausschaute, erblickte man in der Ferne Staub an der Vorderseite des Mao undur, bei Hula'an buruchat entlang, und sagte: 'Das ist Ongchan, der da hinter uns hergesetzt kommt!' Da liess Tschinggis Chan, als er den Staub gesehen, seine Pferde greifen und beladen und ritt ab. Hätten sie den Staub nicht gesehen, so wären sie überrascht worden."

Pelliot (p. 184): "Quand on lui eut parlé ainsi, Činggis-qahan, accordant créance aux paroles des deux, Badaï et Kïšïlïq, prévint cette même nuit les hommes de confiance qui se trouvaient près de lui, et s'allégeant, abandonnant tout ce qu'il avait, il se mit en mouvement et s'échappa dans la nuit. Avançant par l'arrière du Mau-ündür, il confia à l'Uriangqadaï J̌älmä-qo'a l'arrière du Mau-ündür, et laissant ainsi derrière lui une arrière-garde et établissant des postes de veilleurs, il avança. En avançant ainsi, le lendemain après-midi, quand le soleil s'inclinait, on arriva aux Qalaqalǰit-älät et on descendit de cheval pour y faire halte. Pendant qu'on faisait halte, Čïgïdaï et Yadïr, qui faisaient paître les chevaux d'Alčïdaï, alors qu'ils allaient faisant paître leurs chevaux au vert par groupes, aperçurent la poussière de l'ennemi qui arrivait par derrière en longeant les Hula'an-buruqat en avant du Mau-ündür. Disant 'L'ennemi arrive', ils vinrent en chassant [devant eux] leurs chevaux. Au mots de 'L'ennemi arrive', on regarda et on dit: 'C'est Ong-qan qui soulève de la poussière en longeant les Hula'an-buruqat en avant du Mau-ündür et qui s'en vient à notre poursuite'. Alors Činggis-qahan, ayant vu la poussière, fit prendre et charger les chevaux et monta à cheval. Avant même qu'on n'eût rien vu, [l'ennemi] arriva soudain."

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte mongol.

L'expression *kelen ki-*, que M. Haenisch a très bien traduite par "Bescheid geben" se rencontre encore au § 104. Il n'est donc pas nécessaire de corriger *ki'ed* en *ke'ed*, comme le propose M. Haenisch (*MNT*, p. 113).

Ya'u ke "effets, tout ce qu'on a avec soi, bagages, objets qui vous appartiennent". L'équivalent ordos est *jū̆ k'ū̆* (< *ja'u k'e'ü*). Voir *Dict. ord.*, p. 407a. Cf. F. W. Cleaves, *The sino-mongolian inscription of 1335 in memory of Chang Ying-jui*, *HJAS* 13[1950], p. 116, note 107. L'équivalent daghur est *ǰɛ̄̆'k'ɛ̄̆* "čto nibud'" [" quelque chose, n'importe quoi"] (N. N. Poppe, *Dagurskoe*

narečie, Leningrad, 1930, p. 82.) Ici nous voyons *ja'u* devenu *jε* sous l'influence de *ke*.

Gerü. Le mot est intéressant du point de vue sémantique. Lu *kerü* dans nos dictionnaires, il y est donné comme signifiant " bosquets ou forêts qui sont derrière les montagnes " (Kowalewski, p. 2514b) ; 山後密林 *chan heou mi lin* " forêt épaisse derrière une montagne " (*Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad üsüg γurban ǰüil-ün ayalγu neyilegsen toli bičig*, chap. 28, f. 28v). De son côté le dictionnaire explicatif mandchou-mongol *Manǰu ügen-ü toli bičig* (vol. 19, f. 33r) le définit comme suit: *Aγulan-u aru-yin eteged-tür iγču kü kü-iyer urγuγsan-i inu kerü kememüi; basa čaγdausu kememüi* " Ce qui sur le côté postérieur d'une montagne croît par groupes massifs on l'appelle *kerü*; on l'appelle aussi *čaγdausu* ". (79) Si nous comparons cette signification moderne du mot avec celle que le mot a dans l'*Hist. secr.*, nous constatons qu'elle a subi une modification. En effet dans notre texte le mot est glosé 背陰 *pei in* " côté nord (d'une montagne) ". Il vit encore en monguor sous la forme *ɢeri* et il y a gardé son ancienne signification: " le côté septentrional; le côté non éclairé par le soleil " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 133).

Kebeli'ülün. La transcription chinoise a fautivement *kebeli'ürün*. M. Kozin a corrigé en *kelweriulun* (p. 250) et *kelberigülün* (p. 448). M. Haenisch a gardé la transcription fautive *kebeli'urun* dans *MNT*, p. 44, tout en écrivant *kelberi'ulgu* dans son *Wörterb. zu MNT* (p. 97). Quant à Pelliot, il écrit *kä[l]bäli'ürün* et en note *kälbäli'ülün?* Cette correction faite par les trois traducteurs n'a pas de raison d'être. Elle leur a été suggérée par le mot du mongol écrit *kelberi-* " s'incliner ". La forme correcte est *kebeli'ülün*, qui est le converbum modale de *kebeli'ül-*, causatif de *kebeli-*. Ce dernier mot est attesté dans le *Mukaddimat al-Adab* (p. 238b) au sens de " descendre sur un côté " (dit d'une couverture mise sur le dos d'un cheval), ainsi que dans le *Houa i i iu* (IIb, 12v) où il signifie " s'incliner vers ". Il faut donc traduire *naran kebeli'ülün* par " laissant le soleil s'incliner " ou " attendant jusqu'à ce que le soleil s'inclinât " et non comme l'ont fait M. Kozin (" au

(79) Le *Qaγan-u bičigsen . . . ayalγu neyilegsen toli bičig* (chap. 28, f. 28v) donne pour ce mot la forme *čandausu*.

moment où le soleil s'inclinait ") et Pelliot (" quand le soleil s'inclinait "). La traduction de M. Haenisch " (ritten . . . ,) bis die Sonne schräg stand, (und machten dann . . .) " doit être considérée comme correcte.

Aγtas adu'ula'ulsun " les gardiens des hongres ". Le mot *adu'-ula'ulsun* est un nom dérivé du verbe *adu'ula-* (mo. *aduγula-*) " garder le bétail; paître des bestiaux tout en les surveillant ", au moyen du suffixe *-'ulsun* (mo. *-γulsun*). (80) Les mots *aγtas adu'ula'ulsun* présentent une construction extrêmement rare en mongol: un nom d'agent, *non participe*, qui a un complément direct. On retrouve la même construction dans l'expression que nous rencontrons au § 214 de l'*Hist. secr.*: *sayi eri'ülsün* " mendiant ", m. à m. " chercheur de bonnes choses ". (81) Cette construction, qui rappelle la tournure latine *orator justa* (Plaute) " celui qui demande des choses justes " (J. Vendryes, *Le langage*, Paris 1921, p. 151), en diffère seulement par le fait qu'en mongol le complément direct n'est pas mis à l'accusatif, mais reste au cas absolu.

Comparons maintenant, pour quelques passages de notre texte, les trois traductions entre elles.

M. Kozin, à l'encontre des deux autres traducteurs, qui, avec raison, se sont tenus à la glose, a pris le mot *gerü* dans son sens moderne. M. Kozin a en outre fait des gardiens de chevaux Čigidei et Yadir une seule et même personne, malgré la glose (chacun des deux noms est glosé par 人名 *jen ming* " nom de personne "), la version continue (赤吉歹等 Čigidei et autres) et le mss. d'Ulān-bātur (*Čiketei Ǐidar χoyar* " Čiketei et Ǐidar, tous deux " — Kozin, p. 371). (82)

M. Haenisch a oublié de traduire les mots *Mau ündür-ün gerü-de*. Le même auteur regarde tout le passage *ǰüyile ǰüyile* . . .

(80) Pour ce suffixe cf. W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques*, *Collectanea orientalia*, Nr. 2, p. 36 et M. Lewicki *Les inscriptions mongoles inédites en écriture carrée*, *Coll. or.*, Nr. 12, p. 60.

(81) Glosé 好尋的 *hao sin ti* " quelqu'un qui cherche de bonnes choses " et rendu dans la version continue par 尋衣食的 *sin i cheu ti* " quelqu'un qui cherche des habits et de la nourriture ".

(82) Le *Cheng ou ts'in tcheng lou* (*op. cit.*, f. 46r) mentionne aussi deux gardiens de chevaux. Il les nomme Taiču et Yeder.

aγtas-iyan hülde'ed irejü comme étant des paroles dites par les deux gardiens de chevaux. Le mss. d'Ulān-bātur, qui, d'après la transcription de M. Kozin (p. 371), porte *Čiketei Jidar χoyar ögülerün: jüyile jüyile (jölge) -dür*, etc. semble lui donner raison. Mais il faut faire observer que le mot *ögülerün* (= *ügülerün*) est très probablement une interpolation, puisque les mss. de l'*Hist. secr.* en transcription chinoise ignorent ce mot. Il semble être plus naturel de regarder comme paroles dites par les deux gardiens de chevaux les seuls mots *dayin gürba*, et de voir dans ce qui les précède une description des circonstances dans lesquelles elles ont été prononcées. C'est ce qu'ont fait Pelliot et M. Kozin. Quant aux mots *aγtas-iyan hülde'ed irejü*, si, comme le pense M. Haenisch, ils faisaient partie des paroles dites par Čigidei et Yadir, ils seraient probablement suivis du mot *ke'ejü'üi* ou *ke'eba* " ils dirent " marquant la fin du discours rapporté.

Les mots *Tedüi ese üje'esü gened büle'ei* ont été traduits de trois façons différentes: " Encore un peu et c'était trop tard " (Kozin) ; " Hätten sie den Staub nicht gesehen, so wären sie überrascht worden " (Haenisch) ; " Avant même qu'on n'eût rien vu, [l'ennemi] arriva soudain " (Pelliot). La traduction de M. Kozin n'en est pas une, puisqu'elle ne répond à rien de ce que dit le texte mongol. Celle de Pelliot est indéfendable. Elle ne rend en effet pas ce que dit l'original. Quant à celle de M. Haenisch, elle rend bien le sens général du mongol, mais il faut dire que " so wären sie überrascht worden " n'est pas une traduction des mots *gened büle'ei*. En effet le fait de cette surprise éventuelle n'est pas mentionnée dans la phrase. Ce qui y est mentionné, c'est le fait que Činggis et ses gens étaient *gened*, ce qui aurait eu comme suite d'être pris au dépourvu. *Gened* est le pluriel de *genen*, adjectif dont le sens est: " qui ne pense pas à se prémunir contre une surprise, qui ne s'attend pas à une surprise ". C'est ce que la traduction interlinéaire rend par 不想 *pou siang* " n'y pensant pas " (p. ex. au § 104 *genen büküi-tür* " alors que nous n'y pensions pas ", mots glosés par 不想有的時分 " à un moment où nous n'y pensions pas "), ou par 不意 *pou i* " ne s'y attendant pas ", comme dans le passage qui nous occupe. (83)

(83) Le mot *gened* se rencontre encore aux §§ 184, 185, 240, 247 et y est à chaque fois glosé par 不意.

Il faut donc traduire la phrase elliptique *Tedüi ese üǰe'esü gened büle'ei* par: " Si à ce moment on ne s'était aperçu [de l'approche de l'ennemi, on aurait été pris au dépourvu, car] on ne s'y attendait pas."

L'ordos *Genen* signifie " négligent à se prémunir contre une surprise " (*Dict. ord.*, p. 259a). C'est aussi ce sens que Saγang-sečen attache à ce mot dans le passage allitéré suivant que je cite d'après un manuscrit rapporté de chez les Ordos: ***Genen*** *saγuqui ulus-i* ***genedte*** *dauliǰu abun amtašiǰu,* ***genedekü*** *ügei Ambaγai-ban endegür[e]ǰü,* ***ger-tegen*** *saγun bardamnaqu činu yaγun* (chez Schmidt, p. 90, l. 4) " Alors que tu as pris goût à t'emparer à l'improviste de peuples qui négligent de se prémunir contre une surprise, tu t'es mépris sur ton Ambaγai qui ne se laisse pas surprendre; à quoi riment tes fanfaronnades proférées tandis que tu es assis chez toi? "

Le mot *genen* est attesté dans le *Mukaddimat al-Adab* (p. 170a) au sens de " insouciant, négligent ".

Voici donc comment je traduis tout le passage: " Quand Činggis-qahan eut été renseigné de cette façon, donnant créance aux paroles des deux, Badai et Kišiliγ, après qu'il eut, encore pendant la nuit, communiqué la nouvelle aux gens de confiance qui se trouvaient dans son voisinage immédiat, s'allégeant et abandonnant tout ce qu'il avait avec lui, il prit la fuite et, la [même] nuit, se mit en mouvement. Tout en avançant [faisant route] par le versant septentrional du Mau-ündür, sur le versant septentrional[-même] du Mau-ündür, comme il avait confiance en J̌elme-qo'a des Uriangqad, il le fit arrière-garde sur son arrière, et, plaçant des guetteurs, il avança. Continuant cette marche en avant, le lendemain à midi, attendant jusqu'à ce que le soleil s'inclinât, quand il fut arrivé aux sables [qui ont nom] Qalaqalǰid, il s'arrêta pour se reposer et manger. Pendant qu'on se reposait et mangeait, tandis que Čigidei et Yadir, les gardiens des hongres d'Alčidai, allaient, chacun de son côté, faisant paître leurs hongres au vert, ils aperçurent la poussière de l'ennemi qui venait à la poursuite, suivant le versant méridional du Mau-ündür en passant par Hula'an-buruqad. Disant: ' L'ennemi est arrivé ', ils vinrent chassant devant eux leurs hongres. Quand aux mots

' L'ennemi est arrivé ' on regarda, observant la poussière suivant le versant méridional du Mau-ündür et passant par Hula'an-buruqad, on dit: ' C'est là Ong-qan qui vient à notre poursuite '. (84) Alors Činggis-qan ayant vu la poussière, fit prendre ses hongres et ayant imposé les charges monta à cheval. Si à ce moment on ne s'était pas aperçu [de l'approche de l'ennemi, on aurait été pris au dépourvu, car] on ne s'y attendait pas."

Que j'aie traduit les mots *üǰe'esü . . . to'osun qarqaǰu* de la façon dont je l'ai fait, c'est parce que la version interlinéaire rend le verbe *qarqa-* (*?qarγa-*) par 望 *wang* " regarder (un objet éloigné) ". C'est ce qui justifie aussi la traduction de M. Haenisch, qui rend *qarqaǰu* par " erblickte man in der Ferne ". En réalité, si l'on tient compte du fait que l'action de regarder est déjà exprimée par le mot *üǰe'esü* et que *Hula'an-buruqad da'arin to'osun qarqaǰu* est une construction plutôt extraordinaire (85) au cas où l'on doive traduire *qarqa*-par " regarder ", l'on pourrait peut-être se demander si l'auteur de la traduction interlinéaire

(84) *Ong-qan tere nekeǰü ayisun aǰu'ui* m. à m.: " Ong-qan celui-là vient poursuivant ". Le mot *tere* semble avoir ici pour fonction d'attirer l'attention sur le mot qui précède. Cf. § 257 *J̌ebe tere odču qan Melig-ün balaγad da'ariǰu ülü könden γada'un nögčiǰü'ü.* " J̌ebe donc alla et passant par les villes du qan Melig, sans y toucher il passa, en restant à l'extérieur." Cf. aussi ord. *ōj tš'i t'ere ǰū̄ k'ī̄ᴅži wän* " holà! qu'est ce que tu fais donc? " (*Dict. ord.*, p. 660a).

(85) Pour *da'arin to'osun*, cf. § 170 *Uru'ud Mangγud ke'en irgen* " peuples nommés Uru'ud et Mangγud ", mots remplacés dans le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 371) par *Uruγud Mangγud kemekü irgen* id. Cet emploi du converbum modale en fonction de nomen verbale adjectivum, qui déjà dans l'*Hist. secr.* semble n'être qu'une survivance d'un emploi plus libre de la forme en *-n* dans l'ancienne langue, s'entend encore dans quelques énigmes ordos. P. ex. *nǟgū̃ nǟgū̃ muᴅu* " arbre qui se balance et se balance encore ". Voir *Textes or. ord.*, LX; p. 419, no. 113; (*Folkl. ord.*, p. 471); cf. G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen*, p. 108.

Pour un exemple de cet emploi en mongol littéraire du XVIIe siècle, voir le *Manǰu-yin ünen maγad qauli* (滿洲實錄), VII, f. 92v-93r: . . . *basa Mongγol ulus-tur. qan ečige-yin el ulus-tur el. ösiyetü ulus-tur ösiyelen sedkil ügei yabubasu. basa iǰaγur-un aqa degüner-i sedkiǰü. qoyar sedkil baribasu. Enggeder namayi Tngri buruγusiyaǰu nigül kürtügei.* ". . . et si, par rapport aux peuples mongols, je me comporte de façon que je ne vive pas en paix avec les peuples avec lesquels [mon] père le qan vit en paix et que je ne haïsse pas les peuples qu'il a pris en haine, et si, me souvenant de [mes] frères aînés et cadets d'autrefois, je nourris deux affections, que le Ciel me réprimande, moi Enggeder, et que je sois coupable de péché! "

Ici nous voyons *ösiyelen*, conv. mod. de *ösiyele-* " haïr " (Kowalewski, p. 514b), employé en fonction d'épithète déterminant le substantif *sedkil.*

n'a pas attribué à tort à *qarqa-*, — verbe non attesté ailleurs, que je sache — le sens de *qara-* " regarder ", mot qui dans l'*Hist. secr.* est de même glosé par 望 *wang* (p. ex. au § 183) et si *qarqa-* ne doit pas être interprété en *γarγa-*. Cette dernière lecture est celle à laquelle se sont arrêtés M. Kozin et Pelliot. Le premier dit en effet: " Soulevant de la poussière " et le second: " qui soulève de la poussière ". L'expression *to'osun γarγa-* " faire sortir (= soulever) de la poussière ", que le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 371) remplace par *toγusun γar-* (l'intransitif *γar-* pour le transitif *γarγa-*; cf. ce qui a été dit plus haut à propos du mot *γaruγsan-tur* du § 70; voir passage VI) est d'ailleurs une expression dont l'existence ne peut être mise en doute. Ajoutons aussi que Bökekešik (p. 136) et Altanwačir (p. 85) lisent tous les deux *γarγaǰu*; de même Shiratori: *γarγažu* (= *γarγaǰu*). (86)

Au cas donc où il faille lire *to'osun γarγaǰu* " soulevant de la poussière ", ce que toutefois à cause de la glose je ne considère pas comme très probable, c'est Ong-qan qui est sujet de *da'arin* et de *γarγaǰu* et il faut traduire la phrase comme suit: " Quand aux mots ' L'ennemi est arrivé ' on regarda, on dit: ' C'est là Ong-qan, qui par le versant méridional du Mau-ündür et passant par Hula'an-buruqad, en soulevant de la poussière, vient à notre poursuite '."

XXIX. — Paroles dites par Ong-qan à l'occasion d'une blessure reçue par son fils Senggüm au cours d'un engagement entre l'armée kereyid et celle de Činggis:

§ 174 ***Hi**luqadγuyu* (87) *metü-tür* ***hi**luqadba;* ***qa**lγuyu metü-*

(86) Shiratori Kurakichi, *Onyaku-môbun-genchô-hishi,* A romanised representation of the Yüan-ch'ao-pi-shih (A secret history of the Mongols) in its original Mongolian sound, Tōkyō, 1942, chap. VI, f. 2b.

Il est bon de noter qu'au § 173 nous lisons, se rapportant au même événement raconté au § 170, la phrase contournée suivante dans laquelle se rencontre l'expression *to'osun γar-* (le verbe *γar-* étant employé ici intransitivement): *Dayisun-u to'osun činaγši Mau-ündür-ün ebür-iyer Hula'an-boruqad ǰüg to'osun urtu-da γarču činaγši yorčiba* " La poussière de l'ennemi, [se mouvant] dans la direction opposée, par le versant méridional du Mau-ündür, se dirigeant vers Hula'an-boruqad, [cette] poussière, s'élevant en longue traînée, s'est éloignée dans la direction opposée."

(87) Je pense qu'il faut lire ici *-yu* et non *-i-u*. C'est ce qu'on peut conclure des transcriptions *öggüyü* (§ 155), *hiriǰegüyü* (§ 178), *ügülegdegüyü* (§ 271), etc., où

tür qalqun bolun qayiran kö'ün-ü minu qačar-tur qada'asun qada'ulba.

Ce passage a été traduit comme suit:

Kozin (p. 132; trad. en prose) "Tem, kto čerescur zanozist, — čerescur i popadaet. Tem, kto zanozist, — zanoza i popala: vot i milomu synku moemu v ščeku zanozu (gvozd') zagnali." [" A ceux qui [sont] trop querelleurs — il en survient juste de trop. A ceux qui [sont] querelleurs — un éclat de bois est juste survenu: voilà qu'ils ont enfoncé un éclat (clou) dans la joue de mon cher petit ".]

Haenisch (p. 64): "Wo wir doch wohl nicht reizen durften, haben wir gereizt. Wo wir doch wohl nicht kämpfen durften, haben wir gekämpft, und dabei hat man, ach, meinem Sohne einen Nagel durch die Wange genagelt!"

Pelliot (p. 187): "On les a piqués comme gens qu'on peut piquer; on les a excités comme gens qu'on peut exciter; hélas! ils ont cloué un clou sur la joue de mon fils."

Concernant ces traductions, il faut faire remarquer ce qui suit: Celle de M. Kozin, du moins pour ce qui regarde la première partie, ne répond à rien de ce que dit le texte mongol. M. Kozin a d'ailleurs changé, sans aucune raison, le texte de la transcription chinoise en *Hilu qatqutan metu-tur* | *Hilu qat* (*qu*) *ba!* | *Qalqutan metu-tur* | *Qalqun bolun* (p. 252), mots dont j'ai en vain tâché de découvrir le sens. (88) Quant aux deux autres traducteurs, ce qui a fait difficulté dans ce passage allitéré ce sont les mots *hiluqadγuyu metü-tür* et *qalγuyu metü-tür*. Il faut d'abord faire remarquer que ces mots constituent non des compléments indirects, mais des compléments circonstanciels de temps, *-tür* n'étant pas ici suffixe du datif mais du locatif (localisation dans le temps), comme l'indique d'ailleurs la traduction interlinéaire, qui rend *-tür* par 裏 *li* " dans ". C'est ce qu'a fait très bien ressortir M. Haenisch, qui écrit: "Wo wir doch . . .", au contraire de Pelliot.

nous voyons le suff. du nom. futuri *-gü* et non *-küi*. Cf. aussi *köndeledüyü* (§ 177). Cette particule interrogative *-yu* s'entend aussi en ordos sous les formes *-jū*, *-jū*: *tš'i šūD-jū*, *GanDžugu't'ä-jū* " es-tu sans bagages, ou as-tu des bagages? " (*Dict. ord.*, p. 405a).

(88) Shiratori " corrige " aussi le mot *qalγuyu* en *qadqu-ju* (*op. cit.*, chap. VI, f. 16a) bien que plus haut (§ 111) il ait lu correctement *qalqu bolun* (chap. III, f. 18a). Bökekešik (p. 142) et Altanwačir (p. 89) ont aussi changé arbitrairement le texte. Quant au mss. d'Ulān-bātur, il donne ici un texte altéré.

Il faut en outre faire observer que les verbes *hiluqadγu* (? *hiluγadγu*) " exciter " et *qalγu* " provoquer " (moins correctement " exciter " [Pelliot], " kämpfen " [Haenisch]) apparaissent dans notre texte munis de la particule interrogative. Cette forme interrogative qu'ont les deux verbes, aucun des deux auteurs ne l'a rendue dans sa traduction: ils ont en effet suivi ici, non le texte mongol, mais la version chinoise continue qui dit 不可惹鬬的人惹鬬他 " Quelqu'un que nous ne pouvions pas provoquer, nous l'avons provoqué ".

Une autre inexactitude que nous trouvons cette fois chez les trois traducteurs est qu'ils n'ont pas rendu la forme causative qu'a dans notre texte le verbe *qada-*, bien que la traduction continue n'ait pas manqué de le faire: 教釘釘了 " [nous] avons été cause qu'on a enfoncé un clou ".

Je traduis donc comme suit ces paroles par lesquelles Ong-qan se reproche à lui-même de ne pas y avoir regardé à deux fois avant d'attaquer Činggis et d'avoir ainsi été cause que son fils Senggüm a été blessé à la joue par une flèche: " Dans des circonstances où il semble [que nous aurions dû nous demander:] '[L']exciterons-nous? ', nous [l']avons excité. En [le] provoquant dans des circonstances où il semble [que nous aurions dû nous demander:] '[Le] provoquerons-nous? ', nous avons hélas! été cause qu'on a enfoncé un clou dans la joue de mon fils."

XXX. — Činggis envoie J̌ürčedei soumettre quelques chefs unggirad. Ceux-ci se soumettent sans combat.

§ 176 *Qalqa-yin Buyur-na'ur-tur čidquγu huǰa'ur-a Terge Amel-ten Unggirad bui ke'en medeǰü J̌ürčede*[*i*]*-yi Uru'ud-iyar ileba. Ilerün Unggirad irgen erte üdür-eče ǰē-yin ǰisü-'er ökin-ü öngge'er kē'esü elsed ǰe, müd bulγa inu kē'esü qadquldud ǰe bida ke'eǰü ile'esü J̌ürčedei-tür elsen oroǰu'ui. Elsen oroγdaǰu Činggis-qahan ya'u ber anu ese köndeba.*

Ce passage est traduit comme suit:

Kozin (p. 133): " Znaya, čto v nizov'yakh Khalkhi, v tom meste, gde ona vpadaet v Buyur-naur, kočuet plemya Terge-Amel'ten-Ungirat, on otryadil k nim Čžurčedaya s Uruudcami i dal takoï nakaz: ' Esli oni pomnyat svoyu pesn':

My Ungiratskoe plemya
S davnikh vremen znamenity
Krasoyu i statnost'yu dev . . .

esli pomnyat, to oboïdemsya s nimi po-khorošemu. Esli že oni vykažut nepokorstvo, to budem bit'sya!' Mirno vstupil k nim Čžurčedaï i mirno byl prinyat. A potomu Čingis-khan nikogo i ničego u nikh ne tronul." [" Sachant que dans les régions de la Khalkha inférieure, à l'endroit où elle se décharge dans le Buyur-naur, nomadisait la tribu Tergen-Amelten-Ungirat, il détacha vers elle J̌určedai avec les Uruud et [lui] donna l'ordre suivant: 'S'ils se souviennent de leur chanson:

Nous autres, la tribu Ungirat,
De vieille date réputés
Pour la beauté et la belle forme des filles . . .

s'ils s['en] souviennent, dans ce cas nous les traiterons excellemment. S'ils manifestent de la désobeissance, alors nous nous battrons!' J̌určedai entra chez eux pacifiquement et fut reçu pacifiquement. Et pour cette raison Čingis-khan ne toucha ni à personne ni à rien qui leur appartenait."]

Haenisch (p. 65): " Da er erfahren hatte, dass an dem Einfluss der Chalcha in den See Buyür sich die Unggirat mit Terge und Amel aufhielten, schickte er Dschurtschedai mit den Uru'ut dorthin und liess sagen: 'Wenn das Unggirat-Volk noch an das Heiratsabkommen von früher denkt " nach dem Aussehen der Nichten und der Schönheit der Töchter ", dann soll es sich unterwerfen! Wenn sie aber an Fehde denken, wollen wir kämpfen!' Auf diese Botschaft unterwarfen sie sich dem Dschurtschedai. Da sie in Frieden aufgenommen wurden, liess Tschinggis Chan alles bei ihnen unberührt."

Pelliot (p. 188): "[Činggis-qahan], sachant qu'à l'endroit même où le [fleuve] Qalqa se jette dans le Büyür-na'ur, il y avait les Onggirat avec Tärgä-Ämäl et autres, leur envoya J̌ürčädäi avec ses Uru'ut. En l'envoyant, il dit: 'Comme le peuple Onggirat depuis longtemps a de beaux petits-enfants du côté de la mère et de jolies filles, qu'il se soumette; s'il se révolte, nous le combattrons.' J̌ürčädäi étant envoyé avec ces mots, [les Onggirat] se soumirent. Comme ils s'étaient soumis, Činggis-qahan ne toucha à rien d'eux."

Dans ces trois traductions nous voyons que les mots *Terge Amel-ten Unggirad* ont été rendus de trois façons différentes. M. Kozin, dont la traduction de tout le paragraphe est en grande partie une paraphrase, les rend par " la tribu Terge-Amelten-Ungirat ". M. Haenisch dit: " die Unggirat mit Terge und Amel ", et Pelliot traduit " les Onggirat avec Tärgä-Ämäl et autres ". Aucune de ces traductions n'est correcte, et, pour ce qui regarde les deux dernières, nous y voyons le même contresens, causé par l'interprétation erronée de l'enclitique *-ten*, que nous avons constaté plus haut à propos de la traduction qu'a faite M. Haenisch

des mots *širγa aγta-tan naiman mori* du § 90 " die acht Pferde mit dem silbergrauen Wallach dabei ", alors qu'il faut traduire " les huit chevaux, les hongres isabelle ". Ici, dans notre texte du § 176, l'emploi de l'enclitique est le même que dans § 99 *Temüǰin-tan kö'üd*, mots que Pelliot, comme je l'ai fait observer plus haut, dans la note 24, a rendus correctement par: " Les fils, Tämüǰin et les autres ". Il faut donc traduire ici: " les [chefs] unggirad, Terge, Amel et autres ".

M. Kozin ne semble pas s'être aperçu que Terge et Amel sont des noms de personnes, tandis que Pelliot ne voit dans Terge Amel qu'une seule et même personne, bien que dans la traduction interlinéaire chaque nom soit glosé par 人名 " nom de personne ". (89)

Voici comment je traduis le passage qui nous occupe: " [Čing-gis-qahan] sachant qu'à l'endroit précis où la Khalkha se déverse dans le lac Buyur il y avait les [chefs] unggirad, Terge, Amel et autres, [leur] envoya J̌ürčedei avec les Uru'ud. (90) En l'envoyant, comme il [l']avait envoyé avec les mots: ' S'ils se disent: " Le peuple Unggirad, de vieille date, [a subsisté, non par la force des armes mais] par la bonne mine des filles de [ses] filles et par la beauté de [ses] filles ", ils se soumettront; si les mêmes disent " Révolte! (= nous ne nous soumettons pas) ", nous livrerons bataille ', ils firent leur soumission à J̌ürčedei. Comme ils avaient fait leur soumission, Činggis-qahan ne toucha à quoi que ce fût qui était à eux ".

Pour le génitif du pronom de la 3e personne accompagnant un

(89) *Amel* est probablement à lire *Emel*. Cf. § 141 *Unggirad-un Dergeg Emel Alqui-tan* " Dergeg, Emel, Alqui et autres des Unggirad ". (Le mss. d'Ulān-bātur porte *Terge Emel Alqui*, Kozin, p. 358). Dans P. Pelliot et L. Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan, Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, tome I, Leiden, 1951, pp. 407-409, Terge-Emel est considéré aussi comme étant le nom d'un seul et même chef unggirad. Ceci semble impliquer que les auteurs, qui à la p. 407 renvoient à une note à paraître dans le volume suivant, sont d'avis que les traducteurs de l'*Hist. secr.* se sont trompés en faisant de Terge-Amel deux personnes distinctes.

(90) A l'encontre de tous les manuscrits connus et aussi du mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 451), la version chinoise continue dit ici que J̌ürčedei fut envoyé à la tête des Uru'ud et des Mangγud. Cf. ce que dit Pelliot (*Širolγa ~ Širalγa*, dans *TP*, XXXVII [1944], p. 103, note) de cette version: " La version chinoise continue, que je considère comme probablement antérieure à la traduction interlinéaire et qui en tout cas n'en dépend pas . . .".

conditionnel, cf. § 24 *ükü'esü inu üküsügei, a'asu inu asuγai* " s'il meurt, je mourrai; s'il vit, je vivrai " (91); § 253 *Fuqanu bulγa sedki'esü ha'uludqun, else'esü inu giǰi'ar balaγad anu da'arin* . . . " si Fuqanu songe à se révolter (= à resister), jetez-vous sur lui; s'il se soumet, faisant route par leurs (= des J̌ürčed) villes frontières . . .". Dans le texte du § 176 on s'attendrait à *müd bulγa anu kē'esü*, mais ce passage n'est pas l'unique endroit de l'*Hist. secr.* où *inu* est employé pour *anu*. Cf. § 249 *sayid-i inu* " les bons (= les meilleurs) d'entre eux (= d'entre les faucons) ".

XXXI. — Interpellation adressée à Ong-qan par Čingis.

§ 177 . . . *Qan ečige minu ya'un čimar-tur nama ayu'ulba či. Ayu'ulγu bö'esü ma'un kö'üd-iyen ma'un berined-iyen nuyir qangγan yekin ülü ayu'ulu či. Ding sa'uqui iseri boγunidqaǰu de'egši γarqui huni dölüsgeǰü yekin teyin ayu'ulba či. Qan ečige minu γalǰirγuyu gü'ün-e qadquγdaba či, köndeledüyü gü'ün-e köki'üldeba či.*

Ce passage, qui en partie a déjà été cité et traduit plus haut à propos d'une phrase du § 83, a été rendu comme suit par les trois traducteurs:

Kozin (p. 134): " Čto eto ty, khan i otec moï, vzdumal pugat' nas vo gneve svoem? Esli už nužno bylo kogo napugat', tak čto by tebe ne potrevožit' sladkikh snov u durnykh rebyat svoikh da u durnykh nevestok? S čego eto ty tak pugaeš', čto pod siden'em skam'i osedayut, a kverkhu iduščiï dym v storony razletaetsya? . . . to s toboyu, batyuška moï, khan?

Il' mutyat tebya lukavye,
Il' rasstroili nepravye?
Il' mutyat tebya neistovye,
Il' naus'kali zavistlivye? "

[" Qu'y a-t-il donc que mon khan et père se soit mis en tête de nous effrayer dans sa colère? Si déjà c'était nécessaire d'effrayer quelqu'un, ne pourrais-tu le faire de façon à ne pas troubler les doux songes de tes mauvais garçons et de tes mauvaises brus? A cause de quoi [les] effraies-tu de telle façon que sous l'action de s'asseoir [dessus] les bancs s'affaissent, et que la fumée qui va en haut se disperse sur le côté?

Que t'est-il arrivé, mon père, khan?
Est-ce que des démons t'excitent,

(91) Cf. F. W. Cleaves dans le compte rendu du livre de M. Haenisch *Die geheime Geschichte der Mongolen*, *HJAS* vol. 12 [1949], 3-4, p. 505.

Est-ce que des iniques ont mis le désaccord
[entre nous]?
Est-ce que des frénétiques t'excitent,
Est-ce que des envieux ont excité? "]

Haenisch (p. 65): "Mein König und Vater, durch welchen Ärger bist du dazu gekommen, mich so zu erschrecken? Wenn du jemand schrecken willst, warum schreckst du nicht deine üblen Söhne und bösen Schwiegertöchter aus dem tiefen Schlafe? Den Stuhl, auf dem ich immer sitze, hat man niedrig gemacht, den Rauch, der nach oben aufsteigt, hat man zerstreut. Warum hast du mich so erschreckt? Mein König und Vater, ob du von einem aussenstehenden Manne aufgereizt worden bist, ob du von einem quer stehenden Manne aufgehetzt worden bist?"

Pelliot (p. 188): "O *qan* mon père, pourquoi m'as-tu effrayé de tes griefs? Si tu viens à m'effrayer, n'effrayes-tu pas mes misérables fils, mes misérables brus, qui voudraient dormir en paix? Quand [mes] gens sont étendus bas sur la couche où ils reposent, quand leur fumée se disperse en montant vers le haut, pourquoi les as-tu ainsi effrayés? *Qan* mon père, n'as-tu pas été piqué par un homme à-côté, n'as-tu pas été excité par quelqu'un venant à la traverse?"

Faisons d'abord une remarque sur la transcription. MM. Haenisch et Kozin ont "corrigé" le mot *ayu'ulu*, le premier en *ayu'uluba* (p. 47), le second en *ayü'ulu(m)* (p. 253) et *ayuγulba* (p. 451). Cette "correction" n'a pas de raison d'être. La forme *ayu'ulu*, glosée 教怕 *kiao p'a* "effraie" est un présent en *-u* de *ayu'ul-* "effrayer". Pour cette forme, cf. *Hist. secr.* § 172 *ayisu*, glosé 來有 *lai iou* "vient, approche", de *ayis-*, *ayisu-* "venir, approcher"; *Hiao king* mongol (*MS*, IV [1939], p. 327) *bolu* "est", de *bol-* "être, devenir". Voir aussi N. Poppe, *Die Sprache der mongolischen Quadratschrift und das Yüan-ch'ao pi-shi*, *Asia Major*, Neue Folge I, p. 111.

Quant à la traduction de ce passage, nous voyons que la phrase *Ayu'ulγu bö'esü . . . yekin ülü ayu'ulu či* a été traduite de trois façons différentes, dont aucune ne rend exactement ce que dit l'original mongol, bien qu'on doive dire que M. Kozin, tout en traitant le texte beaucoup trop librement, en a compris le sens général. Par ces paroles Činggis reproche à Ong-qan de faire peur à sa famille, alors que, si vraiment Ong-qan avait des raisons de se plaindre de lui, il devrait se contenter d'effrayer Činggis seul: "S'il faut m'effrayer, dit-il, pourquoi ne le fais-tu pas de façon au moins à laisser tes mauvais fils et tes mauvaises brus

dormir tout leur soûl? " Par les mots " tes mauvais fils et tes mauvaises brus " Čingis, qui, en souvenir des relations d'*anda* qui avaient existé entre Ong-qan et Yesügei, traite le premier de père, entend tous les membres de sa famille et, tout spécialement, ses propres fils et brus. Cf. aussi § 164.

La phrase *Ding sa'uqui . . . yekin teyin ayu'uluba či* semble être une variante du même thème. Mais il faut avouer que le sens n'en est pas clair. Le mot *ding*, transcrit par 丁 *ting* et que la traduction interlinéaire ne glose pas, est très énigmatique. Vu qu'on a ici un passage allitéré, on s'attendrait à avoir un mot *deng*, mais on ne voit pas avec certitude quel sens ce mot pourrait avoir. Je préfère donc laisser le mot intraduit. (92) Si je comprends bien la phrase, Čingis demande à Ong-qan pourquoi il a effrayé " ses fils et ses brus " à tel point qu'ils ont pris la fuite, abandonnant leurs tentes, dont le mobilier tomba aux mains d'Ong-qan et laissant s'éteindre leur feu, qui, du coup, a cessé de faire monter au ciel sa colonne de fumée. Cette manière de comprendre le texte explique le passage correspondant de la version continue: 如何這般恠責。將俺家業破壞了 " Pourquoi nous réprimander de cette façon, détruisant le bien de notre famille? "

Après avoir formulé ces reproches, Čingis demande à Ong-qan si peut-être il a prêté l'oreille aux discours de quelque tierce personne intéressée à semer la discorde entre eux deux: " As-tu été piqué par quelqu'un qui est à côté? etc." Ce dernier passage, qui a été traduit trop librement par M. Kozin, a été très bien rendu par les deux autres traducteurs.

Notons enfin que nous retrouvons au § 201, mises dans la bouche de J̌amuγa, les mêmes paroles dites ici par Čingis à propos de la rupture des relations d'amitié entre lui et Ong-qan:

(92) Faisons observer toutefois que 丁 *ting* se prononce *teng* en cantonais (Karlgren, No. 999, p. 287). Il est possible que le mot *deng* qu'on attend ici corresponde à *teng* " égal " du mongol écrit, *d* étant précisément l'initiale qu'on attend au cas où ce mot se rencontrerait dans l'*Hist. secr.*, vu que le mot *tenggeče-* " être égal " du mongol écrit y est transcrit *denggeče-* (§§ 203, 228, 246). Shiratori (VI, f. 21v) lit *deṅ* (= *deng*); Altanwačir (p. 91) écrit *deng* ou *teng*, mais on ne voit pas comment les deux auteurs comprennent le mot. Dans la restitution faite par Bökekešik (p. 145) le mot a été omis.

Au cas où il faudrait lire *deng* (= *teng*) *saγuqui iseri*, je traduirais: " Le banc sur lequel ils s'asseyaient [tous] au même niveau ".

köndöledü-de köki'üldeǰü ɣalǰirɣu-da qadquɣdaǰu qaɣačan baraǰu " nous séparant complètement [l'un de l'autre], excités que nous étions par des [gens] qui se trouvaient en travers, piqués que nous étions par des [gens] qui se trouvaient à côté." (93)

Voici donc comment je comprends tout le passage qui nous occupe: " Mon père qan, à cause de quel grief m'as-tu effrayé? S'il faut [m']effrayer, pourquoi ne m'effrayes-tu pas [de façon au moins] à laisser tes mauvais fils et tes mauvaises brus dormir tout leur soûl? Abaissant le banc sur lequel ils s'asseyaient . . . , dispersant la fumée qui [du toit de leurs tentes] montait vers le haut, pourquoi [les] as-tu effrayés de cette façon? Mon père qan, as-tu été piqué par quelqu'un qui est à côté? As-tu été excité par quelqu'un se trouvant en travers? "

XXXII. — Paroles de Činggis à Ong-qan par lesquelles il rappelle combien ce dernier l'a apprécié comme ami et allié.

§ 177 . . . *Qan ečige minu, bi čö'en* (94) *ber bö'esü olon-ni ülü eri'ülgü büle'e, ma'ui ber bö'esü sayin-i ülü eri'ülgü büle'e bi.*

(93) L'assimilation des manoeuvres tendant à semer la discorde entre deux amis à des piqûres est une figure familière aux Mongols. Cf. *Hist. secr.* § 127 *Altan Qučar ta qoyar Temüǰin anda ba qoyar ǰa'ura anda-yin sübe'e sečiǰü qabirɣa qadquǰu yekin qaɣača'ulba ta* " Altan et Qučar, vous deux, pourquoi entre l'*anda* Temüjin et nous, perçant les flancs et piquant les côtes à l'*anda*, nous avez-vous fait nous séparer? " Cf. aussi *Altan tobči* (*Čadig*, p. 91) *qadquɣan üge kele-* " dire des paroles tendant à brouiller deux personnes (m. à m. " dire des paroles-piqûres) "; ord. (*Dict. ord.*, p. 285a) *ɢaᴅχᵘān* " instigation tendant à semer la discorde " (< *qadquɣan*).

(94) Le mot pour " peu nombreux " est dans le *Houa i i iu* toujours transcrit par 啜延 *tchouo ien* (I, f. 22v; IIb, f. 5v, 22v) *Le Iuen tch'ao pi cheu* le transcrit d'ordinaire par ces mêmes caractères, exceptionnellement, comme ici, par 輟延 *tchouo ien*. Les caractères 啜 et 輟 se lisant aussi *tch'ouo*, et le mongol écrit aussi bien que les dialectes vivants nous montrant pour ce mot une prononciation avec *č* et non avec *ǰ*, je lis *čö'en* avec Shiratori (*op. cit.*, VI, f. 22b), M. Kozin et M. Lewicki (*Turcica et Mongolica, Rocznik Orient.*, XV [1939-1949], p. 248) et non *ǰö'en*, comme le font M. Haenisch et Pelliot. *Čo* est aussi la lecture de ces deux caractères adoptée par M. Hattori Shirō (元朝秘史の蒙古語を表はす漢字の研究, Tōkyō, 1946, p. 139). Dans la traduction mongole du *Hiao king* 孝經, qui date des Iuen, (f. 25v, l. 5) le mot est écrit *čögen* et non *ǰögen* (Communication de M. F. W. Cleaves).

De même dans l'inscription sino-mongole de 1335, l. 40. Voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1335 in memory of Chang Ying-jui, HJAS* 13 [1950], p. 76 et Pl. XXXI.

Ajoutons toutefois que le caractère 啜 semble bien devoir être lu *ǰö* dans le mot du § 247 啜勒客 *ǰölke*, glosé 川 *tch'ouan* " large vallée ayant une rivière au milieu "

Voici comment ces paroles de Činggis ont été traduites par les trois traducteurs:

Kozin (p. 134): " Khan i otec moï! Tebe ved' izvesten ya: (trad. en prose) Khot' ya i mal čislom, a ne zanimat' mne mnogolyudstva. Khot' i nizok ya rodom, a ne zanimat' mne blagorodstva." [" Mon khan et père! Voyons, je suis connu de toi. Bien que je sois petit par le nombre, la grande foule ne m'intéresse pas. Bien que je sois vil par naissance, la noblesse ne m'intéresse pas ".]

Haenisch (p. 66): " Mein König und Vater! Wenn ich auch gering gewesen bin, hätte ich doch Viele suchen lassen können. Wenn ich auch schlecht gewesen bin, hätte ich doch Gute suchen lassen können."

Pelliot (p. 189): " *Qan* mon père, que j'aie peu, ne doit pas te faire chercher [d'autres] qui aient beaucoup; que je sois misérable, ne doit pas te faire chercher [d'autres] qui soient excellents."

Les traductions de MM. Kozin et Haenisch ne rendent pas ce que dit le texte mongol. Celle de Pelliot s'en rapproche, sans que toutefois elle soit correcte. De plus, il faut faire observer que Pelliot a commencé à douter de l'exactitude de cette traduction et l'a remplacée (avec un point d'interrogation) par une autre qui ne vaut pas la première. Nous lisons en effet en note (p. 189): " (?) Traduire: «Bien que j'aie peu, cela ne me fait pas [comme toi] envier qui a beaucoup; bien que je sois misérable, cela ne me fait pas [comme toi] envier qui est opulent», ou: «cela ne doit pas faire que . . .» (car l'ensemble a l'air humble, malgré le «ne pensant pas comme toi» plus loin); cf. *Ts'in-tcheng lou,*

(sens que le mot *tch'ouan* a en chinois du Nord). L'initiale *ǰ* est garantie par le mss. d'Ulān-bātur, malgré que le mot y soit altéré en *ǰöke* (Kozin, p. 391), et par le bouriate *zülχe* " le milieu d'un fleuve; nom de la Lena " (N. Poppe, *K slovarnomu izučeniyu buryat-mongol'skikh govorov*). Quant au monguor *ṭṣ'uorGuō* " vallée avec une rivière au milieu " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 440), ce mot aussi sort d'une forme à initiale *ǰ* en vertu d'une transformation spéciale propre à ce dialecte et qu'on remarque aussi p. ex. dans les mots *ṭṣ'uguā-* " perdre " (<**ǰabqa-*; cf. mo. *ǰabqa-* " perdre ") et *ṭṣ'uGu-* " convenir " (<**ǰoki-*; cf. mo. *ǰoki-* " convenir "). Voir A. Mostaert et A. De Smedt, *Le dialecte monguor parlé par les Mongols du Kansu occidental, 1ère Partie: Phonétique*, § 30, 3°, dans *Anthropos* XXIV-XXV. Shiratori (*op. cit.*, Chap. suppl. 1, 1b) a pris le mot pour un nom propre et lit à tort *Čülge*.

Pour *ǰölke*, cf. aussi ce que dit Pelliot dans ses *Notes sur le " Turkestan " de M. W. Barthold*, *TP*, XXVII [1930], pp. 18-21. — Les mots du § 247 *ǰölke a'ula bütetele* doivent être traduits par " de façon que vallées et monts furent obstrués " et non par " bis Fluss und Gebirge verstopft waren " (Haenisch, p. 120). La traduction de M. Kozin " zaprudiv do samoï gory vsyu dolinu reki " [" ayant barré jusqu'à la montagne même toute la vallée de la rivière "] (p. 179) n'est pas correcte non plus.

34[a], 35[b] (éd. oeuvres collectives de Wang Kouo-wei), et traduction chinoise."

Par ces paroles *Qan ečigę minu*, etc. que Činggis envoie dire à Ong-qan par ses messagers, il veut faire comprendre au roi kereyid quel grand tort il s'est fait à lui-même en rompant avec lui, se privant ainsi d'un ami et allié de premier ordre. Il dit équivalemment ce qui suit: " Il est vrai que mon groupe n'est pas nombreux, mais tu lui reconnaissais tout de même une valeur si grande que tu ne cherchais pas à t'allier avec un groupe plus nombreux. Il est vrai que mes qualités ne sont pas très éminentes, mais elles t'apparaissaient pourtant telles que tu ne cherchais pas à t'allier avec un autre qui en eût de plus grandes." (95)

Je traduis donc comme suit le passage qui nous occupe: " Mon père qan, bien que je sois ' peu nombreux ', je ne te faisais pas rechercher [d'autres qui fussent plus] nombreux; bien que je sois mauvais, je ne te faisais pas rechercher [d'autres qui fussent] meilleurs."

La traduction chinoise continue rend les paroles de Činggis de la façon suivante: 我雖少呵。也似多的般來。雖歹呵。也似好的般來 " Bien que je sois ' peu nombreux ', j'étais [pour toi] comme si j'avais été ' nombreux '; bien que je sois mauvais, j'étais [pour toi] comme si j'avais été bon." (96)

Dans le *Cheng ou ts'in tcheng lou* (*op. cit.* f. 54v) nous voyons le passage parallèle très bien rendre le sens général des paroles de Činggis, telles qu'elles sont rapportées dans l'*Hist. secr.*: 我猶汝子。勢雖寡弱不使汝有慕於他衆也。我雖愚不使汝有慕於他賢也。. " Je suis comme [si j'étais] ton fils. Bien que mes forces soient peu nombreuses et faibles, je ne te faisais pas désirer d'autres gens

(95) La même idée, notamment celle de la grande valeur que représentait pour Ong-qan l'amitié de Činggis, est développée d'une autre façon dans les paroles qui au § 177 suivent celles dont nous traitons: Je suis l'un des deux brancards et l'une des deux roues de ton chariot. Sans moi ton chariot ne peut rouler.

(96) Dans les Erläuterungen (p. 157) M. Haenisch rend ces mots de la version continue comme suit: " ich bin zwar wenig, aber doch wie viel, ich bin zwar schlecht, aber doch wie gut ". Il les commente en ces termes: " In Beziehung zu dem folgenden Beispiel von der Deichsel könnte das den Sinn haben: ' an sich ist mein Wert gering, aber in meiner Stelle als zweite Deichsel, als Kamerad habe ich einen grossen Wert usw." — C'est là précisément aussi le sens général du texte mongol *qan ečige minu*, etc

nombreux; bien que je sois stupide, je ne te faisais pas désirer d'autres gens sages ".

XXXIII. — Ong-qan témoigne du regret d'avoir rompu avec Činggis.

§ 178 *Kö'ün-eče-'en qaγačaγuyu törö-deče qaγačaba; hirije-güyü üyile-deče hiričeba bi.*

Ces paroles d'Ong-qan ont été traduites comme suit:

Kozin (p. 136):

" Syna li tol'ko zabyl ya?
Pravdy zakon ya zabyl.
Syna li tol'ko otverg ya?
Dolg plateža ya otverg."
[" Ai-je seulement oublié un fils?
J'ai oublié la loi de la justice.
Ai-je seulement rejeté un fils?
J'ai rejeté une dette que j'avais à payer."]

Haenisch (p. 69): " Von dem Grundsatz: kann man sich von seinem Sohne trennen? habe ich mich freigemacht. Von einer Pflicht, von der man doch nicht abweichen kann, bin ich abgewichen."

Pelliot (p. 191): " En me séparant de mon fils, je me suis séparé de la règle; en m'éloignant [de lui], je me suis écarté de la [bonne] conduite."

La traduction de M. Haenisch ne rend pas le sens du texte mongol. M. Kozin et Pelliot en ont bien saisi le sens, mais M. Kozin a traduit beaucoup trop librement et le second, ne tenant pas compte de la construction mongole, n'a pas rendu l'interrogation.

Je traduis le texte comme suit: " Me séparer de mon fils? [C'est ce que j'ai fait, mais par là] je me suis séparé de la norme. M'éloigner [de lui]? [C'est ce que j'ai fait, mais par là] je me suis éloigné de [mes] obligations."

La version continue rend le passage de la façon suivante: 帖木眞兒子行。有不可離的道理。我已離了。 " Concernant mon fils Temüjin, il y avait une norme dont je ne pouvais pas me départir et je m'en suis départi."

XXXIV. — Paroles de Činggis à Altan et Qučar:

§ 179 . . . *Ta qoyar nama tebčijü ile'ü'ü gesü ke'ele'ei ta, juqaju'u (? juγaju'u) gesü ke'ele'ei ta.*

Voici comment les trois traducteurs rendent ces paroles.

Kozin (p. 137): " Otkryto li vy khotite pokinut' menya, ili nadumali pokinut' kovarno i licemerno? " [" Est-ce ouvertement que vous désirez m'abandonner ou bien avez-vous pris la décision de [m']abandonner insidieusement et hypocritement? "

Haenisch (p. 69): " Als ihr Beide mich verliesset, habt ihr da gesagt: ' wir wollen ihn offen, ohne weiteres, verlassen' oder habt ihr gesagt: ' wir wollen ihn verlassen, indem wir uns auseinandersetzen? ' "

Pelliot (p. 192): " Vous deux, en voulant me faire périr, aviez-vous dit que vous m'abandonneriez sur la [terre] nue, ou aviez-vous dit que vous m'abandonneriez en m'enterrant? "

La traduction de Pelliot est indéfendable. Des deux autres, c'est celle de M. Haenisch qui est la correcte.

Je rends le texte comme suit: " Vous deux, en me rejetant avez-vous dit que vous [m']abandonneriez [en brisant] ouvertement [avec moi], ou avez-vous dit que vous [m']abandonneriez après entente? "

La particule interrogative prend dans notre texte la forme *-ü'ü* dans le mot *ile'ü'ü*. Pour cette forme, cf. § 195 *Temüǰin anda minu öyesegsen šiba'un metü eyin šilemelǰen ayisu lu; üǰebeyü'ü ta* " Mon frère par serment, Temüǰin, approche comme un faucon avide de nourriture et bavant de cette manière; l'avez-vous vu? "; § 248 *yeke oro ye'üdgeküi čaγu'u gürba* " Est-ce que le temps est venu de passer le grand trône [à un nouveau maître]? " Cette particule interrogative redoublée que nous trouvons aussi dans *Houa i i iu*, IIb, f. 6r *ǰobolang bolγuyu'u* " [cela ne] constituerait-il [pas] une [cause de] souffrance? ", se rencontre sous la forme *ügü* dans la traduction du 孝經 *Hiao king* datant des Iuen, chap. IX, f. 16r-v: *Boγda sayid-un aγali aburi anu taqimdaγu bolqui-ača deger-e basa nemegdekü anu ügei ügü* (97) " [Dans] la vertu des Boγda Sayid (m. à m.: " des Saints-Bons " = Sages) n'y avait-il rien qui surpassât la piété filiale? (m. à m.: " n'y avait-il pas quelque chose qui pût encore être ajouté au dessus du fait d'être doué de piété filiale? ") (98)

XXXV. — Les deux émissaires de Činggis, Qali'udar et Čaqurqan arrivant chez Ong-qan le trouvent occupé à festoyer.

(97) Texte cité d'après une reproduction photographique communiquée par M. F. W. Cleaves.

(98) L'original chinois est: 聖人之德無以加於孝乎.

§ 184 *Qali'udar Čaqurqan qoyar Ong-qan-tur gürčü Qasar-un üge ke'en ende-če ügüleǰü ilegsen üges ügüleǰü'üi. Ong-qan altan terme bosqaǰu gened qurimlan aǰu'ui.*

Les trois traducteurs ont traduit le texte comme suit:

Kozin (p. 139): " Khariudar že s Čakhurkhanom pribyli k Van-khanu i ot imeni Khasara peredali emu to, čto im bylo nakazano. A Van-khan v tu poru, okazyvaetsya, bespečno piroval, vozdvignuv sebe zolotoï terem " [" Khariudar ensemble avec Čakhurkhan arrivèrent chez Van-khan et au nom de Khasar lui communiquèrent ce qu'on leur avait enjoint [de dire]. Mais il arriva qu'à ce moment Ong-qan festoyait insoucieusement, s'étant fait dresser la tente d'or."]

Haenisch (p. 72): " Chali'udar und Tschachurchan, bei Ongchan eingetroffen, sagten die Worte, mit denen sie von hier gesandt waren, als Worte Chasars. Ongchan hatte das goldene Palastzelt aufgeschlagen und war gerade zufällig bei einem Gastmahl."

Pelliot (p. 195): " Les deux, Qalï'udar et Čaqurqan, arrivèrent chez Ong-qan, et disant: ' Ce sont les paroles de Qasar ', ils dirent les paroles qu'ils étaient venus dire. Ong-qan avait fait dresser la ' grande tente d'or ' et, sans soupçon, était à festoyer."

Faisons d'abord remarquer que M. Kozin a sans raison " corrigé " le nom de *Qali'udar* en *Qariudar*. *Qali'udar* est formé régulièrement sur le nom *qali'un* " loutre " (*Houa i i iu*, I, 6r), mot qui correspond à mo. *qaliγun*, ord. *χal'ṷ̄* (*Dict. ord.*, p. 329a), kalm. *χäl'ǖn* (*Kalm. Wörterb.*, p. 177a). Le suffixe *-dar*, *-der* forme des noms propres. P. ex. *Yesüder* (*Houa i i iu*, IIa, 27v), de *yesün* " neuf "; *Temüder* (*Hist. secr.*, p. 278) de *temür* " fer ". Son rôle est d'individualiser le concept désigné par le nom auquel il s'adjoint: *Qali'udar* n. pr. m. = " la Loutre "; *Yesüder* id. = " le Neuf " — cf. infra. ord. *jis*ɯᴅī —; *Temüder* id. = " le Fer ". (99) Ce suffixe semble avoir disparu de la langue moderne. Un rôle identique à celui que joue le suffixe *-dar*, *-der* est rempli par les suffixes *-dai*, *-dei*, *-ldai*, *-ldei*. Ex. *Hist. secr.* § 46 *Doγoladai* n. pr. m. = " le Boiteux ", de *doγolang* " boiteux "; ord. *jis*ɯᴅī id. = " le Neuf " (= " pesant neuf livres à sa naissance " — *Dict. ord.*, p. 402b), de *jis*ɯ " neuf "; *Hist. secr.* § 129 *Boroldai* id. = " le Brun ", de *boro*

(99) Cf. F. W. Cleaves, *The Mongolian Names and Terms in the History of the Nation of the Archers by Grigor of Akanc'*, *HJAS*, vol. 12 [1949] 3-4, p. 427-8, s. v. *T'agudar* = *Tegüder*. The name *Tegüder* is formed by means of the denominal suffix *-der* from the word *tegüs* " perfect ". *Tegüder* means " The Perfect ".

" brun " (cf. ord. *ʙorolᴅᵓ* n. pr. m. et f. = " qui a le visage brun, qui a le teint foncé " de *ʙoro*; *Dict. ord.*, p. 81a). Cf. supra, note 52. Pour le rôle du suffixe *-dai* en bouriate, v. N. Poppe, *Grammatika buryat-mongol'skogo yazyka*, Moscou-Leningrad, 1938, p. 100. A rapprocher, pour ce qui regarde le rôle qu'il remplit, le suffixe ordos *-su̬* dans *noχᵓ̄̈su̬* n. pr. m. (= le Chien), de *noχᵓ̄̈* (mo. *noqai*) " chien " (*Dict. ord.*, p. 495b).

Quant à la traduction qu'ont faite de ce passage les trois auteurs, il faut faire observer que ni M. Kozin ni Pelliot n'ont traduit le mot *ende-če* " d'ici ". Par contre ils traduisent correctement, le premier par " insoucieusement " et le second par " sans soupçon ", le mot *gened* que M. Haenisch rend par " zufällig ". Pour le sens du mot *gened*, voir plus haut, XXVIII, § 170.

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Qali'udar et Čaqurqan, tous les deux, arrivèrent chez Ong-qan et, disant ' Ce sont des paroles de Qasar ', [lui] dirent les paroles que d'ici [Činggis] avait envoyé dire. Ong-qan ayant dressé la tente d'or était occupé à festoyer sans se douter de rien."

XXXVI. — Après la victoire de Činggis sur les Kereyid, Senggüm, fils d'Ong-qan, est abandonné dans le désert par son " compagnon " et écuyer Kököčü. La femme de ce dernier reproche à son mari son ingratitude et sa trahison. Le dialogue entre Kököčü et sa femme est rapporté par l'*Hist. secr.* dans les termes suivants:

§ 188 . . . *Eme inu ügülerün: Altata[i]-yi emüsküi-tür amtata[i]-yi ideküi-tür Kököčü minu ke'egü büle'e. Qan-niyan Senggüm-i yekin teyin tebčiǰü geǰü odun buyu či ke'eǰü eme inu bayiǰu qočorču'u. Kököčü ügülerün: Senggüm-i erelesü ke'en buyu ǰe či ke'eǰü'üi. Tere üge-tür eme inu ügülerün: Eme gü'ün noqai ni'urtai ke'egdeyi ǰe bi. Altan ǰanta'u ber inu ög, usun ber udquǰu u'utuγai ke'eǰü'üi.*

Les trois traducteurs rendent ce passage comme suit: (100)

(100) Je rappelle au lecteur que la traduction de l'*Histoire secrète* que nous trouvons dans l'ouvrage posthume de Pelliot ne va que jusqu'à la fin du chap. VI. La traduction du présent passage par Pelliot qu'on lira ici est celle qu'il a donnée dans son article *A propos des Comans*, *JA*, sér. XI, T. XV [1920], p. 179.

Kozin (p. 141): " A zena govorit emu:

'Čto ž ot khana ty bežal?
" Moï Kokču " tebya on zval.
Sladko el ty, sladko pil,
Šityï zolotom khodil!'

I stala, bylo, žena ego otstavat'. 'Už ne sobralas' li ty sputat'sya s Sangumom?' — govorit eï Kokoču. — 'Pust' že, — govorit ona, — pust' ya budu po vašemu baba s sobač'eï mordoï, no ty dolžen vernut' emu khot' zolotuyu čašku ego, v čem by emu vody-to khot' napit'sya." [" Mais la femme lui dit:

'Qu'y a-t-il que tu t'es enfui d'auprès du khan?
Il t'appelait " Mon Kokču ".
Tu mangeais agréablement, tu buvais agréablement.
Tu allais vêtu d'habits brochés d'or!'

Et sa femme était sur le point de rester en arrière 'N'es-tu pas déjà prête à t'accointer avec Sangum?' lui dit Kokoču. — 'Souffrez, dit-elle, souffrez que selon votre opinion je sois une femme à museau de chien, mais tu dois lui rendre au moins sa coupe d'or pour qu'il puisse y boire de l'eau tout son soûl'."]

Haenisch (p. 75): " Da sagte seine Frau: 'Früher sagte er zu dir 'mein Kokotschu', damals, als es noch goldgestickte Kleider zu tragen gab und schmackhafte Speisen zu essen! Wie kannst du ihn jetzt, deinen rechtmässigen Herrn, Sanggum, so verraten und verlassen und dich davonmachen!' Damit hielt die Frau und blieb zurück. Kokotschu sagte: 'Du willst wohl den Sanggum als Mann haben?' Auf diese Worte sagte seine Frau: 'Als Frau muss ich mir schon sagen lassen, dass ich ein Hundegesicht habe! Gib ihm wenigstens seinen goldenen Becher, dass er doch Wasser damit schöpfen kann!' "

Pelliot (*JA*, sér. XI, T. XV, p. 179): " Sa femme dit: 'Comment t'en vas-tu ainsi, ô mon Kököčü, abandonnant et délaissant ton prince, qui t'a vêtu de [vêtements] d'or, qui t'a nourri de [mets] savoureux?' Et ce disant, la femme restait en arrière. Kököčü dit: 'Est-ce donc ainsi que tu dis: Je veux prendre Senggüm pour mari?' A ces mots la femme dit: 'Que je sois une femme dont on dit qu'elle a un visage de chien! Mais donne-lui sa tasse d'or, afin qu'il y boive l'eau qu'il puisera'."

Concernant le texte dont on vient de lire les trois traductions, faisons remarquer qu'il n'y a que deux passages pouvant prêter à discussion. D'abord la phrase: *Altata*[*i*]-*yi emüsküi-tür, amtata*[*i*]-*yi ideküi-tür Kököčü minu ke'egü büle'e.* Comme l'a déjà fait observer M. Haenisch dans ses Erläuterungen (*Die geheime Geschichte der Mongolen*, p. 157, note au § 188), Pelliot considère à tort les mots *Kököčü minu* " mon Kököčü " comme des paroles adressées par la femme de Kököčü à son mari, alors qu'en réalité la femme les rapporte comme ayant été dites autrefois par Senggüm. Ce qui au premier examen semble moins clair, c'est qui est le sujet des verbes *emüsküi* " se vêtir " et *ideküi* " manger ".

Pour M. Kozin et Pelliot ce n'est pas Senggüm, mais Kököčü. Quant à M. Haenisch, tout en disant dans la même note de ses Erläuterungen qu'il faut prendre pour sujet Kököčü, dans sa traduction il reste dans le vague et écrit: " damals, als es noch goldgestickte Kleider zu tragen gab und schmackhafte Speisen zu essen ". Bien que Pelliot ait traduit comme si le texte portait *emüsgeküi* et *ide'ülküi*, et que M. Kozin ait traduit le texte trop librement, ils ont bien fait ressortir que celui à qui est attribuée l'action de " se vêtir " et de " manger " est en réalité Kököčü et non Senggüm. C'est d'ailleurs la façon dont le comprend la version chinoise continue qui rend le sens du texte mongol comme suit: 在前好衣服。好茶飯。曾與你喫穿。 " Autrefois il te donnait de bons habits et de la bonne nourriture (m. à m. " thé et riz ou millet cuits ") à manger et à porter." A première vue, on pourrait être surpris d'entendre dire qu'un *aγtači* (管馬的 *kouan ma ti*) " écuyer " ait reçu de son seigneur " des habits ornés d'or à porter et des mets savoureux à manger " (*altata*[*i*]-*yi emüsküi-tür, amtata*[*i*]-*yi ideküi-tür*) et se demander si le chroniqueur ne parle pas ici de Senggüm, qui indubitablement est le sujet de *ke'egü*; mais il faut se rappeler que Kököčü n'était pas un simple domestique, mais, comme le note expressément l'*Hist. secr.*, un *nökör* " compagnon " ou servant militaire de Senggüm: *Senggüm-ün nökör Kököčü aγtači* " le ' compagnon ' de Senggüm, l'écuyer Kököčü (§ 188). (101) Il n'est donc pas surprenant que Kököčü ait reçu de son *qan* Senggüm " des habits ornés d'or et des mets savoureux ", et, bien qu'à ne considérer que la construction de la phrase on soit tenté de donner aux verbes *emüsküi* et *ideküi* le même sujet qu'au verbe *ke'egü*, il faut se tenir à l'interprétation de la version continue.

(101) Sur la condition des *nököd* dans l'ancienne sociéte mongole, voir B. Vladimirtsov, *Le régime social des Mongols, le féodalisme nomade* (trad. par Michel Carsow), Paris, 1948, pp. 110-123.

Dans cet ouvrage (p. 121) Vladimircov a à son tour traduit les mots *Altata*[*i*]-*yi emüsküi-tür amtata*[*i*]-*yi ideküi-tür Kököčü minu ke'egü büle'e*. Il comprend: " Quand tu étais vêtu d'or, quand tu mangeais ce qui est bon, oh! mon Kököčü, est-ce que tu parlais ainsi? " Il commet donc le même erreur que Pelliot en prenant les mots *Kököčü minu* pour des paroles adressées par la femme à son mari. Par contre les mots *altata*[*i*]-*yi* . . . *ideküi-tür* ont été traduits plus correctement par Vladimircov que par Pelliot.

Quant au second passage: *Eme gü'ün noqai ni'urtai ke'egdeyi ǰe bi*, cette réponse de la femme de Kököčü à son mari a été traduite de trois façons différentes, dont aucune à mon avis ne rend le vrai sens du texte mongol.

Faisons d'abord une remarque sur le texte lui-même.

La forme *ke'egdeyi* est un présent-futur en *-yi* du verbe *ke'egde-*, passif de *ke'e-* " dire " (mo. *keme-*). Il correspond au présent-futur en *-i* de la langue écrite, que nous trouvons p. ex. dans les mots *bolui* " est ", de *bol-* " être, devenir ", *ayisui* " vient, approche ", de *ayis-*, *ayisu-* " venir, approcher ". (Cf. G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen*, Helsingfors, 1903, p. 74; N. Poppe, *Geserica, Untersuchung der sprachlichen Eigentümlichkeiten der mongolischen Version des Gesserkhan*, *Asia Major*, III [1926], p. 170; *Die Sprache der mongolischen Quadratschrift und das Yüan-chʻao-pi-shi*, *Asia Major*, Neue Folge, I, p. 111). Cette forme en *-yi* se rencontre encore à d'autres endroits de l'*Hist. secr.*, p. ex. § 55 *amin ele činu bö'esü öki qatu oluyi ǰe či* " Si tu es en vie, tu trouveras [toujours] une fille ou une femme "; § 199 *aγta turun bara'asu qayirala'asu ülü boluyi* " Si un hongre est [déjà] tout à fait emacié, le ménager ne va pas " (= c'est inutile, on ne peut plus le monter). Cf. aussi la forme *boli* du § 254. Voir passage LV.

Concernant les trois traductions, il faut faire observer qu'aucun des trois traducteurs ne semble s'être rendu compte de la façon précise dont la phrase mongole est construite. Les mots *eme gü'ün noqai ni'urtai* constituent un dicton. Cf. la traduction continue, qui dit: 人雖說婦人是狗面皮 " bien qu'on dise: ' une femme a un visage de chien ' ". Ce dicton prend dans notre texte la forme d'une proposition nominale pure sans copule dont le sujet est *eme gü'ün* " une femme " et le prédicat *noqai ni'urtai* " [est] ayant un visage de chien " et aucun de ces deux termes n'est l'attribut du pronom *bi* " je ", dont l'unique fonction est ici d'être sujet de *ke'egdeyi*. Il n'est donc pas possible de traduire: " Souffrez que selon votre opinion je sois une femme à museau de chien " (Kozin) (102); " Als Frau muss ich mir schon sagen lassen, dass ich ein

(102) D'ailleurs " une femme à museau de chien " serait en mongol non *eme gü'ün noqai ni'urtai* mais *noqai qoši'utai eme gü'ün*.

Hundegesicht habe! " (Haenisch) ; " Que je sois une femme dont on dit qu'elle a un visage de chien! " (Pelliot) . Nous avons ici le même genre de construction qu'on a p. ex. au § 170: *dayin gürba ke'egdeǰü*, où les mots *dayin gürba* " l'ennemi est arrivé " constituent le discours rapporté et où le verbe *ke'egdeǰü* " étant dit; subissant l'action de dire " a pour sujet sous-entendu l'armée de Činggis, le tout pouvant être rendu en traduction libre par: " Quand on eut été informé de l'arrivée de l'ennemi ".

A mon avis, il faut comprendre le passage comme suit: Kököčü, furieux d'entendre sa femme lui reprocher son ingratitude et sa trahison, lui lance à la tête une injure, disant qu'elle veut prendre Senggüm pour mari. Alors sa femme lui répond: " Ce que tu dis là équivaut à dire que le dicton ' Une femme a un visage de chien ' se vérifie en moi, et que je suis comme une chienne qui ne sait pas rougir, en d'autres mots que je suis une femme infidèle et dévergondée."

Je traduis donc tout le passage comme suit: " Sa femme dit: ' Quand tu te vêtais de vêtements ornés d'or et mangeais des mets savoureux, il disait ' Mon Kököčü '. Comment t'en vas-tu délaissant et abondonnant ainsi Senggüm, ton qan? ' Ce disant, sa femme s'arrêtant (m. à m. " se tenant debout ") resta en arrière. Kököčü dit: ' Tu te dis: Je voudrais prendre Senggüm pour mari '. A ces mots, sa femme dit: ' Tu m'appliques le dicton (m. à m.: " je suis dit, je suis l'objet de l'action de dire ") : Une femme a un visage de chien; mais donne lui au moins sa coupe d'or; qu'au moins il puise et boive de l'eau! "

Quant à l'épithète de " chienne " donnée à une femme infidèle, cf. le texte suivant rapportant un aphorisme de Činggis (*Čadig*, pp. 152-153) : *Degere tengri-yin ǰayaγabar törögsen suu tu Činggis-qaγan ǰarliγ boluγsan aǰuγu: Qoγar sedkil tü ere bolbasu ere busu eme kemegdekü. Nigen sedkil* [*tü*] *ere bolbasu ere busu erdeni kemegdekü. Kerbe ǰiren* (= *ǰirin*) *sedkil tü eme bolbasu eme busu noqai kemegdekü. Nigen sedkil tü eme bolbasu eme busu ere kemegdekü. Teyimü-lüge ger nököčeldükü kereg kemen ǰarliγ bolba* " Le fortuné empereur Činggis, qui naquit par le destin du Ciel qui est en haut dit: ' S'il y a un homme qui a deux pensées, ce n'est pas un homme, il sera appelé femme. S'il y

a un homme qui a une pensée unique, ce n'est pas un homme, il sera appelé joyau. S'il y a une femme qui a deux pensées, ce n'est pas une femme, elle sera appelée chienne. S'il y a une femme qui a une pensée unique, ce n'est pas une femme, elle sera appelée homme. Avec une telle [femme] il sera avantageux de se mettre en ménage.' Ainsi parla-t-il."

Ajoutons que le mot *ölöɢ'tš'in* " chienne " est encore à présent une injure à l'adresse d'une femme ou d'une jeune fille, dont le sens est: " Tu es une dévergondée " (Cf. *Dict. ord.* p. 531b).

XXXVII. — Gürbesü, mère de Tayang-qan des Naiman, dit ce qu'on pourrait faire des femmes mongoles que les Naiman captureraient.

§ 189 . . . *Šili'un berined ökid-i anu maya abčira'ulǰu γar köl anu ukiya'ulǰu üni'ed qonind-iyan maya sa'a'ulqun ele.*

Les deux traducteurs ont traduit comme suit ces paroles de Gürbesü:

Kozin (p. 142): " Požaluï, čto ikh baby i devki godyatsya ešče doit' u nas korov i ovec, esli tol'ko otobrat' iz nikh kotorye polučše da velet' im vymyt' ruki i nogi! " [" Peut-être que leurs femmes et filles sont encore bonnes à traire nos vaches et brebis, à condition de les choisir parmi celles qui sont un peu mieux et de leur ordonner de se laver les mains et les pieds! "]

Haenisch (p. 76): " Aber ihre edlen Töchter könnten wir uns wohl als Schwiegertöchter holen lassen und, wenn wir ihnen ihre Hände und Füsse waschen, uns von ihnen unsere Kühe und Schafe melken lassen."

Faisons d'abord une remarque concernant la transcription. Le mot *qonind-iyan* " nos brebis " a été transcrit par M. Kozin *qonidiyan* (p. 261), *χonid-iyen* (p. 460) et par M. Haenisch *ḥonid iyen*. Pelliot transcrit *qonid-iyan*. Il n'y a pas à douter qu'en mongol médiéval le suffixe du pluriel *-d* pût, chez les noms se terminant en *n*, se joindre à la consonne finale au lieu de s'y substituer. Cette forme du pluriel, disparue de la langue moderne, se rencontre sporadiquement dans l'*Hist. secr.* P. ex. § 124 *qonind-i* 羊每行 " moutons " (acc.); § 198 *qadund* 娘子每 " épouses ", etc. Elle se rencontre aussi dans le *Houa i i iu*, p. ex. IIb, f. 21v, l. 3 *noyand* 官人每 " officiers ", et elle a été signalée par M. Poppe dans la langue du *Mukaddimat al-Adab*. Voir pp. 71, 384 a b *χatundun~χatundīn* " des femmes " (gén.).

Cette forme du pluriel a toutefois été reconnue par M. Haenisch, qui dans son *Wörterbuch zu MNT*, p. 66 écrit [*ḥoni*]*nt* pl., et par Pelliot, qui p. 66 dit en note: Corr. *qonind*.

Concernant les deux traductions il faut faire observer ce qui suit: Les mots *berined ökid-i anu maγa abčira'ulǰu* n'ont été traduits correctement par aucun des deux auteurs. M. Haenisch les rend par: ". . . ihre (edlen) Töchter könnten wir uns wohl als Schwiegertöchter holen lassen ", tandis que M. Kozin traduit *berined* " brus " par " femmes " et *abčira'ul-* " faire amener " par " choisir ". Ces mots ne peuvent être traduits autrement que par: " Peut-être que faisant amener leurs brus et filles . . .". Pour *berined*, pluriel irrégulier de *beri* " bru ", cf. les formes, également irrégulières, *beriged* (*Altan tobči* [*Čadig*, p. 98, l. 5]), *beriyed* (Kowalewski, p. 1127b) du mongol écrit et ʙ*ėrēt* de l'ordos (*Dict. ord.*, p. 66b).

Ni l'un ni l'autre des deux traducteurs n'ont reconnu la présence d'un mot-couple (103) dans l'expression *γar köl ukiya'ul-* " faire laver les mains (m. à m. " mains — pieds ") ". Il est pourtant assez clair que les " pieds " n'ont rien à voir avec la traite des vaches et des brebis. L'expression *g̬ar k'ölō̆n ug̬ᵘā-* est courante en ordos et y signifie " se laver les mains " (*Dict. ord.*, p. 725a). Cf. aussi le passage du § 278 (vers la fin) *bidana ülü ǰa'an ö'esüd γar köl gürge'esü nuduryа-yin qari'u nudurγa beriye-yin qari'u beriye qari'ultuγai* " si, sans nous informer, eux-mêmes portent la main [sur mes gardes], qu'on leur rende un [coup de] poing en retour d'un [coup de] poing et un [coup de] bâton en retour d'un [coup de] bâton ". (104) Ici aussi il est évident que par l'expression *γar köl* il faut entendre " main ", des " coups de pied " n'étant pas mentionnés comme devant être administrés en retour.

Je traduis donc le passage du § 189 qui nous occupe comme suit: " Peut-être que faisant amener leurs élégantes brus et filles et leur faisant se laver les mains nous leur pourrions peut-être faire traire nos vaches et nos brebis."

(103) Cf. ce qui a été dit plus haut à propos du mot-couple *eme kö'ü* du passage XIV, § 104.

(104) M. Haenisch (p. 144) traduit *γar köl gürge-* par " Fausthiebe oder Fusstritte austeilen ". M. Kozin (p. 197) traduit ces mots correctement, bien qu'assez librement, par " pribegat' k rukoprikladstvu " [" recourir à des coups assenés du plat de la main "].

XXXVIII. — Averti par le chef des Önggüd que Tayang-qan, roi des Naiman, a l'intention d'attaquer les Mongols et de venir leur " enlever leurs carquois ", Činggis, au cours d'une battue, consulte son entourage. Plusieurs de ses généraux sont d'avis que, vu la maigreur des chevaux, on ne peut songer à faire la guerre aux Naiman. Mais Odčigin-noyan est d'avis qu'il faut relever le gant. Belgütei-noyan opine dans le même sens et dit:

§ 190 . . . *Amidui bö'etele nökör-e qor-iyan abda'asu aγsan ya'un tusa bui. Töregsen ere-de ükü'esü taki qor numun-lü'e-ben yasun-lu'a niken-ne kebte'esü ülü'ü sayin bui. Naiman irgen ulus yeketü irge olotu ke'en yeke üge ügülen aǰu'u. Bida ene anu yeke üge-tür šiqan morilaǰu odču anu qor abu'asu berkedü'ü aǰu'u.*

Ce passage a été traduit comme suit:

Kozin (p. 143; trad. en prose) : " Ešli, zaživo, popustit' ' tovarišču ' otnyat' svoï saïdak, to kakaya pol'za i živu byt'? Ne dobro li roždennomu mužem leč' kost'mi ryadom so svoim lukom i prakhom vityazeï? Naïmancy khvastayut, upovaya na to, čto ulus ikh velik i mnogolyuden. A trudno li nam u nikh u samikh pozabirat' saïdaki, vystupiv v pokhod ne meškaya." [" Si, de son vivant, quelqu'un permet à un ' compagnon ' qu'il lui enlève son arc et son carquois, alors quelle utilité y a-t-il d'être en vie? N'est-ce pas bien pour quelqu'un qui est né homme d'être couché à l'état d'ossements côte à côte avec son arc et les cendres des héros? Les Naiman se vantent, se reposant sur le fait que leur ' ulus ' est grand et populeux. Mais serait-il difficile pour nous de leur rafler à eux-mêmes leurs arcs et carquois, nous étant mis en campagne sans tarder? "]

Haenisch (p. 77) : " Wenn man sich bei Lebzeiten des Köchers berauben lässt, welchen Wert hat dann die Existenz gehabt? Ist es nicht schön, wenn man, als Mann geboren, von einem Manne stirbt und dann mit seinem Köcher und Bogen zusammen als Leiche daliegt! Die Naiman-Leute führen grosse Reden von ihrem grossen Reich und ihren vielen Menschen. Wenn wir auf ihre grossen Reden eingehen, gegen sie reiten und ihnen ihre Köcher wegnehmen, ob das schwer ist? "

Si l'on compare ces deux traductions avec le texte mongol, on voit que c'est surtout la phrase *Töregsen ere-de ükü'esü taki qor numun-lü'e-ben yasun-lu'a niken-ne kebte'esü ülü'ü sayin bui* qui a fait difficulté. L'expression *töregsen ere* a été rendue par les deux traducteurs comme si le texte portait *ere töregsen* " quelqu'un qui est né homme ". (105) Mais *töregsen ere* ne peut être traduit que

(105) Cf. *Hist. secr.* § 195 ***gü'ün** gü'ün-neče busu; **gürölgü** mangγus töregsen; J̌oči-Qasar ke'egdeyü* " Il est différent de tous les [autres] hommes: il est né python [de

par " homme qui est né, homme qui est venu au monde ". De plus, M. Kozin, outre qu'il a omis de traduire les mots *ükü'esü taki* " quand il meurt " et *qor* " carquois ", a trouvé dans le texte des " cendres de héros ", qu'on y cherche en vain. De son côté M. Haenisch en traduisant " wenn man, als Mann geboren, von einem Manne stirbt ", introduit dans le texte un second *ere*, qui ne s'y trouve pas et fait de *ere-de* un régime indirect de *ükü'esü*, alors qu'il est complément de l'adjectif *sayin* " bon ".

Le mot *nökör* n'a pas été traduit par M. Haenisch. Ici *nökör* " compagnon " a le sens de " ennemi ", comme c'est d'ailleurs le cas dans plusieurs passages de l'*Hist. secr.* P. ex. § 267 *nökör gü'ün-ü qoron üge-tür irejü* " Auf die Giftworte des Feindes sind wir gekommen " (Haenisch, p. 135), où la traduction interlinéaire rend *nökör gü'ün* par 敵人 *ti jen* " ennemi ".

Les mots *Naiman irgen ulus yeketü irge olotu ke'en yeke üge ügülen aǰu'u* ne peuvent être traduits par " Die Naiman-Leute führen grosse Reden von ihrem grossen Reich und ihren vielen Menschen " (Haenisch). La traduction de M. Kozin est correcte: " Les Naiman se vantent, se reposant sur le fait que leur ' ulus ' est grand et populeux ". La version continue a ici très bien rendu le sens du texte mongol: 如今乃蠻恃其國大民衆。敢發大言. " A présent les Naiman se reposant sur le fait que leur empire est grand et leur population nombreuse osent proférer des fanfaronnades." Les *yeke üge* m. à m. " grandes paroles " que les Naiman se permettent de dire parce que leur empire est grand et bien peuplé, sont celles par lesquelles ils se vantent de venir attaquer les Mongols et leur enlever leurs carquois. Cela ressort d'ailleurs clairement de la suite des paroles de Belgütei: *Bida . . . odču anu qor abu'asu . . .* " si nous allions [leur] enlever leurs carquois à eux . . ." au lieu de leur permettre qu'ils viennent enlever les nôtres.

Quant à cette dernière phrase *Bida ene anu yeke üge-tür šiqan . . . berkedü'ü aǰu'u*, elle a été traduite correctement par M. Haenisch, tandis que M. Kozin a omis de traduire les mots *ene*

l'espèce dite] *gürölgü*; il s'appelle J̌oči-Qasar." (La version continue porte: 生得不似常人。如大蟒一般。名字喚做拙赤中合撒兒. " Quant à son apparence, il ne ressemble pas à un homme ordinaire: il est comme un grand python. Il s'appelle J̌oči-Qasar.")

anu yeke üge-tür et rend erronément le mot *šiqan* " prenant occasion de " par " sans tarder ".

Voici donc comment je traduis le passage: " Si, quand on est [encore] en vie, on se laisse enlever son carquois par un ' compagnon ' (= ennemi), quelle utilité y a-t-il à être en vie? Pour un homme qui est venu au monde, quand il meurt, n'est-il pas bon qu'avec son carquois et [son] arc il soit couché au même endroit que [ses] ossements? La nation naiman se disant qu'elle a un grand empire et une population nombreuse profère des fanfaronnades. Si, prenant occasion de ces fanfaronnades (m. à m. " ces fanfaronnades d'eux "), nous mettant en campagne et allant [les trouver] nous [leur] enlevions leurs carquois à eux, cela serait-il [si] difficile? "

Finissons par une remarque. Le mot *berkedü* " difficile " = *berketü*. Pour *-dü* à la place de *-tü*, cf. mongr. *k'uᴅžiᴅu* " fort " (mo. *küčütü* id.), *amaᴅu* " ayant une bouche " (mo. *amatu* id.), etc. (A. De Smedt et A. Mostaert, *Le dialecte monguor, IIe partie, Grammaire*, Pékin, 1945, p. 83, § 92). Cf. aussi N. Poppe, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen, Keleti Szemle*, XX, p. 123.

XXXIX. — Tayang-qan ayant reçu le rapport des guetteurs naiman disant que l'armée de Činggis campant au Sa'ari-ke'er avait des feux plus nombreux que les étoiles, envoie dire à son fils Güčülüg-qan:

§ 194 . . . *Mongγol-un aγtas turuγad aǰu'ui. Hodun-nača olon γaltan ke'emüi. Mongγol olon aǰu'ui. Edö'e bida* **q***amtudun bara'asu* **q***aγačaqui berke bolqunu.* **Q***amtudun bara'asu* **q***ara nidün-niyen hirmes ülü kikün tede.* **Q***ačar-iyan* **q***adquγda'asu* **q***ara čisun γaru'asu* **q***altaril ügei* **q***atanggin Mongγol-tur* **q***amtudu'asu bolγuyu.*

Voyons comment les deux traducteurs ont rendu ces paroles de Tayang-qan.

Kozin (p. 145): " Mongol'skie koni, kak vidno, plokhi. No ogneï u nikh, donosyat, bol'še zvezd. Stalo byt', Mongolov-to mnogo. — (Trad. en prose) Esli my teper' že s nimi soïdemsya, to ne budet li trudno otstupit'. Stoit li seïčas svyazyvat'sya s etimi svirepymi Mongolami, kotorye glazom ne morgnut, kogda ikh rubyat v ščeku; kotorye nepokolebimy daže i togda, kogda

struitsya ikh černaya krov ' ? . . .' " [" ' Les chevaux mongols, comme on voit, sont en mauvais état. Mais ils ont plus de feux qu'il y a d'étoiles. Par conséquent il y a des Mongols en grande quantité. Si à présent nous nous rencontrons avec eux, ne sera-ce pas difficile de nous retirer? Cela vaut-il la peine à ce moment-ci d'avoir affaire avec ces sauvages Mongols, qui ne clignent pas de l'oeil quand on leur taillade la joue; qui ne reculent pas, même alors qu'est répandu leur noir sang? ' "]

Haenisch (p. 80): " ' Es wird mir gesagt, die Wallache der Mangchol seien mager, aber sie hätten Lagerfeuer, mehr als die Sterne. Die Mangchol sind also zahlreich. Wenn wir erst einmal mit ihnen zusammengeraten sind, dürfte es schwer sein, wieder auseinander zu kommen. Sie sind so hart, dass sie, wenn man ganz dicht an sie herankommt, nicht ihre Augen bewegen, dass sie, wenn man sie in die Wange sticht und das schwarze Blut herauskommt, nicht ausweichen! Wäre es gut mit diesen Mangchol zusammenzutreffen? ' "

Concernant ces deux traductions il faut d'abord faire observer que M. Kozin n'a pas fait ressortir le rôle que joue l'auxiliaire *bara-* " finir, achever " dans l'expression *qamtudun bara-* " en venir aux mains tout de bon, livrer bataille en s'engageant à fond ". (106) En outre, il faut faire remarquer que les deux traducteurs n'ont pas tenu compte du fait que les mots *Qamtudun bara'asu qara nidün-niyen hirmes ülü kikün tede* forment une phrase indépendante à séparer de celle qui suit. (107) Aucune des deux traductions des deux dernières phrases de ce passage ne peut être considérée comme rendant bien le texte mongol.

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Les hongres des Mongols sont maigres. On dit qu'ils ont des feux plus nombreux que les étoiles. Les Mongols sont [donc] en grand nombre. A présent, si nous en venons aux mains tout de bon, se séparer [ne] sera-ce [pas] difficile? Si nous en venons aux mains tout de bon, ils ne cligneront pas de leurs yeux noirs. Si nous en venons aux mains avec les durs Mongols qui ne reculent pas [même] s'ils

(106) Pour l'emploi de *bara-* en fonction d'auxiliaire d'achèvement, cf. *Hist. secr.* § 149 *ečige-yin amin inu aburaya ke'en ireba bida. Širgü'etü amin inu ükü'ülün bara'asu qo'osun amin ügei beye inu yekikün bida* " Nous sommes venus disant: ' Nous sauverons la vie à [notre] père '. Une fois que Širgü'etü l'aura mis à mort (m. à m.: " aura achevé de faire mourir sa vie "), que ferons-nous de son corps vide et inanimé? "

(107) M. Kozin, dans sa transcription (pp. 264, 462), a mis correctement le point après *tede*, mais il n'a pas traduit en conséquence. Pelliot (p. 68) a pensé que les deux dernières phrases n'en forment qu'une.

Pour *hirmes ülü ki-*, voir XLVII, § 230.

sont piqués à la joue et que sorte [leur] sang noir, cela pourra-t-il aller? "

Avant de terminer voyons comment les deux auteurs ont traduit les dernières paroles du message de Tayang-qan à son fils Güčülüg:

Bidanu aγtas tarγud bui. Ke'eli segü'ülün Mongγol-un aγtas biqarda'ulun ni'ur de'ere anu asqaya bida.

Kozin (p. 145): " Za eto vremya naši tabuny otkormyatsya. Togda-to my, iznuriv takim obrazom Mongolov i ešče bol'še istoščiv ikh koneï, togda-to my i udarim (108) im pryamo v lico! " [" A ce moment nos troupeaux de chevaux se seront engraissés. C'est alors que, ayant epuisé de cette manière les Mongols et ayant encore plus épuisé leurs chevaux, c'est alors que nous les frapperons (109) tout droit au visage ".]

Haenisch (p. 80): " Wir wollen dabei unsere Wallache — sie sind fett — den Bauch einrollen lassen, ihre Wallache dagegen zur Erschöpfung bringen und dann ihnen ins Gesicht speien."

Faisons d'abord quelques remarques.

Ke'eli segü'ül- est glosé 肚皮教抽起 *tou p'i kiao tch'eou k'i* " faire tirer en haut le ventre ". Cette expression signifie " faire en sorte que le ventre diminue de volume ". Les chevaux engraissés au pâturage ne peuvent fournir des efforts violents et prolongés sans s'abîmer. C'est pourquoi les Mongols, pendant un certain nombre de jours, ne les laissent brouter qu'un temps très court, jusqu'à ce que, débarrassés de la graisse superflue, ils soient en bonne forme. Tayang-qan veut dire: " Attirons les Mongols à notre suite en livrant de temps en temps quelques escarmouches. (110) Entretemps leurs chevaux, qui sont maigres, s'éreinteront, tandis que les nôtres, qui sont gras, auront le temps de se débarrasser de leur graisse superflue et de se mettre en bonne condition (111) pour le jour où, faisant volte-face, nous nous jetterons sur l'ennemi."

Le mot *segü-* de l'*Hist. secr.* correspond à mo. *sekü-* " lever, retrousser (habit, etc.) "; kalm. *sekχə* " aufheben, öffnen " (*Kalm.*

(108) En note: Plesnëm.

(109) " Eclabousserons ".

(110) *Ani üdüǰü yabuǰu Altai-yin ölkes gürtele noqai kerel kereǰü yabuǰu* " Marchant en les attirant, avançant, tout en livrant des escarmouches (m. à m. " des rixes à la façon des chiens ") jusqu'à ce que nous atteignions les pieds de l'Altai." (§ 194).

(111) La version continue dit: 我肥馬正好 " nos gras chevaux seront [alors] justement en bonne condition."

Wörterb., p. 321b) ; ord. *sö'ᵏχö-* " lever, p. ex. la pièce de feutre qui ferme l'ouverture de la porte, le couvercle d'un coffre, etc." (*Dict. ord.*, p. 586a) .

M. Kozin n'a pas traduit les mots *ke'eli segü'ülün*. M. Haenisch traduit très bien par: " Wir wollen dabei unsere Wallachen . . . den Bauch einrollen lassen " et ajoute dans ses Erläuterungen, p. 158: " Die Pferde rollen den Bauch ein, d.h. zehren von ihrem Fett ".

Le mss. de Palladius (*Wörterb. zu MNT*, p. 16) et l'édition de la Commercial Press portant *čangqarda'ulun* au lieu du *biqarda'ulun* de l'édition de Ie Te-houei (敞 *tch'ang* au lieu de 敝 *pi*), la première leçon a été adoptée par M. Kozin (p. 264 *čaŋqardaulun*) et Pelliot (p. 69 *čangqarda'ulun*). La bonne leçon est celle que M. Haenisch a adoptée à la suite de l'édition de Ie Te-houei. Le mot *biqarda'ul-* " mettre à bout de forces, éreinter " continue de vivre en ordos où il a pris la forme ʙaχarᴅṻl- et signifie " faire éprouver de la gêne (p. ex. un supérieur à son inférieur) ; mettre à quia " (*Dict. ord.*, p. 45b) .

Les mots *ni'ur de'ere anu asqaya bida* ont été traduits par M. Kozin " C'est alors que nous les frapperons tout droit au visage ", et par M. Haenisch " [Wir wollen] dann ihnen ins Gesicht speien ". Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions — surtout celle de M. Haenisch — ne peut être regardée comme rendant le texte mongol. Celui-ci dit mot à mot: " sur leur visage nous déverserons ". " Déverser, répandre " est le sens qu'a encore le mot *asqa-* en mongol moderne. C'est aussi le sens du mot 注 *tchou* qui le glose dans notre texte. " Cracher au visage " serait *ni'ur-tur nilbu-* (cf. *Hist. secr.*, § 152 *ni'ur-tur anu nilbuǰu bari'as anu talbi'ulba* " leur crachant au visage il les fit débarrasser de leurs liens ") . Au mot *asqaya* de notre texte correspond dans la version continue l'expression 復回 *fou houei* " retourner ". *Ni'ur de'ere anu asqaya bida* veut donc dire: " nous nous retournerons et nous déployerons nos troupes à leur face pour les attaquer avec toute notre armée ".

Je traduis le passage comme suit: " Nos hongres sont gras. Faisant diminuer le volume de leur ventre et attendant jusqu'à ce que les hongres des Mongols soient éreintés, nous déployerons (m. à m.: " déverserons ") [nos troupes] à leur face ".

XL. — Au moment de la déroute des troupes naiman poursuivies par l'armée mongole, J̌amuγa décrit à Tayang-qan épouvanté son *anda* Temüǰin dans les termes suivants:

§ 195 . . . *Ene ayisγu Temüǰin anda minu. Gü[b]čin beye inu siremü-'er siregdegsen sibüge-de qadququi-a čölö ügei'ü; temür-iyer dabtaγsan tebene-de qadququi-a čölö ügei'ü. Temüǰin anda minu öyesegsen šiba'un metü eyin šilemelǰen ayisu lu. Üǰebeyü'ü ta. Naiman nököd Mongγol-i üǰe'esü ešige-yin γodu ülü hüle'ülküi-eče büle'ei. Ta üǰedkün.*

Voyons comment les deux traducteurs ont compris ce texte.

Kozin (p. 148; trad. en prose): " ' Eto podъezžaet moï anda Temučžin. Vse telo ego zalito bronzoï: negde šilom kol'nut'; železom okovano: negde igloyu kol'nut'. Razve ne vidite vy, čto eto on, čto eto podletaet moï drug Temučžin, glotaya slyunu, slovno golodnyï sokol . . .' Smotrite že, druz'ya Naïmany. Ne vy l' govorili, čto tol'ko by uvidat' vam Mongolov, kak ot kozlenka ostanutsya rožki da nožki? " [" ' C'est mon anda Temüǰin qui s'avance. Tout son corps est arrosé de bronze: il n'y a pas de place pour piquer avec une alêne; il est revêtu de fer: il n'y a pas de place pour piquer avec une aiguille. Ne voyez-vous pas que c'est lui, que c'est mon ami Temüǰin qui se précipite avalant de la salive exactement comme un faucon affamé . . . ' Regardez, amis Naiman. N'avez-vous pas dit que si seulement vous voyez les Mongols, comment d'un chevreau il restera de petites cornes et de petits pieds? ' "]

Haenisch (p. 82): " Der dort kommt, ist mein Freund Temudschin. Sein ganzer Körper ist in Kupfer geläutert und hat keine Fuge für einen Pfriemen zum Einstechen. Er ist aus Eisen gehämmert und hat keine Fuge für eine Ahle zum Einbohren. Mein Freund Temudschin kommt doch da an, geifernd wie ein fressgieriger Falke, seht ihr ihn nicht? Ihr habt damals gesagt, wenn ihr die Mangchol sehen würdet, würde auch nicht das Fussfell eines Lammes von ihnen übrig bleiben. Sehet sie doch an! "

Concernant ces deux traductions, il faut d'abord faire observer que les deux auteurs en traduisant les mots *Gübčin beye inu širemü-'er širegdegsen šibüge-de qadququi-a čölö ügei'ü; temür-iyer dabtaγsan tebene-de qadququi-a čölö ügei'ü* ont ponctué défectueusement la phrase. En séparant *širegdegsen* de *šibüge* et *dabtaγsan* de *tebene* ils ont fait un contresens. Ce qui proprement est dit de l'alêne (*šibüge*) et de la " grande aiguille " (*tebene*), ils le considèrent comme étant dit du corps de Činggis: " Tout son corps est arrosé de bronze . . . il est revêtu de fer " (Kozin); " Sein ganzer Körper ist in Kupfer geläutert . . . Er ist aus Eisen

gehämmert" (Haenisch). (112) Les auteurs semblent s'être inspirés de la version continue qui porte 渾身穿着鐵甲 "tout le corps est revêtu d'une armure de fer". Mais on ne peut supposer que J̌amuγa veuille dire que le corps de Čingis a été "fondu" (*šiŕegdegsen*) et "martelé" (*dabtaγsan*). Il veut plutôt dire que son *anda* Čingis est si bien protégé par l'armure qu'il porte qu'une alêne en cuivre de fonte ou une grande aiguille en fer forgé ne trouverait pas d'interstice par où introduire sa pointe. J̌amuγa ne mentionne pas l'armure, mais c'est l'idée d'"être bardé de fer" contenue implicitement dans les paroles par lesquelles J̌amuγa décrit son *anda* qu'a rendue la version continue: celle-ci en effet, comme on le sait, ne rend pas toujours littéralement ce que dit le texte mongol, mais n'est souvent rien de plus qu'une traduction libre et abrégée.

Quant à la construction que nous trouvons dans ces mots qui semblent avoir fait difficulté aux deux auteurs: *širemü-'er širegdegsen šibüge, temür-iyer dabtaγsan tebene* elle est tout à fait régulière: le nom désignant la matière dont l'objet est fait est mis à l'instrumental, tandis que le procédé de fabrication — dans le cas présent: fonte, martelage — est énoncé sous la forme d'un nom verbal déterminant le nom de l'objet. Cette construction se retrouve encore à présent dans les dialectes vivants. Ex. ord. *ulān öŋgō̄r ojoson* . . . ᴅālìŋ "bourse à tabatière faite (m. à m. "cousue") d'étoffe rouge" (*Textes or. ord.*, p. 254; *Folk. ord.*, p. 350). (113)

Faisons observer en outre que les traducteurs n'ont pas rendu la nuance particulière introduite par le suff. *-eče* dans la phrase à construction elliptique *Naiman nököd Mongγol-i üǰe'esü ešige-yin γodu ülü hüle'ülküi-eče büle'ei.* A mon avis l'ablatif est employé ici pour exprimer la notion de "spécialisation en une seule chose,

(112) Le même contresens a été fait par le doct. G. B., qui traduit les mots *gübčin beye inu . . . čölö ügei'ü* par "Tout son corps est comme de l'airain bien trempé qui ne laisse aucune prise (ou aucune place) à la percée d'un ciseau; comme du fer forgé qui ne laisse aucun passage aux piqûres d'une alêne." R. Grousset, *L'empire mongol* (*1re phase*), p. 470.

(113) Dans son *Wörterbuch zu MNT* (p. 30), M. Haenisch avait rendu correctement l'expression *temür-iyer dabtaγsan tebene* par "aus Eisen gehämmerte, geschmiedete Ahle".

à l'exclusion de toute autre ". Je rends *-eče büle'ei* par: " ce n'était que " (= " ils ne parlaient que de . . ."; " ils ne faisaient que tenir des discours dans ce genre-ci . . . "), et je traduis la phrase en question comme suit: " Les compagnons naiman ne faisaient que [dire] que si [un jour] ils voyaient les Mongols, ils ne [leur] laisseraient [même] pas la peau du pied d'un chevreau ". La version continue rend le texte comme suit: 您曾說。若見達達時。如小羖羊歷羔兒蹄皮也不留. " Vous avez dit que s'il vous arrivait de voir les Mongols, vous ne [leur] laisseriez même pas l'équivalent de la peau du pied d'un petit chevreau."

Notre passage n'est pas le seul endroit de l'*Hist. secr.* où cet emploi particulier de l'ablatif se rencontre, et la construction elliptique (avec suppression du verbe *ke'e-* " dire ") que nous voyons au § 195 et qui devait être un tour populaire se trouve reproduit identiquement au § 244. Qasar, qui a été battu par les Sept Qongqotan (= le chamane Kököčü et ses six frères) vient s'en plaindre à son frère Činggis. Celui-ci lui répond en lui rappelant ses fanfaronnades passées: *amitu-da ülü ilaγdaγu-ača büle'e či. Ker ilaγda'a či* " Tu ne faisais que [dire] que tu ne serais vaincu par être qui vive. Comment as-tu eu le dessous? " (114) La version continue rend ce passage comme suit: 你平日說人不能敵。如何卻被他打 . " Tu disais habituellement que les gens ne sont pas de taille à rivaliser avec toi. Comment as-tu donc été battu par eux? "

Une manière analogue d'exprimer elliptiquement " ne faire, etc. . . . que (et rien d'autre) " par un ablatif s'entend encore en ordos: *k'eᴅžē-tš'ul laglaga'tš'iᴅži* ɯsɯrtš'i *t'ogloᴅži jawuᴅak* ʙolχās " elle (= la grenouille) ne faisait que jouer en s'avançant par petits sauts " (*Textes or. ord.*, p. 63; *Folkl. ord.*, p. 93).

Je traduis donc le passage qui nous occupe comme suit: " Celui qui vient [là] c'est mon frère par serment Temüǰin. [Sur] tout son corps, pour une alêne en cuivre de fonte (m. à m. " alêne en fonte

(114) M. Kozin (p. 176) traduit: " Slyveš' nepobedimym, a vot i okazalsya pobeždennym " [" Tu as la réputation d'être invincible et voilà que tu t'es trouvé vaincu "]. M. Haenisch (p. 115) rend le passage comme suit: " Wo du bisher noch nie von einem Menschen hast besiegt werden können, wie kannst du dich da jetzt besiegen lassen? " Ces deux traductions sont plutôt des paraphrases.

fabriquée avec du cuivre brut") il n'y a pas d'interstice où elle puisse enfoncer sa pointe; pour une aiguille passe-corde en fer battu (m. à m. "aiguille passe-corde travaillée à coups de marteau et fabriquée avec du fer") il n'y a pas d'interstice où elle puisse engager son bout pointu. Mon frère par serment Temüǰin s'approche comme un faucon avide de nourriture et bavant de cette manière; l'avez vous vu? Les compagnons naiman ne faisaient que [dire] que si [un jour] ils voyaient les Mongols, il ne [leur] laisseraient [même] pas la peau du pied d'un chevreau. Voyez [les maintenant]."

Finissons par quelques remarques sur le texte mongol lui-même.

Širemü. Le mot est glosé 生銅 *cheng t'oung* "cuivre brut". Cf. *Houa i i iu,* I 13v, l. 8 *širemün* id. Les dialectes vivants connaissent le mot au sens de "fer de fonte": kalm. *širmn̥* (*Kalm. Wörterb.*, p. 361a); ord. *širme* (*Dict. ord.*, p. 623b). Cf. mo. *siremün, siremen, sireme* "bronze" (Kowalewski, p. 1521b).

Širegde-, pass. de **šire-* "fondre". Cf. mo. *siri-* "fondre (le fer)" (Kowalewski, p. 1525b); kalm. *šir-* "schmelzen, giessen (von Metallen)" (*Kalm. Wörterb.*, p. 360a).

Čölö. Bien que le mss. d'Ulān-bātur, dans le § 172 (Kozin, p. 373), écrive *čöle,* M. Kozin, dans le passage qui nous occupe, interprète le mot en *čolo* (p. 465). De même Pelliot (p. 70). Le mot *čölö*, qui a ici le sens de "interstice" est connu en mo., où il est écrit *čöle* et signifie "loisir, intervalle" (= *čilüge*. Kowalewski, pp. 2224b, 2164a). En ordos il a pris la forme *tš'öl* et s'entend au sens de "intermittence, discontinuation" (*Dict. ord.*, p. 715a).

Tebene est glosé 大針 *ta tchen* "grande aiguille". Cf. mo. *tebene* "aiguille triangulaire dont on se sert pour coudre les peaux" (Kowalewski, p. 1697b); kalm. *temnᵊ* "grosse Nadel, Stopfnadel (um durch Leder zu nähen)" (*Kalm. Wörterb.*, p. 391a); ord. *t'emene* "grande aiguille pour piquer les bâts de chameau (*χom*), raccommoder les sacs, etc." (*Dict. ord.*, p. 656b).

Öyese-. Ce mot est glosé 貪食 *t'an cheu* "être avide de nourriture". Cf. mongr. *uye* "restes de la cuisine qu'on donne en

nourriture aux animaux, nourriture des porcs, des chiens, etc." (*Dict. mongr.-fr.*, p. 480). Le suffixe *-sa-*, *-se-*, qui comporte une idée d'appétence, de désir (cf. G. J. Ramstedt, *Zur Verbstammbildungslehre der mongolisch-türkischen Sprachen, Journal de la soc. finno-ougrienne*, XXVIII, 3, p. 74), est encore très vivant dans les dialectes. P. ex. ord. *maχasa-* " désirer vivement manger de la viande, parce qu'on en a été privé pendant un certain temps " (*Dict. ord.*, p. 450a); kalm. *maχ^{o}sɒ-* " Fleisch lieben, nur Fleisch essen wollen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 254a).

Le mot *öyesegsen* de notre texte a été lu par M. Kozin *oeseksen* (p. 267), *öesegsen* (p. 465).

Šilemelǰe- (dans le même § 195 *šilemelče-*) " baver ". Cf. mo. *silüsün* " salive, bave " (Kowalewski, p. 1496b), *silemde-* " humecter " (Kowalewski, p. 1493b); ord. *šilemeᴅe-* " mouiller avec de la salive " (*Dict. ord.*, 616b); kalm. *šilm̥d^{ə}-* " mit der Zunge etwas befeuchten " (*Kalm. Wörterb.*, p. 357a).

Lu (~*lü*) particule enclitique de renforcement, synonyme de *ele*. Nous trouvons la même particule dans le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 370, § 168).

Γodu est glosé 蹄皮 *t'i p'i* " peau du pied d'un quadrupède ". Cf. mo. *γotu* " patte de bête sauvage " (Kow., p. 1027b); kalm. *god^{o}* " Fell auf den Tatzen (der Pelztiere); Tatze, Hasenpfote " (*Kalm. Wörterb.*, 149a).

XLI. — J̌amuγa abandonne Tayang-qan dont il prévoit la défaite et envoie à Činggis le message suivant:

§ 196 . . . *Tayang-qan* **ü***ge-tür minu* **ü***küdgüǰü* **ö***'ede temečen* **ü***rgüǰü γarba. Ama-'ar* **a***laγdaǰu* **a***yuǰu* **a***'ula* **a***barin γarba. Anda qada'uči; müd a'ula-tur γarba. Ede esergülegü čirai ügeï'ün bui. Bi bürün Naiman-nača qaγačaba.*

Les deux auteurs rendent ce passage comme suit:

Kozin (p. 149; trad. en prose): " ' Ot slov moikh padal v obmorok, a potom spešil lezt' povyše na goru. Razgovorami do smerti napugan, na goru lezet. Derzaï anda! Oni na goru lezut . . .

Nikakoï styd ne vynudit ikh bol'še k soprotivleniyu, počemu ya nyne i otdelilsya ot Naïmanov! ' " [" ' Par suite de mes paroles il (= Tayang) est tombé en pâmoison et ensuite il s'est hâté de grimper encore plus haut sur

la montagne. Par des discours il a été effrayé à en mourir, il grimpe sur la montagne. Ose, anda! Ils grimpent sur la montagne . . .

Aucune honte ne les forcera plus à la résistance, c'est pourquoi maintenant je me suis séparé des Naiman! ' "]

Haenisch (p. 83): " ' (Sage dem Freunde,) Tayang Chan sei durch meine Worte ganz von Sinnen gekommen und in seiner Angst den Berg so hoch wie möglich hinauf gestiegen: Er ist den Berg hinaufgestiegen und fürchtet sich so, dass er mit dem Munde getötet werden kann. Der Freund sei auf der Hut! Sie sind auf den Berg gestiegen. Die haben keine Stimmung zum Frontmachen. Ich selbst habe mich von den Naiman getrennt.' "

Concernant la dernière traduction, il faut faire remarquer que " Er . . . fürchtet sich so, dass er mit dem Munde getötet werden kann " ne rend pas le sens du mongol *ama-'ar alaγdaǰu* m. à m. " étant tué par la bouche ". J̌amuγa veut en effet dire qu'en décrivant à Tayang-qan l'irrésistibilité de l'armée mongole il l'a tellement terrifié qu'il est comme mort de peur.

Quant à la traduction de M. Kozin, il faut faire observer qu'elle ne rend pas le mot *ürgüǰü* " s'épouvantant ".

Je traduis le passage comme suit: " Tayang-qan perdant la tête par suite de mes paroles, sur les hauteurs au plus vite, s'épouvantant, est monté. Tué par [ma] bouche, pris de peur, il a grimpé sur la montagne. *Anda*, attention! Ils sont montés sur la montagne. Ils n'ont pas l'air d'[oser] faire front. Quant à moi, je me suis séparé des Naiman ".

Dans le § 200 Čınggis énumérant les services que J̌amuγa lui a rendus, résume en ces termes celui d'avoir contribué à la défaite des Naiman en faisant prendre peur à Tayang-qan: *Basa Naiman irgen-i* ***üge-'er ükü'ülǰü ama-'ar ala****ǰu ayu'uluγsan-iyan — adalid-qatuγai ke'eǰü — kele ilegsen činu tusa bolǰu'ui ǰe.* Nous avons donc ici la même expression *ama-'ar ala-*.

Je rends les paroles de Čınggis comme suit: " Et encore le (m. à m. " ton ") fait de [m']avoir envoyé un message [m'annonçant] que tu avais fait prendre peur au peuple naiman, le faisant mourir avec [tes] paroles et le tuant avec [ta] bouche — disant: puisses-tu [le] considérer comme tel (= comme mort de peur) — fut un service [que tu me rendis]." (115)

(115) M. Kozin (p. 155; trad. en prose) traduit ce passage de la façon suivante: " Vo-vtorykh, ty okazal mne uslugu, obrazno uvedomiv menya o tom, kak ty napugal naïmana, umerščvlyaya slovom, ubivaya rtom." [" En second lieu, tu m'as rendu

Pour les expressions *üge-'er ükü'ül-*, *ama-'ar ala-*, cf. au § 255 le dicton cité par Ča'adai: ***ama-'ar alaγsan ači'asu ülü boli; üge-'er ükü'ülügsen übči'esü ülü boli*** " Ce (= le gibier) qu'on [n'a] tué [qu']avec la bouche, si on veut le charger (m. à m.: " si on le charge ") sur sa bête, cela ne va pas; ce (= le gibier) qu'on [n']a fait mourir [qu']avec des paroles, si on veut l'écorcher (m. à m. " si on l'écorche "), cela ne va pas." (116) Ce dicton est cité par Ča'adai en réponse aux fanfaronnades de J̌oči (§ 254) : *hontučaǰu čimada γarda'asu heregei-yen hoγtọlǰu o'orsuγai; abalduǰu čimada ilaγda'asu unaγsan γaǰar-ača bu bossuγai* " Si en concourant à qui tirera le plus loin je suis surpassé par toi, coupant mon pouce je le jetterai! Si en combattant à la lutte je suis vaincu par toi, de l'endroit où je serai tombé je ne me lèverai plus! ". Ča'adai, en citant ce dicton, veut dire que ces vanteries de Joči ne prouvent rien, n'étant que des paroles en l'air. (117)

service en m'informant figurativement concernant ceci: comment tu avais fait peur au Naiman, le faisant mourir par la parole, le tuant par la bouche."] La traduction de M. Haenisch (p. 89) est comme suit: " Ein weiterer Dienst von dir war, dass du mir eine Botschaft geschickt hast, mir mitzuteilen, wie du das Naiman-Volk mit Worten tötend und mit dem Munde mordend in Furcht gesetzt habest."

Les mots qui ici ont fait difficulté sont *adalidqatuγai ke'eǰü*, que M. Kozin rend par " figurativement " et que M. Haenisch a omis de traduire. Je rends le mot *adalidqa-* par " considérer comme ". Cf. *Mukaddimat al-Adab*, p. 244a *mūliqtu adalitqaba tüni* " upodobil eto predatel'stvu " [" il assimila cela à une trahison ".]

Quant à la construction de la phrase, il faut faire observer que *ayu'uluγsan-iyan* est complément direct de *kele ilegsen*. Nous avons rencontré la même construction dans le passage XVI, § 109: *Toγto'a-beki-yi kebte'e bö'etele gürgü-yi Kilγo müren-ne bükün ǰiγačin buluγačin görö'ülüčin talbiγsad dayin ayiši ke'en söni dülin kelen gürgen odču'ui.* Ici *gürgü-yi* est complément direct de *kelen gürgen.*

(116) Ce dicton a été traduit d'une manière inexacte par les deux traducteurs. M. Kozin (p. 185) traduit: " za ubiĭstvo na slovakh ne polagaetsya tyažkogo nakazaniya, točno tak že kak za pričinenie smerti yazykom s živogo čeloveka koži ne derut." [" pour un meurtre par des paroles on ne fixe pas une lourde punition, exactement comme pour avoir été la cause d'une mort par la langue on n'enlève pas la peau d'un homme vivant."] La traduction de M. Haenisch (p. 127) est comme suit: " Die er mit dem Munde getötet hat, kann man nicht auf karren fortfahren, und die er mit der Rede getötet hat, kann man nicht ausplündern! "

(117) Dans le même § 196 nous rencontrons un mot que les deux auteurs transcrivent, l'un *qulalču*, *χulalču* (Kozin, pp. 268, 467), l'autre *ḥulalcu* (Haenisch, p. 59). Cette lecture rend le mot tel que nous le trouvons en transcription chinoise dans l'édition de Ie Te-houei et celle de la Commercial Press. Le mss. de Palladius doit porter de même *qulalču*, puisque M. Haenisch ne marque pas de variante pour ce mot dans ses *Textabweichungen*. Pelliot aussi lit *qulalču* (p. 71), mais ajoute en note:

Pour *ükǖdgü-* " perdre la tête " du § 196, cf. mo. *üküdkü-* " perdre connaissance, perdre l'usage de ses sens, tomber en défaillance " (Kowalewski, p. 567b) ; ord. GɯDʻ^{k}χɯ- " se faner, se flétrir (fleurs, herbes) " (*Dict. ord.*, p. 274a) .

XLII. — Au moment où Činggis envoie Sübe'etei à la poursuite de Qudu et de Čila'un, les deux fils du chef merkid Toγto'a, il lui donne ses instructions et ajoute les paroles suivantes:

§ 199 ***Müren**-ü čina'un* ***möseldükün*** *ta,* ***mün*** *yosu-'ar yabudqun. A'ula-yin čina'un* ***al****γasalduqun ta,* ***a****nggida ö'ere bu sedkidkün. Müngke tenggeri-de güčü a'uγa nemegdeǰü Toγto'a-yin kö'üd-i γar-dur-iyan oro'ulu'asu bidan-tur abčiratala ya'un bui. Tende ta gedkün.*

Voici comment les deux traducteurs rendent ce passage:

Kozin (p. 154; trad. en prose) : " Nastupaïte tak, budto by nas razdelyaet tol'ko reka. No ne myslite inako i osobo, budto by vas otdelyayut gornye khrebty (budto by vy " za gorami — za dolami ") . Ne myslite odin odno, drugoï — drugoe. Togda Večnoe Nebo umnožit silu i mošč' vašu i predast v ruki vaši Togtogaevykh synoveï. K čemu nepremenno khlopotat' o dostavke ikh k nam? Vy sami prikončite ikh na meste." [" Avancez ainsi, comme si seulement un fleuve nous séparait. Mais ne pensez pas autrement et à part, comme si des chaînes de montagnes vous séparaient (comme si vous étiez " au delà des montagnes — au delà des vallées ") . Ne pensez pas, l'un une chose, un autre une autre. En ce temps le Ciel Eternel augmentera votre force et puissance et remettra dans vos mains les fils de Togtoga. Pourquoi précisément vous tourmenter concernant la manière de les nous remettre? Vous-mêmes finissez-en sur place."]

Haenisch (p. 88) : " Jenseits des Stromes sollt ihr euch trennen, und ihr sollt dann in derselben Weise marschieren. Jenseits der Berge sollt ihr euch trennen. Ihr sollt an nichts anderes sonst denken als an eure Aufgabe! Wenn euch der ewige Himmel Macht und Kraft stärkt, dass ihr die Söhne des

---

" *-ču* suppose une autre lettre que *l-*." *Qulalču*, qui est glosé 墜 *tchouei* " tomber ", est en effet fautif pour *quladču* (勒 *le* pour 惕 *t'i*) à interpréter en *γuladču*. C'est cette dernière lecture que nous trouvons chez Shiratori (*op. cit.*, VII, f. 43a) . Il faut donc lire *Naqu* (? *Naγu*) *de'ereče γuladču* " dégringolant du haut du [mont] Naqu ". Le mot *γulad-*, connu en mongol écrit (Kowalewski, p. 1031a), continue de vivre dans les dialectes: ord. G̮*ula*D- " rouler dans un précipice, dans un ravin " (*Dict. ord.*, p. 312a) ; kalm. *g̮uld*^{b}- " abrutschen (zb. einen Berg entlang) " (*Kalm. Wörterb.*, p. 154a) . Le *Mukaddimat al-Adab* a la forme causative *γulatqa-* (p. 179b) .

Ni Altanwačir ni Bökekešik n'ont reconnu le mot et écrivent, le premier (p. 115) *Naqu degere-eče qalturin* " glissant du haut du Naqu ", et le second (p. 182) *Naγu aγulan-u degereče ömköreǰü unan* " tombant en roulant du haut du mont Naγu."

Tochto'a in eure Hand bekommt, was hat es dann für einen Zweck, sie Uns erst herzuschicken? Richtet sie gleich an Ort und Stelle hin!"

Faisons observer concernant ces traductions que les mots *Müren-ü čina'un . . . bu sedkidkün* ont été traduits par M. Kozin d'une manière inexacte. Quant à la traduction de M. Haenisch, elle est correcte. Toutefois on peut reprocher à ce dernier auteur d'avoir "corrigé" sans raison la leçon *möseldükün, alγasalduqun* en *moseldutkun, alḥasalduthun* (*MNT*, p. 62).

Je rends le texte comme suit: "Au delà des fleuves vous vous séparerez; [alors] avancez de la même façon. Au delà des montagnes vous vous diviserez; [alors] ne pensez pas à autre chose [qu'à remplir votre mission]. (118) Si, par le Ciel éternel un supplément de force et puissance étant donné, vous vous saisissez (m. à m.: "vous faites entrer dans vos mains") des fils de Toγto'a, quelle raison y aurait-il pour que vous nous les ameniez? [Exécutez-les et] abandonnez[-les] là-bas."

Les mots *bidan-tur abčiratala ya'un bui* n'ont été rendus d'une manière satisfaisante que par M. Haenisch. Les mots *abčiratala ya'un bui*, m. à m. "[aller] jusqu'à [les] amener, qu'est-ce?", signifient proprement "Quelle raison y aurait-il de les amener?" Cf. § 255 *Qolba'aratala ya'un bui* "Quelle raison y aurait-il pour que vous [J̌oči et Ča'adai] coopériez à deux?" (119)

XLIII. — Paroles dites par J̌amuγa à ses cinq "compagnons" quand, après la défaite des Naiman, errant en fugitif dans les monts Tanglu, il mangeait avec eux la chair d'un mouflon pris à

(118) Činggis veut dire: "Si au cours de l'expédition il vous arrive de devoir marcher en plusieurs colonnes, que chaque corps de troupes observe les mêmes prescriptions que je viens de donner pour toute l'armée et ne songe qu'à remplir fidèlement la mission dont il est chargé."

Bökekešik (p. 189) a restitué arbitrairement le texte comme suit: *Mören-ü činadu mordoγad ta mön yosuγar yabuγtun; aγula-yin činadu alusdaγad ta anggida öger-e buu sedkigtün* "Etant parti au delà des fleuves, marchez de la même façon; ayant passé au delà des montagnes, ne pensez pas à autre chose."

(119) M. Kozin (p. 186) traduit ces mots par: "K čemu že nepremenno paroï?" ["Pourquoi précisémént [servir] deux ensemble?"]. La traduction de M. Haenisch (p. 127) est comme suit: "Was wird sein, während ihr gemeinsam handelt?" La version continue rend le texte librement mais fidèlement par 你二人不必并行 "Il n'est point nécessaire que vous deux alliez ensemble".

la chasse, et à l'occasion desquelles ses " compagnons " se saisirent de lui et le livrèrent à Čingis.

§ 200 *Ken-ü kö'üd ene üdür uɣulǰa alaǰu eyin idemü.*

Les deux traducteurs traduisent ces paroles comme suit:

Kozin (p. 154): " ' Č'i i č'i synov'ya, kakikh roditeleï synov'ya kormyatsya teper ' vot tak okhotoï za dikimi baranami! ' " [" ' Les fils de qui et de qui, les fils de quelle espèce de parents se nourrissent maintenant comme ça par la chasse de moutons sauvages! ' "]

Haenisch (p. 88): " ' Wessen Söhne haben heute das Wildschaf erlegt, das wir hier so essen? ' "

La traduction de M. Haenisch ne rend pas le sens du texte mongol. Celle de M. Kozin, bien que ressemblant plutôt à une paraphrase, est correcte.

Je traduis le texte comme suit: " Les fils de qui aujourd'hui ayant tué (m. à m.: " tuant ") un mouflon mangent ainsi [comme vous le faites]? "

Dans la version continue le texte est rendu par les mots suivants: 誰的兒子。今日將羱羊殺了燒喫 " Les fils de qui aujourd'hui ayant tué un mouflon le rôtissent et le mangent? "

J̌amuɣa veut dire: " Estimez-vous heureux de pouvoir manger de la viande de mouflon, alors que tant de gens doivent se contenter d'une nourriture moins exquise."

— Sur ce, les cinq " compagnons ", ne trouvant pas que leur sort soit si enviable et, prenant ces paroles pour une moquerie et une injure, se jettent sur leur " seigneur " et l'emmènent pour le livrer à Čingis.

Arrivé chez ce dernier, J̌amuɣa lui fait dire:

§ 200 . . . ***Q**ara keri'e **q**arambai noɣosu bariɣu bolba. **Q**araču bo'ol **q**an-tur-iyan ɣar gürgegü bolba. **Q**ahan anda minu ya'u endegü.* (120)

***B**oro quladu **b**orčin sono bariɣu bolba. **B**o'ol nekün **b**üdün* (121) *eǰen-iyen **b**osoǰu* (122) *nendeǰü bariɣu bolba. **B**oɣda anda minu ya'u endegü.*

(120) L'édition de Ie Te-houei, de même que celle de la Commercial Press ont la leçon fautive *egdegü*. La bonne leçon est donnée par le mss. de Palladius, qui porte *endegü* (*Wichtigsten Textabweichungen*, p. 135). C'est aussi celle qu'a adoptée Pelliot (p. 75). M. Kozin lit *okdeku* (p. 273), *ögdegü* (*endegü*) (p. 472); M. Haenisch lit *ekdegu* (p. 63).

(121) Voir note 37.

(122) *Bösöǰü?*

Ces paroles ont été traduites comme suit par les deux auteurs:

Kozin (p. 155; trad. en prose): " 'Černye vorony vzdumali poïmat' seleznya. Raby-kholopy vzdumali podnyat' ruku na svoego khana. U khana, andy moego, čto za eto dayut? Serye myšelovki vzdumali poïmat' kurčavuyu utku. Raby-domočadcy na svoego prirodnogo gospodina vzdumali vosstat', osilit', skhvatit'. U khana, andy moego, čto za eto dayut?' " [" 'De noirs corbeaux se sont mis en tête de prendre un canard. Des esclaves-serfs se sont mis en tête de lever la main sur leur khan. Chez le khan, mon anda, que payeront-ils pour cela? De gris busards se sont mis en tête de prendre un canard à tête frisée. Des esclaves-domestiques se sont mis en tête de se révolter contre leur seigneur naturel, de se rendre maître et de se saisir de lui. Chez le khan, mon anda, que payeront-ils pour cela?' "]

Haenisch (p. 89): " 'Wie eine schwarze Krähe versteht, eine Charambai-Ente zu fangen, so kann ein gemeiner Sklave Hand an seinen Herrn legen. Mein Herrscher und Freund, wie kannst du sie in Dienst nehmen! Wie ein grauer Habicht versteht, eine graue Sono-Ente zu greifen, so können Sklaven und Dienstboten ihren eigenen Herrn durch Verrat fangen und festnehmen! Mein heiliger Freund, wie kannst du sie in Dienst nehmen!' "

Faisons observer concernant ces traductions que les mots *qahan anda minu* (*boγda anda minu*) *ya'u endegü* ont été traduits par les deux auteurs de deux façons différentes: " Chez le khan, mon anda, que payeront-ils pour cela? " (Kozin); " Mein Herrscher und Freund (mein heiliger Freund) wie kannst du sie in Dienst nehmen! " (Haenisch). Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions ne rend le sens du texte mongol. Le mot *endegü*, qui correspond à mo. *ende-* " se tromper " (Kowalewski, p. 170b), kalm. *endəχə* " sich irren " (*Kalm. Wörterb.*, p. 122a), signifie ici: " se méprendre sur quelque chose; laisser échapper à son attention; ne pas s'apercevoir de ". Je traduis donc les mots en question par: " Pourquoi, mon *anda*, le qahan (mon saint *anda*) s'y méprendrait-il? " J̌amuγa veut dire: " Je suis sûr que mon *anda*, le qahan, ne se trompera pas sur la nature du crime que mes ' compagnons ' viennent de commettre en me trahissant, moi, leur seigneur légitime, et qu'il fera d'eux prompte justice ".

Le mot *endegü* est glosé 差 *tch'a* " se tromper ", mais, comme ce caractère se lit aussi *tch'ai* avec le sens de " envoyer, commissionner " (Couvreur), M. Haenisch a adopté erronément cette dernière lecture. D'où sa traduction " in Dienst nehmen ".

La version continue rend très bien les mots dont nous traitons

par 皇帝安荅必不差了 " l'empereur [mon] *anda* certainement ne s'y trompera pas ".

L'expression *ya'u endegü* de l'*Hist. secr.* est à rapprocher des mots *yaγu endekün* de la ligne 11 de la lettre de l'il-khan Öljeitü au roi de France Philippe le Bel (1305): *Arteneče* (= *erteneče*), *ta bürin* | *Wirengüd irgen-ü sultad* | *manu sayin* | *alinčeg* (= *elinčeg*) *sayin* | *abüge* (= *ebüge*) *sayin* | *ačige* (= *ečige*) *sayin* | *aqadur amiralduǰu qola ber bügesü oyir-a metü* | *sedkiǰü aliber üges-iyen öčiǰü ilčin-iyen asen-ü* (= *esen-ü*) | *belegüd-iyen ileldügsed-i yaγu andekün* (= *endekün*) *ta* " Vous tous, sultans du peuple franc, pourquoi vous échapperait-il que, depuis les temps anciens, vous liant d'amitié avec notre bon arrière-grand-père, [notre] bon grand-père, [notre] bon père, [notre] bon frère aîné et, bien qu'étant loin, pensant comme si vous eussiez été près, vous [leur] communiquiez vos paroles quelles qu'elles fussent et vous vous envoyiez mutuellement vos ambassadeurs et vos cadeaux de bonne santé? " (123)

Je traduis comme suit le passage qui nous occupe: " De noirs corbeaux en sont venus à prendre un canard *qarambai*. (124) Des roturiers et esclaves en sont venus à porter la main sur leur qan.

(123) Les mots *yaγu endekün ta* ont été traduits de la façon suivante par les mongolisants qui, après Abel-Rémusat, ont étudié cette lettre: " počemu vy otstupaete? " [" pourquoi déviez-vous? "]; " počemu vy prervali? " [" pourquoi avez-vous interrompu? "] (I. A. Klyukin, *Pis'mo Uldzeïtu il'-khana k Filippu Krasivomu, Eduardu I-mu i pročim krestonoscam, Mém. de l'Univ. d'Etat Extr.-Or.*, Série VI, 2, Vladivostok, 1926, pp. 14, 23); " pourquoi oubliez-vous? " (W. Kotwicz, *En marge des lettres des il-khans de Perse retrouvées par Abel-Rémusat, Coll. Orient.*, Nr. 4, Lwów, 1933, p. 33); " počemu zabyvaete vy? " [" pourquoi oubliez-vous? "] (S. A. Kozin, *Voprosu o dešifrirovanii diplomatičeskhikh dokumentov mongol'skikh il'-khanov, Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, 1935, p. 647); " Warum versäumt ihr das (jetzt)? " (E. Haenisch, *Zu den Briefen der Mongolischen il-khane Arǧun und Öljeitü an den König Philipp den Schönen von Frankreich (1289 u. 1305)*, *Oriens*, vol. II, Nr. 2, 1949, p. 229). Ces diverses traductions sont inexactes. Par contre celle de I. J. Schmidt est correcte: " Wie könnte es euch entgangen seyn ", malgré que dans la traduction interlinéaire le mot *endekü* ait eté rendu par " vergessen ". (*Philologisch-kritische Zugabe zu den zwei mongolischen Original-Briefen der Könige von Persien Argun und Öldshäitu*, St. Petersburg, 1824, pp. 14, 17).

(124) *Qarambai* n'est pas attesté ailleurs, que je sache. La glose rend le mot par 黑鴨名 *he ia ming* " nom désignant une espèce de canard noir ".

Le doct. G. B. voit dans *qarambai* un mot composé: *qara-ambai* (= *amban*) qui signifierait " noir et imposant " (R. Grousset, *L'empire mongol, 1re phase*, p. 476). Cette étymologie n'est pas acceptable.

Pourquoi mon *anda*, le qahan, s'y méprendrait-il? Des buses brunes en sont venues à prendre un canard *borčin sono*. (125) Des esclaves et domestiques en sont venus à se saisir de leur propre seigneur, l'entourant et conspirant [contre lui]. (126) Pourquoi mon saint *anda* s'y méprendrait-il? "

XLIV.— Paroles de Činggis à Qubilai, J̌elme, J̌ebe et Sübe'etei.

§ 209 . . . *Ede Qubilai J̌elme J̌ebe Sübegetei ta dörben noqas-iyan se[d]kigsen-tür ǰori'ulǰu ile'esü* . . .

Les deux auteurs traduisent comme suit:

Kozin (p. 163): " A etikh vot četverykh moikh dvorovykh psov — Khubilaya s Čžel'me da Čžebe s Subeetaem, kogda byvalo otpravlyal v pokhod," [" Et ces quatre miens chiens de garde-ci — Khubilai avec J̌elme et J̌ebe avec Subeetai, quand autrefois je les envoyais en expédition . . ."]

Haenisch (p. 98): " Ihr Vier hier, Chubilai, Dschelme, Dschebe und Sube'etai, euch habe ich als meine Hunde angesehen. Wenn ich euch mit einem Auftrag schikte . . ."

La traduction de M. Kozin, bien que trop libre, ne contient pas de contresens. Ce n'est pas le cas de celle de M. Haenisch, qui a fait de *noqas-iyan* l'objet de *sedkigsen-tür*.

Je traduis le passage comme suit: " Ceux-ci, Qubilai, J̌elme, J̌ebe, Sübegetei, quand je vous envoyais, [vous] mes quatre chiens, [vous] dirigeant vers ce que j'avais en vue . . ."

XLV. — Činggis raconte comment le Tatar, Qargil-Šira, s'apprêta à égorger le jeune Tolui.

§ 214 . . . *Tolui tabun nasutu γadanača oroǰu ireǰü ǰiči güyiǰü γarču odun büküi-yi Qargil-Šira bosu'ad kö'üken-i su'u-dur-iyan*

(125) *Borčin sono* est glosé par 鴨名 *ia ming* " nom d'une espèce de canard ". Kowalewski (p. 1223a) traduit *borčin sono* par " seryï slepen' (taon gris), šeršen' (frelon)". Pour *borčin*, cf. Kowalewski (p. 1223b) *borǰin nuγusun* " espèce de canard sauvage "; *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, p. 114v *borǰin nuγusu* 蒲鴨 *p'ou ia* " canard des joncs "; kalm. (*Kalm. Wörterb.*, p. 51b) *bordžn̥ nuγ*^{u}*sn̥* " wilde Ente (das Weibchen)".

Pour *sono*, cf. Kowalewski (p. 1378b) *sono* " le taon "; mss. de Leide (p. 59) *sona* " Wespe "; kalm. (*Kalm. Wörterb.*, p. 331a) *son*^{o} " eine Art Pferdebremse od. grosse Fliege "; mongr. (*Dict. mongr.-fr.*, p. 71) *DZōŋna* " abeille "; ord. (*Dict. ord.*, p. 582b) *sono* dans *sono Gurgūl* " faisan mâle ".

(126) Je suis ici la glose qui traduit *bosoǰu* (? *bösöǰü*) *nendeǰü* par 圍着潛謀着 *wei tchao ts'ien meou tchao* " entourant et conspirant en secret ".

qabčiǰu γarču yabuǰu ayisurun kituγai-ban temtelǰü ǰuγulun yabuqui-tur Boroγul-un gergei Altani eke-yin ger-tür dorona sa'uǰu büle'e. (127)

Ce passage est rendu comme suit chez nos deux auteurs:

Kozin (p. 165): "(V eto vremya) vošel so dvora pyatiletniï Toluï. Kogda že potom on stal opyat' vybegat' na dvor, Khargil-Šira vstal, skhvatil rebenka pod myšku, vyskočil i, pošariv na khodu, vykhvatil nož. A Borokhulova žena Altani v tu poru sidela v materinskoï yurte, sleva." ["(En ce moment) entra [venant] de la cour Tolui âgé de cinq ans. Quand alors il se mit à courir de nouveau vers la cour, Khargil-Šira se leva, saisit l'enfant [le mettant] sous son aisselle, d'un bond sortit, et ayant tâté en marchant son couteau, il le tira. Mais la femme de Borokhul, Altani, en ce moment, était assise dans la tente de la mère, à gauche".]

Haenisch (p. 100): ". . . kam der fünfjährige Tolui von draussen herein. Als er wieder hinauslaufen wollte, erhob sich Chargil schira, klemmte das Kind unter seine Achsel und ging mit ihm hinaus. Wie er so daherkam, sein Messer gezogen hatte und ging, es zu wetzen, da sass Borochuls Frau Altani an der Ostseite vom Zelte der Mutter."

Concernant la traduction de M. Haenisch il faut faire observer qu'elle est correcte à l'exception des mots "(Wie er so daherkam,) sein Messer gezogen hatte und ging, es zu wetzen". Ces mots ne rendent pas le sens du texte mongol *kituγai-ban temtelǰü ǰuγulun yabuqui-tur*. La question revient à savoir comment il faut traduire *temtelǰü*. Le mot *temtel-* est glosé 磨 *mouo* "aiguiser". De là la traduction de M. Haenisch "wetzen". Mais, comme d'après le texte l'action désignée par *temtel-* a précédé celle désignée par *ǰuγul-* "tirer de la gaine", et que les circonstances décrites ne permettent pas de supposer que Qargil-Šira ait en ce moment eu l'intention d'aiguiser son couteau, il est évident que *temtel-* ne peut pouvoir signifier "aiguiser". Ce n'est d'ailleurs qu'en forçant le texte et par un intervertissement des termes de la phrase que M. Haenisch arrive au sens qu'il lui donne. De fait, *temtel-* ~ *temtül-* est un mot bien connu au sens de "tâter", tant dans la langue écrite que dans les dialectes vivants. Cf. *Altan tobči* (dans *Čadig*, p. 109, l. 5) *ildüben temtülǰü* "tâtant son épée"; Saγang-sečen (Schmidt, p. 182, l. 18) *ildün-iyen temtelküi-e* "comme il tâta son épée" (Schmidt, p. 183: "[Diess sagend] legte er die Hand an den Säbel"); mongr. *t'iänᴅili-* "tâter, toucher

(127) Ce passage a été traduit dans *Asia Major*, vol. IV [1927], fasc. 1, p. 153.

avec la main " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 415); kalm. *temtl̥χə* " im Dunkeln herumtappen, etwas im Dunkeln suchen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 391a).

Faisons observer aussi que le mot pour " aiguiser " dans l'*Hist. secr.* est *bile'üde-*, glosé par le même caractère 磨 *mouo.* Voir § 82 *Aqa de'ü činu ama-'an šidü-ben bile'üden ayisu* " Tes frères aînés et cadets s'approchent, aiguisant leur bouche et leurs dents ".

Il est donc clair que 磨 *mouo* " aiguiser " qui dans les éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press glose le mot *temtel-* de notre passage est un caractère fautif pour 摩 *mouo* " tâter ". (Cf. *Mathews' Chinese-English Dictionary*, N° 4541: " to feel with the hand.") (128)

M. Kozin a traduit le mot *temtel-* correctement.

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Tolui, qui avait cinq ans, entra [venant] de l'extérieur, et au moment où en courant il sortait dehors et s'en allait, Qargil-Šira s'étant levé [prit et] serra l'enfant sous son aisselle. Comme il sortait, au moment où il s'avançait tâtant et tirant son couteau, la femme de Boroγul, Altani, se trouvait assise du côté est dans la tente de [ma] mère."

XLVI. — Lors de la grande promotion dont traite le § 202, le Besüd Güčügür avait été créé chiliarque. Au moment où Činggis énumère les mérites de ses fidèles serviteurs et les récompenses qu'il donnera à chacun d'eux, il mentionne aussi Güčügür et la manière dont il veut le rémunérer. L'*Hist. secr.* rapporte cet épisode dans les termes suivants:

§ 223 *Basa Güčügür moči-da irge tutaγdaǰu endeče tendeče qubčiǰu — J̌adaran-ača Mulqalqu ǰük-iyer nököčelü'e — Güčügür Mulqalqu qoyar niken-e minγalaǰu eyetüldüǰü adqun ke'eba.*

Voyons comment les deux traducteurs ont rendu ce texte:

Kozin (p. 168): " Potom nedostavalo lyudeĭ dlya plotnika Gučugura. Togda

(128) Bökekešik a remplacé le mot *temtelǰü* par *temtüriǰü*, tandis qu' Altanwačir écrit *temterčü*. Les mots *temtüri-*, *temter-* correspondent à mo. *temteri-* " tâter, tâtonner, chercher dans l'obscurité en tâtant " (Kowalewski, p. 1732b); ord. *t'emt'ere-*, *t'emt'*ɯre-, *t'emt'*ɯr- " tâtonner, tâter, palper " (*Dict. ord.*, p. 657 a, b); kalm. *temtr̥χə* " im Dunkeln herumtappen (etwas suchend), mit den Händen zu betasten suchen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 391a).

sobrali po razverstke s raznykh koncov i prosto prisoedinili ikh k Mulkhalkhu iz plemeni Čžadaran. 'Pust' Gučugur načal'stvuet tysyačeï obščim sovetom s Mulkhalkhu' — prikazal on." [" Après cela il manqua des gens pour le charpentier Gučugur. Alors ils en réunirent par répartition de différents côtés et simplement les adjoignirent à Mulkhalkhu de la tribu des J̌adaran. 'Que Gučugur commande les mille par commun avis avec Mulkhalkhu' — ordonna-t-il."]

Haenisch (p. 104): " Weiter sagte er: 'Da hat der Zimmermann Gutschugur, da ihm zu wenig Leute gegeben waren, sich von hier und dort welche gesammelt, und von den Dschadaran hat sich Mulchalchu ihm zu gleichen Rechten beigesellt. Gutschugur und Mulchalchu sollen beide zusammen die Leute als Tausendschaft führen in gemeinsamem Kommando! ' "

Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions n'est exacte. Je fais d'abord observer que M. Haenisch a très bien vu qu'à l'exclusion du premier mot (*basa* " encore ") et du dernier (*ke'eba* " dit ") tout le passage est constitué par des paroles de Činggis, au contraire de M. Kozin, qui à tort a pensé que seuls le sont les mots *Güčügür Mulqalqu qoyar niken-e minγalaǰu eyetüldüǰü adqun.* Nous avons dans le § 223 le même schéma que nous trouvons p. ex. dans le § 221, où nous voyons aussi les paroles de Činggis introduites par *basa* et suivies de *ke'eba.*

Les mots qui dans ce § 223 ont fait difficulté sont le verbe *qubči-* et la phrase *J̌adaran-ača Mulqalqu ǰük-iyer nököčelü'e.*

Le verbe *qubči-* veut dire " faire une imposition, telle que lever un tribut, un impôt, réquisitionner des personnes ou des choses, etc." (129) L'action que désigne le verbe *qubči-* s'excerce toujours

(129) Cf. l'article de Pelliot *Qubčiri* ~ *qubčir* et *qubči'ur* ~ *qubčur,* dans *TP* XXXVII [1944], p. 153. Kowalewski (p. 900b) traduit le mot *qubči-* par " percevoir les impôts ". Pour l'acception " réquisitionner ", voir *Hist. secr.* § 279: *Basa aqa de'ü olon ere aγta kešigten či'ulu'asu undan tere tutum irgen-eče ker qubčiγdaqui* " Et lorsque les frères aînés et cadets, de nombreuses troupes (m. à m. " hommes — hongres ") et [de nombreux] gardes du corps se réunissent en assemblée, comment à chaque fois la boisson pourrait-elle être réquisitionnée chez le peuple? " Les mots *tere tutum* " à chaque fois " ont été rendus inexactement par M. Haenisch, qui les traduit par " für alle diese " (p. 145). M. Kozin les rend par " v každom otdel'nom slučae " [" dans chaque cas séparé "] (p. 197). La locution adverbiale *tere tutum* est l'équivalent de ord. *t'ere* ʙ*olgon.* P. ex. *χoni χulagā̈ k'īᴅži t'ūᴅži jawuχu* ɢ*e'tš'i t'ere* ʙ*olgõ bā̈'k'ᵘē* " il n'arrive pas souvent que des voleurs volent tout un troupeau de moutons et partent avec en les poussant devant eux " (m. à m. " que, volant des moutons, on s'en aille avec eux en les poussant devant soi, [cela] n'est pas le cas à chaque fois [qu'on en vole] ") *Dict. ord.* p. 78a.

A *tere tutum,* glosé 那每 *na mei,* correspondent dans la version continue les mots 每 | *mei mei* " chaque fois, toujours ".

en vertu d'une autorité dont celui qui accomplit cette action est revêtu. Güčügür n'aurait pu, de son propre chef, mettre la main sur des personnes appartenant à autrui et le sujet du verbe *qubči-* ne peut être Güčügür. La traduction de M. Haenisch " Da hat der Zimmermann Gutschugur, da ihm zu weinig Leute gegeben waren, sich von hier und dort welche gesammelt " ne peut donc être correcte. Au moment où Činggis prononçait les paroles rapportées dans le § 223, le cas de Güčügür se présentait comme suit: Bien qu'il eût été nommé chiliarque (voir § 202), il ne disposait pas d'assez de sujets pour en former une chiliarchie. Činggis, occupé à rappeler les services que lui ont rendus ses dévoués serviteurs et à énumérer les récompenses dont il les gratifiera, veut y remédier en donnant l'ordre de prendre par-ci par-là, chez les chefs qui disposent d'un nombre suffisant de sujets, un certain nombre d'hommes et de les remettre à Güčügür, afin que ce dernier puisse avec eux compléter sa chiliarchie. C'est cette idée de prendre par-ci par-là des hommes, à l'instar d'un impôt qu'on lève, qui est exprimée par le mot *qubči-*. Il ne s'agit donc pas d'une action déjà accomplie, de sa propre autorité, par Güčügür, mais d'une action encore à accomplir par ceux à qui Činggis en donnera l'ordre. M. Kozin a bien vu que le sujet de *qubčiǰu* n'est pas Güčügür, seulement il a, comme M. Haenisch, considéré à tort l'action comme ayant déjà été accomplie.

Quant à la phrase *J̌adaran-ača Mulqalqu ǰük-iyer nököčelü'e*, il a échappé aux deux auteurs que ces mots constituent une parenthèse dans le genre de celles que nous avons déjà rencontrées en discutant un passage du § 83 et un autre du § 102. Ils traduisent: " et simplement [ils] les adjoignirent à Mulqalqu de la tribu des J̌adaran " (Kozin) ; " und von den Dschadaran hat sich Mulchalchu ihm zu gleichen Rechten beigesellt " (Haenisch). Ces deux traductions sont indéfendables. Il est évident que la phrase ne peut être traduite que par: " Parmi les J̌adaran, Mulqalqu s'est acquitté exactement de ses devoirs de *nökör* (" compagnon ")." (130) En même temps qu'il récompensera Güčügür,

(130) Pour les devoirs d'un *nökör* dans l'ancienne société mongole, voir ce que dit Vladimircov dans *Le régime social des Mongols, le féodalisme nomade* (trad. par Michel Carsow), Paris, 1948, pp. 110-123. Cf. aussi plus haut le passage du § 188 qui traite de la trahison de Kököčü *nökör* de Senggüm.

Činggis voulant aussi rémunérer son fidèle " compagnon " Mulqalqu (131) — c'est l'énonciation du mérite que s'est acquis Mulqalqu qui forme la parenthèse que Činggis insère dans sa phrase —, il l'adjoint à Güčügür, ordonnant à ce dernier et à Mulqalqu d'exercer conjointement la fonction de chiliarque et de se consulter mutuellement pour tout ce qui concerne la chiliarchie.

Voici donc comment je comprends le passage qui nous occupe: " Il (= Činggis) dit encore: ' Comme au charpentier (132) Güčügür il manque des sujets, que de-ci de-là on en prenne (m. à m. " prenant ") — Parmi les J̌adaran, Mulqalqu s'est acquitté exactement de ses devoirs de " compagnon " — Güčügür et Mulqalqu, tous les deux, commandant conjointement la chiliarchie, consultez-vous l'un l'autre '."

Cette grande liberté de construction que nous voyons dans ce passage et qui n'est pas exceptionnelle dans l'*Hist. secr.* fait penser que la langue de cette chronique est en maint endroit très proche du langage journalier de l'époque.

Une traduction plus libre et qui serre de moins près le texte mongol serait: " Et [Činggis] dit encore: ' Comme le charpentier Güčügür n'a pas assez de sujets [pour en former une chiliarchie], qu'on prenne par-ci par-là [des hommes et les lui donne]. Parmi les J̌adaran, Mulqalqu a été [pour moi] un parfait " compagnon "; [je veux le récompenser; c'est pourquoi,] vous, Güčügür et Mulqalqu, commandez tous les deux conjointement la chiliarchie [complétée de la sorte] et consultez-vous l'un l'autre [pour ce qui en regarde le commandement] ' ".

Le passage correspondant de la version continue, tout en étant une traduction libre et abrégée et ne mentionnant pas la raison pour laquelle Činggis veut récompenser Mulqalqu et l'adjoindre à Güčügür, rend très bien, sous forme de narration, le sens général du texte mongol: 再分管百姓時。木匠古出古兒管的百姓少了。就於各官下百姓內抽分着。教他與扎荅舌剌種的木勒哈勒忽。一同做千戶管

(131) Son ralliement à Činggis et le service qu'il rendit à ce dernier sont mentionnés aux §§ 122, 124.

(132) *Moči.* Cf. F. W. Cleaves, " *The Sino-Mongolian Inscription of 1338 in memory of J̌igüntei,*" *HJAS* 14 [1951], p. 99, n. 152.

者. " En outre, quand on répartit [entre les divers chefs] les peuples qu'ils auraient à commander, le peuple dont le charpentier Güčügür avait le commandement était [trop] peu nombreux. [Činggis] préleva donc des parts [consistant en hommes] sur les peuples qui étaient sous les ordres de chaque chef et lui (= à Güčügür) en fit prendre le commandement en qualité de chiliarque, conjointement avec Mulqalqu de la tribu des J̌adara[d]." (133)

XLVII. — Činggis-qahan loue ses gardes de nuit.

§ 230 . . . *Ibulun bükü̈i dayisun dotora* ***i****rgetei ger minu horčin* ***h****irmes ülü kin* ***i****dqaǰu bayiγsad* ***i****tegelten kebte'ül minu;* ***u****yilsun qor* ***u****bis kiküi-tür* ***u****dal ügei bayidaltan* ***u****riyarγun kebte'ül minu;* ***qu****tan qor* ***qu****bis kiküi-tür* ***qo****ǰid ese bayiγsad* ***qu****rdun yabudaltan kebte'ül minu; öljeiten kebte'ül minu, ötögüs kebte'ül ke'egdün.*

Voici comment les deux auteurs ont traduit le passage.

Kozin (p. 172; trad. en prose): " Sredi kovarnykh vragov, okružaya yurty moi s podolami, ty vo mgnovenie oka podnimalas' na zaščitu, vernaya straža moya!

Na maleĭšiĭ stuk berestyanogo kolčana nemedlitel'no otklikavšayasya straža moya!

Na edva zametnyĭ stuk berezovykh lukov ne zapazdyvavšaya, bystrokhodnaya straža moya, blagoslovennaya straža moya!

Nazyvaĭte ž ee staroyu stražeĭ, . . ."

[" Au milieu de perfides ennemis, entourant mes tentes à pans, en un clin d'oeil tu t'es levée pour [ma] protection, ma garde fidèle!

Ma garde qui sans lambiner as répondu au plus petit bruit d'un carquois en écorce de bouleau!

Ma garde à la marche rapide, qui n'es pas arrivée trop tard au bruit à peine perceptible des arcs de bouleau, ma garde bénie!

Appelez-la ' la vieille garde ' . . ."]

Haenisch (p. 109): " Ihr meine zuverlässigen Nachtwachen, die ihr inmitten der dichtgedrängten Feinde um meine Jurte mit festgestampftem Boden herum, ohne mit den Augen zu zwinkern, in Abwehr gestanden habt, meine

(133) En traitant du cas de Güčügür, c'est le passage tel qu'il se présente dans la version continue et non le texte mongol qu'a traduit Vladimircov dans son ouvrage *Le régime social*, etc. (trad. par M. Carsow) de la façon suivante: " Après avoir réparti le commandement sur les populations, il apparut que le peuple commandé par le charpentier Güčügür était en petit nombre. En vue de le compléter, Činggis ordonna de détacher plusieurs hommes du peuple de chaque chef et désigna (en qualité de) chiliarques Güčügür avec Mulqalqu, du clan J̌adarat " (p. 141).

flinken Nachtwachen, die ihr ohne Säumen auf eurem Posten waret, wenn die Birkenholzköcher auch nur die schwächste Bewegung machten, meine schnelläufigen Nachtwachen, die ihr nie zu spät angetreten seid, wenn die Weidenholzköcher nur die leiseste Bewegung machten, meine glückhaften Nachtwachen, ihr sollt die ' alten Nachtwachen ' heissen! "

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte lui-même. M. Haenisch a, par inadvertance, écrit *setkiju* pour *itḥaju*. Quand, quelques lignes plus loin, il écrit *ke'etkun* au lieu de *ke'ekdun* de la transcription chinoise, il s'agit d'une " correction " voulue. En ceci il a été suivi par M. Kozin, qui, p. 291, écrit *keetkun* et, p. 490, *keetkün*. Pelliot aussi a douté de l'exactitude de la transcription chinoise. En effet, tout en restituant en *kä'äkdün*, il ajoute en note: Corr. *kä'äkün* ? (p. 91). La forme *ke'egdün* que donne la transcription chinoise correspond au bénédictif-impératif en *-γtun* (*-gtün*) de la langue écrite (Voir G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen*; p. 67; N. N. Poppe, *Grammatika pis'menno-mongol'skogo yazyka*, p. 115). Il n'y a donc pas lieu de corriger cette transcription.

Ibul- (? *ibül-*) est glosé 紛攘 *fen jang* " mettre en confusion, mettre en désordre ". M. Kozin traduit à tort *ibulun* (? *ibülün*) *büküi* par " perfides ".

Irgetei. Dans l'allocution à ses gardes de nuit, qui constitue la plus grande partie du § 230, après avoir mentionné sa *örügetei ger* " tente à ouverture supérieure " et sa *šiltesütei ger* " tente à treillis ", (134) Činggis fait mention aussi de sa *irgetei ger*. Le mot *irgetei* est glosé 地扷伏有的 *ti p'ei iou ti* (135), m. à m.: " sol-frapper-ayant ", expression que M. Haenisch a traduite par " mit festgestampftem Boden ". Concernant cette traduction, il faut faire observer que le mot *p'ei*, vu que le *Kouang iun* le rend par 擊 *ki* " frapper ", n'a pas le sens de " pilonner, battre la terre pour la tasser ". *Ti p'ei* " sol-frapper " ne donnant pas de sens, l'on

(134) *Šiltesütei* est glosé 編了壁子有的 *pien leao pi tzeu iou ti* " ayant des parois tressées ". **Šiltesü* est donc le nom des treillis formant les parois de la tente et est l'équivalent de mo. *qana* " grille d'une tente nomade " (Kowalewski, p. 719b); kalm. *χan⁰* " die Wandstücke, das Wandgitter der Jurte " (*Kalm. Wörterb.*, p. 165a); ord. *χana* " treillis de tente " (*Dict. ord.*, p. 332b).

(135) 扷伏(蒲北切) *p'ei*, anc. *b'ək*, qu'on ne trouve pas dans nos dictionnaires classiques, signifie " frapper " (擊也). Voir le *Kouang iun cheng hi* 廣韻聲系 de Chen Kien-cheu 沈兼士, Pékin, 1945, p. 517a.

peut se demander si 扌伏 *p'ei* n'est pas employé ici pour 袱 *fou* " enveloppe " (" wrapper ", Karlgren, No. 46), *ti fou* signifiant alors " enveloppe qui touche au sol ". En effet, le mot *irge* désigne la large bande de feutre qui protège à l'extérieur le bas de la tente en l'entourant. Cf. kalm. *irgə* " der untere Rand des Zeltes; ein Filzstück, das den unteren Rand aussen bedeckt " (*Kalm. Wörterb.*, 209a) ; ord. *īrge* " pièce de feutre protégeant tout autour à l'extérieur le bas de la tente (cette pièce de feutre est parfois remplacée par un treillage en échalas) " (*Dict. ord.*, p. 387a). (136)

M. Kozin traduit correctement, quoique d'une façon peu claire, les mots *irgetei ger* par " tentes à pans ".

Hirmes ki- " cligner des yeux ". La traduction de M. Kozin " en un clin d'oeil " n'est pas exacte. M. Haenisch traduit correctement par " ohne mit den Augen zu zwinkern ". Cf. mo. *irme-* " cligner des yeux " (Kowalewski, p. 325a) ; kalm. *irməχə* " blinzeln (mit einem Auge), zuwinken (mit den Augen) " (*Kalm. Wörterb.*, 210a).

Pour *uyilsun*, cf. Pelliot, *Les formes avec et sans q- (k-) initial en turc et en mongol*, *TP*, XXXVII [1944], p. 79, note 1, où il fait remarquer que M. Haenisch a par inadvertance traduit *uyilsun qor* par " Birkenholzköcher ", alors que le sens est " carquois en écorce de bouleau ".

Ubis ki-, *qubis* (? *γubis*) *ki-* sont glosés 但動 *tan toung* " se mouvoir à peine ". (137)

Pour *uriyarγun*, cf. Pelliot, *Les formes avec et sans q- (k-) initial, etc.*, p. 79, note 3. On peut ajouter: cf. mo. *uriyalγa*, *uralγu* " souple, flexible, doux "; ord. *urālga* " souple, habile, doux, docile, accueillant, accommodant " (*Dict. ord.*, p. 738a). Pour la dissimilation *r—r* > *r—l*, cf. ce que dit M. Ramstedt dans *Das Schriftmongolische und die Urgamundart*, p. 28.

Qutan (? *γutan*) est glosé 柳木 *liou mou* " bois de saule ". Voir Pelliot, *Les formes avec et sans q- (k-) initial, etc.*, p. 79, note 4.

(136) On garnit le bas de la tente d'un *īrge* pour empêcher le froid d'entrer.

(137) Pelliot a déjà fait remarquer (*op. cit.*, pp. 78-79) que M. Haenisch a changé sans raison *qubis* en *hubis*. La même " correction " a été faite par M. Kozin dans sa seconde restitution. Ce dernier a en outre changé *ubis* en *hubis* (pp. 489-490).

C'est par inadvertance que M. Kozin traduit *qutan qor* par " arcs de bouleau ".

Une partie du passage traité ici a été traduite par Pelliot dans l'article que je viens de citer (*TP*, XXXVII [1944], p. 79). Il s'agit des mots *Uyilsun qor ubis kiküi-tür udal ügei bayidaltan uriyarγun kebte'ül minu; qutan qor qubis kiküi-tür qoǰid ese bayiγsad qurdun yabudaltan kebte'ül minu.* Voici la traduction qu'en a faite Pelliot: " Quand vous remuez à peine vos carquois en écorce de bouleau, vous vous tenez debout sans retard, alertes, ô mes gardes; quand vous bougez à peine vos carquois de saule, vous vous dressez sans délai, à la marche rapide, ô mes gardes . . ." M. F. W. Cleaves, après avoir en partie cité ce passage et sa traduction par Pelliot, dans le compte rendu qu'il a fait du livre de M. Haenisch *Die geheime Geschichte der Mongolen, etc.* (*HJAS* 12[1949], pp. 497-534), écrit à la p. 530: " Without discussing here the problem presented by his translation, I only wish to observe, etc." Il y a en effet lieu de se demander si Pelliot a bien rendu le sens du texte mongol.

En lisant ce dernier on se pose naturellement la question: A qui sont les carquois mentionnés ici? Avant de répondre à cette question faisons observer que Čінggis parle non du présent, comme le lui fait faire Pelliot, mais du passé, et que les verbes *ubis kiküi-tür, qubis kiküi-tür* sont des verbes intransitifs dont le sujet est *qor* " carquois " et non des verbes transitifs ayant pour sujet *kebte'ül* " gardes de nuit ", comme l'a pensé le même auteur: " Quand vous remuez à peine vos carquois en écorce de bouleau . . . quand vous bougez à peine vos carquois de saule ". (138) C'est ce qu'a bien vu M. Haenisch qui traduit: ". . . wenn die Birkenholzköcher auch nur die schwächste Bewegung machten . . . wenn die Weidenholzköcher nur die leiseste Bewegung machten . . ." Quant à M. Kozin, sa traduction, bien que trop libre, montre que lui aussi a vu que le sujet est *qor*.

Pour ce qui regarde le problème proprement dit: A qui sont les carquois mentionnés? Pelliot est d'avis que ce sont ceux des

(138) J'avoue ne pas comprendre ce que veulent dire les mots de la traduction de Pelliot: " Quand vous remuez à peine vos carquois en écorce de bouleau, vous vous tenez debout sans retard . . . ; quand vous bougez à peine vos carquois de saule, vous vous dressez sans délai . . .".

gardes de nuit. A lire la traduction de M. Haenisch l'on ne peut savoir comment il comprend, mais ce qu'il écrit dans ses Erläuterungen (p. 161) montre que lui aussi pense qu'il s'agit des carquois des gardes de nuit. (139) Je ne comprends pas le texte de cette façon. A mon avis il s'agit des carquois des ennemis. En effet dans la partie de son allocution qui précède immédiatement notre texte, Činggis mentionne les " ennemis créant du trouble (*ibulun bükü̈i dayisun*) " au milieu desquels les gardes de nuit, sans cligner de l'oeil, se tenaient debout autour de sa tente, arrêtant [leur assaut] (*ger minu horčin hirmes ülü kin idqaǰu bayiγsad*). Après avoir relevé en ces termes l'intrépidité de ses gardes de nuit, il loue leur vigilance, disant comment, au moindre bruit produit par le branlement des carquois des ennemis qui approchaient, ils se dressaient ou accouraient sans tarder, (140) prêts à défendre

(139) M. Haenisch écrit: " Die Köcher der Wache sind demnach vor der Palastjurte aufgehängt oder in Stützen aufgestellt ".

(140) *Qurdun yabudaltan* " à la démarche rapide " est dit des *kebte'ül* qui avaient été relevés ou dont le tour de faire faction n'était pas encore arrivé. Cf. *Hist. secr.* § 192 *Kebte'ül söni ger horčin kebtegün-iyen kebte'ülǰü, e'üten-tür bayiγun-iyan kešiglen bayi'ultuγai* " Que les gardes de nuit, la nuit, faisant coucher ceux parmi eux dont l'office est de se coucher autour de la tente, fassent faire faction à tour de rôle à ceux parmi eux dont l'office est de faire faction à la porte." — A la moindre alerte ceux qui étaient couchés accouraient rejoindre leur poste.

Ce paragraphe 192 rapporte une ordonnance de Činggis concernant les gardes du corps. Ici il s'agit du premier établissement de la garde comprenant 80 gardes de nuit (*kebte'ül*) et 70 gardes de jour (*turγa'ud*). Voir § 191. Il fut suivi plus tard — après que Činggis eut en 1206 pris le titre de *qan* — d'une réorganisation, dont traitent les §§ 224-234. L'ordonnance rapportée au § 192 règle les occupations des gardes, tant durant le jour que durant la nuit. Elle se termine par la phrase suivante: *Γurban söni γurban üdür kešig üdür-iyen da'usču, mün gü yosu-'ar γurban söni qonolduǰu, ye'üdgeldüǰü, söni kebte'ül atuγai; horčin kebteǰü qonotuγai.*

Ces paroles de Činggis, par lesquelles il établit le système de relève des *kešig* ou sections de la garde, ont été traduites comme suit par les deux auteurs:

Kozin (p. 144): ". . . Po okončanii svoego trekhdnevnogo i trekhnoščnogo dežurstva, oni smenyayutsya ukazannym poryadkom i, po istečenii trekh nočeï, vstupayut nočnymi kebteulami i nesut karaul'nuyu službu vokrug ". [" A la fin de leur service de trois jours et trois nuits, ils seront relayés dans l'ordre indiqué et, à la fin de trois nuits, ils entreront comme kebteul de nuit et feront le service de garde tout autour ".]

Haenisch (p. 78): ". . . Wenn sie ihre Diensttage, nämlich drei Nächte und drei Tage, erledigt haben, sollen sie in derselben Weise drei Nächte miteinander Nachtruhe haben und dann ablösen und zur Nacht Wache tun. Sie sollen im Umkreis (um die Jurte) liegen und schlafen! "

Ces deux traductions sont assez divergentes et ni l'une ni l'autre ne rend ce que dit le texte mongol.

leur maître. Rappelons aussi que nous avons rencontré au § 105 un passage où il est fait allusion au fait que l'approche de l'ennemi pouvait être décelée par le bruit causé par le branlement des carquois: *Dabčitu qor darbalǰaqui-tur dayiǰi[γ]či Dayir-usun* " [Le poltron] Dayir-usun, qui lorsqu'un carquois à couvercle s'agite,

Voici à mon avis comment il faut entendre ce dernier. Après avoir décrit dans la première partie de son ordonnance (§ 192 . . . *Qorčin turγa'ud* . . . *sa'urin-dur-iyan sa'utuγai.* Voir F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice of the Mongols in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, *HJAS* 14 [1951], p. 520) ce en quoi, en général, consistera le service des gardes de jour et des gardes de nuit, Činggis dit, dans le passage qui nous occupe, de quelle façon se fera la relève des *kešig.* La relève, c'est-à-dire l'opération consistant à remplacer le *kešig* A qui est de service par le *kešig* B qui devra lui succéder, est désignée par le mot *ye'üdgeldü-* " se relever, faire la relève " (trad. interl. 替換 *t'i houan* " to change in order " [Mathews, 6257]; version continue 交 | *kiao houan* " to exchange " [id., 702]), verbe qui est le réciproque de *ye'üdge-* " changer " (cf. mo. *yegüdke-* " changer de place, etc.", voir Kowalewski, p. 2322a). Comme le texte l'indique assez clairement, la relève se fera le soir, après que le *kešig* A aura fini son service de trois nuits et trois jours. En effet, que Činggis dise *γurban söni γurban üdür kešig üdür-iyen da'usču* " achevant leurs jours de service fait à tour de rôle [qui aura duré] trois nuits et trois jours ", et non *γurban üdür γurban söni*, etc., la raison en doit à mon sens précisément être que le service d'un *kešig* commencera le soir avec les *kebte'ül* entrant immédiatement en fonction après le remplacement du *kešig* sortant, les trois jours devant être comptés à partir du soir, c'est-à-dire de soir à soir, les gardes de nuit faisant service durant trois nuits entières et les gardes de jour pendant trois jours entiers. C'est ce qui ressort aussi de l'examen du passage *mün gü yosu-'ar γurban söni qonolduǰu, ye'üdgeldüǰü, söni kebte'ül atuγai; horčin kebteǰü qonotuγai.* Les paroles de Činggis *mün gü yosu-'ar γurban söni qonolduǰu* ne peuvent être qu'une allusion et un rappel à ce qu'il vient de dire dans la même ordonnance concernant la manière dont les trois nuits devront être passées: les gardes de jour se retireront pour aller prendre soin de leurs hongres, cédant ainsi la place aux gardes de nuit (*kebte'ül-e ǰayilaǰu aγtas-tur-iyan γarun qonotuγai*), et ces derniers coucheront autour de la tente et feront faction à tour de rôle à la porte (*söni ger horčin kebtegün-iyen kebte'ülǰü*, etc. Voir plus haut). Apparemment, aux yeux de Činggis, le service des gardes de nuit était plus important pour la sécurité de sa personne que celui des gardes de jour. Cela est d'ailleurs naturel, vu les dangers au milieu desquels il vivait, n'étant pas encore maître de toute la Mongolie. Et cela explique pourquoi, contrairement à ce qui fut le cas plus tard (v. § 226), le nombre des *kebte'ül* était supérieur à celui des *turγa'ud*, et pourquoi, dans son ordonnance, après avoir mentionné le service des trois nuits et trois jours, il insiste et revient sur le service des trois nuits. Je rends les paroles de Činggis par: " ayant passé les trois nuits exactement de la façon susdite ". Les mots *ye'üdgeldüǰü, söni kebte'ül atuγai; horčin kebteǰü qonotuγai* doivent être traduits par " il y aura relève; [toutefois] que la nuit [qui suit la relève] ils (= les hommes du *kešig* sortant) soient gardes de nuit; qu'ils passent la nuit couchant tout autour ". D'après ces mots, bien que le *kešig* ait été relevé après trois nuits et trois jours révolus, et que les

abandonne ses alliés, [prenant ce bruit pour celui des carquois d'une troupe ennemie qui s'approche]."

Voici donc comment je traduis le passage qui nous occupe: " Mes gardes de nuit dignes de confiance, qui, au milieu des ennemis créant du trouble, vous teniez debout autour de ma tente dont à l'extérieur le bas de la paroi est garni d'une bande de feutre, sans cligner des yeux, arrêtant [leur assaut]! Mes gardes de nuit alertes, qui, lorsque les carquois en écorce de bouleau [de l'ennemi]

kebte'ül du *kešig* de relève aient commencé leur service, le *kešig* sortant devra, pour cette nuit encore, faire service de *kebte'ül* et ne sera congédié que le lendemain matin. Ceci probablement par mesure de prudence, pour se prémunir contre toute surprise de la part d'un ennemi éventuel, qui pourrait profiter de la désorganisation passagère qui inévitablement accompagne une relève. Je fais observer ici que, bien que, pour cette nuit, ils doivent faire service de gardes de nuit, Činggis ne dit pas que les hommes du *kešig* relevé doivent coucher autour de la tente — coucher " tout autour " (*horčin*, non *ger horčin*), c'est-à-dire dans les environs immédiats, suffira — ou qu'ils aient à faire faction à la porte, parce que ces deux fonctions seront remplies par les *kebte'ül* du *kešig* qui aura remplacé le *kešig* sortant.

La version continue abrège cette dernière partie de l'ordonnance de Činggis et, sans mentionner la nuit de service supplémentaire imposé au *kešig* relevé, elle se contente de dire 每三日一次交 替 " [après] chaque [période de] trois jours il y aura une fois relève ".

Je traduis donc le passage du § 192 qui nous occupe comme suit: " Quand ils auront achevé leurs jours de service fait à tour de rôle [qui aura duré] trois nuits et trois jours, ayant passé les trois nuits exactement de la façon susdite, il y aura relève; [toutefois] que la nuit [qui suit la relève] ils fassent office de gardes de nuit; qu'ils passent la nuit couchant tout autour ".

Finissons par quelques remarques.

Il est impossible de retrouver dans le texte mongol l'équivalent des mots " ils seront relayés dans l'ordre indiqué " que nous lisons dans la traduction de M. Kozin. Cet auteur en effet a forcé le texte et a traduit comme si *ye'üdgeldüǰü* précédait *γurban söni qonolduǰu*.

Quant à la traduction de M. Haenisch, il faut faire observer que le verbe *qono-* ne signifie pas " Nachtruhe haben " ou " schlafen ", mais simplement " passer la nuit ", comme d'ailleurs M. Haenisch l'a noté dans son *Wörterb. zu MNT*, p. 66. Les transcripteurs de l'*Hist. secr.* glosent le mot par 宿 *siu* " passer la nuit ". Cf. mo. *qono-* id. (Kowalewski, p. 867b). Impossible aussi de suivre M. Haenisch quand il voit dans les " trois nuits " de la phrase *mün gü yosu-'ar γurban söni qonolduǰu, ye'üdgeldüǰü*, etc. trois nuits distinctes de celles que les *kebte'ül* du *kešig* relevé auront passées en gardant la personne de Činggis. En effet il est hors de doute que ces " trois nuits " ne soient celles-là mêmes déjà mentionnées: *γurban söni γurban üdür kešig üdür-iyen da'usču*, sinon il faudrait admettre que Činggis veut dire que les *kešig* ne seront relevés qu'après trois jours et six nuits, ce qui est contredit par la version continue et va à l'encontre de tout ce que nous savons de l'organisation des *kešig*.

à peine se remuaient, sans tarder vous teniez debout! Mes gardes de nuit à la démarche rapide, qui, lorsque les carquois en bois de saule [de l'ennemi] à peine bougeaient, ne vous dressiez pas trop tard! Mes bienheureux gardes de nuit, [désormais] appelez-vous les ' Vieux gardes de nuit ' ! "

La version continue rend les mots *uyilsun qor . . . qurdun yabudaltan kebte'ül minu* d'une façon très abrégée et très libre par les mots 凡有緊急事不曾怠慢 " toutes les fois qu'il y avait une alerte, vous n'étiez pas indolents et négligents."

Pour finir notons que, bien qu'elle ne le dise pas en termes exprès, la traduction de M. Kozin donne nettement l'impression que pour son auteur il s'agit des carquois et " arcs " des ennemis.

XLVIII. — Činggis promulgue une ordonnance concernant les gardes de nuit et donne les raisons pour lesquelles ils sont exempts du service militaire proprement dit.

§ 233 *Basa Činggis qahan ügülerün: Bidanu beye čerig ese γaru'asu kebte'ül bidanača anggida čerig bu γartuγai ke'eba. Eyin ke'e'ülü'ed ǰarliγ dabaǰu kebte'ül-i nayitaǰu čerig γarγaqun čerig medegü čerbin aldaltan boltuγai ke'en ǰarliγ bolba. Kebte'ül-ün čerig ker ülü γarγaγdamui ke'emüi ǰe ta. Kebte'ül lü minu altan amin sakimui. Šiba'ulan abalan yabuqui-tur ǰoboldumui. Ordo qadaγala'uldaǰu ne'üküi-tür örüg-tür terge asaramui. Minu beye sakiǰu qonoγu kilbar-u bui. Ger tergen yeke a'uruγ ne'üküi-tür sa'uqui-tur asaraqui kilbar-u bui. Teyin dabqur qaγas qaγas yabudaltan ke'eǰü bidanača anggida ö'ere čerig bu yabutuγai ke'eküi teyimü bui ǰe ke'eǰü'üi.*

Les deux traducteurs ont rendu ce passage comme suit:

Kozin (p. 173): " I ešče govoril Čingis-khan: ' Esli my samolično ne vystupaem na voïnu, to i kebteuly bez nas da ne vystupayut na voïnu. Pri takovom našem yasnom povelenii budem privlekat' k strožaïšeï otvetstvennosti tekh vedayuščikh voennymi delami čerbiev, kotorye pošlyut kebteulov na voïnu, zlonamerenno narušiv naše povelenie. Vy sprosite, počemu že ne podležat posylke na voïnu kebteuly? Prežde vsego potomu, čto imenno kebteuly pekutsya o našeï zlatoï žizni. A legko li provodit' noči, okhranyaya našu osobu? Legko li popečenie o Velikom Aurukhe i vo vremya kočevok i na stoyankahk? Itak, bez nas samikh ne otpravlyat' na voïnu lyudeï, obremenennykh stol' složnymi i mnogorazličnymi obyazannostyami. Byt' po semu! ' " [" Et Čingis-khan dit encore: ' Si nous ne partons pas en guerre en personne,

en ce cas les kebteul aussi ne partiront pas en guerre. En présence d'un tel clair ordre émanant de nous, nous tiendrons strictement responsables ces čerbi en charge des affaires militaires qui envoient des kebteul à la guerre, ayant malicieusement violé notre ordre. Vous demandez pourquoi les kebteul ne sont pas sujets à être envoyés à la guerre. Avant tout parce qu'exactement les kebteul prennent soin de notre vie d'or. Et est-ce facile que de passer les nuits en gardant notre personne? Est-ce facile que de prendre soin du Grand Aurukh et au moment des transhumances et durant les arrêts? Ainsi sans nous-même on n'enverra pas à la guerre des gens chargés de responsabilités si complexes et grandement diverses. Qu'il en soit ainsi! ' "]

Haenisch (p. 110): " Weiter sprach Tschinggis Chan: ' Wenn wir selbst nicht mit dem Heere ausgezogen sind, darf die Nachtwache nicht ohne Uns mit dem Heere ins Feld ziehen.' So sagte er und erliess eine Verfügung: ' Die Tscherbin und Kommandeure von Truppen, welche, nachdem ich ihnen dieses Kundgegeben, in Übertretung des Befehls aus Missgunst gegen die Nachtwachen diese mit der Truppe ins Feld rücken lassen, sollen bestraft werden. — Die Soldaten der Nachtwache dürfen unter keinen Umständen ins Feld geschickt werden. Denn ihr meine Nachtwachen schützt mein goldenes Leben und tragt auf der Falkenbeize und Jagd mit mir die Mühen, und mit der Sorge für den Palast betraut, haltet ihr beim Zuge und auf der Rast den Karren in Ordnung. Meine Person die Nacht hindurch bewachen, ist das leicht? Den Jurtenkarren beim Zuge und beim Ruhen des grossen Hauptlagers in Ordnung halten, ist das leicht? Da ihr einen so schweren Dienst, bald hier bald da, zu tun habt, sollt ihr nicht von mir getrennt noch besonderen Heeresdienst tun! So ist mein Wort.' "

Faisons d'abord remarquer, quant à la traduction de M. Kozin, que cet auteur a oublié de traduire les mots *ke'eba* et *nayitaǰu*, ainsi que tout le passage qui va de *Šiba'ulan abalan* jusqu'à *terge asaramui*. Il a de même omis de traduire les mots *ger tergen*, et la phrase *Teyin dabqur . . . teyimü bui ǰe* a été rendue d'une manière trop libre.

Quant à M. Haenisch, comme toujours, il a serré de près le texte mongol, seulement, bien que dans son *MNT* il ait correctement mis un point après *ke'emüi ǰe ta*, il n'a pas traduit en conséquence. De plus il a rendu inexactement le mot *ker* et n'a pas traduit le mot *ke'emüi*. D'où sa traduction: " Die Soldaten der Nachtwache dürfen unter keinen Umständen ins Feld geschickt werden. Denn ihr meine Nachtwachen schützt mein goldenes Leben ", etc., alors que le sens est: " Vous dites: ' Comment se fait-il que des soldats de la garde de nuit ne soient pas envoyés en campagne? ' Les gardes de nuit veillent sur ma vie d'or ", etc. Činggis veut dire que les chefs militaires ne doivent

pas trouver étrange que les *kebte'ül* ne prennent pas part aux diverses expéditions, quand celles-ci se font sous la conduite d'un subalterne et non sous sa propre conduite, et il donne les raisons de cette exemption. Ce passage a été traduit correctement par M. Kozin. La dernière phrase aussi *Teyin dabqur . . . teyimü bui ǰe* n'a pas été rendue par M. Haenisch d'une manière satisfaisante.

Avant de présenter une nouvelle traduction de ce § 233, faisons quelques remarques sur le texte mongol lui-même.

Čerig γar- ou *čerig yabu-* signifie " partir en expédition militaire, partir en guerre ".

Čerig γarγa- veut dire " envoyer en expédition militaire ".

Eyin ke'e'ülü'ed, m. à m. " s'étant laissés dire de cette façon ", c'est-à-dire: " ayant reçu [de nous] un ordre conçu en de tels termes ". Činggis fait allusion à l'ordonnance qu'il vient de promulguer: *Bidanu beye čerig ese γaru'asu kebte'ül bidanača anggida čerig bu γartuγai* " Si nous-même ne partons pas en expédition militaire, que les gardes de nuit ne partent pas en campagne sans nous ". Cette ordonnance à l'adresse de tous les chefs militaires leur défendait d'envoyer les *kebte'ül* faire la guerre. L'expression *eyin ke'e'ülü'ed* appartient à la langue de la jurisprudence. Elle suit l'énonciation d'une défense ou d'un ordre et introduit la formulation de la sanction réservée à ceux qui y contreviendront. Elle est bien attestée dans divers monuments de l'époque mongole. Ainsi dans les documents mongols du musée de Téhéran publiés par Pelliot nous lisons (Fig. 28, Doc. II, l. 5-6 et Fig. 29, Doc. III, l. 13-14): *bidan-a ayin* (= *eyin*) *kemegülüged bürün ǰrlγ* (= *ǰarliγ*) *busi bolγaqun aran aldatuγai ükütügei* " Après qu'ils ont reçu de nous un ordre conçu en ces termes (m. à m.: " Lorsqu'ils se sont laissés dire de cette façon par nous ") , les gens qui violeront l'ordre, qu'ils soient tenus pour punissables, qu'ils meurent! " (*Athār-é Īrān,* Tome I, fasc. 1 [1936], *Les documents mongols du musée de Ṭeherān,* p. 40) . On rencontre aussi l'expression dans l'édit dit de la veuve de Darmabala en écriture 'phags-pa (N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost',* Moscou-Leningrad, 1941, p. 72, l. 16) : *ėyin ge·e·ulu·ed burun buši bolqaqun haran ülu·u ayuqun* " Après qu'ils ont reçu une défense conçue en ces termes (m. à m.: " Lorsqu'ils se sont laissés dire de cette

façon), les gens qui y contreviendront ne craindront-ils pas [d'être punis]? " (141)

Il faut faire observer que dans le § 233 le sujet logique de *ke'e'ülü'ed* est *čerig medegü čerbin* " les *čerbi* qui commandent des soldats ". La glose rend *eyin ke'e'ülü'ed* par 這被說, c'est-à-dire qu'elle rend le causatif *ke'e'ül-* non par un causatif, mais par un passif. Rappelons à ce propos qu'à une époque postérieure un verbe causatif peut exprimer non seulement une action causée ou permise, mais aussi une action subie. Voir G. J. Ramstedt, *Zur Verbstammbildungslehre der mongolisch-türkischen Sprachen, Journ. de la soc. finno-ougr.*, XXVIII, 3, p. 4. (142)

Čerig medegü čerbin. Comme il y avait plusieurs espèces de *čerbi*, Činggis dit ici en précisant: " les *čerbi* qui commandent des soldats ". Dans le *Pei lou i iu* 北虜譯語 du *Teng t'an pi kiou* (fin des Ming) — = *I iu* des éditions ts'ing — (section 人物門) *čerbin* et *minγan čerbin* traduisent respectivement les mots 把總 *pa tsoung* " terme désignant un chef militaire " et 千 | *ts'ien tsoung* " chef de mille hommes ". Le mot *čerbi* a survécu en ordos grâce au culte de Činggis-qan. Il y a pris la forme *tš'irwe* et désigne le fonctionnaire qui s'occupe de la préparation de la viande de l'offrande (*Dict. ord.*, p. 709b). Le *Čaγan teüke* écrit *čirbi* (C. Ž. Žamcarano, *Mongol'skie Letopisi XVII veka*, pp. 73, 75).

Örüg, glosé 寧靜 *ning tsing* " tranquille, en paix ", est un mot turc. Cf. turc moyen *örük* " Aufenthalt " (*Mitteltürk. Wortschatz*, p. 136).

Dabqur qaγas qaγas yabudaltan. M. Kozin traduit ces mots par: " gens chargés de responsabilités si complexes et grandement diverses ". Cette traduction peut être considérée comme correcte. On ne peut dire la même chose de celle de M. Haenisch " [Da

(141) Dans le document que M. Ramstedt a reproduit dans son travail *Mongolische Briefe aus Idiqut-Schähri bei Turfan*, nous lisons à la l. 10: *ayin* (= *eyin*) *kemelügüged bür-ün*, mais il s'agit évidemment d'une faute de scribe pour *ayin kemegülüged*.

(142) A l'exemple khalkha *ts'òχⁱūl-* " schlagen lassen " od. " sich schlagen lassen ", " geschlagen werden " cité par M. Ramstedt on peut ajouter ord. DžoDūl- " faire frapper, laisser frapper ", mais aussi " être frappé ": *tš'i ösöö burū k'īgēt* DžoDūlsā *šortš'in* " c'est à cause de tes propres méfaits que tu as été frappé, tu l'as mérité " (*Dict. ord.*, p. 207a).

ihr einen so] schweren Dienst, bald hier bald da, [zu tun habt]". Nous voyons ici le mot *dabqur* rendu par "schwer", alors que M. Haenisch l'avait traduit correctement par "doppelt" dans son *Wörterb. zu MNT*, p. 30. La raison de cette erreur est que, par inadvertance, il a lu *tchoung* ("lourd") la glose 重 qui ici doit être lue *tch'oung* ("double, répété").

Quant aux mots *qaγas qaγas*, M. Haenisch les rend par "bald hier bald da". Le sens en est "distincts — distincts" (voir plus bas), la répétition du mot marquant ici la répétition de l'acte (*yabudal*). Činggis veut dire que la raison pour laquelle les *kebte'ül* sont exempts du service militaire proprement dit est que, outre qu'ils sont chargés pendant la nuit de la garde de leur souverain, ils ont encore plusieurs autres différents offices à remplir: accompagner leur maître à la chasse, administrer l'*ordo* et prendre soin des chars.

Ajoutons quelques remarques sur le mot *qaγas*.

Le mot *qaγas*, que le *Houa i i iu* ignore et remplace par *qaγarqai*, qu'il glose par 明白 *ming pe* "clair, manifeste" (I 28r, 3), se rencontre dans l'*Hist. secr.* glosé de quatre façons différentes:

1. 分離 *fen li* "se séparer, être différent", dans § 174 *Qada'an-daldurqan eme kö'ün-eče-'en qaγas ireba* "Qada'an-daldurqan vint, se séparant de sa femme et de son fils"; § 233 *dabqur qaγas qaγas yabudaltan* "ayant des besognes doubles et bien distinctes".

2. 分開 *fen k'ai* "séparer, diviser". Glosé de cette manière le mot se rencontre à plusieurs reprises au § 278. P. ex.: *ordo-yin bara'un ǰe'ün ete'ed qaγas sa'uǰu ǰasatuγai* "que, s'établissant séparément à droite et à gauche du palais, ils règlent [les affaires]", etc.

3. 劈破 *p'i p'ouo* "fendre en deux", dans § 280 *orqol-iyar* (143) *qaγas . . . qabar qaγas* "fendage [suivant une ligne verticale passant] par (?) la nuque . . . fendage [suivant une ligne verticale passant par le] nez." (144)

(143) L'instrumental marque ici le point de passage. Cf. mo. *qaγalγa-bar γar-* "sortir par la porte".

(144) Le texte porte: *oqor bugi duta'ulu'asu orqol-iyar qaγas aldaltan boltuγai; qalbuγa kekesün duta'ulu'asu qabar qaγas aldaltan boltuγai.*

Ce texte allitéré, constitué par des paroles dites par Ögödei à l'occasion de la

4. 分明 *fen ming* " clairement ", dans § 242 *qaγas kelelegdeǰü* " étant sermonné clairement (= à l'aide d'un raisonnement aisément intelligible) ".

réorganisation du système postal et l'établissement de relais de poste avec personnel pour les desservir, est un des plus difficiles de l'*Hist. secr.* Il a été traduit comme suit par M. Kozin (p. 198): " I esli vpred' u kogo okažetsya v nedočete khot' koroten'kaya verevočka . . . tot poplatitsya odnoï guboï, a u kogo nedostanet khot' spicy kolesnoï, tot poplatitsya polovinoyu nosa " [" Et si à l'avenir chez quelqu'un il arrive qu'il manque ne fût-ce qu'un tout petit bout de corde, il le payera d'une lèvre, et chez qui il manque ne fût-ce qu'un rayon de roue, il le payera de la moitié du nez "]. Chez M. Haenisch (p. 146) nous trouvons la traduction suivante: " Wenn ihnen . . . auch nur ein kurzer Strick fehlt, dann sollen sie mit einer Vermögensstrafe belegt werden wie für Durchhauen des Nackens! Wenn ihnen ein Löffel oder eine Radspeiche fehlt, sollen sie mit einer Vermögensstrafe belegt werden wie für Abschlagen der Nase! "

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte lui-même.

Bugi est glosé 繩 *cheng* " corde ". Qu'il faille lire *u* dans la première syllabe, nous le voyons au mot *bugiya* " (cheval) entravé au moyen de la longe liant ensemble les jambes de devant au dessus du paturon " que nous avons rencontré plus haut (XIII, § 103).

Orqol (? *Orγol*) est un mot non attesté ailleurs, que je sache. En traduisant ce mot M. Kozin a songé à mo. *uruγul* et l'a rendu par " lèvre ". Cette traduction est indéfendable. Le mot est glosé 惱項 *nao hiang*, m. à m.: " haine — nuque ", ce qui ne donne pas de sens. M. Haenisch s'est demandé si 惱 *nao* " haine " n'est pas un caractère fautif pour 腦 *nao* " cerveau " (*Wörterb. zu MNT*, p. 126) et rend les mots *nao hiang* par " Nacken ". J'ai adopté provisoirement cette traduction, tout en me demandant si *nao hiang* n'est pas pour 腦頂 *nao ting* qui aurait le sens de " sommet de la tête ". (?) Cf. mo. *orgil* " sommet (de montagne) " — *Hist. secr.* § 195 *horgil* id. —; mo. *oroi* " sommet de la tête " — 'phags-pa (Kiu ioung kouan, paroi de l'Ouest, l. 10) *horayi* id. —.

Qalbuγa kekesün. Cf. mo. *qalbaγa* " cuiller ", *Houa i i iu*, I. 10r, 8, *Mukaddimat al-Adab*, p. 289b, *qalbuγa* id.; mo. *gegesün* " rayon de roue ". L'expression *qalbuγa kekesün* de notre passage a été traduite par M. Kozin par " rayon de roue ", tandis que M. Haenisch la rend par " ein Löffel oder eine Radspeiche ". Ni l'une ni l'autre de ces traductions n'est correcte. La glose dit en effet 匙般車輻 *cheu pan tch'e fou* " rayon de roue en forme de cuiller ". Il s'agit probablement d'un rayon formé d'une pièce de bois dont le bout qui s'engage dans la jante va en s'élargissant et est aplati en forme de spatule. Le mot *χalbaǧa* " cuiller " est encore à présent un terme de charpenterie en ordos. P. ex. *t'ōnō χalbaǧa* " les petites lattes situées entre les deux cerceaux du *t'ōno* (= l'ensemble des cerceaux et arcs de bois qui constituent le faîte de la tente) et entre lesquelles viennent se placer les extrémités des chevrons (*uni*) du toit " (*Dict. ord.*, p. 668a).

Orqol-iyar qaγas aldaltan boltuγai; . . . qabar qaγas aldaltan boltuγai. M. Kozin traduit " il le payera d'une lèvre; . . . il le payera de la moitié du nez ". Concernant cette traduction il faut faire observer qu'outre l'erreur déjà signalée consistant à rendre *orqol* par " lèvre ", elle suppose chez Ögödei une sévérité invraisemblable et

Le sens fondamental de la racine *qaγa est l'idée de " partage, séparation ", comme nous le voyons par les mots du mongol écrit *qaγa* " en morceaux " et ses nombreux dérivés: *qaγala-* " fendre,

que de plus, comme nous le verrons ci-après, elle est contredite tant par la glose que par la version continue. La traduction que M. Haenisch donne de ces mots est comme suit: ". . . dann sollen sie mit einer Vermögensstrafe belegt werden wie für Durchhauen des Nackens! . . . sollen sie mit einer Vermögensstrafe belegt werden wie für Abschlagen der Nase!" M. Haenisch a bien vu que, malgré les mots *orqol-iyar qaγas, qabar qaγas* (m. à m.: "par la (?) nuque — idée de 'fendre en deux'; nez — idée de 'fendre en deux'"), la punition fixée par Ögödei pour les négligences mentionnées n'est pas une peine corporelle à imposer aux coupables, mais une peine qui les atteindra dans leurs biens. En effet le mot *aldaltan* est glosé ici non, comme à l'ordinaire, par 罰有的(每) *fa iou ti* (*mei*) "punissables" (§§ 205, 233), ou 罰每有每 *fa mei iou mei* id. (§ 244) ou | | *fa mei* id. (§ 227), ou 罪有的 *tsouei iou ti* "coupables d'une offense" (§ 278), mais par 斷沒 *touan mou* "condamnés à voir leurs biens confisqués". De plus dans la version continue, les mots *orqol-iyar qaγas aldaltan boltuγai; qabar qaγas aldaltan boltuγai* sont rendus librement et en abrégé par 家財一半沒具 "de leurs biens familiaux la moitié sera confisquée par le gouvernement". Comme nous n'avons aucune raison de croire que les traducteurs, c'est-à-dire les auteurs de la glose et ceux de la version continue, se soient mépris sur le sens de ce passage, il faut trouver une explication à cette manière extraordinaire de désigner la confiscation de la moitié des biens par les mots *orqol-iyar qaγas, qabar qaγas*. M. Haenisch a supposé qu'Ögödei veut dire que ceux qui seront cause qu'il manque un petit bout de corde seront punis dans leurs biens autant que celui qui a fendu la nuque à quelqu'un, et que ceux qui seront cause qu'il manque un rayon de roue le seront autant que celui qui a abattu un nez. Mais cette explication ne semble pas justifiée, ne fût-ce que pour la raison qu'il n'est pas probable qu'Ögödei ait considéré comme plus sévèrement punissables ceux par la négligence desquels il viendrait à manquer un *oqor bugi* " court bout de corde " que ceux qui seraient cause qu'il manque un rayon à une roue, ce qui évidemment aurait été le cas s'il avait décrété que les premiers devaient être traités comme ceux qui ont fendu une nuque et les seconds comme ceux qui seulement ont abattu un nez. Je pense que la solution est autre. Je considère les expressions *orqol-iyar qaγas, qabar qaγas* comme des manières de parler fixées par l'usage, des espèces de termes techniques qui désignent une confiscation légale frappant les biens d'un individu condamné pour un délit, en vertu de laquelle ses biens ayant été partagés en deux parts égales, l'une est attribuée au Trésor, tandis que l'autre reste en sa possession. La figure semble être tirée d'un homme dont le corps a été fendu par le milieu suivant une ligne verticale passant, par derrière, par la nuque et, par devant, par le nez. Je traduis donc *orqol-iyar qaγas* par "fendage [suivant une ligne passant] par (?) la nuque" et *qabar qaγas* par "fendage [suivant une ligne passant par le] nez" — Rappelons ici que *qaγas* est glosé *p'i p'ouo* "fendre en deux" —.

Comme, je le répète, nous n'avons pas de raison de mettre en doute l'exactitude de l'interprétation donnée par la traduction interlinéaire et la version continue, il est évident que, bien que les mots les désignant y figurent, les *concepts* "(?) nuque", "nez" ne jouent plus de rôle sémantique dans les expressions en question; ce qui y

briser ", *qaγara-* " se fendre, se briser ", *qaγača-* " se séparer ", etc. Parmi ces dérivés nous voyons les mots *qaγas* " moitié " et

est présent c'est uniquement l'idée de " diviser en deux parts tout à fait égales ". Cette manière inattendue que nous trouvons ici d'exprimer l'idée de " confiscation frappant la moitié des biens " semblera moins extraordinaire si l'on considère comment s'emploie l'expression ordos *χamar ɢ͔alt'as*, qui est tout à fait synonyme de *qabar qaγas*. *χamar ɢ͔alt'as*, m. à m. " nez — moitié " (*ɢ͔alt'as* correspond à mo. *qaltas* " moitié ", lu *qaldas* par Kowalewski, p. 800a) s'entend dans l'expression *χamar ɢ͔alt'as χ͔uwā-* " partager en deux parties égales ", m. à m. " partager suivant une ligne verticale coupant le nez en deux parties égales " (*Dict. ord.*, p. 290a). Ici aussi il est évident que quand on dit p. ex. *nėge* ɢ*esek* ɢ͔*aᴅžarīg χamar ɢ͔alt'as χ͔uwā-* " partager un terrain en deux parties tout à fait égales " (*Dict. ord.*, p. 330a), le concept " nez " ne joue plus aucun rôle. Les expressions *orqol-iyar qaγas, qabar qaγas* doivent, à l'origine, avoir été employées pour désigner tout partage en deux parts égales, tout comme l'est encore à présent l'expression ordos *χamar ɢ͔alt'as*. Plus tard, par spécialisation, l'emploi doit en avoir été restreint au seul genre de partage consistant à faire deux parts égales des biens d'un individu condamné à voir la moitié de ses biens confisquée par le gouvernement, comme nous le voyons par le présent texte de l'*Hist. secr.*

En terminant je fais observer que si le mot *orqol* ne signifiait pas " nuque " mais une autre partie du cou ou de la tête, l'explication des deux expressions *orqol-iyar qaγas, qabar qaγas* resterait la même.

Je traduis donc notre texte de la manière suivante: " S'ils sont cause qu'un court bout de corde fait défaut, qu'ils soient passibles de [ce qu'on appelle] ' fendage [suivant une ligne verticale passant par (?) la] nuque ' (= confiscation de la moitié des biens). S'ils sont cause qu'il manque un rayon de roue en forme de spatule, qu'ils soient passibles de [ce qu'on nomme] ' fendage [suivant une ligne verticale passant par le] nez' (= confiscation de la moitié des biens)."

Ögödei veut dire que n'importe quelle négligence affectant le service des relais postaux, fût-elle minime, comme celle par suite de laquelle il viendrait à manquer un bout de corde, ou plus grave, comme celle qui serait cause qu'il manque un rayon à une roue, sera punie de la même manière, nommément par la confiscation de la moitié des biens du coupable.

Le professeur F. W. Cleaves a attiré mon attention sur le fait que l'expression 一半沒官 se rencontre fréquemment dans les textes iuen. Voir p. ex. le 元典章 *Iuen tien tchang*, 19, 20, 22 *passim*. Il m'a signalé en outre le texte suivant du 站赤 *Tchan tch'eu* (éd. du Wen tien ko de Pékin, 上冊, p. 28): (至元七年六月)二十日。樞密院奏。先奉體例禽獲走小路賊人。幷細作人。* 所有南貨一半充賞。一半沒官。 " On the twentieth day [of the sixth moon of the seventh year of Chih-yüan] the *shu-mi-yüan* memorialized [to the effect] that:

" ' Previously [we] received instructions [to the effect] that, [whenever] we arrested bandits (i. e., enemy [= Sung] smugglers) who travel along the byroads [in order to avoid the highways where the relay stations are located] and the spies [from our territory who have guided them], as for all the Southern (= Sung) goods [seized in their possession], one half was to provide for a reward [for those participating in the

* Le texte de l'édition du Wen tien ko place fautivement le point après 所有.

qaγarqai (<*qaγaraqai*) " fendu, brisé ". (145) M. Lewicki dans son article *Turcica et Mongolica* (*Rocznik Orient.*, tome XV [1939-1949], pp. 239-267 a mis en doute l'identité de mo. *qaγas* " moitié " et *qaγarqai* " fendu, brisé " avec les mots *qaγas* et *qaγarqai* du mongol médiéval qui, comme nous venons de le voir, y ont tous les deux le sens de " clair, manifeste ". Il écrit en effet (p. 253) : " Les valeurs données ci-dessus (146) s'éloignent beaucoup de celles qu'ont les mots *χaχarχai̯* et *χaχas* dans les monuments du moyen-mongol, c'est pourquoi une réserve s'impose à l'égard de tout essai d'identification de nos mots avec m. é. *χaγarχai̯*, comme le fait M. Haenisch. Le seul qu'on puisse dire c'est qu'on constate une similitude au point de vue de phonétique entre m. é. *χaγarχai̯*, *χaγas* et moyen-mongol *χaχarχai̯*, *χaχas*, et similitude de dérivation, le second dérivant du premier, dans les deux paires. Mais les mots du mongol écrit ont en genéral l'origine claire, ce qu'on ne peut pas dire à propos de *χaχarχai̯*, *χaχas*." A mon avis aucun doute n'est possible concernant l'identité de ces deux paires de mots. Nous voyons en effet, pour ce qui concerne le mot *qaγas*, qu'outre le sens de " clair, distinct " qu'il a au § 242 de l'*Hist. secr.*, il y a encore le sens de " séparément " (§§ 174, 278), " fendage " (§ 280), ce qui n'est pas surprenant, la notion de " partage, séparation " et celle de " distinction, différenciation, caractère de ce qui est facilement intelligible, clarté " étant deux notions voisines. Cf. ord. *ilga-* " séparer, distinguer ", en regard de *ilgā* " différence, qualité par laquelle quelque chose se com-

arrest] and one half was to be confiscated by the government.' " (Traduction de M. Cleaves.)

Voir aussi 上册, p. 15.

(145) Cf. ord. *χaga* " en morceaux "; *χagal-* " briser, fendre, couper en deux "; *χagara-* " se briser, se rompre, se fêler, crever, se déchirer "; *χaga'tš'a-* " se séparer "; *χagas* " moitié "; *χagarχǟ* " brisé, fêlé, crevé, débris, fissure " (*Dict. ord.*, pp. 323b, 324a).

(146) C'est à dire les significations qu'ont les mots *χaγarχai̯* et *χaγas* en mongol écrit et en kalmouk, lesquelles sont, d'après M. Lewicki (*op. cit.*, p. 253), pour le premier: " déchiré, fendu, brisé, cassé, fente " en mo. et en kalm., et pour le second: " moitié " en mo. et " brisé en deux morceaux de la même grandeur " en kalm.

prend aisément"; *ilğā'ṭ'ā* "exprimé clairement, dont le sens est manifeste" (*Dict. ord.*, pp. 382b, 383ab).

Un emploi très intéressant du mot *qaγas* est celui que nous voyons dans l'expression *neres qaγas*, qui constitue un mot-couple du type de ceux dont le second terme ne joue pas de rôle sémantique, et dont j'ai traité plus haut (XIV, § 104; XXXVII, § 189). Je traduis l'expression *neres qaγas* par "noms" tout court, tout en faisant observer que mot à mot elle signifie "noms — traits distinctifs". (147)

(147) L'expression *neres qaγas* se lit à la ligne 28 de la première des trois inscriptions en caractères 'phags-pa publiées par M. Haenisch dans *Steuergerechtsame der chinesischen Klöster unter der Mongolenherrschaft* (*Berichte über die Verhandl. der Sächsischen Ak. der Wiss.*, phil.-hist. Kl., 92 Bd., 2, Heft) Leipzig, 1940. La traduction qu'a donnée M. Haenisch du passage où l'expression se rencontre a été critiquée à bon droit par M. Lewicki dans ses *Turcica et Mongolica*, p. 253. Ce passage est le suivant (transcription de M. Haenisch): [28]*bidanaca neres ḥaḥas 'anu oroḥsad* [29]*jarliḥ*, mots que pour la commodité de la discussion je transcris comme suit: *bidanača neres qaγas anu oroγsad ǰarliγ*. M. Haenisch traduit ces mots par "Erlasse, die von Uns in klaren Worten ergangen sind". Contre cette traduction M. Lewicki objecte que *neres* "noms" ne peut être traduit par "Worte" et que, même si ce mot avait le sens de "Worte", la traduction de M. Haenisch s'opposerait encore à l'ordre des mots en mongol: "'klare Worte'", dit-il, "donnerait en mongol *χaχas näräs*". En ceci M. Lewicki a tout à fait raison, et il aurait pu ajouter que M. Haenisch a omis de traduire le mot *anu* "d'eux" et que *oroγsad* "entrés" ne peut être rendu par "ergangen".

Avant de discuter l'expression *neres qaγas*, il faut faire observer que les mots de la version chinoise 明降聖旨 *ming kiang cheng tcheu* (m. à m. "clair — descendu — saint édit", en traduction libre: "édit impérial promulgué en termes clairs"), qui correspondent au mongol *neres qaγas anu oroγsad ǰarliγ*, ne sont pas une traduction proprement dite de ces mots, mais ne font qu'en rendre le sens général. En effet le mot 明 n'est pas plus une traduction de *neres qaγas* que le mot 降 ne l'est de *oroγsad*. Il est clair qu'en traduisant le texte mongol M. Haenisch s'est surtout inspiré de cette traduction libre chinoise, laquelle ne peut être mise sur le même rang que les mots 明白聖旨 *ming pe cheng tcheu* "édit impérial clair" de la troisième inscription qui sont une vraie traduction mot à mot et exacte du mongol *ḥaḥarḥayi jarlih* (= *qaγarqai ǰarliγ*) de la ligne 25. (*Steuergerechtsame*, p. 61.)

Nous venons de voir que la traduction de M. Haenisch "klare Worte" ne peut être regardée comme rendant correctement le sens de *neres qaγas*. M. Lewicki a bien vu que cette expression "constitue une de ces paires de mots connues dans les langues turques et mongoles" (*Turcica et Mongolica*, p. 254), mais il ne semble pas possible d'admettre son explication. M. Lewicki suppose en effet assez gratuitement que *neres* est une faute de scribe pour *iris* (*eres*) (*op. cit.*, p. 255) et il est d'avis que l'expression *iris* (*eres*) *qaγas* correspond au turc *iris qaγas* de la légende d'Uγuz-khan en écriture ouigoure que Pelliot a traduit par "généreux, valeureux, brave" (*op. cit.*, p. 254). A mon avis il n'est nullement nécessaire de recourir à cette expression

Voici donc comment je traduis le paragraphe 233: " Činggis-qahan dit encore: ' Si nous-même ne partons pas en expédition militaire, que les gardes de nuit ne partent pas en campagne sans

turque, qui d'ailleurs est sémantiquement fort éloignée de ce que raisonnablement on doit attendre ici. Je ne doute pas qu'il faille voir dans *neres qaγas* un mot-couple purement mongol dans le genre de ceux dont l'*Hist. secr.* nous fournit maint exemple et dont la présence dans ce texte constitue une des multiples preuves qui font conclure que la langue de l'*Hist. secr.* est très proche de la langue de tous les jours qu'on parlait au XIII[e] siècle. Le mot-couple *neres qaγas* de l'inscription 'phags-pa est construit de la même façon que *Hist. secr.* § 104 *eme kö'ü* " femme, épouse " (m. à m.: " femme — fils "), § 214 *nökör se'üder* " compagnon " (m. à m.: " compagnon — ombre "), etc. Dans ces associations c'est le premier mot qui est le porteur du concept qu'on veut exprimer, le second n'étant qu'un mot accessoire qui y est ajouté en vertu d'une certaine affinité sémantique qu'il a avec le premier. Pour ce qui regarde le mot-couple *neres qaγas*, l'affinité sémantique qui a rapproché le second mot du premier c'est l'idée de " différenciation, distinction " qui, comme nous l'avons vu plus haut, est propre au mot *qaγas*. Les " noms " en effet servent à distinguer tant les personnes que les choses. *Neres qaγas* est donc mot à mot " noms — traits distinctifs "; mais, comme dans ce genre de mots-couples, c'est le premier mot seul qui importe et que le second ne compte pas — les Mongols l'appellent ɯ*gen* ᴅ*agawur* " suivant du mot " ou ɯ*gẽ* ɢ*ošõ* " compagnon du mot ", le vrai ɯ*ge* " mot " étant le premier (*Dict. ord.*, p. 308b) — *neres qaγas* = *neres* " noms " tout court.

Pour en revenir au texte qui a été l'occasion de cette note, voici comment je traduis tout le passage (*Steuergerechtsame*, pp. 58-59, l. 27-30): *basa* [28]*bidanaca neres ḥaḥas 'anu oroḥsad* [29]*jarliḥ bö'etele 'ayima'ud daca 'ala śiltaju sen-śhiṅ ud ece ya'ud ba ḥuyuju bu 'abtu* [30]*ḥayi. basa sen-śhiṅ ud ber bu 'ögtugei.* " Encore, puisqu'il y a un édit [émanant] de nous dans lequel sont mentionnés (m. à m.: " entrent ") leurs noms (m. à m.: " noms — traits distinctifs "), que [ceux des *ayimaγ*], prétextant leur qualité de [membres des] *ayimaγ*, ne demandent et ne prennent quoi que ce soit aux moines taoïstes. Et que les moines taoïstes aussi ne [le] donnent pas [si des gens des *ayimaγ* exigent d'eux quelque chose]."

Les personnes auxquelles se rapporte le pronom *anu* " d'eux " sont donc, à mon avis, les membres des *ayimaγ*. Les chefs des *ayimaγ* sont en effet expressément mentionnés parmi ceux auxquels le présent décret est adressé: (l. 7) *'ayimaḥ 'ayima'ud un* [8]*'ötögus e* " aux chefs des différents *ayimaγ* ". Le sens général du passage semble être: " Ceux des *ayimaγ* doivent, comme les autres, respecter les biens des moines taoïstes, puisque les *ayimaγ* sont nommés expressément parmi les destinataires du présent édit." En ajoutant cette défense formulée en termes généraux à celles plus détaillées qui précèdent, on semble avoir eu en vue de remédier à un abus consistant en ce que certains membres des *ayimaγ*, s'attribuant des droits spéciaux, ne respectaient pas les biens des moines taoïstes, qui étaient des Chinois. A rapprocher le passage suivant de la troisième inscription (*op. cit.*, p. 61), l. 24-27: *basa* [25]*bidan aca ḥaḥarhayi jarliḥ 'üge'un bö'etele 'ayima'ud* [26]*da (ca) 'ala śiltaju sen-śhiṅ ud daca ya'uba ḥuyuju bu 'abtu* [27]*ḥayi. sen-śhiṅ ud ba bu 'ögtugei* " Encore, tant qu'ils n'auront pas d'édit clair [émanant] de nous, que [ceux des *ayimaγ*], prétextant leur qualité de [membres des]

nous.' [Ce fut là ce qu']il dit. Il donna [encore] l'ordre [suivant]: 'Après qu'ils ont reçu un ordre conçu en de tels termes, que les *čerbi*-chefs d'armée qui, violant l'ordonnance, par jalousie pour les gardes de nuit [les] envoient en campagne, soient tenus pour punissables.' Il dit [encore]: 'Vous dites: "Comment se fait-il que des soldats de la garde de nuit ne soient pas envoyés en campagne?" Les gardes de nuit veillent sur ma vie d'or. Quand nous allons chassant au faucon et faisant des battues, ils se donnent de la peine ensemble [avec nous]. Etant chargés de l'administration de l'*ordo* (= palais), quand [celui-ci] transhume ou est au repos, ils prennent soin des chars. Passer la nuit en veillant sur ma personne est-ce [chose] facile? Prendre soin des chars à tente quand le Grand Campement transhume ou s'est fixé à demeure est-ce [chose] facile? Nous disant que [les gardes de nuit] ont de pareilles doubles et bien distinctes besognes, la raison pour laquelle nous disons: 'Que sans nous et séparément ils n'aillent pas en expédition militaire' est telle (= est celle-là)."

(A suivre)

ayimaγ, ne demandent et ne prennent quoi que ce soit aux moines taoïstes. Et que les moines taoïstes ne le donnent pas [si des gens des *ayimaγ* exigent quelque chose d'eux]." Ici la défense faite expressément aux membres des *ayimaγ* de toucher aux biens des moines taoïstes est formulée d'une manière différente, et comme, contrairement au premier édit, les "chefs des différents *ayimaγ*" ne sont pas mentionnés au commencement parmi ceux auxquels l'ordonnance est adressée, il n'y avait pas lieu de se servir de l'expression *neres qaγas*.



SUR QUELQUES PASSAGES DE L'*HISTOIRE SECRÈTE DES MONGOLS* *

ANTOINE MOSTAERT
ARLINGTON, VIRGINIA

(Fin)

XLIX. — Paroles de Börte-üǰin à Činggis, quand elle eut entendu de la bouche de Temüge-Odčigin comment il avait été maltraité par les sept Qongqotan (= le chamane Kököčü et ses six frères).

§ 245 . . . *Ünen ber mono qoyina* ***ne****'üle metü beye činu* ***negüs*** *odu'asu,* ***nedkel*** *metü ulus činu ken-e mede'ülkün tede.* ***Tulu*** *metü beye činu* ***tulbas*** *odu'asu,* ***tuyal*** *metü ulus činu ken-e mede'-ülkün tede. Čigöd narad metü de'üner-i činu eyin oyisuladqun haran minu γurban dörben üčüged ma'un mandutala minu ya'u mede'ülkün tede. Yekigsed Qongqotan büle'e tede. De'üner-iyen tedene teyin ki'ülǰü ker üǰeǰü amu či.*

Voici comment les deux auteurs ont rendu ce passage:

Kozin (p. 177): " Ved' nesomnenno, čto dolgo li, korotko li: . . . (trad. en prose, p. 178) Kogda, podobno vysokhšemu derevu, padaet tvoe telo, komu dadut oni pravit' tvoim carstvom, kotoroe upodobitsya razmetannoï konople? Kogda, podobno kolonne, obrušitsya tvoe telo, komu dadut oni pravit' tvoim carstvom, kotoroe upodobitsya stae ptic. Kak dadut oni mne, khudo-bedno, vyrastit' trekh-četyrekh malyutok moikh, eti lyudi, sposobnye izvesti daže i brat'ev tvoikh, podobnykh listvennicam ili sosnam? Čto že eto takoe tvoryat Khonkhotancy! I kak možeš' ty spokoïno smotret' na takoe obraščenie s svoimi že brat'yami? " [" Mais sans aucun doute, tôt ou tard, . . . Quand, comme un arbre desséché, tombera ton corps, à qui permettront-ils de gouverner ton royaume, qui est semblable à du chanvre dispersé? Quand, comme une colonne, se renversera ton corps, à qui permettront-ils de gouverner ton royaume, qui est semblable à une troupe d'oiseaux? Comment me laisseront-ils, malement-pauvrement, élever mes trois quatre petits, ces gens capables d'exterminer même tes frères semblables à des mélèzes ou des pins?

* [EDITORS' NOTE: The second part of this article appeared in the *HJAS* 14 (1951). 329-403.]

Qu'est-ce qu'ils sont donc en train de faire, les Khonkhotan! Et comment peux-tu placidement regarder une pareille manière de traiter tes frères? "]

Haenisch (p. 117): "Wahrlich, wenn dann später dein dem hohen Baumstamm gleicher Körper sich zum fallen neigt, wem wird dein dem wirren Hanf gleiches Volk die Regierung geben? Wenn dein dem Säulensockel gleicher Körper sich zum Sturze neigt, wem wird dein dem Vogelschwarm gleiches Volk die Regierung geben? Wie werden die Leute, welche deinen den Zypressen und Föhren gleichen Brüdern so nachstellen, meinen drei oder vier Kleinen, wenn sie sich schlecht entwickeln, die Regierung geben? Das sind diese Chongchotat, die sich so benommen haben! Wie kannst du es ruhig mit ansehen und dir deine Brüder von den Leuten so behandeln lassen!"

Avant de proposer une nouvelle traduction de ce passage qui, en partie, a été rendu d'une manière inexacte par les deux traducteurs, faisons quelques remarques sur le texte mongol.

Mono qoyina (à d'autres endroits, p. ex. aux §§ 231, 255, *mona qoyina*) a été traduit par M. Kozin par "tôt ou tard". L'expression est glosée 久後 *kiou heou* "plus tard". M. Haenisch traduit correctement par "später". La locution adverbiale *mona qoyina* se rencontre encore dans d'autres textes anciens. Voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, vol. 12[1949], p. 65, l. [29]; p. 116, note 132; *The Sino-Mongolian inscription of 1335*, etc., *HJAS*, vol. 13[1950], p. 77, l. [48].

Ne'üle (mss. d'Ulān-bātur, Kozin, p. 389, *negülen*) est glosé ici par 古樹 *kou chou* "vieil arbre" et au § 254 par 大木 *ta mou* "grand arbre". Kowalewski donne le mot *neüle* (p. 631b) et le rend par "esquille de bois, tronc de bois, bûche de bois à brûler, billot". Le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 19, f. 44v, définit le mot comme suit: *Qasuγsan büdügün modu-yi neüle kememüi* "Un gros tronçon d'arbre, on l'appelle *neüle*". Dans le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, f. 62r, nous trouvons le mot *neüle* traduit par 木頭墩 *mou t'eou touen* "bloc de bois".

Negüs od-, *tulbas od-*. Ces deux expressions sont constituées par un nom (ici = adverbe déverbal) suivi de l'auxiliaire d'achèvement *od-* "aller" (cf. ord. *jawu̬-* "marcher, aller", qui s'emploie aussi en fonction d'auxiliaire d'achèvement. Voir *Dict. ord.*, p. 399b). Les mots *negüs* et *tulbas*, que l'on ne trouve pas dans nos dictionnaires, sont glosés ici tous les deux 倒 *tao* "se renverser"

et au § 254 傾 *k'ing* " tomber " et | *tao* " se renverser " respectivement.

Nedkel est glosé ici 亂麻 *louan ma* " filasse de chanvre embrouillée ", au § 254 | 穰 *ma jang* " tiges de chanvre ". Le sens fondamental du mot semble être " confusion, embrouillement ". Cf. mo. *nidkel* " la lie des rinçures " (Kowalewski, p. 660b) ; ord. *nėᴅ'ᵏχel* (*niᴅ'ᵏχel*) " saletés qui flottent à la surface de l'eau dans laquelle on fait bouillir de la viande " (*Dict. ord.*, p. 488a).

Tulu est glosé 柱脚 *tchou kio* " socle de colonne ". A comparer le mot kalmouk *tul* " Stützbalken, Stütze (*Kalm. Wörterb.*, p. 409b). Cf. mo. *tul-* " s'appuyer, appuyer, soutenir " (Kowalewski, p. 1855b).

Tuyal. Le mot n'est pas attesté ailleurs, que je sache. Le sens que lui donne la glose est " troupe d'oiseaux " (§ 245 羣鳥 *k'iun niao*; § 254 雀 | *ts'io k'iun*).

Les mots *ulus činu ken-e mede'ülkün tede* ont été traduits par M. Haenisch par " Wem wird dein . . . Volk die Regierung geben? " Cette traduction est inexacte, le sujet de *mede'ülkün* étant *tede* " ceux-là, eux ", pronom qui désigne ici les Qongqotan, et *ulus činu* étant objet du même verbe *mede'ülkün.* Par contre la traduction de M. Kozin " à qui permettront-ils de gouverner ton royaume? " est correcte.

Faisons observer aussi que les mots *beye činu negüs* (*tulbas*) *odu'asu* de notre passage sont rendus dans la version continue par 你老了 " quand tu seras devenu vieux ", tandis qu'au § 254 les mêmes mots sont traduits dans la version continue par 若一日倘有不諱 " si un jour il t'arrive de mourir ".

Čigöd " cyprès " (plur.). Cf. § 74 *čigörsün* " cyprès ". Voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1338 in memory of J̌igüntei*, *HJAS*, 14[1951], p. 102, n. 161.

Narad plur. de *narasun* " pin ".

Le verbe *oyisulad-*, inconnu à nos dictionnaires, est glosé ici 陰害 *in hai* " nuire secrètement ". Au § 68 il est transcrit *oyisula-* et au § 281 *öyisüled-*.

Les mots *minu γurban dörben üčüged ma'un mandutala minu ya'u mede'ülkün tede* ont été traduits par M. Kozin comme suit:

" Comment me laisseront-ils, malement-pauvrement, élever mes trois quatre petits. . . .? ". M. Haenisch les rend par: " Wie werden [die Leute, welche deinen . . . Brüdern so nachstellen,] meinen drei oder vier Kleinen, wenn sie sich schlecht entwickeln, die Regierung geben? " Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions n'est correcte. Outre que M. Kozin n'a pas traduit le mot *mede'ülkün* et a fait de *mandutala* un verbe transitif, les mots qui ont fait difficulté pour les deux auteurs ont été *minu . . . üčüged ma'un mandutala minu.* Ils ont en effet pris le mot *ma'un*, pluriel de *ma'ui* " mauvais ", pour un adverbe modifiant *mandutala,* alors qu'il est adjectif employé substantivement et sujet de *mandutala.* Börte nomme ses fils *minu üčüged ma'un* " mes petits ' mauvais ' ", appellation où le mot *ma'un* est un terme de tendresse dans le genre du mot *ölöɢ'tš'in* " chienne " par lequel les Ordos désignent leur fille ou petite-fille, quand celles-ci sont encore jeunes enfants (*Dict. ord.*, p. 531b). D'ailleurs le mot *mṳ̄* " mauvais " est encore à présent usité comme mot de tendresse (*Dict. ord.*, p. 472 ab). Quant à la répétition du pronom *minu* " de moi, mes " et la place anormale que le second *minu* occupe—après *mandutala,* alors qu'on s'attendrait à le voir précéder ce mot,—rappelons-nous que la langue de l'*Hist. secr.* se rapproche de très près de la langue de tous les jours et qu'on y remarque, comme le dit M. Haenisch, " Ungebundenheit und Unregelmässigkeit, Wechsel und Fehler, das heisst eigentümliches, ursprüngliches Leben! " (148) C'est un fait connu que la langue parlée fait souvent fi de l'ordre logique de la grammaire courante et que l'élément affectif y a souvent une grande part. Ici dans notre passage, tant la répétition de *minu* que la place qu'occupe le second *minu* marquent la tendresse et l'insistance. Dans la langue actuelle la répétition du pronom personnel n'est pas rare. Cf. le texte suivant: *tš'i k'ėlis*-ɯg*ᵘī k'ȫrᵏχī mini* ᴅeɢᴅ*ēgī-min i*ᴅ*esen öšȫgī* ʙ*i* ᴏᴅ*ō ablā* (*Textes or. ord.*, p. 118, l. 9 d'en bas) " Maintenant j'ai vengé le crime que tu as commis en mangeant mes innocents et pauvres petits " (*Folkl. ord.*, p. 171). Quant à la place anormale qu'occupe le pronom *minu* dans le passage qui

(148) *Grammatische Besonderheiten in der Sprache des Manghol un niuca tobca'an, Studia Orientalia* XIV, Helsinki, 1950. Voir l'introduction de cet article.

nous occupe, nous trouvons la même anomalie au § 214 de l'*Hist. secr.*: *Tani teǰi'egsen hači-ban eke-de maγa minu kedüi hači tusa qari'ulba ta* " Comme rétribution de vous avoir nourris, par combien de bienfaits et services [n'] avez-vous [pas] payé ma mère de retour! "

Le mot *mandu-* est glosé 長進 *tchang tsin*. Ce terme que nos dictionnaires traduisent par " advancement; progress " (*Mathews' Chin.-Engl. dict.*, p. 24b) ou par " progresser " (Couvreur), doit s'entendre ici dans le sens de " se développer, grandir ". Il s'oppose à l'expression *tchang tch'eng ti* " adulte " que nous montre la version continue (X, f. 41v, dernière ligne) : 你檜栢般長成的弟每 " tes frères cadets parvenus au terme de leur croissance et qui sont semblables à des cyprès et des thuyas ", mots qui correspondent à *čigöd narad metü de'üner činu* du texte mongol.

Voici comment je traduis le passage du § 245 qui nous occupe: " Et vraiment, plus tard, quand ton corps pareil à un vieil arbre tombera, par qui laisseront-ils gouverner tes peuples semblables à de la filasse de chanvre embrouillée? Quand ton corps pareil à un socle de colonne se renversera, par qui laisseront-ils gouverner tes peuples semblables à une volée d'oiseaux? Des gens qui de cette façon nuisent secrètement à tes frères cadets pareils à des cyprès et des pins, comment permettront-ils que mes trois quatre petits ' mauvais ' (= mes fils) gouvernent pendant qu'ils seront encore dans l'âge de la croissance? Que font-ils donc ces Qongqotan? (m. à m. " Ce sont des Qongqotan faisant quoi, ceux-là? ") [Maintenant] que tu as laissé traiter (m. à m. " laissant traiter ") tes frères cadets par eux de cette façon, de quel oeil vois-tu [cela]? "

Tout ce passage a été traduit très librement dans la version continue: 久後你老了。如亂麻羣鳥般的百姓。如何肯服你小的歹的兒子每管。 " Plus tard, quand tu seras devenu vieux, les peuples semblables à de la filasse de chanvre embrouillée et à une volée d'oiseaux, comment consentiront-ils à se soumettre au gouvernement de tes petits et mauvais fils? "

L. — Le chroniqueur raconte comment Činggis l'échappa belle, lorsque, après que trois athlètes par ordre de son frère Temüge-

Odčigin eurent tué le chamane Kököčü en lui brisant la colonne vertébrale, les six frères de ce dernier prirent une attitude menaçante et furent sur le point de lui faire un mauvais parti.

§ 245 . . . *Münglig ečige uqaǰu nilbusu alda'ad ügülerün:* ***Dayir*** *etügen-i danglasun-u tedüi büküi-eče,* ***dalai*** *müren-i γoroqan-u tedüi büküi-eče nököčeba bi ke'eküi-lü'e ǰirγo'an Qongqotan kö'üd inu e'üten bosoǰu (?bösöǰü) γolumta to'orin bayiǰu qančud-iyan šimaliγaγdarun, Činggis-qahan gerelǰü šiqaγdaǰu, ǰayila, γaruya ke'e'ed γarγu-lu'a Činggis qa'an-i horčin qorčin turγa'ud to'orin bayiba. Teb-Tenggeri-yi terged-ün üǰü'ür-e niru'u quγulǰu o'oruγsan-i Činggis-qahan üǰeǰü qoyitu'ul-ača niken boro qošiliγ abčira'ulǰu Teb-Tenggeri-yin de'ere inu talbi'ulǰu kölge oro'uludqun, ne'üya ke'eǰü tende-če ne'üba.*

Voici comment les deux auteurs ont traduit ce passage:

Kozin (p. 178): " Srazu ponyal Munlik-otec, v čem delo, slezy pokapali iz glaz ego, i on govorit: ' Net u Velikoï Materi Zemli-Etugen stol'ko kam'ev, net u morya i rek stol'ko ruč'ev, skol'ko bylo moikh druženskikh uslug! ' Pri etikh slovakh šestero ego synoveï, Khonkhotancev, zagorodiv dver' stali krugom očaga, zasučiv rukava. Vse bolee tesnimyï imi Čingis-khan, so slovami ' Daï dorogu, rasstupis' ! vyšel von. Tut Čingis-khana obstupili strel'cy i dnevnoï karaul guardii. On uvidal Teb-Tengriya, kotoryï valyalsya s perelomlennym khrebtom s krayu teleg. Prikazav prinesti s zadnego dvora zapasnuyu seruyu yurtu, on velel postavit' ee nad Teb-Tengriem, a zatem, prikazav založit' podvody, ukočeval s etogo mesta " [" Tout à coup père Munlik comprit de quoi il s'agissait; des larmes lui découlèrent des yeux et il dit: ' La Grande Mère, la Terre-Etugen n'a pas autant de mottes, la mer et les fleuves n'ont pas autant de ruisseaux que furent mes services amicaux! ' A ces mots, ses six fils, les Khonkhotan, ayant barré la porte, se placèrent autour du foyer, ayant retroussé les manches. Etant encore plus pressé par eux, Čingis-khan, avec les mots: ' Cède le chemin, fais place ' sortit dehors. Alors les archers et les gardes de jour de la garde entourèrent Čingis-khan. Il vit Teb-Tengri, qui était étendu, la colonne vertébrale brisée, à l'extrémité des charrettes. Ayant donné l'ordre d'apporter de la cour de derrière une tente de réserve grise, il ordonna de la placer au dessus de Teb-Tengri, et ensuite, ayant donné l'ordre d'atteler les chars, il transhuma de cet endroit."]

Haenisch (p. 118): " [Als er so sprach,] verstand Vater Munglik, vergoss Tränen und sagte: ' Seit der Zeit, als die mächtige Erde so gross war wie ein Klumpen, als Meer und Strom so gross waren wie ein Bach, bin ich ein Gefährte gewesen! ' Während er so sprach, sperrten seine sechs Chongchotan-Söhne die Tür und stellten sich um den Herd herum. Schon wurde er an seinen Rockärmeln gezogen, da sagte Tschinggis Chan, dem Angst wurde;

'Es wird mir zu eng. Tritt zur Seite! Ich will hinaus!" Nachdem er so gesprochen, ging er hinaus, und gleichzeitig umringten Tschinggis Chan die Köcherträger und die Tageswachen und stellten sich im Kreise um ihn auf. Als Tschinggis Chan sah, dass man Tebtenggeri mit gebrochenem Rückgrat in die Ecke bei den Karren geworfen hatte, liess er von hinten ein graues Zelt holen und über Tebtenggeri aufrichten. Dann sprach er: 'Spannet an! Wir wollen aufbrechen!' Und sie zogen von dort fort."

Faisons d'abord quelques remarques sur les deux traductions qu'on vient de lire. M. Kozin a donné des paroles de Münglig une traduction indéfendable. Celle qu'en a faite M. Haenisch est correcte, à part la traduction du mot *dayir*, lequel, conformément à la glose 大 *ta* " grand ", a été rendu par " mächtig ", alors qu'il a le sens de " brun " (P. Pelliot, *Une tribu méconnue des Naiman: les Bätäkin*, *TP*, XXXVII [1944], p. 58, note 1). (149) Dans la traduction du reste du passage l'on remarque en outre chez M. Haenisch les inexactitudes suivantes. Les mots *qančud-iyan šimaliγaγdarun* qui signifient " quand ils eurent retroussé leurs manches ", ont été rendus par " Schon wurde er an seinen Rockärmeln gezogen "; *šiqaγdaǰu*, mot dont le sens est " étant pressé ", a été considéré à tort comme étant dit par Činggis: " Es wird mir zu eng ". Enfin les mots *terged-ün üǰü'ür-e*, qu'il faut traduire par " à l'extrémité [de la rangée] des charrettes " ont été rendus par " in die Ecke bei den Karren ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Père Münglig comprit et, versant des larmes, dit: 'J'ai été compagnon dès l'époque où la brune Terre [n'] avait [que] la grandeur d'une motte, où la mer et les fleuves [n'] avaient [que] la grandeur d'un ruisseau'. A ces mots, ses six fils Qongqotan, barrant la porte, se placèrent autour du foyer, et, quand ils eurent retroussé leurs manches (m. à m. " quand leurs manches eurent été retroussées "), Čінggis-qahan prit peur. Etant pressé [par eux] et ayant dit: 'Faites place, je sortirai', au moment où il sortit, des porte-carquois et des gardes de jour, tout autour environnant Činggis-qa'an se tinrent debout. Činggis-qahan voyant que, lui ayant brisé la colonne vertébrale, on avait jeté Teb-Tenggeri à l'extrémité [de la rangée] des charrettes, fit apporter de l'arrière une tente grise

(149) Voir plus bas, passage LV, § 254, note 174.

et la fit placer au dessus de Teb-Tenggeri. Disant: 'Attelez les attelages, nous transhumerons', il transhuma de là."

Finissons par quelques remarques concernant le texte mongol de ce passage.

Danglasun est glosé 土塊 *t'ou k'ouai* " motte de terre ". Cf. *I iu* du *Teng t'an pi kiou*, f. 68r, *dangnausu*, rendant l'expression 土堆子 *t'ou touei tzeu* " monceau de terre "; mo. *dengnegül* " petit monceau de terre " (Kowalewski, p. 1691b) ; ord. ᴅeŋ*lūs*~ ᴅeŋ*nūs* " petites bosses couvertes d'épais gazon qu'on voit dans les terrains marécageux " (*Dict. ord.*, p. 140a) ; kalm. *deŋnǖl*~ *deŋnǖr* " weiche Erde, Rasenhügel, Bebeland " (*Kalm. Wörterb.*, p. 88b), *deŋnl̥zǖr* " weicher Rasenhügel, Bebeland " (*op. cit.*, p. 88a) ; mongr. ᴅ*aŋǵuř* " motte de terre " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 43) ; ord. ᴅeŋ*gel* ᴅoŋ*ǵol* " inégalités du sol " (*Dict. ord.*, p. 139b).

Γoroqan est glosé 溪 *k'i* " a rivulet " (*Mathews' Chinese-English dictionary*, p. 67b). Cf. mo. *γoruqan*, *γoriqan* " ruisseau, petite rivière " (Kowalewski, 1039b) ; daghur *ǵoŕ'k'i* " ruisseau " (N. Poppe, *Dagurskoe narečie*, Leningrad, 1930, p. 74a) ; kalm. *ǵoŕχon* ~*ǵoŕkn̥* " Bach " (*Kalm. Wörterb.*, p. 151b) ; bour.-khori *gorχŏn* " ruisseau " (A. Rudnev, *Khori-buryatskiï govor*, Petrograd, 1913-1914, II, Textes, p. 40).

Pour les paroles en vers allitérés que le chroniqueur met à la bouche de Münglig: *Dayir etügen-i danglasun-u tedüi büküi-eče, dalai müren-i γoroqan-u tedüi büküi-eče* " dès l'époque où la brune Terre [n']avait [que] la grandeur d'une motte, où la mer et les fleuves [n']avaient [que] la grandeur d'un ruisseau ", cf. les vers initiaux de certaines épopées khalkha (N. Poppe, *Khalkha-mongol'skiï geroičeskiï epos*, Moscou-Leningrad, 1937, p. 97 et suiv.), bouriat (N. Poppe, *Yazyk i kolkhoznaya poeziya Buryat-Mongolov selenginskogo aïmaka*, Leningrad, 1934, pp. 48, 104, 119) et oirat (B. Vladimircov, *Obrazcy mongol'skoï narodnoï slovesnosti* [*S.-Z. Mongoliya*], Leningrad, 1926, p. 159). Cf. aussi un texte d'un jeu d'enfants dans *Textes or. ord.*, p. 445, No. 4.

Šimaliγaγdarun. Ce mot est glosé 被挽時 *pi wan cheu* " quand elles eurent été retroussées (dit des manches) ". C'est le gerundium praeparativum de *šimaliγaγda-*, passif d'un verbe **šimiliγa-*, lui-même causatif de **šimali-*. Pour cette dernière forme, cf. mo.

simali-, simala- " retrousser (les manches) " (Kowalewski, p. 1503b) ; mongr. *ṣe̯māli-* " retrousser, relever les bords " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 374) ; kalm. *šaml̥χo* " (die Ärmel) aufkrempeln, aufrollen " (*Kalm., Wörterb.*, p. 348a) ; ord. *šima-* " retrousser (les manches) " (*Dict. ord.*, p. 617b). Le causatif **šimaliγa-* s'entend en monguor sous la forme *ṣe̯māliǵa-* (*Dict. mongr.-fr.*, p. 374).

Boso- (? *bösö-*). Ce mot est glosé 塞 *se* " fermer un passage, obstruer, boucher ". Il se rencontre aussi au § 200 (voir plus haut, passage XLIII), où il est glosé 圍 *wei* " entourer ".

Gerel- glosé 恐 *k'oung* " craindre ", n'est pas attesté ailleurs dans l'*Hist. secr.* Ce mot que nos dictionnaires du mongol écrit ignorent, se lit dans l'inscription de 1362, l. 51: *gereľǰü ǰasaγ-ča beyes-iyen saqiqui-bar, ken-e ber maγui es-e kemegdebei* " Whereas they have feared and have kept their persons from the law, They have not been called bad by anyone " (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, 12 [1949], pp. 68, 92).

L'expression *terged-ün üǰü'ür* glosée 車每的梢 *tch'e mei ti chao* " extrémité des charrettes " se rencontre au même § 245, quelques lignes plus haut: *ǰe'ün ete'ed-ün terged-ün üǰü'ür-e o['o]rču* " [le] jetant à l'extrémité [de la rangée] des charrettes du côté gauche ". Ici aussi M. Haenisch a traduit inexactement par: " Dann warfen sie ihn an die linke Seite in die Ecke bei den Karren ". M. Kozin traduit correctement, bien qu'assez librement, par: " brosili u kraya teleg na levoï storone dvora " [" ils [le] jetèrent près de l'extrémité des charrettes, du côté gauche de la cour "]. A propos de l'expression *terged-ün üǰü'ür*, mentionnons le texte de l'*Itinerarium Willelmi de Rubruc*, chap. II, De Tartaris et domibus eorum: " Quando deponunt domus suas mansionarias, semper vertunt portam ad meridiem et consequenter collocant bigas cum arcis hinc inde prope domum, ad dimidium jactum lapidis, ita quod domus stat inter duos ordines bigarum, quasi inter duos muros." (A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, vol. I, p. 173.)

Kölge oro'ul- " atteler les attelages ". Le mot *kölge*, glosé 駕車的 *kia tch'e ti* " ce qu'on attelle à une charrette, attelage ", se

rencontre dans le *Houa i i iu* de 1389 (IIb, f. 16v1) sous la forme *kölgen*, glosé 輛的 *liang ti* " ce qu'on attelle [à une charrette], attelage ": *kölgen ba terged γarγaǰu* " fournissant les attelages et les charrettes ". Cf. mo *kölge* " monture, bête de somme, attelage quelconque "; *kölgen* " id.; moyen de transport, véhicule " (Kowalewski, pp. 2607b, 2608a); kalm. *kölgn̥* " 1) Beforderungsmittel, Last- od. Reittier, Wagen 2) höheren Stils für *mörn̥* (= cheval) " (*Kalm. Wörterb.*, p. 238a); ord. *k'ölgö* " monture (style élevé); vaisseau, bateau, barque " (*Dict. ord.*, p. 426b).

Pour *oro'ul-* " faire entrer ", cf. ord ɯ'ᵏ*χer g̬asag̬'t' orṳl-* " atteler un boeuf à un chariot " (*Dict. ord.*, p. 522b).

LI. — Le troisième jour, à la nuit tombante, les gens qui à l'extérieur gardaient la tente qui avait été dressée au dessus du cadavre de Kököčü virent tout à coup ce dernier sortir par l'ouverture du toit et disparaître dans les airs. Činggis donna publiquement une explication de cette disparition mystérieuse, puis reprocha durement à Münglig d'avoir aspiré à devenir son égal. Cet épisode est raconté par le chroniqueur dans les termes suivants:

§ 246. *Teb-i talbiγsan qošiliγ-un erüge tüliǰü e'üten daruǰu, hara saki'ulu'asu, γutu'ar söni, üdür šira-da, ger-ün erüge ne'eǰü beye selte γarču'u. Bolγā'asu maγad Teb inu tende bolγāγdaba. Činggis-qahan ügülerün: Teb-Tenggeri de'üner-tür minu γar köl gürgegsen-ü tula, de'üner-ün minu ǰa'ura oro ügei ǰinggügü-yin tula, tenggeri-de ese ta'alaγdaǰu, ami-yan beye selte abču oddaba ǰe ke'eba. Činggis-qahan Münglig-ečige-yi tende dongγodurun* (150): *Kö'üd-ü'en aburi ülü idqan denggečen sedkiküin bolun Teb-Tenggeri-yin teri'ün-tür gürba ta. Tanu teyimü aburi uqaγsan bö'esü, J̌amuγa, Altan, Qučar-tan-u yosutan bolγaγtaqun büle'ei ta ke'eǰü Münglig-ečige-yi dongγodču; dongγodun baraǰu ǰiči: Manaγaru ügülegsen-i üdeši hudaru'asu, üde-yin ügülegsen-i manaγar hudaru'asu, hičere maγa ke'egdegü ele; urida üge baraγdalu'a, ǰe teli ke'en soyurqaǰu ǰiči ǰaliraba. Alus aburi-yan tataγsan bö'esü, Münglig-ečige-yin uruγ-tur ken denggečekün büle'ei*

(150) Pour la manière de transcrire le mot *dongγod-*, voir plus bas passage LVI, note 194.

ke'eba. Teb-Tenggeri-yi ügei bolɣa'ad Qongqotan čirai ǰibtura-ǰu'ui ǰe.

Les deux traducteurs ont rendu ce passage comme suit:

Kozin (p. 178): "Lyudyam bylo prikazano storožit' yurtu, postavlennuyu nad Teb-Tengriem, zakryv dymnik i zaperev dveri. I vot v tret'yu noč', na rassvete, dymnik raskrylsya, i on voznessya telesno. Stali doznavat'sya po primetam, i doznalis', čto tut delo v ego volkhovstve. Čingis-khan skazal pri etom: 'Teb-Tengriĭ puskal v khod ruki i nogi na brat'ev moikh. On raspuskal meždu nimi neosnovatel'nye i klevetničeskie slukhi. Vot za čto Tengriĭ ne vzlyubil ego i unes ne tol'ko dušu ego, no i samoe telo!' Potom Čingis-khan gnevno stal vygovarivat' otcu Munliku: 'Ty ne uderžival nrava svoikh synoveĭ, i vot oni, vozomniv sebya ravnymi, poplatilis' golovoĭ Teb-Tengriya. Davno by s vami bylo postupleno po obrazu Čžamukhi da Altana s Khučarom, znaĭ ya o takikh vašikh povadkakh!' Dolgo branil on otca Munlika, a pod konec i govorit: 'Bylo by nedostoĭno i stydno utrennee slovo menyat' večerom, a vecernee slovo menyat' utrom. Tak už i byt': dannoe slovo krepko!' I uže milostivo prisovokupil: 'Kto mog by ravnyatsya s Munlikovoĭ porodoĭ, ne bud' u nee takikh širokikh zamašek'. Kogda ne stalo Teb-Tengriya, Khonkhotancy prismireli." ["Il fut ordonné à des gens de garder la tente placée au dessus de Teb-Tengri, après qu'on eut fermé l'ouverture par où sort la fumée et bloqué les portes. Et voilà que, la troisième nuit, à l'aube, l'ouverture par où sort la fumée s'ouvrit et il monta au ciel corporellement. Ils se mirent à s'informer sur les signes et ils trouvèrent qu'ici il s'agissait de son pouvoir magique. Sur cela Čingis-khan dit: 'Teb-Tengri a mis en mouvement mains et pieds sur mes frères. Il a répandu parmi eux des rumeurs non fondées et calomnieuses. Voilà pourquoi le Tengri l'a pris en aversion et a emporté non seulement son âme mais même son corps'. Ensuite Čingis-khan se mit à réprimander furieusement père Munlik: 'Tu n'as pas mis un frein au caractère de tes fils et voilà que, s'étant imaginés être égaux [à moi], ils l'ont payé de la tête de Teb-Tengri. Il y a longtemps qu'on vous aurait traités de la façon dont le furent J̌amukha, Altan et Khučar, si j'avais su que vous aviez de pareilles habitudes!' Il invectiva longuement père Munlik et à la fin il dit aussi: 'Ce serait une indignité et une honte que de changer le soir la parole qu'on a dite le matin et de changer le matin la parole qu'on a dite le soir. Qu'il en soit ainsi: la parole donnée est forte!' Et déjà avec bonté il ajouta: 'Qui aurait pu s'égaler à la race de Munlik, si elle n'avait pas eu de pareilles larges manières?' Quand Teb-Tengri ne fut plus, les Khonkhotan s'accoisèrent."]

Haenisch (p. 118): "Man hatte die Dachluke des Zeltes, in das man den Tebtenggeri gelegt, zugedeckt, die Tür verriegelt und Leute als Wache dazu gestellt. Aber in der dritten Nacht, als der Tag dämmerig wurde, öffnete sich die Oberluke, und der Leib fuhr von selbst heraus. Als man es untersuchte, wurde festgestellt dass es dabei tatsächlich sich um den des Teb handelte. Tschinggis sagte: 'Weil Tebtenggeri meinen Brüdern Faust- und Fussstösse gegeben hat, und weil er unter meinen Brüdern ohne Grund

Verleumdungen anstiftete, wurde er vom Himmel nicht gern gesehen und ihm sein Leben samt seinem Leib weggenommen.' Und Tschinggis Chan schalt dort den Vater Munglik aus und sagte: 'Du hast den Charakter deiner Söhne nicht zurückgehalten, und sie haben sich mir gleich stellen wollen. Dadurch ist das Unglück auf Tebtenggeris Haupt gekommen. Wenn ich gewust hätte, dass ihr solchen Charakter habt, dann wäret ihr nach der Art von Dschamucha, Altan und Chutschar und Genossen behandelt worden.' So schalt er den Vater Munglik lange aus. Am Schluss aber sagte er: 'Wer das, was er am Morgen gesprochen hat, am Abend wieder auflöst, und das, was er am Abend gesprochen hat, am nächsten Morgen wieder auflöst, dem wird doch gesagt werden, dass er sich schämen muss! Die früheren Worte sind endgültig festgelegt worden. In Anbetracht dessen begnadige ich euch und besänftige meinen Zorn. Wenn ihr euren unmässigen Charakter im Zaum gehalten hättet, wer wäre der Nachkommenschaft des Vaters Munglik gleichgekommen?' So sagte er. Nachdem er den Tebtenggeri vernichtet hatte, war das Ansehen der Chongchotan geschwächt."

Les deux traductions qu'on vient de lire contiennent chacune plusieurs inexactitudes.

Alors que M. Haenisch traduit correctement *γutu'ar söni, üdür šira-da* par " Aber in der dritten Nacht, als der Tag dämmerig wurde ", M. Kozin rend ces mots inexactement par " la troisième nuit à l'aube ". De *üdür šira-da* " au déclin du jour " (plus littéralement: " à l'heure où la clarté du jour est jaune ") on peut rapprocher l'expression ordos *šara* ʙɯrīn ɯ*jest*'ɯ " un peu après le coucher du soleil " (m. à m. " vers le temps du crépuscule jaune ") (*Dict. ord.*, p. 104b). La version continue rend *üdür šira-da* par 將晚 " vers le soir ".

Les mots *bolγā'asu maγad Teb inu tende bolγāγdaba* sont traduits chez M. Kozin par " Ils se mirent à s'informer sur les signes et ils trouvèrent qu'ici il s'agissait de son pouvoir magique ". Cette traduction ne rend pas ce que dit le texte mongol. Ce dernier a été rendu par M. Haenisch comme suit: " Als man es untersuchte, wurde festgestellt, dass es dabei tatsächlich sich um den des Teb handelte ". Cette traduction est correcte, seulement il faut faire observer que les mots *inu tende* n'ont pas été traduits. Quant à ces mots, garantis par le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 390), je considère le pronom *inu* comme se rapportant au mot *ger* " tente " de la ligne précédente: *inu tende* " à cet endroit-là d'elle (= de la tente) ", c'est-à-dire au dessus de l'ouverture supérieure de la tente (*ger-ün erüge*). Pour la place du pronom,

avant l'adverbe, cf. *anu deger-e* " sur eux " (= *deger-e anu*) de la ligne 30 de la lettre d' Öljeitü au roi de France. Je rends donc les mots *bolγā'asu . . . bolγāγdaba* par: " Quand on examina attentivement, il fut constaté que réellement c'était Teb [qu'on voyait] à cet endroit-là de la tente (= au dessus de l'ouverture supérieure de la tente) ."

Ni l'un ni l'autre des deux traducteurs n'a rendu correctement le mot-couple *γar köl*, qu'il faut traduire ici par " mains ". Cf. ce qui a été dit plus haut, passage XXXVII, § 189, à propos des mots *γar köl anu ukiya'ulǰu.*

Teb-Tenggeri-yin teri'ün-tür gürba ta. M. Haenisch, *MNT*, p. 83, met un point après *gürba* (chez lui *gürbe*) ; M. Kozin (pp. 297, 496) ponctue correctement. Ce membre de phrase est rendu chez M. Haenisch par: " Dadurch ist das Unglück auf Tebtenggeris haupt gekommen ", ce qui n'est pas ce que dit le texte mongol. M. Kozin, considérant les fils de Münglig comme sujets de *gürba*, alors que le sujet de ce verbe est proprement Münglig et ses fils, traduit par: " ils l'ont payé de la tête de Teb-Tengri ". Pour l'expression *teri'ün-tür gür-*, cf. les mots *qara* (*qokimai*) *teri'ün-dür-iyen gürtegü bolba* (*bi*) " j'en suis venu à [devoir perdre] ma tête noire (desséchée) " du passage XVII, § 111. Je rends les mots *Teb Tenggeri-yin teri'ün-tür gürba ta* par: " Vous en êtes venus à [le payer de] la tête de Teb-Tenggeri."

Les mots *ke'en soyurqaǰu ǰiči ǰaliraba* ont été pris par M. Haenisch comme étant des paroles de Činggis à Münglig: " In Anbetracht dessen begnadige ich euch und besänftige meinen Zorn ". En réalité ces mots sont des paroles du chroniqueur. M. Kozin a bien compris, mais sa traduction " Et déjà avec bonté il ajouta " ne peut être considérée comme serrant de près le texte.

Quant aux mots *Münglig ečige-yin uruγ-tur ken denggečekün büle'ei*, ils sont traduits chez M. Kozin par: " Qui aurait pu s'égaler à la race de Munlik? " M. Haenisch les rend par: " Wer wäre der Nachkommenschaft des Vaters Munglik gleichgekommen? " Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions ne rend ce que dit le texte mongol. Les deux auteurs traduisent les mots *Münglig ečige-yin uruγ-tur* comme s'ils signifiaient " aux descendants de

père Münglig ", alors qu'ils veulent dire " parmi les descendants de père Münglig ". Le mot *uruγ-tur* est en effet employé ici de la même façon qu'au § 255, où nous lisons *Ögödei-yin uruγ-i öleng-tür* (151) *quči'asu* (152) *hüker-e ülü idegdegü, ö'ükün-tür quči'asu noqai-a ülü idegdegü töre'esü minu uruγ-tur niken-ü'ü* (153) *sayin ülü töregü aǰu'u* " Supposé que les descendants d'Ögödei naissent [tous denués de valeur au point que], si on les enveloppe dans de l'herbe verte, ils ne soient pas mangés par un boeuf, ou que, si on les enveloppe dans de la graisse, ils ne soient pas mangés par un chien, est-ce que parmi mes descendants à moi il n'en naîtra pas [même] un seul [qui soit] bon? " (154) Il faut donc traduire les mots *Münglig ečige-yin uruγ-tur ken deng-gečekün büle'ei* par " Lesquels parmi les descendants de père Münglig se seraient égalés [à moi]? "

Ajoutons quelques remarques sur le texte mongol.

Tüli-, glosé 蓋 *kai* " couvrir ", n'est pas attesté ailleurs, que je sache. J'écris avec *ü* parce que telle est la graphie du mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 390).

E'üten daru- " bloquer la porte (à l'extérieur) ". A rapprocher

(151) *Öleng* est glosé 青草 *ts'ing ts'ao* " herbe verte ". Cf. mo. *ölöng* " herbe épaisse " (Kowalewski, p. 529b); *Mukaddimat al-Adab* (p. 275b) *öleng* " herbe "; Ibn al-Muhannā (chez Poppe, p. 405b) *öleng* " pelouse "; kalm. *ölŋ* " saftiges Gras, Wiese " (*Kalm. Wörterb.*, p. 295a); ord. *ölö̥ŋ* " herbes épaisses constituées par les feuilles du ᴅèresɯ (Lasiagrostis splendens) " (*Dict. ord.*, p. 531b).

(152) *Quči-* est glosé 包裹 *pao kouo* " envelopper ". Le *Houa i i iu* (IIb, 20v, 3) glose le mot par 裹 *kouo* " enrôler de force." Cf. *Mukaddimat al-Adab*, p. 307a, *quči-* " enrouler autour "; mongr. *χoᴅ̌źi-* " empaqueter, emballer, envelopper " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 169). Le mongol écrit a *quči-* " couvrir " (Kowalewski, p. 940b). Cf. kalm. *χutš̍-* " überdecken, ringsum od. von allen Seiten bedecken; die Decke um sich ziehen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 200b); ord. *gu'tš'i-* " couvrir d'une couverture, de terre, etc." (*Dict. ord.*, p. 318b).

(153) Pour la particule interrogative *-ü'ü*, voir plus haut, passage XXXIV, § 179.

(154) *Öleng-tür quči'asu hüker-e ülü idegdegü, ö'ükün-tür quči'asu noqai-a ülü idegdegü.* Ce dicton cité par Činggis vit encore dans les dialectes. Le *Ülemǰi ügen-ü ögedesü*, collection de dictons et proverbes recueillis par Oyunbilik des Čaqar en collaboration avec Nasundalai de la bannière de J̌asaγ des Ordos et publiés en 1948 à Nankin, le donne à la p. 9 sous la forme suivante: *Ebesün-dü boγobaču üker singsikü ügei, ögekün-dü boγobaču noqai singsikü ügei.* " On a beau l'envelopper dans de l'herbe, un boeuf ne le flaire [même] pas; on a beau l'envelopper dans de la graisse, un chien ne le flaire [même] pas."

l'expression ordos ūᴅe *χālga* ᴅaru- " tenir la porte fermée au moyen d'objets amoncelés contre elle ou en s'accotant contre elle " (*Dict. ord.*, p. 123b). " Die Tür verriegeln " (Haenisch) n'est pas une traduction exacte.

Bolγā- (< *bolγa'a-*, forme attestée au § 169) " examiner attentivement ". Cf. kalm. *bolγā-* " vorsichtig sein, aufmerksam sein, gewissenhaft, bedächtig an etwas gehen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 50a) ; ord. ʙolgō- " remarquer, s'apercevoir de, observer quelque chose, faire attention à quelque chose; agir avec circonspection " (*Dict. ord.*, p. 77b).

Oro ügei, glosé 痕迹無 *hen tsi ou* " sans traces ", signifie " sans fondement, sans raison ". Cf. mo. *oro ügei kereg* " chimère " (Kowalewski, p. 445a) ; ord. *oro-ɯgᵘī ɯge* " bruit sans fondement " (*Dict. ord.*, p. 518b).

J̌inggü- est glosé 讒譖 *tch'an tchen* " calomnier ". Le mot se rencontre au § 160 glosé de la même manière mais transcrit *ǰingkü-*. (155). Il est attesté chez Saγang-sečen, éd. de Schmidt,

(155) Dans l'expression *ulkin ǰingkün ügüle-* " médire, calomnier ". Pour *ulki-*, cf. mo. *olgi-* " médire, calomnier " (Kowalewski, p. 409b); ord. *olgⁱōn ~ olgōn* " manoeuvres cachées tendant à embrouiller une affaire " (*Dict. ord.*, p. 509b).

Un synonyme de *ǰinggü- ~ ǰingkü-* est *adar-*. Ce mot, non attesté ailleurs, que je sache, se lit une première fois au § 46 de l'*Hist. secr.*: *Qači'un-nu kö'ün Adarkidai neretü büle'e. Aqa de'ü ǰa'ura adaruγči tula Adargin oboγtan bolba.*

Faisons remarquer d'abord que le texte, tant dans l'édition de Ie Te-houei que dans celle de la Commercial Press, porte *adaluγči*, fautif pour *adaruγči*, la *r* étant garanti par le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 325). La mauvaise lecture *adaluγči* a été adoptée par M. Haenisch et par Shiratori, et changée arbitrairement en *adaγuluγči ?* " gardien de bétail " par Bökekešik (p. 18) et en *ataγarqači* " envieux " par Altanwačir (p. 10). Elle a été corrigée par M. Kozin et Pelliot.

Ce texte du § 46 a été traduit comme suit par M. Kozin (p. 83): " U Khačiuna byl syn, po imeni Adarkidaï. On stal rodonačal'nikom plemeni, prozvannogo Adarkin-sutyagi iz-za tekh raspreï, kotorye on zavodil meždu brat'yami." [" Khačiun avait un fils appelé Adarkidai. Il devint l'ancêtre de la tribu surnommée Adarkin la chicaneuse, par suite de ces disputes qu'il avait provoquées parmi les frères."]

M. Haenisch traduit (p. 6): " Chatschi'uns Sohn hiess Adarkidai. Da er ein Zwischenträger unter seinen Brüdern war, so war das die Sippe Adargin."

La traduction de Pelliot (p. 127) est la suivante: " Le fils de Qači'un fut appelé Adarkïdaï; comme [parmi eux] frères aînés et frères cadets se disputaient mutuellement, ils eurent le nom de clan de Adargin."

L'on voit à ces diverses traductions que c'est le mot *adaruγči* qui a fait difficulté.

p. 174, l. 16, sous la forme *ǰenggü-*. Un de mes manuscrits donne la forme *ǰinggü-* au lieu de *ǰenggü-*.

Denggeče- " s'égaler à ". Cf. mo. *tenggeče-* " comparer, mettre en parallèle " (Kowalewski, p. 1696a). Pour l'initiale douce, cf. *Mukaddimat al-Adab*, p. 141a *dengeče'ülbe* " il compara ".

Ce mot, glosé 間諜 *kien tie*, a été traduit de trois manières différentes. A travers la paraphrase de M. Kozin nous voyons que cet auteur comprend *adaruγči* dans le sens de " provocateur de querelles ". M. Haenisch traduit par " rapporteur ", tandis que Pelliot comprend " disputeur ". Dans P. Pelliot et L. Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis Khan, Cheng-wou Ts'in-tcheng lou*, I, Leiden, 1951, p. 58, Pelliot écrit à propos de notre texte: " *L'Histoire secrète* § 46 explique le nom [Adargin] par le fait que " frère aîné et frère cadet " étaient *adaruqči* . . . et les transcripteurs ont glosé *adaruqči* par " espion ". Je crois bien que c'est là de leur part une hypothèse gratuite et que le mot se rattache au turc *adruq* " autre ", " séparé "; *adaruqči* indiquerait que les gens étaient divisés, en mauvais rapports; c'est là d'ailleurs une étymologie populaire." Nous voyons donc que Pelliot s'est tenu à sa première interprétation et qu'il a continué d'attacher au mot *adaruγči* du § 46 la signification de " gens qui sont en mauvais rapports, se disputent entre eux." Outre que Pelliot s'est trompé en regardant " frère aîné et frère cadet " (*aqa de'ü*) comme sujets de *adaruγči*, bien que le texte dise qu'ils étaient les personnes parmi lesquelles (*ǰa'ura*) était exercée l'action de *adar-*, et que cette dernière était accomplie par Adarkidai, il regarde à tort à mon avis la glose *kien tie* comme ayant ici le sens de " espion ". Il est vrai que cette expression *kien tie* a cette signification, mais comme le caractère 諜 *tie* " épier " s'emploie couramment pour 喋 *tie* " médire, calomnier " (*Ts'eu hai*, Couvreur, etc.), et que 間 *kien* a la même signification (Couvreur, s. v. *kien*: " médire, calomnier "; Karlgren, no. 375: " to sow discord "), on ne peut guère douter que *kien tie*, doive être traduit ici par " médire, calomnier dans le but de désunir des personnes qui vivent en bonne entente ", sens qui est celui qu'on attend ici pour le verbe *adar-*, vu les mots *aqa de'ü ǰa'ura* qui précèdent.

Des trois traductions c'est donc celle de M. Haenisch: " rapporteur " (" Zwischenträger ") qui se rapproche le plus du vrai sens de *adaruγči*.

Que ce mot *adaruγči*, nomen actoris de *adar-*, ait bien la signification de " calomniateur, médisant ", on le voit aussi au texte correspondant du mss. d'Ulān-bātur, qui, bien que très corrompu à cet endroit, dit par manière d'explication du terme *adaruγči* (qu'il écrit fautivement *aduruγči*): *Aχa degüü ǰaγura ende tende keleǰü yenggükü-yin tula* (Kozin, p. 325). Le mot *yenggükü* (? à lire préférablement *ǰenggükü*) = *ǰinggükü*, verbe qui, comme nous venons de le voir, est dans l'*Hist. secr.* glosé par *tch'an tchen* " calomnier ", et il faut traduire le texte du mss. d'Ulān-bātur par: " Parce que [Adarkidai] tenait par ci par là parmi les frères aînés et les frères cadets des discours calomnieux [dans le but de mettre le désaccord entre eux] . . .".

Ainsi, nous voyons que les mots *Aqa de'ü ǰa'ura adaruγči tula* " Parce qu'il répandait des calomnies parmi les frères aînés et les frères cadets " du § 46 peuvent à bon droit être rapprochés des paroles de Činggis que nous lisons au § 246: *de'üner-ün minu ǰa'ura oro ügei ǰinggügü-yin tula* et que je traduis (voir ci-après) par: " parce qu'il avait répandu parmi mes frères cadets des calomnies sans fondement ".

Hudaru- est glosé 解拆 *kiai tch'e* " délier—découdre ". Cf. mo. *udar-* " découdre " (Kowalewski, p. 383b) ; mongr. *sDari-~Dari-* " démolir, découdre " (*Dict. mongr.-fr.*, pp. 46, 333) ; kalm. *udɣχƀ* " zerreissen, auffasern, aufritzen, schlitzen (zb. Genähtes) " (*Kalm. Wörterb.*, p. 446a).

Je rends donc tout le passage du § 46 qui nous occupe comme suit: " Le fils de Qači'un avait nom Adarkidai. Parce qu'il répandait des calomnies parmi les frères aînés et les frères cadets, [ses descendants] eurent le nom de clan de Adargin ".

La version continue dit ici exactement ce que dit le texte mongol et, pour ce qui concerne les mots *Aqa de'ü ǰa'ura adaruγči tula*, elle les rend par 兄弟中間好間諜 " Comme il aimait répandre des calomnies parmi les frères ".

Le même verbe *adar-* se rencontre encore dans deux passages allitérés de l'*Hist. secr.* (§§ 164, 177), dont le second, qui ne fait que reproduire le premier en termes presque identiques, ne sera pas discuté ici.

§ 164 . . . *Südütü moγai-a södürte'esü södürgen-tür bu oroya: südü-'er ama-'ar ügüleldüǰü büšireya. Ara'atu moγai-a adarda'asu adarγan-i inu bu abulčaya: ama-'ar kele-'er olulčaǰu büšireye.*

Voici comment les trois traducteurs ont rendu ces paroles de Činggis et d'Ong-qan.

Kozin (p. 127.—trad. en prose): " Kogda budet terzat' nas zubastaya zmeya klevety, ne budem doveryat' klevete: budem verit' tol'ko togda, kogda licom k licu obъyasnimsya. Kogda budet terzat' nas klykastaya zmeya zloby, ne budem predavat'sya zlobe: budem verit' tol'ko togda, kogda v ličnoï besede udostoverimsya." [" Quand le serpent à grandes dents de la calomnie nous déchirera, nous n'ajouterons pas foi à la calomnie: nous croirons seulement alors, quand face à face nous nous entretiendrons. Quand le serpent à crocs du dépit nous déchirera, nous ne nous abandonnerons pas au dépit: nous croirons seulement alors, quand dans une conversation face à face nous nous serons assurés [du fait]."]

Haenisch (p. 57): " Wenn . . . wir von einer gezähnten Schlange zum Zwist gereizt werden sollten, wollen wir uns auf einen Zwist nicht einlassen, sondern nur glauben, wenn wir uns mit Zahn und Mund gesprochen haben. Wenn wir von einer Schlange mit grossen Zähnen gebissen werden sollten, wollen wir ihren Biss nicht annehmen, sondern nur glauben, wenn wir mit Mund und Zunge alles geklärt haben."

Pelliot (p. 180): " Si un serpent à dents nous excite [l'un contre l'autre], nous ne nous prêterons pas à son excitation; nous croirons ce que nous nous dirons par nos dents et notre bouche. Si un serpent à crocs veut nous diviser, nous ne nous abandonnerons pas à sa division; nous croirons ce que nous aurons vérifié ensemble par notre bouche et par nos dents."

Concernant ces trois traductions, dont la première est plutôt une paraphrase, il faut faire observer que les mots *södürte-*, glosé 被挑唆 *pi t'iao souo*, et *södürgen*, glosé | | *t'iao souo*, doivent être traduits respectivement par " être l'objet d'excitations " et " excitations ". Le premier mot n'a été rendu correctement que par M. Haenisch (" gereizt werden "). Quant au second, que M. Kozin rend par " calomnie " et M. Haenisch par " Zwist ", seul Pelliot l'a traduit correctement par " excitation ".

Pour ce qui regarde les mots *adarda-* (*adarta-* au § 177) et *adarγan*, faisons observer que la traduction interlinéaire, au lieu d'une glose, présente au § 164 un

Üde. En mongol littéraire ce mot a le sens de " midi " (Kowalewski, p. 515a). De même dans les dialectes vivants: kalm. *üdü* " Mittag " (*Kalm. Wörterb.*, p. 455a); ord. ɯᴅe " midi " (*Dict. ord.*, p. 747a); bouriate *üde* id. (I. A. Podgorbunskiĭ, *Russko-mongolo-buryatskiĭ slovar'*, Irkutsk, 1909, p. 225a), etc. Dans l'*Hist. secr.* le mot *üde* est glosé 晚 *wan* " soir " ou, comme dans ce passage-ci, | 夕 *wan si* id., et il ne s'y rencontre qu'en compagnie du mot *ǰilda* " soir, tard " (§ 240 *üde ǰilda*) ou, comme dans le passage qui nous occupe, opposé à *manaγar* " matin ". L'expres-

blanc aux deux mots et se contente au § 177 d'indiquer par les caractères 被 . . . 呵 *pi . . . ho* que le verbe *adarta'asu* est un passif mis au conditionnel, tandis qu'au mot *adarγan-tur* elle marque par le caractère 裏 *li* " dans " qu'il s'agit d'un nom mis au locatif, la glose manquant ici aussi chez les deux mots. Selon toute apparence, il faut conclure de cette absence de glose à deux endroits différents chez les deux mêmes mots qu'il n'est pas question ici d'une omission accidentelle survenue au cours de la transmission du texte, comme c'est le cas au § 278 (Suppl. II, f. 40v, l. 3) où nous voyons, tant dans l'édition de Ie Te-houei que dans celle de la Commercial Press, le mot *noya[d]* sans la glose habituelle 官人每 *kouan jen mei* " officiers ", mais qu'il doit s'agir d'un mot que les transcripteurs ignoraient. Pourtant, comme je l'ai dit plus haut, on ne peut à mon sens douter que nous ayons ici le même verbe *adar-* dont nous lisons le nomen actoris *adaruγči* au § 46 et qui signifie " médire, calomnier dans le but de désunir des personnes qui vivent en bon accord ", un verbe ayant une telle signification étant précisément le mot qu'on attend ici. Avons-nous peut-être ici un indice que les transcripteurs qui ont glosé cette partie-ci de l'*Hist. secr.* ne sont pas les mêmes que ceux qui ont fait les gloses du premier chapitre?

Les mots *adarda-* et *adarγan* ont été compris par M. Kozin comme s'ils signifiaient respectivement " être victime du dépit de quelqu'un " et " dépit ". M. Haenisch les rend par " gebissen werden " et " Biss ", tandis que Pelliot y voit l'idée de " être divisé " et " division ". Ces diverses interprétations sont incorrectes et il faut traduire ici *adar-* par " médire, calomnier ", tout comme au § 46.

La version continue se contente de rendre le sens général du passage du § 164 qui nous occupe et le résume en ces termes: 若有人離間呵。休要聽信。親自對面說話了。方可信. " S'il y a des gens qui sèment la discorde, ne nous laissons pas émouvoir par leurs excitations. Ce n'est que lorsqu'en personne et face à face nous nous serons entretenus qu'il sera permis de croire."

Pour l'expression 離間 *li kien* " semer la discorde ", voir Couvreur s. v. | *kien*, *Mathews' Chinese-English Dictionary*, s. v. | *li*. Pour 聽信 *t'ing sin* " se laisser émouvoir par des excitations ", v. *Mathews'*, etc. s. v. | *t'ing*.

Je traduis le passage comme suit: " Si de la part d'un serpent à dents nous sommes l'objet d'excitations [tendant à nous désunir], ne nous prêtons pas à [ses] excitations: nous [ne] croirons [que] lorsque nous nous entretiendrons par les dents et par la bouche. Si de la part d'un serpent à crocs nous sommes l'objet de médisances, n'accueillons pas ses médisances: nous [ne] croirons [que] lorsque nous nous expliquerons par la bouche et par la langue."

sion *üde manaγar* " soir et matin " est connu aussi en mongol écrit ancien (Voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1335*, etc., *HJAS*, 13[1950], p. 77, ligne [51]; *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, 12[1949], p. 67, ligne [44]). *Üde ǰilda* " soir " (§ 240) a donc la même signification que *üdeši ǰilda* (§ 177), et *üde manaγar* signifie la même chose que *üdeši manaγar*, expression que nous lisons à la ligne 16 de l'inscription de 1335 (*op. cit.*, p. 72).

J̌e teli (*deli*) est une interjection affective marquant que le sujet parlant a pris son parti, que ce soit de plein gré ou à contre-coeur. Equivalents français: " Assez! "; " N'en parlons plus! "; " Eh bien, soit! ". (156) Pour *ǰe*, cf. mo. *ǰe* " oui, bien " (Kowalewski, p. 2309a); Ibn al-Muhannā *ǰa* " da, khorošo " [" oui, bien "] (N. Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, p. 439a); kalm. *zā* (*zā̈*, *džā̈*) " gut! " (*Kalm. Wörterb.*, p. 469a); ord. ᴅžā̈ " bien! eh bien! " (*Dict. ord.*, p. 176a), ᴅžē id. (*op. cit.*, p. 192a). Quant au mot *teli*, il est glosé 那事 *na cheu* " cette affaire " (§ 246), ou 丨箇 *na ko* " cela " (§§ 256, 265, 277). Nous avons ici un dérivé de **te* " celui-là, cela ", non attesté en mongol écrit, qui ne connaît que *tere*, mais continuant de vivre en moghol sous la forme *te* (G. J. Ramstedt, *Mogholica*, p. 40a; *Über mongolische Pronomina*, p. 11) et en monguor sous celle de *t'ie*, ainsi que dans plusieurs autres dialectes du Kansou (*Dict. mongr.-fr.*, p. 416). (157)

(156) Cf. les paroles de Čingis au § 265: . . . *ǰe teli, eyimü yeke üge ügüle'ülǰü ker ičuγdaqui* " Assez! Quand on s'est laissé adresser de pareilles fanfaronnades, comment peut-on se retirer? "; de même au § 242: . . . *ǰe deli ke'en sayin ečige-yi sedkiǰü Bo'orču, Muqali, Šigi-qutuqu γurban-u kelen-tür amurliba ǰe* " Disant: ' Eh bien, soit! ' et, pensant à [son] bon père, par suite des paroles de Bo'orču, Muqali et Šigi-qutuqu, tous les trois, il se calma." Cf. aussi la réponse d'Ögödei au prince Menggei et aux *noyad* Alčidai, Qongqortai et J̌anggi, qui avaient proposé que l'empereur envoyât son fils Güyüg à Batu pour être jugé par ce prince, qu'il avait offensé: § 277 . . . *ǰe teli; ke'er-ün üyile; Batu-yi ke'ele'ei. Güyüg Harγasun qoyar-i Batu medetügei* " Eh bien, soit! C'est une affaire de la steppe. Vous avez dit [que] Batu [devrait la juger]. Que Batu décide au sujet de Güyüg et Harγasun, tous deux."

(157) Bien que le pronom **te* ne soit pas attesté en mongol écrit, son dérivé *teli*, employé adjectivement, se lit à la ligne 53 de l'inscription de 1362: *qaγalγ-a-dur činu bii tas bayiγulbai yeke-de teli* " At thy gate that stele was grandly erected " (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, 12[1949], pp.

J̌alira- " cesser d'être en colère, décolérer ". Cf. mo. *ǰalira-* " cesser un peu de tomber (dit de la pluie) " (*Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, f. 213v) ; kalm. *zäl'r̥χь* " sich erhellen " (*Kalm. Wörterb*., p. 470a) .

Alus aburi-yan tata- " refréner son naturel ambitieux ". Cf. § 201 *Anda-ača alus-i sedkigü bolun alǰi'as boldaba bi* " M'étant mis à aspirer à dépasser [mon] *anda* (m. à m.: " à aspirer [à arriver à] ce qui est au delà de [mon] *anda*) j'ai commis une faute ".

Qongqotan čirai ǰibturaǰu'ui ǰe. Il faut faire observer que le mot *Qongqotan* est au cas absolu et que grammaticalement il n'est pas complément déterminatif de *čirai*, mais qu'il est sujet du groupe *čirai ǰibturaǰu'ui*. Le verbe *ǰibtura-* est glosé 消減 *siao kien* " diminuer ". Il se rencontre dans le *Houa i i iu* (IIb, 9r, 4), où il est glosé 弱 *jo* " s'affaiblir ". *Čirai* est glosé 顏色 *ien che* " air du visage ".

Je traduis notre passage comme suit: " Lorsque, ayant couvert l'ouverture supérieure de la tente dans laquelle on avait déposé Teb, et [en] ayant bloqué la porte, on [l'] eut fait garder par des gens, la troisième nuit, sur la brune (m. à m. " quand la clarté du jour était jaune ") , il ouvrit l'ouverture supérieure de la tente et sortit revêtu de (m. à m. " ensemble avec ") son corps. Quand on examina attentivement, il fut constaté que réellement c'était Teb [qu'on voyait] à cet endroit-là de la tente (= au dessus de l'ouverture supérieure de la tente) . Čінggis-qahan dit: ' Parce que Teb-Tenggeri avait porté la main sur mes frères cadets et parce que [pour mettre la discorde entre eux] il avait répandu parmi mes frères cadets des calomnies sans fondement, il n'était plus aimé du Ciel, et sa vie, ensemble avec son corps, a été emportée.' Sur ce, Činggis-qahan invectiva père Münglig, disant:

68, 92.—le mot *teli*, sauté à l'Index Verborum Mongolicorum, pp. 69-82, a été noté comme addendum parmi les Addenda et Corrigenda to volume 12 dans *HJAS*. 13[1950], p. 282).

Pour le suffixe *-li* dans *teli*, cf. mo. *ali* " lequel? "; *Hist. secr.* (§§ 181, 200) *keli* " quand? "; Ibn al-Muhannā (P. Melioranskiï, *Arab filolog o mongol'skom yazyke, Zapiski Vost. Otd. Imp. Russk. Arkheol. Obščestva* XV, p. 115) *keli* id.; Ibn al-Muhannā (N. Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, p. 440a) *kili* id.; mss. de Leide (p. 69) *kili* id.

'En ne refrénant pas le naturel de vos fils, comme [vous et vos fils] vous vous êtes mis à vouloir vous égaler [à moi], vous en êtes venus à [le payer de] la tête de Teb-Tenggeri. Si je m'étais aperçu que vous aviez un naturel pareil, vous auriez été traités de la façon dont l'ont été J̌amuγa, Altan, Qučar et autres! [Ce fut de cette manière qu'] il invectiva père Münglig. Quand il eut fini d'invectiver, alors il dit: 'Si ce qu'on a dit le matin on le démolit le soir, et si ce qu'on a dit le soir on le démolit le matin, il se pourrait bien qu'on soit critiqué à en être couvert de honte. Jadis [ma] parole a été donnée. Ne parlons plus de cette affaire!' [Ce disant,] il fit grâce et décoléra. 'Si vous aviez refréné votre naturel ambitieux, dit-il [encore], lesquels parmi les descendants de père Münglig se seraient égalés [à moi]?' Quand on eut anéanti Teb-Tenggeri, l'air assuré des Qongqotan déclina."

LII. — Pendant la guerre contre les Kin, Činggis arrivant à la passe de T'oung kouan y trouve les troupes kin prêtes à lui disputer le passage. C'est ce que l'*Hist. secr.* rapporte dans les termes suivants:

§ 251 . . . *Tunggon amasara-a gürü'esü Kitad-un čeri'üd γaǰar ke'en da'aǰu ireba.*

Les deux traducteurs rendent la phrase comme suit:

Kozin (p. 181): "Kitadskie voïska podospeli kak raz k tomu vremeni, kak my podkhodili k Tunguan'skomu prokhodu." [" Les troupes kitad arrivèrent à temps, juste au moment où nous approchions de la passe de Tunguan."]

Haenisch (p. 123): "Als wir an den Passeingang von Tung-gon gelangten, erschienen die Truppen der Kitat und stellten sich uns entgegen mit dem Rufe 'das Land!'."

Faisons remarquer que, de ces deux traductions, la première est tout au plus une paraphrase. Quant à celle de M. Haenisch, elle rend les mots *γaǰar ke'en* par "mit dem Rufe 'das Land!'" A propos de ces mots le même auteur écrit à la page 120 de son *MNT*: "Die Truppen der Kitat (Chinesen) kamen zum Widerstand mit dem Worte (der Parole) *ḥajar* 地 (Erde, Land, Ort)" et, dans ses Erläuterungen (*Die Geheime Geschichte der Mongolen,* 1948, p. 164), il dit: "Der Kampfruf der Kin-Truppen

'Land' steht wahrscheinlich für chinesisch *shou-t'u* 'haltet das Land (um jeden Preis)!'" Je ne pense pas qu'on puisse considérer le mot *γaǰar*, soit comme un mot de passe, soit comme un cri de guerre. Nous avons plutôt ici affaire à un tour populaire qui vit encore dans les dialectes actuels et dans lequel l'interlocuteur doit suppléer mentalement l'un ou l'autre verbe sous-entendu. Dans le cas présent il faut suppléer un mot qui signifie "protéger, défendre". La même construction elliptique se voit au § 183: . . . *Qasar eme kö'ü-ben Yegü, Yesüngge, Tuqu tan γurban kö'üd-iyen Ong-qan-tur geǰü, čö'en beyes nököd-iyer-iyen γarču, aqa-yu'an ke'en Činggis-qa'an-i erin* . . . "Qasar, laissant chez Ong-qan sa femme et ses trois fils Yesü, Yesüngge et Tuqu, s'échappa avec ses compagnons, [groupe de gens] peu nombreux, n'ayant pour tout avoir que leur corps. Disant: '[Je rejoindrai] mon frère aîné' et se mettant à la recherche de Činggis-qa'an . . .". (158) Cf. le dicton ordos *χuluguna-tš'-ul χuwⁱãã gen* "Même

(158) En traduisant ce passage M. Kozin et Pelliot n'ont pas rendu le mot *beyes*. Le premier traduit *čö'en beyes nököd-iyer-iyen* par "s neskol'kimi tovariščami" [" avec quelques compagnons"] (p. 139) et le second rend les mêmes mots par "avec quelques compagnons" (p. 194). Quant à M. Haenisch, il les traduit par "in erschöpftem Zustande und mit nur wenigen Begleitern" (p. 71). Concernant cette traduction il faut faire remarquer que "in erschöpftem Zustande" n'est pas le sens qu'a le mot *beyes*. Il est vrai que la glose, aussi bien que la version continue, rendent ce mot par 罄身 *k'ing chen*, m. à m. "corps épuisé" ou "corps vide", mais il est évident que la vraie signification de cette expression chinoise est ici: "n'ayant rien que leur corps", c'est-à-dire celle qu'elle a dans une phrase extraite de la littérature populaire ming et citée, malheureusement sans indication plus précise de la source, par le 國語辭典 *Kouo iu ts'eu tien*, 4, p. 2176a, 又不許帶一件衣服兒,只叫他罄身兒出去. "Et il ne permet pas d'emporter un vêtement, mais il le fait sortir sans qu'il ait rien avec lui".

L'expression *beyes* (*beyes-iyen*) se lit encore à plusieurs autres endroits de l'*Hist. Secr.* Voici ces passages et la traduction qu'en ont donnée nos auteurs.

§ 109 . . . *Tere kelen gürge'ülü'ed Toγto'a, Uwas Merkid-ün Dayir-usun qoyar qamtudču, Selengge huru'u Barγuǰin oron, čö'en beyes-iyen duta'an buru'udču'ui.* "A cette nouvelle (m. à m.: "ayant laissé arriver cette nouvelle"), Toγto'a et Dayir-usun des Uwas Merkid, tous les deux, se réunirent; suivant le cours du Selengge, ils entrèrent dans le Barγuǰin et, [groupe] peu nombreux et n'ayant pour tout avoir que leur corps, en s'enfuyant ils se dérobèrent."

M. Kozin (p. 103) traduit: "Buduči, takim obrazom, predupreždeń, Tokhtoa, vmeste s Uvas-Merkitskim Dair-Usunom i nebol'šim čislom lyudeĭ, pospešno bežal vniz po reke Selenge v stranu Barguččinskuyu." [" Etant averti de cette façon,

un rat veut sa part (m. à m.: Même un rat dit: [' Je veux] ma

Tokhtoa, ensemble avec Dair-Usun l'Uvas-Merkit et un petit nombre de gens, en hâte descendant le fleuve Selengge s'enfuit en la contrée de Bargujin."] La traduction de M. Haenisch (p. 27) est la suivante: " Und auf diese Nachricht hatten sich Tochto'a beki und Dair-usun von den Uwas Merkit, die Beiden, zusammengetan und waren, nur wenige Leute, mit dem nackten Leben, die Selengge abwärts nach Barchudschin hinein geflüchtet." Quant à Pelliot (p. 149), il traduit: " En recevant cet avertissement, Toqto'a se réunit à Dayïr-usun des Uwas Märkit et tous deux, entrant dans le Barqujïn en suivant le [cours du fleuve] Sälänggä, échappèrent en se sauvant avec très peu de gens."

§ 136 . . . *Sača-beki Taiču qoyar čö'en be[ye]s-iyen duta'aba* " Sača-beki et Taiču, tous deux, [formant un groupe] peu nombreux et n'ayant pour tout avoir que leur corps, prirent la fuite." La traduction de M. Kozin (p. 114) est comme suit: " Sača-beki i Taïču s nebol'šim čislom lyudeï bežali " [" Sača-beki et Taiču s'enfuirent avec un petit nombre de gens."] M. Haenisch (p. 40) traduit: " Die Beiden Satscha beki und Taitschu retteten ihr nacktes Leben." La traduction de Pelliot (p. 163) est la suivante: " Sača-bäki et Taïču s'échappèrent avec peu des leurs."

§ 188 *Ong-qan Senggüm qoyar beyes-iyen dayijiju γarču odu'ad* . . . " Ong-qan et Senggüm, tous les deux, n'ayant pour tout avoir que leur corps, s'échappant en révoltés et s'en étant allés . . ."

M. Kozin (p. 141) traduit: " Nepokornye že Van-khan s Sangumom spasalis' begstvom " [" Non soumis, Van-khan avec Sangum s'échappèrent par la fuite."] Le traduction de M. Haenisch (p. 75) est comme suit: " Ong chan und Sanggum die beiden waren fortgelaufen und mit ihrem nackten Leben entkommen." Pelliot (*JA*, série XI, t. XV, 1920, p. 179) traduit: " Ong-khan et Sängün purent s'échapper eux-mêmes en combattant."

§ 197 . . . *Toγto'a Qudu Čila'un kö'üd-lü'e-ben čö'en gü'ün beyes-iyen tuta'aju γarba.* " Toγto'a avec ses fils Qudu et Čila'un, [et] un petit nombre de gens, n'ayant pour tout avoir que leur corps, s'échappèrent par la fuite."

M. Kozin (p. 150) traduit ce texte comme suit: " No Tokhtoa, vmeste so svoimi synov'yami Khudu i Čilaunom, a takže s nebol'šim čislom lyudeï, spassya begstvom." [" Mais Tokhtoa, ensemble avec ses fils Khudu et Čilaun, et aussi avec un petit nombre de gens, se sauva par la fuite."] M. Haenisch (p. 84) traduit: " Tochto'a mit seinen Söhnen Chudu und Tschila'un nebst wenigen Leuten entkamen und retteten ihr nacktes Leben."

§ 198 . . . *Toγto'a Qudu Čila'un kö'üd-iyer-iyen čö'en beyes dayijiju γaruγsan-i Činggis-qahan nekejü* . . . " Činggis-qahan se mettant à la poursuite de Toγto'a, qui, ensemble avec ses fils Qudu et Čila'un, [groupe] peu nombreux, n'ayant pour tout avoir que leur corps, s'était échappé en révolté . . ."

Voici comment M. Kozin (p. 151) traduit ce passage: " Sam že Čingis-khan vystupil presledovat' Tokhtoa-beki, kotoryï bežal so svoimi synov'yami Khudu i Čilaunom i nebol'šim čislom lyudeï." [" Čingis-khan lui-même se mit à la poursuite de Tokhtoa-beki qui s'était échappé avec ses fils Khudu et Čilaun et un petit nombre de gens."] M. Haenisch (p. 86) traduit: " Den Tochto'a aber, der mit seinen Söhnen Chudu und Tschila'un, eine kleine Schar, nur mit dem nackten Leben davongekomnen war, verfolgte Tschinggis Chan selber. . . ."

part ')" (159) (*Textes or. ord.*, p. 535; *Folkl. ord.*, p. 550).

Le verbe *da'a-* est glosé par 當 *tang* "défendre un passage, barrer la route". Il correspond à mo. *daγa-* "pouvoir porter, prendre sur soi" (Kowalewski, p. 1571a); Kalm. *dā-* "tragen können, ausstehen, ertragen; auf sich nehmen" (*Kalm. Worterb.*, p. 81a); ord. ᴅā- "supporter, pouvoir endurer, pouvoir porter; prendre sur soi" (*Dict. ord.*, p. 190a).

Je traduis la phrase du § 251 comme suit: "Quand [Čingis-qahan] arriva à la passe de Tunggon, les soldats des Kitad disant: '[Défendons notre] sol' vinrent [lui] barrer le passage".

Nous voyons donc que, dans ces divers passages, M. Kozin a omis de traduire le mot *beyes* (*beyes-iyen*) et que Pelliot l'a traduit seulement au § 188, le rendant par "eux-mêmes", ce qui ne peut être considéré comme une traduction correcte. Quant à M. Haenisch, bien qu'au § 183 il ait traduit le mot d'une manière inexacte (voir plus haut), il l'a rendu correctement dans ces passages-ci par "mit dem nackten Leben" (§§ 109, 198), "(retteten) ihr nacktes Leben" (§§ 136, 197), "mit ihrem nackten Leben" (§ 188).

De *beyes* (*beyes-iyen*) "n'ayant rien que le corps" on peut rapprocher les expressions kalmouk *bīǰə kūn* "ein Mensch für sich, ein Unverheirateter, Hausloser"; *χarᵇ bīǰə* "allein, nur der Körper" (*Kalm. Wörterb.*, p. 47b) et l'ordos *nėge ʙėje k'un* "quelqu'un qui n'a ni parents, ni femme, ni enfants" (*Dict. ord.*, p. 62b).

(159) Ce dicton s'entend p. ex. à l'automne, quand tout le monde veut se procurer des céréales. Le verbe qu'il faut suppléer ici est *awu̯j* "je prendrai".

Le verbe *ke'e-* "dire, se dire, penser" (mo. *keme-*, *geme-*; kalm. *ge-*; ord. ɢe-) se prête dans l'*Hist. secr.* à encore un autre tour populaire qui, lui aussi, se retrouve dans les dialectes vivants et qui consiste en ce que, placé après le pronom de la première personne et devant un verbe signifiant "affectionner, aimer, estimer" dont ce pronom est l'objet, il ne sert pas à rapporter un discours direct, le pronom désignant ici le sujet parlant. P. ex. § 125 . . . *ta J̌amuγa anda-ača namayi ke'en sedkiǰü nököčesü ke'en iregsed* . . . "vous, qui êtes venus [vous séparant] de l'*anda* J̌amuγa, par affection pour moi, disant que vous deviendriez 'compagnons'". Cf. ord. *manīgāã geᴅži sanawu̯l malt'āã g̭arāt ire-ᴅo* "si tu sens de l'amour pour moi (m. à m. "pour nous"), viens quand tu sortiras pour mener ton bétail au pâturage" (*Textes or. ord.*, p. 345; *Folkl. ord.*, p. 412).

Le texte du § 125 a été traduit par M. Kozin (p. 111) comme suit: ". . . vy otošli ot andy Čžamukhi, dušoyu stremyas' ko mne i vstupaya v moi družiny" [" Vous avez abandonné l'anda J̌amukha, de coeur soupirant après moi et entrant dans ma garde."] M. Haenisch (p. 34) traduit: ". . . ihr, die ihr euch von Freund Dschamucha weg nach mir gesehnt habt und gekommen seid, euch mir anzuschliessen, . . .". Ces deux traductions sont correctes, bien que celle de M. Kozin soit trop libre. Au contraire celle de Pelliot (p. 158) est inexacte: ". . . [vous séparant] de l'*anda* J̌amuqa, vous qui vous êtes dits dans votre pensée que vous lieriez compagnonnage avec moi et qui êtes venus, . . .".

LIII. — Le chroniqueur dit comment J̌ebe, que Čingis avait envoyé forcer la passe de Kiu ioung kouan, exécuta sa mission.

§ 252 . . . *J̌ebe Čabčiyal-un qa['a]lγa* (160) *ebdeǰü, Čabčiyal-i bariγsad čeri'üd-i gödölgeǰü, ireǰü Činggis-qahan-tur neyileba.*

Les deux traducteurs rendent cette phrase comme suit:

Kozin (p. 181): "Čžebe že, razrušiv Čabčiyal'skie ukrepleniya i vzyav Čabčiyal, otvel voïska i prisoedinilsya k Čingis-khanu." ["J̌ebe ayant démoli les fortifications de Čabčiyal et ayant pris Čabčiyal, emmena les troupes et se joignit à Čingis-khan."]

Haenisch (p. 123): "Dschebe, der das Passtor von Tschabtschiyal zerbrochen hatte, setzte die Truppen, die Tschabtschiyal genommen hatten, in Bewegung und rückte heran und stiess zu Tschinggis Chan."

Concernant ces deux traductions il faut dire qu'elles sont indéfendables. Les mots qui ont fait difficulté sont: *Čabčiyal-i bariγsad čeri'üd-i gödölgeǰü*. Les deux auteurs traduisent par "prendre" le mot *bari-*, lequel ne se dit pas quand il s'agit de la prise d'une passe, d'une ville, etc., auquel cas le terme usuel est *ab-*, comme nous le voyons dans plusieurs passages de l'*Hist. secr.* même. P. ex. § 247 *Čabčiyal-un qa'alγa J̌ebe abču* "J̌ebe prenant la porte de Čabčiyal"; § 248 *J̌ebe Dungčang balaγasun-i abču* "J̌ebe prenant la ville de Dungčang". Dans notre texte le mot *bari-* signifie "tenir, garder". Il y est glosé 把 *pa*, mot qui a le même sens. (161) Les *Čabčiyal-i bariγsad čeri'üd* sont donc les soldats kin (金) qui gardaient la passe de Kiu ioung.

Quant au mot *gödölge-*, que M. Kozin rend par "emmener" et M. Haenisch par "in Bewegung setzen", il faut le traduire par "faire lâcher pied". La glose le rend très bien par 推動 *t'ouei toung* "en poussant mettre en mouvement". *Gödölge-*, au sens de "ébranler, enfoncer, mettre en déroute les troupes ennemies" se rencontre encore à d'autres endroits de l'*Hist. secr.* Ainsi au § 197 nous lisons: *Toγto'a-beki-lü'e Činggis-qahan bayilduǰu, Toγto'a-yi gödölgeǰü Sa'ari-ke'er-e irge orγa ulus inu da'uliba.*

(160) Le mss. d'Ulān-bātur a *Čabčiyal-un qaγalγa* (Kozin, p. 393). Cf. § 247 *Čabčiyal-un qa'alγa.*

(161) Cf. les expressions 把門 *pa men* "to watch a door"; | 關 *pa kouan* "to guard a pass" (*Mathews' Chin.-Engl. dict.*, p. 669a).

" Činggis-qahan livrant bataille à Toγto'a-beki, mit Toγto'a en déroute et, au Sa'ari-ke'er, il s'empara de ses sujets et peuples."

Je traduis donc le passage qui nous occupe comme suit: " J̌ebe, forçant la porte de Čabčiyal, faisant lâcher pied aux soldats qui gardaient Čabčiyal, vint et se joignit à Činggis-qahan ".

LIV. — Au moment où Činggis part en campagne contre le Ḥwārezm à l'effet de venger le meurtre de son envoyé Uqana et des compagnons de ce dernier, qui contre le droit des gens avaient été mis à mort " avec l'assentiment au moins tacite du sultan " Muḥammad (162), Yesüi-qatun, se faisant l'interprète de l'entourage du conquérant et de tout le peuple, demande qu'il veuille bien désigner son successeur éventuel. Les paroles de Yesüi, telles que l'*Hist. secr.* les rapporte, sont les suivantes:

§ 254 . . . *Qahan* ***ü****ntür daba'a daban,* ***ö****rgen müred ketülün,* ***u****rtu ča'ur ča'uran,* ***o****lon ulus-iyan ǰibši'erün sedkiba. Töregsen ele amitan-tur müngke ügei aǰu'u.* ***Ne****'üle metü beye činu* ***ne****güs odu'asu,* ***ne****dkel metü ulus-iyan ken-e gemü,* ***Tu****lu metü beye činu* ***tu****lbas odu'asu,* ***tu****yal metü ulus-iyan ken-e gemü. Töregsen dörben külü'üd kö'üd-ü'en ken-i inu ke'emü. Kö'üd-te, de'üner-e, olon qaračus-a, mana ber ma'un-a, uqaǰu aqui-a uqaγsan-iyan duradqaγsan bolba. J̌arliγ medetügei.*

Voici comment les deux traducteurs on rendu ce passage:

Kozin (p. 182): " Gosudar', kagan! (Trad. en prose, p. 183) Vysokie perevaly perevalivaya, širokie reki perekhodya, dolgie pokhody iskhaživaya, pomyšlyal ty zabotlivo o mnogolyudnom carstve svoem. Kto roždalsya, tot ne byl večnym sredi živykh. Kogda že i ty staneš' padat', kak uvyadayuščee derevo, komu prikažeš' narod svoï, upodobivšiïsya razvevaemoï konople? Kogda pokačneš'sya i ty, podobnyï stolpu, komu prikažeš' narod svoï, upodobivšiïsya stae ptic? Č'e imya nazoveš' ty iz četverykh tvoikh vityazyami rodivšikhsya synoveï? Prosim my o vrazumlenii tvoem dlya vsekh nas: i synoveï tvoikh i mladšikh brat'ev, da i nas nedostoïnykh. Da budet na to tvoe carskoe izvolenie! " [" Seigneur, kagan! Passant de hautes passes, traversant de larges fleuves, sortant pour de longues campagnes, tu as pensé avec sollicitude à ton royaume populeux. Qui est né n'est pas éternel au milieu des vivants. Quand tu commenceras à tomber, comme un arbre qui dépérit, à qui souhaiteras-tu ton peuple devenu pareil à du chanvre dispersé? Quand tu branleras, semblable à une colonne, à qui souhaiteras-tu ton peuple

(162) R. Grousset, *L'empire mongol* (*1re phrase*), Paris, 1941, p. 227.

devenu pareil à une troupe d'oiseaux? Quel nom nommes-tu parmi tes quatre fils nés héros? Nous demandons tes instructions pour nous tous: et pour tes fils et frères cadets et pour nous indignes. Puisse en cela s'accomplir ta volonté royale! "]

Haenisch (p. 124): " Der Herrscher denkt daran, hohe Pässe zu übersteigen, breite Ströme zu durchqueren, einen weiten Kriegszug zu unternehmen und dabei seine vielen Völker in Ordung zu halten. Aber alle Wesen, die da geboren sind, haben keine ewige Dauer. Wenn dein dem hohen Baume gleicher Körper sich zum Fallen neigt, wem willst du dann deine Hanfstengeln gleichen Völker unterstellen? Wenn dein dem Säulensockel gleicher Körper sich zum Sturze neigt, wem willst du dann deine dem Vogelschwarm gleichen Völker anvertrauen? Von deinen vier dir geborenen Heldensöhnen, welchen davon willst du nennen? Ich habe, was ich mir überlegt habe, vorgebracht zur Überlegung für die Söhne, die Brüder, die Untertanen und auch für uns, die Minderwertigen. Sie sollen deinen Willen erfahren! "

Pour les mots *Ne'üle metü beye činu . . . Tulu metü beye činu . . .*, cf. ce qui a été dit, passage XLIX, § 245.

Ča'ur ča'ura- est glosé 征 | 進 *tcheng tcheng tsin* " entrer en campagne, faire campagne ". Cf. *Houa i i iu*, IIb, 19v, l. 2 *ča'ura-* 出 | *tch'ou tcheng* " partir en campagne ". Le mot *ča'ur* " expédition militaire " continue de vivre dans les dialectes, associé au mot *čerig* " soldat " et formant avec lui un mot-couple: ord. *tš'irik tš'ụ̌r* " soldats, armée " (*Dict. ord.*, pp. 719a, 708b); bouriate *serəg sūra* " Heer, Krieg " (N. Poppe, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Bd. 99, Heft 2, p. 277); bouriate khori *serig-sūr* " révolte, sédition, guerre, l'armée entière " (A. Rudnev, *Materialy po govoram vostočnoï Mongolii*, p. 203). Le même mot-couple se lit aussi sous la forme *čerig čuur*, *čerig čuura* dans la chronique *Bolor toli* (A. Rudnev, *op. cit.*, p. 203). Voir aussi les remarques formulées par M. F .W. Cleaves dans *HJAS*, 13[1950], p. 234, à propos d'une forme k'i-tan du mot *ča'ur*.

J̌ibši'er- est glosé 整治 *tcheng tch'eu* " mettre en ordre, arranger ". Cf. § 202 *Mongγolǰin ulus-i ǰibšiyerün baraǰu* " achevant d'ordonner le peuple mongol ".

Olon ulus-iyan ǰibši'erün sedkiba " a songé à ordonner ses nombreux peuples ". La même construction se rencontre dans le passage suivant de la traduction mongole du *Hiao king* datant des Iuen, chap. XVI (fin): *bayasulčaγad dayan dayuriyan ülü sed-*

kigčid ügei bui ǰe " il n'y en avait pas qui, ne s'étant réjouis, ne songeassent à [le] suivre et [l'] imiter ". (163) Un autre exemple de cette construction dans l'*Hist. secr.* même est le suivant: § 200 *ö'ermičilen qaγačan sedkimü či* " tu songes à faire bande à part et à te séparer [de moi] ".

Töregsen dörben külü'üd kö'üd-ü'en ken-i inu ke'emü. Ces mots ont été rendus inexactement par M. Kozin: " Quel nom nommes-tu parmi tes quatre fils nés héros? " M. Haenisch traduit correctement: " Von deinen vier dir geborenen Heldensöhnen, welchen davon willst du nennen? "

A remarquer qu'au lieu de *inu* on attendrait plutôt *anu.* Cet emploi de *inu* pour *anu* n'est toutefois pas extraordinaire dans l'*Hist. secr.* Cf. § 137 ***Bo****soγa-yin činu* ***bo****'ol boltuγai;* ***bo****soγa-dača činu* ***bul****ǰi'asu* ***bo****rbi inu hoγtol.* ***E****'üten-nü činu* ***e****mčü bo'ol boltuγai;* ***e****'üten-neče činu* ***he****yilü'esü* ***e****liged anu* ***e****dkeǰü gedkün* " Qu'ils (= Muqali et Buqa) soient les esclaves de ton seuil; s'ils s'écartent de ton seuil, coupe leur ' tendon d'Achille '. Qu'ils soient les esclaves personnels de ta porte; s'ils s'éloignent, coupant leur foie, jette-les ", etc., etc. Le même emploi de *inu* pour *anu* se voit dans d'autres textes anciens. Voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1335*, etc., *HJAS*, 13[1950], p. 122, note 172. Voir aussi passages XXX, § 176, LXII, § 278, note 244.

Les mots qui dans notre passage ont surtout fait difficulté sont les deux phrases suivantes: *Kö'üd-te, de'üner-e, olon qaračus-a, mana ber ma'un-a, uqaǰu aqui-a uqaγsan-iyan duradqaγsan bolba. J̌arliγ medetügei.* M. Kozin comprend: " Nous demandons tes instructions pour nous tous: et pour tes fils et frères cadets et pour nous indignes. (164) Puisse, en cela, s'accomplir ta volonté royale." M. Haenisch traduit comme suit: " Ich habe, was ich mir überlegt habe, vorgebracht zur Überlegung für die Söhne,

(163) Texte cité d'après une reproduction photographique communiquée par le prof. F. W. Cleaves. Ce texte rend les mots 無思不服 (citation du *Cheu king*) que J. Legge dans *The Hsiâo King or Classic of Filial Piety* (F. Max Müller, *The Sacred Books of the Orient*, vol. III, Oxford, 1879, p. 486) traduit par: " There was not a thought but did him homage ".

(164) Dans cette énumération M. Kozin a oublié de traduire les mots *olon qaračus-a.*

die Brüder, die Untertanen und auch für uns, die Minderwertigen. Sie sollen deinen Willen erfahren! " En outre, dans son article *Grammatische Besonderheiten in der Sprache des Manghol un Niuca Tobca'an, Studia Orientalia,* XIV, pp. 6-7 du tirage à part, M. Haenisch a donné une nouvelle traduction de ce passage, laquelle diffère considérablement de la première et qui est la suivante: " Gib den Prinzen und jüngeren Brüdern, dem ganzen Volk und auch uns, den Minderwertigen (Frauen),—du hast schon einen Plan, den du dir ausgedacht hast—, deinen Willen bekannt, dass wir ihn erfahren! "

Aucune de ces trois traductions ne rend ce que dit le texte mongol. Les mots *kö'üd-te, de'üner-e, olon qaračus-a, mana ber ma'un-a* sont des compléments indirects de circonstance (agent) du nom verbal à signification passive *uqaγsan* " ce qui a été compris "; c'est pourquoi ils sont mis au datif-locatif. Ces mêmes mots désignent en même temps les différents concepts qui sont les sujets logiques de *uqaǰu aqui-a* " quand nous avons réfléchi ". Le nom verbal *uqaγsan* s'est adjoint le suffixe possessif réfléchi *-iyan* parce que la personne qui fait la suggestion, c'est-à-dire Yesüi-qatun, est en même temps une de celles qui ont exercé l'action indiquée par le verbe *uqa-* " comprendre ". Il faut donc traduire: " J'ai suggeré ce qui, quand nous avons réfléchi, a été compris par les fils, les frères cadets, les nombreuses gens du commun et aussi par nous ' mauvaise ' ". Yesüi veut dire que si elle a osé demander à Činggis qu'il désigne celui de ses fils qui, en cas de malheur devrait lui succéder, elle ne l'a fait qu'après que l'entourage du souverain, tout le peuple et elle-même eurent mûrement réfléchi s'il y avait lieu ou non de lui soumettre une telle demande et qu'ils eurent compris qu'il s'agissait d'une affaire qui ne souffrait pas de retard.

Le mot *ma'ui* " mauvais ", dont *ma'un* est un pluriel, s'emploie souvent comme terme par lequel le sujet parlant déprécie sa propre personne ou quelque chose qui lui appartient. Cf. supra, passage XVII, les mots que le chroniqueur met à la bouche de Čilger-bökö, au § 111: *Qatar ma'ui Čilger bi,* etc. Cf. aussi l'inscription de 1346, l. 13 . . . *yosun-i bi maγui uγaγ-a* (= *uqaγ-a*) *ügegü ker ügül[ekü . . .]* " How shall I—bad and without intelli-

gence—tell the manner in which [. . .]? "; l. 21 . . . *bi maγui boγol Yiu šim engke amuγulang čaγ-tur törögseber*. . . . " Whereas I, the bad slave Yiu šim (Yu-jên), was born in a time of peace and tranquillity. . . ." (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1346*, *HJAS*, vol. 15[1952], pp. 70, 80-81). Quand, dans le passage qui nous occupe, Yesüi dit *mana ber ma'un-a*, elle parle de sa propre personne et non des femmes en général, comme l'a pensé M. Haenisch. Je traduis donc " et aussi par nous ' mauvaise ' ". Cet emploi du pluriel pour le singulier, quand il s'agit du pronom de la première personne, n'a rien d'extraordinaire. Cf. § 233 *Bidanu beye čerig ese γaru'asu* " Si nous (= moi, Činggis) ne partons pas en expédition militaire ", etc., etc.

Pour la signification passive qu'a ici le nomen perfecti *uqaγsan* " qui a été compris ", cf. § 203 *ede neredügsed* (165) *yeren tabun minγad-un noyad* " ces quatre vingt quinze chiliarques désignés nominalement "; § 244 *Qasar-un huyaγsad qančud* " les manches de Qasar dont l'ouverture avait été liée ", etc., etc.

Quant à la formule *ǰarliγ medetügei*, que M. Kozin traduit inexactement par " Puisse, en cela, s'accomplir ta volonté royale ", il faut faire observer que *ǰarliγ* n'est pas le complément direct du verbe *medetügei*, comme le comprend M. Haenisch (" Sie sollen deinen Willen erfahren! "; " dass wir ihn [= deinen Willen] erfahren! "), mais qu'il en est le sujet. Il faut donc traduire: " Que l'ordre [imperial] en décide ". Cf. § 272 *Edö'e ǰarliγ medemü ǰe* " Maintenant c'est à l'ordre [impérial] de décider "; § 275 *Edö'e qahan abaγa-yin ǰarliγ medetügei* " Maintenant que l'ordre de [mon] oncle l'empereur en décide ". De ces formules on peut rapprocher ces deux autres qui ont plus d'ampleur: *Yambar-iyar soyurqaγu-yi ǰarli*[γ] *medem* (*Houa i i iu* de 1389, IIb, 2v-3r) et *Yambar-iyar soyurqaqu-yi ǰrlγ medemü ǰe* (formule finale des mémoires du *Ta ta kouan lai wen* 韃靼館來文 du *Houa i i iu* conservé à l'Oriental Library de Tōkyō) et qui toutes les deux sont

(165) Leçon des éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press ainsi que du mss. de Palladius (*Wörterb. zu MNT*, p. 115) et du texte fragmentaire imprimé du Nei ko (*Wichtigsten Textabweichungen*, p. 135), alors qu'on attend plutôt *nereyidügsed*.

à traduire par " L'ordre [impérial] décidera de quelle manière [Sa Majesté] témoignera de la bienveillance ". (166)

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Le qahan, passant de hautes passes, traversant de larges fleuves, entreprenant une longue campagne, a songé à ordonner ses nombreux peuples. Mais pour les êtres vivants venus au monde il n'y a pas d'éternité. Quand ton corps pareil à un grand arbre tombera, à qui légueras-tu tes peuples semblables à des tiges de chanvre? Quand ton corps pareil à un socle de colonne se renversera, à qui légueras-tu tes peuples semblables à une volée d'oiseaux? Qui parmi tes quatre fils-héros qui te sont nés nommeras-tu? J'ai suggéré ce qui, quand nous avons réfléchi, a été compris par les fils, les frères cadets, les nombreuses gens du commun et aussi par nous ' mauvaise '. Que l'ordre [impérial] en décide! "

LV. — Činggis ayant demandé à J̌oči son avis sur la succession au trône, Ča'adai, sans attendre la réponse de son frère, injurie ce dernier en rappelant l'incertitude qui plane sur son origine. (167) Sur ce, J̌oči en fureur, saisit son cadet au collet et les deux

(166) Les documents du *Houa i i iu* de 1389, IIb, présentent plusieurs formules finales différentes. Quant aux trente mémoires du *Ta ta kouan lai wen*, ils ont tous la même formule, qui est celle qu'on vient de lire, à l'exception du vingt cinquième, dont la formule finale est: *Yambar-iyar enerikü̈i soyurqaqu-yi ǰrlγ medemü̈ ǰe* " L'ordre [imperial] décidera de quelle manière [Sa Majesté] témoignera de la compassion et de la bienveillance ".

(167) Ča'adai ne croit pas à la légitimité de son frère aîné et, s'adressant à son père, il lui dit (§ 254): *J̌oči-yi kelele ke'erün J̌očiyu'u tüšin ügülemüi. Ene Merkidei čul (?čül) ulǰa'ur-a ker mede'ülkün bida.* " Quand tu dis: ' J̌oči, dis[-le] ', dis-tu [par-là] que tu chargeras J̌oči [de la succession]? Comment [nous] laisserons-nous gouverner par ce *čul* (?*čül*) *ulǰa'ur* des Merkid? " Ce terme injurieux dont se sert Ča'adai, MM. Haenisch et Kozin le transcrivent, le premier *cul'ul ǰa'ura* (*MNT*, pp. 87, 121; dans *Wörterb. zu MNT*, p. 29, il écrit: Oder ist zu lesen: *cül ulja* (= *olja*) (*ja*)*'ura* . . . ?) et le second *čuloul ǰaura* (p. 301), *čölögül ǰaura* (p. 501). Concernant ces transcriptions il faut faire observer en premier lieu que *čul* (?*čül*) forme un mot à lui seul et ne peut être joint à *ul*, la consonne *l* de *čul* (?*čül*) étant rendue dans la transcription par *l*-entrave, ce qui exclut une transcription *čul'ul*, *čuloul*. Les deux auteurs ont en outre cru retrouver dans *ǰa'ura* le mot *ǰa'ura* " parmi, entre ". Quant à Pelliot, qui restitue en *čül ül ǰa'ura* (p. 103 et *TP*, XXVII [1930], p. 193, n. 2), il a eu un doute et écrit en note (p. 103, n. 5): *čül ulǰa'ur-a? čöl olǰa'ur-a?* Il est certain, comme Pelliot l'a reconnu dans ses *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, Paris, 1950, p. 24, que nous ne sommes pas en présence du mot *ǰa'ura* " parmi, entre ", et le texte, tel qu'il se présente dans les éditions de Ie Te-houei et de

princes en viennent aux mains. Bo'orču et Muqali interviennent.

la Commercial Press, doit être lu *čul* (?*čül*) *ulǰa'ur-a*, *-a* étant le suffixe du datif-locatif. Cf. Pelliot, *op. cit.*, p. 24. Nous avons en effet ici la même construction que dans § 245 . . . *tuyal metü ulus činu ken-e mede'ülkün tede* ". . . par qui laisseront-ils gouverner tes peuples semblables à une volée d'oiseaux? " Voir passage XLIX.

La vraie signification du terme injurieux *čul* (?*čül*) *ulǰa'ur* nous échappe. Il est formé de deux mots inconnus et les auteurs de la traduction interlinéaire en ignoraient le sens et ne les ont pas glosés. La version continue, qui les rend par 他是篾兒乞種帶來的 " il a été apporté de chez la tribu des Merkid ", ne contribue pas à les élucider et, comme le texte correspondant manque dans le mss. d'Ulān-bātur, nous en sommes réduits à faire des conjectures. Il n'est pas vraisemblable que M. Kozin ait traduit correctement en rendant *Merkidei čul* (?*čül*) *ulǰa'ur* par " naslednik Merkitskogo plena " [" héritier de la captivité chez les Merkit "] (p. 183). Il est au contraire assez probable que le terme signifie " Bastard der Merkit ", sens que M. Haenisch a finalement adopté dans *Die geheime Geschichte der Mongolen*, p. 125., mais c'est au fond encore une supposition.

Dans les pages 23-25 de son ouvrage posthume que je viens de mentionner Pelliot discute le terme et, comme conclusion, il propose de lire la phrase dans laquelle nous le rencontrons: *Änä Märkidäi čöl olǰa'ur-a kär mädä'ülkün bida* (p. 24), mots qu'il traduit par " Comment confierons-nous le commandement à ce fils de Merkit, cet [enfant] trouvé du désert? " (p. 25). Une lecture *čöl olǰa'ur*, au lieu de *čul* (?*čül*) *ulǰa'ur* de la transcription chinoise, en somme n'est pas impossible, puisqu'il s'agit d'un terme inconnu aux transcripteurs, donc d'une translitération arbitraire, comme Pelliot le fait remarquer, p. 24, n. 1, bien qu'à vrai dire rien ne suggère qu'il faille lire de la façon dont il l'a fait. On pourrait même encore supposer d'autres lectures, comme *čol*—et, vu que, dans cette position, l'écriture ouigouro-mongole souvent ne distingue pas entre *č* et *ǰ*—*olča'ur* (ou *ulča'ur*). Quant à l'interprétation: " [enfant] trouvé du désert ", il faut dire qu'à première vue on est tenté de l'accepter. Que le mot *čöl* soit au cas absolu, au lieu d'être au génitif, ne peut faire difficulté: *čöl olǰa'ur* m. à m. " trouvaille du désert " = " bâtard ", pourrait être regardé comme une expression toute faite dans le genre de l'ordos *šawak̬* *k'ū̃* m. à m. " fils de l'artemisia campestris " = " bâtard né d'une jeune fille " (*Dict. ord.*, p. 611a). Mais où, à mon avis, il est difficile de suivre Pelliot, c'est quand il considère *olǰa'ur* comme un doublet dialectal de mo. *oldaburi* " objet trouvé, trouvaille ", nom d'action dérivé de *olda-* " être trouvé ". En effet, on attendrait plutôt ici *olǰaburi*, non *olǰa'ur*, la labiale initiale du suffixe *-buri* ne disparaissant pas, même en position intervocalique, non seulement en mongol médieval, comme nous le voyons au mot *aburi* (= *a-buri*) " caractère, nature, vertu " de l'*Hist. Secr.* § 46, du *Houa i i iu*, I, f. 25r, 7 et du *Mukaddimat al-Adab*, p. 94a, ainsi qu'au mot *aburit'a* (= mo. *aburida*) " toujours " du 'phags-pa (N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 145a), mais aussi dans les dialectes vivants, p. ex.: kalm. *old^{b}wr̥* (cf. mo. *oldaburi*) = kalm. *olwr̥* (cf. mo *olburi*) " Fund " (*Kalm. Wörterb.*, p. 284b, 285a); ord. *u̬χawu̬ri* (cf. mo. *uqaburi*) " savoir-faire " (*Dict. ord.*, p. 726a); khal. *t'āwăr* (cf. mo. *taγaburi*) " énigme " (N. Poppe, *Dagurskoe narečie*, p. 92a), etc. Et si, pour éviter cette difficulté, à laquelle Pelliot ne semble pas avoir songé, l'on suppose que *olǰa'ur* est un doublet dialectal, non de mo. *oldaburi*, mais d'un

Kökö-čos (168), le mentor de Ča'adai (169), adresse aux deux princes un éloquent discours. En termes émouvants il conjure Ča'adai de témoigner plus de respect à sa mère et rappelle aux deux frères ce que leur père et leur mère ont fait pour eux.

§ 254 . . . *Joči Ča'adai qoyar ǰaqa-ča barilduǰu bayin büküi-tür, Joči-yin γar-ača Bo'orču tataǰu, Ča'adai-yin γar-ača Muqali tataǰu büküi-tür, Činggis-qahan sonosču sem sa'un bui. Tende Kökö-čos ǰe'ün ete'ed bayiǰu ügülerün: Ča'adai yekin ya'arayu či. Qan ečige činu kö'üd-ün dotora čimadača ereǰü büle'e. Tani töregü-yin urida* ***ho****dutai tenggeri* ***hor****čiǰu büle'e;* ***o****lon ulus bulγa büle'e;* ***o****ron-dur-iyan ülü oron* ***o****lǰalaldun büle'e;* ***kö****risütei etügen* ***kö****rbeǰü büle'e;* ***gü****r ulus bulγa büle'e;* ***kö****nǰile-de'en ülü gebten* ***gö****rüleldün büle'e. Teyimü čaγ-tur* ***gü****seǰü ese yabuba ǰe,* ***gü****rül-čeküi-tür bolba ǰe.* ***Bu****ru'udču ese yabuba,* ***bu****lγalduqui-tur bolba*

mot **oldaγuri* qui aurait existé à côté de *oldaburi* à la façon du mot **ilγaγuri*, d'où **ilγa'uri* dans *Houa i i iu*, IIa, f. 3r, 2, *ilγa'uritan* " ayant une différence ", en regard de mo. *ilγaburi* " différence " (cf. mo. *ilγa-* " traiter différemment, distinguer, séparer "), cela ne va pas non plus, car dans ce cas on aurait, non *olǰa'ur,* mais *olǰa'uri.* De toute façon il semble difficile à admettre que l'explication de Pelliot soit la bonne. Au lieu de voir dans le suffixe *-ur* du mot que nos éditions transcrivent *ulǰa'ur* l'équivalent de mo. *-buri* (ou *-γuri*), j'incline à croire que ce mot *ulǰa'ur* (?*olǰa'ur,* ?*ulča'ur,* ?*olča'ur*) est plutôt un nom dérivé d'un verbe à signification inconnue **ulǰa-* (?**olǰa-*, ?*ulča-*, ?*olča-*) au moyen du suffixe *-ur* = mo. *-γur.* Ce suffixe fournit des noms désignant l'instrument au moyen duquel se fait l'action (N. Poppe, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen*, p. 105; *Mukaddimat al-Adab*, p. 62), p. ex. ord. *χaᴅūr* (= mo. *qaduγur*) " faucille ", de *χaᴅu-* (= mo., *qadu-*) " couper, p. ex. de l'herbe " (*Dict. ord.*, p. 322a). Il fournit aussi, bien que beaucoup plus rarement, des noms d'agent, p. ex. ord., *aŋgalᴅžūr* " qui ouvre continuellement la bouche ", de *aŋgalᴅži-* " ouvrir la bouche à plusieurs reprises " (*Dict. ord.*, p. 25b); cf. kalm. *aŋgolzūr* " der immer den Mund offen hält " (*Kalm. Wörterb.*, p. 11b).

Quant au mot que la transcription chinoise rend par *čul* (?*čül*), il semble inutile de tenter de déterminer sa signification aussi longtemps que nous ignorerons le vrai sens du mot transcrit *ulǰa'ur.*

(168) J'écris Kökö-čos (Köke-čos) parce que la graphie du mss. d'Ulān-bātur est *čos,* non *čös.* M. Kozin et Pelliot font de même.

(169) Cf. § 243: . . . *Basa Činggis-qahan ügülerün: Ča'adai keče'ü buyu; narin aburitu buyu. Köke-čos üde manaγar derge-de aǰu sedkigsen-iyen kelelen atuγai ke'en ǰarliγ bolba* " Činggis-qahan dit encore: ' Ča'adai est dur; il a le caractère minutieux. Que Köke-čos soit près [de lui] soir et matin et [lui] dise ce qu'il pense.' Ce fut là l'ordre qu'il donna."

ǰe. Amaraǰu ese yabuba ǰe, alalduqui-tur bolba ǰe. Boγda qadun eke-yü'en tosun duran qoru'ulǰu, sün ǰürügen e'ede'ülǰü ügülemüi či. Büle'en-eče büled mün ke'eli-deče ese-'ü törele'ei ta. Qala'un-ača qalad γaγča qaγunaγ-ača ese-'ü γarula'a ta. J̌ürügen-eče töregsen eke-yü'en čimadqa'asu činar inu ǰekirčü ǰalira'ulu'asu ülü boli; ke'eli-deče töregsen eke-yü'en gemüri'ülü'esü genü'er inu gesge'esü ülü boli. Qan ečige tanu qamuγ ulus-i bayi'ulurun, qara teri'ü-ben γanǰuγalaǰu, qara čisu-ban nambuγalaǰu, qara nidü-ben hirmes ülü kin, qabtaγai čiki-ben dere-tür ülü talbin, qanču-ban dereleǰü, qormai-ban debüsčü, šilüsün-iyen undalaǰu, šigi-yen qonaγlaǰu, manglai-yin kölesün ula-tur gürtele, ula-yin kölesün manglai-tur γartala ölümlen kičiyen yabuqui čaγ-tur eke tanu qamtu-bar ǰoboldurun, horaitala boγtalaǰu ho'oǰitala büseleǰü, niyitaitala boγtolaǰu niduratala büseleǰü tani-yan ösgerün, ǰalgiqui ǰa'ura ǰarim-iyan (170) *ögčü, qo'olai-yan qučiǰu* (*?γučiǰu*) *qotola-iyan ögčü qo'osun yabuqui büle'ei. Egem-eče tanu tataǰu ere-lü'e sača'un kene bolγaγu, güǰü'ün-eče tanu tataǰu gü'ün-lü'e sača'un kene bolγaγu ke'eǰü, buyi tanu arilγaǰu, burbui tanu ergü'ülǰü, ere-yin egem-tür aγta-yin qarγam-tur gürgeǰü, edö'e tanu-'an sayi üǰesü ke'en sedkiǰü ese-'ü amui. Boγta qadun bidanu naran metü gege'en, na'ur metü delger sedkiltü büle'e ke'eba.*

Les deux traducteurs ont traduit ce passage comme suit:

Kozin (p. 183): " I Čžoči s Čaadaem ukhvatilis' za voroty, izgotovyas' k bor'be. Tut Boorči beret za ruku Čžočiya, a Mukhali—Čaadaya, i raznimayut. A Činggis-khan—ni slova. Togda zagovoril Koko-Cos, kotoryï stoyal s levoï ruki: 'Kuda ty spešiš', Čaadaï? Ved' gosudar', tvoï roditel', na tebya vozlagal nadeždy izo vsekh svoikh synoveï. Ya skažu tebe, kakaya žizn' byla, kogda vas ešče na svete ne bylo: (trad. en prose, p. 185) Zvezdnoe nebo povoračivalos'—byla vsenarodnaya rasprya. B postel' svoyu ne ložilis'—vse drug druga grabili (zabirali dobyču). Vsya poverkhnost' zemli sodrogalas'—vsesvetnaya bran' šla. Ne prileč' pod svoe odeyalo—do togo šla obščaya vražda. Nekogda bylo razdumyvat'—nado bylo vmeste delo delat'. Nekogda bylo bežat'—nado bylo vmeste bit'sya. Nekogda bylo milovat'sya—prikhodilos' smertnym boem bit'sya. Ty že tak govoriš', čto u svoeï materi ubavlyaeš' maslo ee blagovoleniya; tak govoriš', čto u svyaščennoï gosudaryni skvašivaeš' moloko ee serdca. Ne rodilis' li vy iz odnogo i togo že čreva, ne

(170) L'édition de Ie Te-houei a ici fautivement 札里來顏 *ǰa-li-lai-yan*. Celle de la Commercial Press donne la bonne leçon 札舌里米顏 *ǰa-ri-mi-yan*.

podnyalis' li vy ot odnogo i togo že lona? Esli vy oskorbite svoyu mat', kotoraya nosila vas pod serdcem, to duša ee okhladeet k vam, i nikogda togo ne ispravit'. Esli vy ogorčite svoyu mat', iz čreva kotoroï rodilis', to skorbi ee nikogda už ne razveyat'. Gosudar' vaš roditel' vot kak sozidal vsenarodnoe carstvo: černoï golovy svoeï ne ščadil (?), černuyu krov' svoyu ščedro lil (?), černym očam svoim mignut' ne daval, splyusnutykh ušeï svoikh na podušku ne klal—rukav klal vmesto poduški, polu podstilal; slyunoï svoeï žaždu utolyal, desnoï meždu zubov golod unimal, so lba ego pot lil do samykh podošv, a ot podošv do lba podnimalsya. V upornykh trudakh ego, s podtyanutoï vsegda podprugoï, stradala s nim zaodno i mat' že vaša: plotno-naplotno kosy styagivala, tugo-natugo podpoyasyvalas', krepko-nakrepko kosy styagivala, sil'no-nàsil'no podpoyasyvalas' i vot kak rastila vas: čto samoï proglotit'—polovinu vam otdast; čto kusok otkusit'—to vse pro vas poïdet, sama golodnaya budet khodit'. I vse-to dumaet, byvalo, kak by vas za pleči vytyanut' da s mužami porovnyat'; kak by vas za šeyu vytyanut' da s lyud'mi sravnyat'. Tela vaši obmyvala-občiščala, pyatu vašu vozvyšala, dovodila vas do bogatyrskikh plečeï, do merinovykh stateï. Razve ne pomyšlyaet ona: teper' tol'ko i naglyažus' na svoikh detok. Svyaščennaya gosudarynya naša svetla dušoï—slovno solnce, široka mysliyu—slovno ozero.' Tak skazal Koko-Cos." [" J̌oči et Čaadai s'étaient pris au collet, se préparant à la lutte. Alors Boorči prend J̌oči par la main et Mukhali [saisit la main de] Čaadai et ils [les] séparent. Mais Čingis-khan—pas un mot. A ce moment Koko-Cos, qui se trouvait debout au côté gauche, se mit à dire: 'Vers où te dépêches-tu, Čaadai? Sache que le seigneur, ton père, parmi tous ses fils avait mis en toi ses espérances. Je te dirai quelle vie c'était quand vous n'étiez pas encore [venus] au monde. Le ciel étoilé s'était tourné—c'était un conflit général. On ne couchait pas dans son lit—tous se pillaient l'un l'autre (prenaient du butin). Toute la surface de la terre tremblait—la guerre universelle sévissait. On ne couchait pas sous sa couverture—à ce point régnait l'hostilité générale. On n'avait pas le temps d'aviser à ce qu'on ferait —on devait agir ensemble. On n'avait pas le temps de s'enfuir—on devait ensemble se battre. On n'avait pas le temps de se caresser—on était obligé de se battre dans un combat à mort. Tu parles d'une telle façon que chez ta mère tu diminues le beurre de son affection; tu parles d'une telle façon que chez la sainte dame tu fais surir le lait de son coeur. N'êtes-vous pas nés d'un seul et même ventre, n'avez-vous pas grandi [sortant] d'un seul et même sein? Si vous offensez votre mère qui vous a portés sous son coeur, son âme se refroidira à votre égard et jamais on ne réparera cela. Si vous attristez votre mère du ventre de laquelle vous êtes nés, ou ne pourra plus jamais dissiper son chagrin. Le seigneur votre père, voici comment il a édifié l'empire universel: sa noire tête, il ne l'a pas épargnée (?); son noir sang, il l'a versé (?) généreusement; à ses noirs yeux il ne permettait pas un clignotement; ses plates oreilles, il ne les posait pas sur un oreiller; il se servait de sa manche en guise d'oreiller et étendait sous lui le pan de sa robe; avec sa salive il apaisait la soif; avec la gencive qui est entre les dents il apaisait la faim; la sueur coulait de son front jusqu'aux plantes des pieds et montait des plantes des pieds jusqu'au front. Dans les travaux [de votre père] resistants

[à ses efforts], avec la sangle toujours serrée votre mère souffrit en union avec lui; serrément elle se lia la tresse, étroitement se ceintura; solidement elle se lia la tresse, vigoureusement se ceintura; et voici comment elle soigna votre croissance: Avale-t-elle quelque chose—elle vous en donne la moitié; d'un coup de dent enlève-t-elle un morceau—il est tout entier pour vous et elle-même ira de ci de là affamée. Et autrefois elle pensait continuellement comment elle vous étirerait [en vous tirant] par les épaules et vous rendrait égaux aux mâles, comment elle vous étirerait [en vous tirant] par le cou et vous comparerait aux gens. Elle lava, nettoya vos corps, leva votre talon, vous fit atteindre [la hauteur] des épaules des vaillants, et la taille des hongres. Ne se propose-t-elle pas: A présent je ne ferai que rassasier mes yeux de la vue de mes petits enfants? Notre sainte dame a brillé par son coeur—comme si elle avait été le soleil—par sa pensée elle a été vaste—comme si elle avait été un lac.' Ainsi parla Koko-Cos ".]

Haenisch (p. 125): " Während die Beiden Dschotschi und Tscha'adai da standen und sich gegenseitig am Kragen gepackt hielten, und Bo'ortschu an Dschotschis Hand, Muchali an Tscha'adais Hand riss, sass Tschinggis Chan schweigend da und hörte zu. Da sprach Kokotschos, der an der rechten (171) Seite stand: ' Warum, Tscha'adai, regst du dich auf? Unter den Söhnen warst du es, auf den dein kaiserlicher Vater seine Hoffnung gesetzt hatte. Bevor ihr geboren wurdet, hatte der Himmel mit seinen Sternen sich gedreht. Alle Leute standen in Fehde. Sie kamen nicht in ihre Betten, sondern raubten sich gegenseitig ihren Besitz. Die Erde mit ihrer Rinde hatte sich gewendet. Das ganze Volk war im Aufstand. Sie lagen nicht in ihren Kissen, sondern bekriegten sich gegenseitig. In einer solchen Zeit lebte man nicht, wie man es sich wünschte, sondern es kam zum Zusammenstoss. Man lebte nicht im Ausweichen, sondern es kam zum Kampf. Man lebte nicht in Liebe, sondern es kam zum gegenseitigen Totschlag. Du redest, dass du deiner heiligen Mutter ihren butterweichen Sinn gerinnen und ihr milchweisses Herz schmelzen lässest! Seid ihr denn nicht aus dem warmen, demselben Leibe heraus geboren? Seid ihr denn nicht aus dem heissen, aus einem einzigen Mutterschosse plötzlich hervorgegangen? Es ist nicht recht, dass ihr eure Mutter, die euch aus dem Herzen geboren hat, schmähen lasset, dass ihr ihre Liebe erkalten und erlöschen lasset! Es ist nicht recht, dass ihr eure Mutter, die euch aus dem Leibe geboren hat, kränket und sie in Reue schmelzen lasset! Damals, als euer kaiserlicher Vater das ganze Reich gründete und dabei sein schwarzes Haupt zeigte, sein schwarzes Blut in Eimer füllte und ohne seine schwarzen Augen zu drehen, ohne sein flaches Ohr auf das Kopfkissen zu legen, seinen Ärmel als Kopfkissen nahm und seinen Rockschoss ausbreitete, seinen Speichel nahm zum Löschen des Durstes und sein Zahnfleisch zum Nachtmahl und in dem steten Drange nach vorn sich abmühte, bis ihm der Stirnschweiss zu den Fusssohlen drang und der Fusssohlenschweiss an der Stirn austrat! Damals hat eure Mutter mit ihm zusammen Mühsal erduldet: Den Bochtach hat sie sich fest auf die Stirn gepresst und ganz kurz hat sie sich gerschürzt. Ganz eng hat sie sich den Bochtach aufgesetzt und stramm

(171) Par inadvertance pour " linken ".

hat sie sich gegürtet. Sie hat euch, ihr Kinder, aufgezogen: Während des Schnappens hat sie euch ihre eigene Hälfte gegeben und wenn sie schon die Speise in ihre Kehle schluckte, hat sie euch noch ihr ganzes Stück gegeben und ist selbst leer ausgegangen! Indem sie euch an den Schulterblättern zog, hat sie sich gefragt, wie sie euch den Männern gleich machen könne. Indem sie euch an den Hälsen zog, hat sie sich gefragt, wie sie euch den Erwachsenen gleich machen könne. Indem sie euer Zahnfleisch reinigte und eure Fersen hochstellte, dass sie euch an die Schultern der Männer und an die Hinterschenkel der Pferde reichen liess, hat sie dabei nicht gewünscht, euer Bestes im Auge zu haben? Unsere heilige Frau Königin hat einen Sinn gehabt, so klar wie die Sonne und so weit wie ein See."

Plusieurs phrases de ce passage, qui est un des plus beaux de l'*Hist. secr.*, ont été rendues inexactement par les deux traducteurs. Surtout ils n'ont pas vu que les mots *Teyimü čaγ-tur . . . alalduqui-tur bolba ǰe* sont dits à propos de Börte et de son enlèvement par les Merkid, bien qu'il soit évident que les auteurs de la version continue les ont compris de cette façon.

Avant de présenter une nouvelle traduction de tout le passage, faisons quelques remarques sur le texte.

L'expression *körisütei etügen* a été traduite par nos auteurs de deux manières différentes: " Toute la surface de la terre " (Kozin) ; " Die Erde mit ihrer Rinde " (Haenisch) . Le vrai sens est: " la Terre à épiderme ". Par " épiderme " il faut entendre ici la couche superficielle de la terre et tout ce qu'elle porte. (172) Pour les Mongols—de même que pour les Turcs (173)—la couleur de cet épiderme est *brune*. Cf. les paroles de Münglig dans § 245: *Dayir etügen-i danglasun-u tedüi büküi-eče . . . nököčeba bi* " J'ai été compagnon dès l'époque où la brune Terre [n']avait [que] la grandeur d'une motte." (174) Cf. aussi les

(172) Pour *körisütei etügen*, cf. l'expression *k'öröst'ɯ ᴅele'ᵏχī* " la Terre à épiderme " dans une chanson ordos: *K'öröst'ɯ ᴅele'ᵏχīgīg k'önᴅīlö̃ senᴅelᴅek t'olĩ χoŋšört'u̬ ɢ̬aχā̄* " le porc au groin terminé en disque, qui [avec son boutoir] fouille et creuse le sol (m. à m. " la Terre recouverte d'un épiderme ")" (*Textes or. ord.*, p. 275; *Folk. ord.*, p. 366) .

(173) Cf. Kāšγarī (*Mitteltürkischer Wortschatz*, p. 72) *jaγyz* " dunkelbraun (von der Erde)"; *yaγïz yir* (= la brune Terre) dans les textes ouigours de Turfan (W. Bang et A. von Gabain, *Analytischer Index zu den fünf ersten Stücken der türkischen Turfan-Texte*, Sonderausgabe, p. 54) .

(174) Voir plus haut passage L, § 245.—Pour le mot *dayir* " brun " en mongol, voir F. W. Cleaves dans *HJAS*, vol. 12[1949], p. 501-503.

appellations données à la Terre dans les rituels du mariage des Ordos et dans leurs prières au feu: *boro ötegen eke, boro körüsütü ötegen eke,* expressions que vraisemblablement il faut traduire par: " la brune Mère-Terre " et " la Mère-Terre à épiderme brun ", le mot *Boro* ayant en ordos très souvent le sens de " brun ". Voir *Dict. ord.*, p. 80b. (175)

Par les mots *hodutai tenggeri horčiǰu büle'e; körisütei etügen körbeǰü büle'e* " le ciel étoilé tournait sur lui-même "; " la terre à épiderme se tournait et se retournait ", Kökö-čos veut dire que le pays était plein de troubles et que, même ce qu'il y a de plus stable, le ciel et la terre, était en mouvement, c'est-à-dire que tout était sens dessus dessous et qu'il n'y avait plus ni gouvernement ni lois. De cette anarchie qui avait précédé la naissance des fils de Činggis, Kökö-čos nous trace en quelques mots un tableau saisissant: *olon ulus bulγa büle'e; oron-dur-iyan ülü oron olǰaldun büle'e . . . gür ulus bulγa büle'e; könǰile-de'en ülü gebten görüleldün büle'e* " les nombreux peuples étaient en lutte [l'un contre l'autre]; n'entrant pas dans leur lit ils se pillaient mutuellement . . . la nation entière était en désordre; ne se couchant pas dans sa couverture, on s'attaquait réciproquement ".

Görüleldü-, glosé 相攻 *siang koung* " s'attaquer mutuellement ", est un mot qui n'est pas attesté ailleurs, que je sache.

Teyimü čaγ-tur güseǰü ese yabuba ǰe; gürülčeküi-tür bolba ǰe. Buru'udču ese yabuba, bulγalduqui-tur bolba ǰe. Amaraǰu ese yabuba ǰe, alalduqui-tur bolba ǰe. Ces mots ont été traduits par

Il est intéressant de constater que dans un *Fal-un öčög* (prière qu'on récite à l'occasion de l'adoration du feu), manuscrit rapporté de chez les Ordos, le mot *dayir* est une épithète de l'autour: *dayir qarčaγai-yin ǰulǰaγan büküi-eče* " depuis le temps où le brun autour était encore jeune oiseau ".

(175) Pour la qualification " brune " donnée à la Terre, cf. aussi le texte suivant de l'*Altan tobči* du *Čadig* (pp. 120-121): *Esebüri-yin köbegün Ebüǰei* (fautivement écrit *Ebüčei*) *-baγatur kelebe: Boro γaǰar* (f. é. *γačar*) *ködölüm ǰe, boroloγsan Ebüǰei bi ülü ködölüm geǰü baγuǰu* (f. é. *buγuǰu*) *nidüben qarbuγulǰu unaγsan* (f. é. *unuγsan*) *-dur, kümün gedesün-i inu qaγalum getele, büsen-dür uyaγsan morin inu tatabai* " Ebüǰei-baγatur, fils d'Esebüri, dit: 'Il se pourrait que la brune Terre tremble, mais moi, Ebüǰei au teint basané, je ne bougerai pas'. [Ce] disant, il descendit [de son cheval] et eut un de ses yeux crevé d'un coup de flèche. Etant tombé, comme quelqu'un voulait lui fendre le ventre, son cheval, qu'il avait attaché à sa ceinture, l'emporta en le traînant [derrière lui] ".

M. Kozin d'une manière qui ne rappelle presque plus rien de l'original mongol et qui n'en rend pas même le sens général: " On n'avait pas le temps d'aviser à ce qu'on ferait, on devait agir ensemble. On n'avait pas le temps de s'enfuir, on devait ensemble se battre. On n'avait pas le temps de se caresser, on était obligé de se battre dans un combat à mort." M. Haenisch traduit: " In einer solchen Zeit lebte man nicht, wie man es sich wünschte, sondern es kam zum Zusammenstoss. Man lebte nicht im Ausweichen, sondern es kam zum Kampf. Man lebte nicht in Liebe, sondern es kam zum gegenseitigen Totschlag ". Cette traduction toutefois n'est pas correcte non plus. En effet il est hors de doute que la forme *-qui-tur* (*-küi-tür*) ne représente des compléments circonstanciels de temps et ne doive être rendue par " au temps où ", " quand ". C'est ce que d'ailleurs la traduction interlinéaire marque ici, comme partout, par l'addition du mot 時 *cheu* " temps ". (176) Les mots *gürülčeküi-tür bolba, bulγalduqui-tur bolba, alalduqui-tur bolba* ne peuvent donc signifier " es kam zum Zusammenstoss ", " es kam zum Kampf ", " es kam zum gegenseitigen Totschlag ", mais doivent être traduits respectivement par: " cela arriva en un temps où l'on se rencontrait [les armes à la main] ", " cela arriva en un temps où l'on était en guerre ", " cela arriva en un temps où l'on s'entre-tuait ". (177) " Es kam zum Zusammenstoss (Kampf, gegenseitigen Totschlag) " aurait été en mongol: *gürülčegü* (*bulγalduγu, alalduγu*) *bolba.* Cf. § 200 *Qara keri'e qarambai noγosu bariγu bolba; qaraču bo'ol qan-tur-iyan γar gurgegü bolba* " De noirs corbeaux en sont venus à prendre un canard ' *qarambai* '; des roturiers et esclaves en sont venus à porter la main sur leur *qan* " (Voir plus haut, passage XLIII, § 200). Les verbes *gürülče-*, *alaldu-* se rencontrent plus

(176) Ainsi dans notre texte même, *bayin büküi-tür* est rendu par 立有時 *li iou cheu* " au moment où ils se trouvaient debout ". Dans le *Houa i i iu,* en traduisant la même forme, les transcripteurs au lieu de | *cheu* écrivent | 分 *cheu fen,* expression qui a le même sens que | *cheu.* P. ex. IIa, 26r, 4 *aqui-tur* 住 | | *tchou cheu fen* " quand j'étais ". Cf. aussi la formule finale *-da buguėdur bič'ibeė* " nous avons écrit quand nous étions à . . ." de certains édits en écriture 'phags-pa, que la traduction chinoise rend par 有時分寫來 *iou cheu fen sie lai* (Voir R. Bonaparte, *Documents de l'époque mongole des XIII*^{e} *et XIV*^{e} *siècles,* Planche XII, 3).

(177) Le verbe *bol-* a ici le même sens qu'au § 272: *Ya'un bolbi* " Qu'est-il arrivé? ".

d'une fois employés ensemble dans l'*Hist. secr.* P. ex.: § 194 *gürülčeküi alalduqui üdür* " les jours où l'on se rencontre [sur le champ de bataille], où l'on s'entre-tue "; § 195 *alalduqui üdür haran-u miqa ided* (178) *tede; gürülčegü üdür gü'ün-ü miqa*

(178) J'ai déjà fait observer plus haut (pass. III, § 64) à propos du mot *temečed* que nous avons affaire ici à un pluriel du converbum modale en *-n* employé en fonction de verbum finitum. Ce pluriel se rencontre fréquemment dans l'*Hist. secr.* Il y a tantôt, comme ici, le sens d'un présent: *ided tede* " ils mangent ", tantôt il y a la valeur d'un futur: § 176 *elsed ǰe* " ils se soumettront ", *qadquldud ǰe bida* " nous nous battrons ". La même forme se rencontre aussi en 'phags-pa. Voir N. Poppe, *Die Sprache der mongolischen Quadratschrift und das Yüan-ch'ao-pi-shi, Asia Major, Neue Folge,* I [1944], p. 111.

Pour un grand nombre d'exemples de cette forme en *-d*, voir E. Haenisch, *Grammatische Besonderheiten in der Sprache des Manghol un niuca tobca'an, Studia Orientalia,* XIV, 3, p. 20.

Le singulier de la forme en *-n* usité en fonction de verbum finitum est d'un emploi beaucoup moins fréquent en mongol médiéval. Nous en avons un exemple dans l'*Hist. secr.*, au § 255: *ülü ügülen* " je ne discuterai pas " (Voir plus bas).

On le trouve aussi sporadiquement en mongol littéraire, comme emprunt fait à la langue parlée. P. ex. . . . *naγadu ǰiqa-yin baling-i idey-e kemen barin getele, bariγdal ügei dutaγan busu baling-ud-un čaγana γarba* ". . . comme il voulait prendre (m. à m. " tandis qu'il disait: ' Je prendrai ' ") le *baling* qui se trouvait sur le bord de ce côté-ci pour le manger (m. à m. " disant ' Je le mangerai ' "), [celui-ci] ne se laissa pas prendre, mais, s'enfuyant, alla se placer derrière les (m. à m. " au delà des ") autres *baling* " (B. Jülg, *Mongolische Märchen-Sammlung, die neun Märchen des Siddhi-kür und die Geschichte des Ardschi-Bordschi Chan,* Innsbruck, 1868, p. 84, l. 3). Il se confond donc avec le présent imperfectif en *-n*, qui, dans les différents dialectes, s'adjoint le plus souvent une voyelle prédicative *-ā* (*-ē*), etc. (G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen,* pp. 15, 78). En ordos il s'adjoint aussi fréquemment la particule corroborative *-lē* (mo. *ele*), et cette forme peut alors aussi avoir le sens d'un passé. Ex.: *Bǟnlē* " est " (*Textes or. ord.*, XLVIII); *urDžiDur ene Džūū̃ sūgār tš'ǟwur Džɯsɯ't'ī k'eDū̃ bölök aDū urū oronlē* " Avant-hier, quelques troupeaux de chevaux à robe claire se sont dirigés vers l'est en suivant les dépressions de terrain qui sont au nord d'ici " (*Textes or. ord.*, p. 45, l. 4; *Folk. ord.*, p. 65).

Finissons par le texte du § 255 où dans une réponse de Ča'adai à Činggis, nous trouvons les mots *ülü ügülen* que je viens de mentionner, texte dont j'ai déjà discuté plus haut (pass. XLI) la seconde partie à propos des expressions *üge-'er ükü'ül-, ama-'ar ala-* du § 200.

§ 255 . . . *J̌oči-yin güčütü-yi erdem-ün qari'u ülü ügülen. Ama-'ar alaγsan ači'asu ülü boli, üge-'er ükü'ülügsen übči'esü ülü boli.* " Je ne discuterai pas la force (m. à m. " le fait d'être fort ") de Joči, ni la réponse [à donner] à [propos de sa prétendue] habileté. [Il me suffira de citer le dicton:] Ce (= le gibier) qu'on [n']a tué [qu'] avec la bouche, si on veut le charger (m. à m. " si on le charge ") sur sa bête, cela ne

günesüled tede " les jours où l'on s'entre-tue, ils mangent la chair des gens; les jours où l'on se rencontre [sur le champ de bataille], de chair humaine ils font leur provision de bouche pour la route ".

Dans les phrases *güseǰü* " désirant " (*buru'udču* " fuyant ", *amaraǰu* " aimant ") *ese yabuba*, le verbe *yabu-*, glosé 行 *hing* " marcher " joue le rôle d'un verbe auxiliaire de continuité. Dans l'*Hist. secr.* il s'emploie fréquemment dans cette fonction. P. ex. § 205 *Te'ünü qoyina sedkiǰü yabuǰu bi Belgütei-yi ileǰü nököčeya kē'esü* " après cela, quand, pensant continuellement [à toi] (179) j'ai envoyé Belgütei et dit: ' Soyons [de nouveau] compagnons ' "; § 209 *bi ma'uilaǰu yabuǰu minγan ese ögba* " Comme je suis mécontent [de lui], je ne [lui] ai pas donné de chiliarchie ".

Comme je l'ai déjà dit, tout ce passage a trait à l'enlèvement de Börte. Kökö-čos, à titre de mentor de Ča'adai et se conformant à l'ordre de Činggis: *derge-de aǰu sedkigsen-iyen kelelen atuγai* " qu'il soit auprès de lui (= auprès de Ča'adai) et lui dise ce qu'il

va pas; ce (= le gibier) qu'on [n']a tué [qu'] avec des paroles, si on veut l'écorcher (m. à m. " si on l'écorche "), cela ne va pas ".

Ces paroles de Ča'adai font allusion à la bravade qu'au cours de la querelle violente racontée au paragraphe précédent (§ 254) son frère J̌oči lui a lancée: " Si tu me bats au tir de l'arc, je me couperai le pouce; si tu me bats à la lutte, je ne me lèverai plus de l'endroit où je serai tombé " (voir plus haut, passage XLI). Ča'adai veut dire qu'il ne se donnera pas la peine de discuter la force et l'habileté de J̌oči, c'est-à-dire ses prétendues qualités d'athlète et d'archer, et que ses fanfaronnades ne sont que des paroles en l'air qui ne prouvent rien aussi longtemps que J̌oči ne l'aura pas vaincu en réalité, tout comme, pour pouvoir charger sur sa bête et écorcher une pièce de gibier, il ne suffit pas d'affirmer qu'on l'a tuée, mais qu'il faut l'avoir tuée effectivement.

MM. Kozin et Haenisch, qui, comme nous l'avons vu plus haut (note 116), traduisent inexactement le dicton cité par Ča'adai, le premier par: " Pour un meurtre par des paroles on ne fixe pas une lourde punition, exactement comme pour avoir été la cause d'une mort par la langue on n'enlève pas la peau d'un homme vivant ", et le second par " Die er mit dem Munde getötet hat, kann man nicht auf Karren fortfahren, und die er mit der Rede getötet hat, kann man nicht ausplündern! ", ont rendu incorrectement aussi les mots *J̌oči-yin güčütü-yi erdem-ün qari'u ülü ügülen* de la façon suivante:

Kozin (p. 185): " Nikto ne osparivaet ved' ni zaslug Čžočievykh, ni ego dostoinstv, no ved' i to skazat': " [" Personne ne mettra en doute, voyez-vous, ni les mérites de J̌oči, ni ses qualités, mais, voyez-vous, on dit aussi ceci: "]

Haenisch (p. 127): " Darüber, dass Dschotschi stark ist, und von der Anerkennung seiner Tüchtigkeit braucht man nicht zu reden ".

(179) M. Haenisch a très bien traduit: " der ich immer an dich dachte " (p. 94).

pense " (Voir plus haut, note 169), y défend l'honneur de la mère de ce prince, qui venait de l'injurier indirectement en appelant J̌oci d'un nom qui signifie probablement " bâtard, fils de Merkid " (180). Il rappelle dans quelles circonstances a eu lieu l'enlèvement de sa mère et dit que la volonté de Börte n'y a été pour rien: " Par des temps pareils, [quand ta mère fut enlevée par les Merkid,] elle ne le désirait pas: c'est arrivé en un temps où l'on se rencontrait [les armes à la main]. Elle ne s'était pas dérobée [fuyant de chez elle]: c'est arrivé en un temps où l'on se faisait la guerre. Elle n'avait pas d'intrigue amoureuse: c'est arrivé en un temps où l'on s'entre-tuait ".

Cette partie du discours de Kökö-čos qui va des mots *Tani töregü-yin urida* jusqu'aux mots *alalduqui-tur bolba ǰe* a été résumée et rendue comme suit dans la traduction chinoise continue: 當您未生時。天下擾攘。互相攻劫。人不安生。所以你賢明的母。不幸被擄。 " Quand vous n'étiez pas encore nés, le monde était en confusion; on s'attaquait et se pillait mutuellement; les hommes ne vivaient pas en paix; c'est pourquoi ta vertueuse et perspicace mère malheureusement fut faite prisonnière."

Le verbe *qoru'ul-* glosé 教凝 *kiao ning* " faire devenir dur " n'est donné par aucun de nos dictionnaires.

Pour le mot *qaγunaγ*, glosé 衣胞 *i pao* " placenta ", cf. Ibn al-Muhannā (dans Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, p. 444a) *qaγun* " testicule ".

Le passage *ǰürügen-eče töregsen eke-yü'en čimadqa'asu činar inu ǰekirčü ǰalira'ulu'asu ülü boli; ke'eli-deče töregsen eke-yü'en gemüri'ülü'esü genü'er inu gesge'esü ülü boli* a été rendu par M. Haenisch comme suit: " Es ist nicht recht, dass ihr eure Mutter, die euch aus dem Herzen geboren hat, schmähen lasset, dass ihr ihre Liebe erkalten und erlöschen lasset! Es ist nicht recht dass

(180) Bökekešik, qui, lui aussi, n'a su que faire des mots *čul* (?*čül*) *ulǰa'ur* écrit (p. 258): *Ene Merked-ün urusqal-iyar kerkin medegülkün bida* " Comment nous laisserons-nous gouverner par ce bâtard, [fils] de Merked (m. à m. " cette effluence de Merked ")? ". Altanwačir (p. 169) restitue: *Ene Merked-ün* (?) *čülgül ǰaγur-a kerkin medegülkün bida* " Comment nous laisserons-nous gouverner par ce *čülgül ǰaγur* des Merked? " Je soupçonne que les mots *čülgül ǰaγur* ne sont rien qu'une restitution arbitraire.

ihr eure Mutter, die euch aus dem Leibe geboren hat, kränket und sie in Reue schmelzen lasset!" Cette traduction n'est pas correcte. Les mots *ülü boli*, qui ont été traduits par: "Es ist nicht recht", alors que le vrai sens est ici "cela ne va pas'", "cela n'ira pas", portent en effet uniquement sur les verbes *ǰalira'ulu'asu* "si l'on apaise" (181) et *gesge'esü* "si l'on fait fondre". Nous avons ici un cas où l'hypothèse qu'exprime la protase sert de sujet à l'apodose, tout comme dans § 199 *Günesün baran bara'asu qučā'asu ülü boluyi* "Quand les provisions de bouche sont [déjà] tout à fait épuisées, [les] ménager ne va plus", et comme dans l'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 41, l. 10) *Namai-yi alabasu amin-dur činu maγu, ese alabasu üre-dür činu maγu* "Si tu me tues, cela sera funeste à ta propre vie; si tu ne [me] tues pas, cela sera funeste à ta descendance". (Cf. A. De Smedt et A. Mostaert, *Le dialecte monguor, IIe partie, Grammaire*, p. 120).

Quant à la traduction que nous a donnée M. Kozin du passage *J̌ürügen-eče*, etc.: "Si vous offensez votre mère qui vous a portés sous son coeur, son âme se refroidira à votre égard et jamais on ne réparera cela. Si vous attristez votre mère du ventre de laquelle vous êtes nés, on ne pourra plus jamais dissiper son chagrin", il faut dire qu'elle rend bien le sens général et qu'elle ne mérite qu'un reproche: celui d'être trop libre. Je traduis les deux phrases comme suit: "Si tu encours le blâme de ta mère qui [t']a enfanté de son coeur, son affection [pour toi] se refroidissant, l'apaiser n'ira pas. Si tu blesses le coeur de ta mère qui t'a enfanté de son ventre, faire fondre son ressentiment n'ira pas."

La version continue résume et rend ce passage en ces termes: 若你如此説。豈不傷着你母親的心。 "Si tu parles de cette façon, est-ce possible que tu ne blesses pas le coeur de ta mère?"

Pour le mot *boli*, présent-futur en *-i* de *bol-* "être, devenir", cf. ce qui a été dit plus haut à propos du mot *ke'egdeyi* du XXXVI, § 188.

Gemüri'ül-, glosé 教怨 *kiao iuen* "mécontenter", est un causatif d'un verbe **gemüri-* "être mécontent, avoir des griefs contre quelqu'un", que nos dictionnaires ignorent. Ces derniers don-

(181) Pour *ǰalira-*, cf. plus haut, passage LI, § 246.

nent la forme *gemere-* " faire des reproches, réprimander " (Kowalewski, p. 2483b). Le *Houa i i iu*, IIa, 16r, 2, a le mot *gemür*, glosé 憂 *iou* " inquiétude ". Cf. kalm. *gemr̥χə* " ängstlich, unruhig, bekümmert sein, sich beunruhigen " (*Kalm., Wörterb.*, p. 133a).

Le mot *genü'er* " ressentiment " se rencontre en mongol écrit sous la forme *genüger*. Par extension du sens primitif il y a reçu une acception quelque peu différente: " châtiment infligé par la divinité; malheur envoyé par la divinité pour châtier un crime ". Voir Saγang-sečen, Schmidt, p. 90, l. 1-2: *Kerbe kürbesü genüger bolqu yaγan bolumu* " Si nous nous y rendons, nous serons peut-être punis? " (182); p. 158, l. 5: *Buruγu minügei bülüge. Borǰigin-a maγu kibesü genüger bolumuu* " La faute était à moi. Si l'on fait du mal à un Borǰigin, on sera châtié [par le Ciel] "; aussi *Kratkaya istoriya Mongolov po mongol'skoï letopisi Khükhe Debter* (*Sinyaya Kniga*), p. 32, l. 11-12: *Činggis eǰen-ü genüger-iyer Köke-naγur-un Šara-tala kemekü γaǰar-tur kürüǰü nasun-ača nögčibei* " [Liγdan baγatur qaγan] par un châtiment envoyé par le Seigneur Činggis passa de vie à trépas en arrivant à l'endroit nommé Šara-tala du lac Bleu ". Le mot s'entend en ordos sous la forme ɢenēr. Il y a le sens de " danger imprévu, rencontre dangereuse imprévue " (*Dict. ord.*, p. 259b). Le kalmouk a la forme *genɛ̄r'*, que M. Ramstedt traduit par " Hang zum Bösen? Anspruch? Passion? " (*Kalm. Wörterb.*, p. 133b).

Γanǰuγalaǰu. Au lieu de ce mot, les éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press, et probablement aussi le mss. de Palladius, puisque M. Haenisch ne donne pas de variante dans ses *Wichtigsten Textabweichungen*, portent 中罕土中合剌周 *han-t'ou-ha-la-tcheou*, mot que M. Kozin a restitué en *qantuqalaǰu* (p. 303) et *χantuχalaǰu* (p. 502), M. Haenisch en *ḥantuḥalaju* (p. 88), Pelliot en *qantuqalaǰu̯* (p. 103), Shiratori en *qantuqalažu* (Suppl., I, f. 25b). Le mot *qantuqalaǰu* est glosé dans l'édition de Ie Te-

(182) Je cite le texte d'après un manuscrit rapporté de chez les Ordos. Schmidt, qui n'a pas traduit la phrase, donne une leçon fautive: *yaγun* au lieu de *yaγan*. Cette particule dubitative *yaγan*, que nos dictionnaires ne connaissent pas, se retrouve en ordos sous la forme *-jān*. Ex. *šuraglaDži* ʙä̅'t'ar *šurag-jāā* ɢ̌*arnū̌* " en prenant des informations apprendrons-nous peut-être des nouvelles (le concernant)? " (*Dict. ord.*, p. 395b).

houei 馬上指着 *ma chang tcheu tchao* " sur le cheval montrant du doigt ", ce qui est un sens qui ne cadre pas avec le contexte. La clef de l'énigme nous est fournie par la glose que nous trouvons dans l'édition de la Commercial Press et qui est 馬上捎着 *ma chang chao tchao* " liant sur le cheval ". Il est clair que 指 *tcheu* " montrer du doigt " est une faute pour *chao* " attacher à la selle " et que nous avons affaire ici, non à un mot *qantuqala-*, qui n'existe pas, mais au mot *γanǰuγala-* " attacher à la selle ", et que le caractère 土 *t'ou* est fautif pour 主 *tchou*, la transcription ayant été à l'origine 中罕主中合剌周 *han-tchou-ha-la-tcheou.*

Il est vrai que nos dictionnaires ne donnent pas au mot 捎 *chao* le sens de " attacher à la selle ", mais dans beaucoup de dialectes de la Chine du Nord le mot est encore d'un emploi journalier avec cette acception, p. ex. dans l'expression 捎繩 *chao cheng* " les fines cordes attachées à la selle qui servent à fixer les bagages sur cette dernière " (= les *ġanᴅžuġu* des Ordos, voir plus bas), terme que donne déjà le *Pe lou i iu* du *Teng t'an pi kiou* (édition ming)—section 馬鞍, etc.—sous la forme 稍 | *chao cheng* et traduit par 敢主阿 *kan-tchou-ngo* = *γanǰuγa* id. Le mot *γanǰuγala-* de notre texte existe aussi en mongol écrit, où il a la même signification (Kowalewski, p. 980b). Il correspond à kalm. *ġanzᵒγǒl-* " etwas hinten od. vorn am Sattel anbinden " (*Kalm. Wörterb.*, p. 143b) et à ord. *ġanᴅžuġuḽa-* " lier les bagages sur la selle au moyen des *ġanᴅžuġu* (= les fines courroies qui par paires sont attachées à chacun des deux bouts des planchettes de la selle [= *ġaʙ't'asu*] et qui servent à fixer les bagages qu'on emporte sur sa monture) " (*Dict. ord.*, p. 290a).

Nambuγala- " verser dans un *nambuγa* ", mot qui au § 87 est glosé 大皮桶 *ta p'i t'oung* " grand seau en cuir ". *Nambuγa* correspond à mo. *namaγa* " tonneau, tonnelet " (Kowalewski, p. 615b). Pour *m* ~ *mb*, cf. monguor *t'ś'iomʙoġ* " tas, monceau, meule " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 454) en regard de mo. *čomoγ* id. (Kowalewski, p. 2208a), kalm. *tsomᵒġ* " kleine Hügel, Erdhaufen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 430).

Les mots *qara teri'ü-ben γanǰuγalaǰu* ne peuvent donc être traduits par " sa tête noire, il ne l'a pas épargnée " (Kozin), ni

par " und dabei sein schwarzes Haupt zeigte " (Haenisch) et *qara čisu-ban nambuγalaǰu*, que M. Haenisch a traduit correctement par " sein schwarzes Blut in Eimer füllte ", ne peut vouloir dire " son sang noir, il l'a versé généreusement " (Kozin). Je traduis les deux membres de phrase comme suit: " attachant sa tête noire à sa selle, versant son sang noir dans un grand seau de cuir ". Kökö-čos veut dire qu'en fondant l'empire Činggis vivait continuellement en danger de mort: " Sa tête ne se trouvait plus sur son cou, mais il l'avait attachée à sa selle comme il faisait de son bagage, et il pouvait la perdre à chaque instant; son sang ne coulait plus dans ses veines, mais il l'avait versé dans un seau, et il risquait d'être répandu à tout moment." (183)

Pour *hirmes ki-*, voir plus haut, XLVII, § 230.

Le mot *šigi* est défini comme suit dans le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 5, f. 59r: *Sidün-ü qoγorundu-dur urγuγsan miqa-yi sigi miqa kememüi* " La chair qui croît dans les interstices des dents, on l'appelle *sigi miqa*." Du mot *sigi* on peut rapprocher mo. *sigičile-* " se curer les dents " (Kowalewski, p. 1512b), ord., *šige'tš'ile-* id. (*Dict. ord.*, p. 614b), kalm. *šikšl̥-* id. (*Kalm. Wörterb.*, p. 356b).

Qonaγla- est glosé 當宿食 *tang siu cheu* " faire servir de repas du soir ". Cf. ord. *χonog̬lo-* " manger le repas du soir " (*Dict. ord.*, p. 352b).

Horaitala boγtalaǰu . . . niduratala büseleǰü. Les verbes *horai-*, *niyitai-* et *nidura-*, glosés tous les trois 緊 *kin* " serré ", ainsi que le verbe *ho'oǰi-*, glosé 短 *touan* " court ", et qui au § 74 est transcrit *hōǰi-* et glosé par 衣短 *i touan* " de façon que la robe soit courte ", ne sont pas attestés dans d'autres sources. (184)

(183) Ni Bökekešik ni Altanwačir n'ont reconnu le mot *γanǰuγalaǰu*. Chez le premier (p. 259) nous trouvons ce passage restitué arbitrairement sous la forme suivante: *qara terigün-ben unǰiγulǰu, qara čisu-ban taγarčiγlaǰu* " laissant pendre sa noire tête, versant son noir sang dans un sachet ". Altanwačir (p. 170) restitue, pas moins arbitrairement, comme suit: *qara terigüten-iyen qanduγuluǰu qara čisun-iyan nambuγalaǰu* " (?) détournant les siens à noire tête, versant son sang noir dans un seau de cuir ".

(184) Pour les mots *horaitala boγtalaǰu ho'oǰitala büseleǰü, niyitaitala boγtolaǰu niduratala büseleǰü*, cf. P. Pelliot, *Les mots à* H *initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII*[e] *et XIV*[e] *siècles*, *JA*, avril-juin 1925, p. 221, où ce passage est

Boγtalaǰu (*boγtolaǰu*) qui ici est glosé par 梳頭着 *chou t'eou tchao* " démêlant sa chevelure ", l'est au § 74 par 固姑冠帶着

discuté, sans que toutefois une traduction en soit donnée. Par contre dans le compte rendu des deux articles de Pelliot: *Les mots à* H *initiale*, etc., et *Le prétendu vocabulaire mongol des Ḳaitaḳ du Daghestan, JA*, 1927, qu'il a publié dans les *Zapiski Kollegii Vostokovedov* (*Mémoires du Comité des Orientalistes*) T. III, Leningrad, 1928, pp. 564-579, M. Poppe nous a donné une traduction de ce passage. Il écrit à la p. 569: " Perevod etikh mest, deïstvitel'no, predstavlyaet bol'šie zatrudneniya, i tol'ko nekotorye slova poddayutsya otoždestvleniyu s obščeizvestnymi formami pis'mennogo yazyka. Vtoroï otryvok možno gadatel'no perevesti sleduyuščim obrazom: ' ustroila pričesku do makuški, opoyasalas' do kofty, ustroila pričesku tak, čto svislo (?), opoyasalas' tak, čto stuknulo ' ". [" La traduction de ces endroits (= celui-ci + le passage du § 74: *ukitala boγtalaǰu, hōǰitala büseleǰü*, que je ne discute pas ici. A. M.), en realité, présente les plus grandes difficultés, et quelques mots seulement se laissent identifier avec les formes communément connues de la langue écrite. On peut conjecturalement traduire le second passage de la manière suivante: ' elle arrangea la coiffure jusqu'au sommet, elle se ceintura jusqu'à la jaquette, elle arrangea la coiffure de telle façon que cela pendait (?), elle se ceintura de telle façon que cela battait ' ".]

M. Poppe part de l'idée que les transcripteurs n'ont pas compris ce passage. C'était d'ailleurs aussi l'opinion de Pelliot (*Les mots à* H *initiale*, etc., p. 222), qui, par inadvertance, dit que dans les deux passages il s'agit de Hö'elün, alors que dans le second il est question de Börte, et qui, en outre, affirme que le mot *niduratala* du second passage est glosé *touan* " court ", tandis qu'en réalité la glose en est *kin* " serré ". Comme on le voit à sa traduction, M. Poppe retrouve dans *horaitala* un limitatif du mot *horayi* (= *horai̯*) " sommet " (= mo. *oroi*) des inscriptions de Kiu ioung kouan —paroi de l'Ouest, ligne 10—(Cf. M. Lewicki, *Les inscriptions mongoles inédites en écriture carrée* [= *Collect. orient.*, Nr. 12], Wilno, 1937, pp. 51, 54; N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, Moscou-Leningrad, 1941, pp. 87, 88, 151a), et il considère *ho'ǰitala* comme un limitatif d'un mot *ho'ǰi* qu'il identifie avec mo. *ooǰi* " jaquette de gala de femme ". Dans la justification de sa traduction il cite comme correspondance vraisemblable de *niyitai-* en mongol écrit un mot *natayi-* " pendre " et il identifie *nidura-* avec mo. *nidur-* " frapper du poing ". Puis, pour finir, revenant sur l'identification *ho'oǰi* = *ooǰi* " jaquette de femme ", il écrit: " . . . možno s nekotoroï uverennost'yu sčitat', čto *ho'ojitala* est' obrazovanie ot *ho'oǰi* ' kofta ', esli tol'ko ne pytat'sya svyazyvat' eto s *ooči* ' vnutrennyaya storona ščeki' ili *uuča, uγuča* ' krestec, stegno' kotorye i fonetičeski i po smyslu malo podkhodyat ". [". . . l'on peut penser avec une certaine assurance que *ho'oǰitala* est une formation de *ho'oǰi* ' jaquette de femme ', à moins qu'on tâche de le rattacher à *ooči* ' le côté intérieur de la joue ', ou à *uuča, uγuča* ' sacrum, cuisse ', lesquels phonétiquement et sémantiquement conviennent peu ".]

Quelque ingénieux que soient ces rapprochements, ils se heurtent à des difficultés assez sérieuses. En effet les mots *horaitala* et *ho'oǰitala* sont proprement des converba terminalia et ne peuvent donc être considérés comme des substantifs (" jusqu'au sommet ", " jusqu'à la jaquette "). Pour ce qui regarde les mots *niyitaitala* et *niduratala*, M. Poppe les considère à bon droit comme des verbes (" de telle façon que cela pendait (?) ", " de telle façon que cela battait "). Comme je viens de le dire,

kou kou kouan tai tchao " se coiffant du *kou kou kouan* ", c'est-à-dire du *boγtaγ*. J'adopte ici ce dernier sens, qui est la vraie

il rapproche *niyitai-* d'un mot du mongol écrit *natayi-* " pendre ". Mais il faut faire observer que ce mot, que je ne trouve pas dans les dictionnaires dont je dispose et que je soupçonne être identique à mo. *natuyi-* " pendre, être suspendu; étant placé en haut, couvrir ce qui est dessous, comme une treille, une tente, etc." (Kowalewski, p. 613a), mot que le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad . . . toli bičig*, chap. 25, f. 42v, écrit de même *natuyi-* et traduit par 垂遮 *tch'ouei tche* " pendre—couvrir ", est phonétiquement assez éloigné du *niyitai-* de l'*Hist. secr.*. Quant au verbe *nidura-* que suppose *niduratala* de notre texte, l'identifier avec mo. *nidur-* " frapper du poing ", ne me semble pas bien justifiable. En effet, s'il s'agissait vraiment du même mot, nous aurions, non *nidura-*, mais *nudura-*, vu que pour " poing ", au lieu de *nidurγa* du mongol écrit (Kowalewski, p. 659b), le mongol médiéval a toujours *u* dans la première syllabe: *nudurγa* (*Hist. secr.* §§ 227, 278, etc.; *Houa i i iu*, I, 23v, 8), *nudurqa* (*Mukaddimat al-Adab*, p. 261a), *nudurwan* (*Tcheu iuen i iu*, section 身體門). Enfin, pour ce qui concerne *ooǰi* " jaquette de femme ", que M. Poppe retrouve dans le thème *ho'oǰi* de *ho'oǰitala*, ce mot est la forme donnée par Kowalewski (p. 338a) d'un vocable que d'autres dictionnaires, p. ex. le *Mōkogo daijiten* (蒙古語大辭典, Tōkyō, 1933) de Suzue M. et Shimonaga K., vol. I, p. 31, écrivent *aγuǰi* et que les Ordos prononcent *ū̬*ᴅ*ži* " jaquette sans manches portée par les grandes dames par dessus l'habit long et descendant aussi bas que ce dernier " (*Dict. ord.*, p. 723b), les Üdžümtšin *ūdži* " verkhnee ženskoe plat'e (kofta) " [" pardessus de femme (jaquette de femme) "] (A. D. Rudnev, *Materialy po govoram vostočnoï Mongolii*, p. 132a), les Khalkha *uudž* " ženskiï žilet (odevaemyï sverkh šuby) " [" gilet de femme (porté par dessus la touloupe) "] (A. R. Rinčine, *Kratkiï mongol'sko-russkiï slovar'*, Moscou, 1947, p. 236b). Cette prononciation *ooǰi*, que nous trouvons chez Kowalewski, et qui est aussi celle que donne le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad . . . toli bičig*, chap. 23, f. 9v, est une prononciation moderne propre à certains dialectes de la Mongolie orientale, comme le kharatšin, où le groupe *aγu>*a'u a donné la voyelle longue *ō* (cf. N. Poppe, *Skizze der Phonetik des Bargu-Burjätischen*, *AM*, VII [1931], p. 329), et non celle qu'on s'attend à rencontrer dans un texte en mongol médiéval. D'où il suit qu'il ne semble pas possible que dans *ho'oǰitala* de l'*Hist. secr.* il faille voir le mot *ooǰi* (< *aγuǰi*) " jaquette de femme ". Le mot transcrit *ho'oǰitala* aurait eu en effet dans ce cas la forme *a'uǰitala*, ou, si le mot était à *h* initial, *ha'uǰitala*, exactement comme c'est le cas du thème que Kowalewski, p. 338a, et, avant lui, le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad. . . . toli bičig*, chap. 8, f. 40r, écrivent *ool-*, dans les mots *oolγa* " avant-garde ", *oolγala-* " piller, faire du butin " (cf. kalm. *ūlγa* " Avantgarde ", *ūlγol*°- " zu den Vorposten gehören, marodieren, anfallen " [*Kalm. Wörterb.*, p. 454ab]; moghol *öulumà* " läuft " [G. J. Ramstedt, *Mogholica*, p. 36a]; mongr. *χū̬li-* " courir (animaux) "; *χū̬lig̬a-* caus. du précéd. [*Dict. mongr.-fr.*, p. 180]). Ce thème apparaît en mongol médiéval, non sous la forme *ool-*, mais sous celle de *ha'ul-*: *Hist. secr.* § 279 *ha'ulurun* " quand ils courent (à cheval) ", *ha'ulγa-* caus. du précéd.; *Mukaddimat al-Adab*, p. 366a, *ha'ūlqudu* " kogda [lošad'] pomčalas' " [" quand [le cheval] s'élança "].

Ces divers rapprochements et identifications que propose M. Poppe ne semblent

signification de ce verbe. (185) Ibn al-Muhannā connaît le mot *boγtaγ* au sens de "couronne" (Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, p. 434a, *boqtaq* "Korona"). (186) Cette coiffure que portaient les femmes nobles mariées est nommée dans les manuscrits de Rubrouck *bocca* (Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, pp. 182, 258), forme fautive pour *bocta* (Pelliot, *Le prétendu mot "iascot" chez Guillaume de Rubrouck*, *TP*, XXVII [1930], p. 191, note 2). Cette forme *bocta*, sans l'occlusive gutturale finale, entendue par Rubrouck, est confirmée par le mot du *Mukaddimat al-Adab* (p. 121b) *boqtatu* "ayant une crête (coq)" et aussi par le verbe de l'*Hist. secr.* *boγtala-*~*boγtola-* "mettre le *boγta*". (187) Nos dictionnaires du mongol écrit ne connaissent le mot

donc pas très convaincants; c'est pourquoi, dans ma traduction, je préfère me tenir à la glose et rendre le passage comme suit: "enfonçant fermement son *boγta* [sur sa tête] et se ceinturant de façon à retrousser court [sa robe], affermissant solidement son *boγta* [sur sa tête] et se ceinturant de façon à se serrer étroitement [la taille]" (Voir plus loin). A mon sens, il n'y a pas de raison pour qu'ici nous ne fassions pas crédit aux transcripteurs. Ceux-ci en effet n'ont pas laissé de blanc dans leur traduction et ils ont figuré dans leur transcription le *h* initial dans deux mots que, conformément au manuscrit écrit en caractères ouigouro-mongols qu'ils avaient sous les yeux, ils auraient rendus avec une initiale vocalique, s'ils ne les avaient pas compris.

La traduction de M. Haenisch (p. 126) "Den Bochtach hat sie sich fest auf die Stirn gepresst und ganz kurz hat sie sich geschürzt. Ganz eng hat sie sich den Bochtach aufgesetzt und stramm hat sie sich gegürtet" doit être considérée comme correcte.

(185) Le mot *boγtala-* (*boγtola-*) étant glosé ici par *chou t'eou* "démêler la chevelure" (m. à m. "peigner la tête"), il semble que cette expression chinoise soit employée ici au sens de "se peigner et se coiffer".

(186) Cf. A. C. M. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 484: "Les noces furent célébrées le 29 mars; le 20 juin on mit le *bakhtak* (3) sur la tête de Coutloucschah Katoune, . . .". La note (3), même page, dit: "Ce mot signifie "*casque*" en persan". Voir aussi E. Quatremère, *Histoire des Mongols de Perse écrite en persan par Raschid-eldin*, Paris, 1836, pp. 102-103, note 30.

(187) Le *Tcheu iuen i iu*, section 衣服門, donne le mot 播庫脫 *pouo-k'ou-t'ouo* = *boγto* (<**boγta*) traduisant le terme 故 | *kou kou* "coiffure *kou kou*". Je dois toutefois faire observer qu'ici *boγto* pourrait aussi bien représenter une forme *boγtoγ*, le *Tcheu iuen i iu* ne marquant pas les occlusives gutturales, finales de mot. Ainsi dans la section 飲食門 nous lisons 燒餅 (*chao ping* "galette"): 兀都麻 *ou-tou-ma* = *üdmeg* (cf. *Houa i i iu*, I 12v, 7 *üdmeg* id.; *Mukaddimat al-Adab*, p. 167a *etmek* "pain"; mo. *edemeg boγorsoγ* "espèce de patisserie faite avec de la farine de millet" [Kowalewski, p. 199a]; mongr. *sɒimie* id. [*Dict. mongr.-fr.*, p. 336]); 馬妳子 (*ma*

boγtola- qu'au sens de " fiancer " (Kowalewski, p. 1212a). Mais, bien que la coiffure *boγta* (~**boγto*) ait depuis longtemps cessé d'être portée, les Ordos ont gardé le verbe qui lui doit son origine avec son ancienne acception: ʙᴏɢ̬'*t'olo-* " coiffer une jeune fille le jour de son mariage à la manière des femmes mariées; donner sa fille en mariage " (*Dict. ord.*, p. 74b).

J̌algiqui ǰa'ura ǰarim-iyan ögčü, qo'olai-yan qučiǰu qotola-iyan ögčü. M. Kozin traduit: " Avale-t-elle quelque chose—elle vous donne la moitié, d'un coup de dent enlève-t-elle un morceau—il est tout entier pour vous ". La traduction de M. Haenisch est comme suit: " Während des Schnappens hat sie euch ihre eigene Hälfte gegeben und wenn sie schon die Speise in ihre Kehle schluckte, hat sie euch noch ihr ganzes Stück gegeben ". Concernant cette dernière traduction il faut faire remarquer que *ǰalgi-* ne signifie pas " schnappen ", mais, comme l'a traduit M. Kozin, " avaler ". C'est là aussi le sens de la glose 嚥 *ien*. Cf. kalm. *zälgᵗ-* " verschlucken, verschlingen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 470a); ord. ᴅ*žalgi-* " avaler " (*Dict. ord.*, p. 182b); mo. *ǰalgi-* id. (Kowalewski, p. 2289b).

L'expression qui dans ce passage a fait difficulté pour les deux traducteurs est *qo'olai-yan qučiǰu.* La traduction qu'en donne M. Kozin: " d'un coup de dent enlève-t-elle un morceau " ne répond à rien du texte mongol. Quant à celle de M. Haenisch: " wenn sie schon die Speise in ihre Kehle schluckte ", examinons en quelle mesure elle rend le sens de l'original. Le mot *quči-*, si l'on excepte l'endroit de l'*Hist. secr.* dont je traiterai tantôt, n'est pas attesté ailleurs, que je sache. La traduction interlinéaire le glose 咽. Ce caractère se lit *ien* et, outre le sens de " gosier, oesophage ", les dictionnaires lui donnent aussi le sens de " avaler ". C'est cette

nai tzeu " [koumys de] lait de jument "): 兀宿 *ou-siu* = *üsüg* (cf. *esüg*, voir plus haut, passage IX, § 85).

Le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 19, f. 86r, note le nom d'oiseau *boro boγtatu* m. à m. " celui qui a une huppe grise ". La description qu'il donne est la suivante: *Baqan bičiqan; ebčigü sira; aru baraγaqan; duuγarčaγaqu daγun qariyačai-yin adali* " Ils sont assez petits; la poitrine est jaune; le dos a une teinte tirant sur le noir; leur cri ressemble à celui des hirondelles ". Le nom chinois de l'oiseau est 柿黃 *cheu houang* " jaune comme un kaki " (*Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, f. 113v). Kowalewski (p. 1213b) écrit *boro boγtotu* " nom d'un oiseau ".

dernière signification qu'a adoptée ici M. Haenisch pour le mot *quči-*, d'où sa traduction " schluckte ". A mon avis, cette interprétation doit être écartée, parce que le fait d' " avaler " étant déjà exprimé par les mots *ǰalgiqui ǰa'ura* il est plus naturel d'admettre que l'expression *qo'olai-yan qučiǰu* doit signifier autre chose que " wenn sie schon die Speise in ihre Kehle schluckte ". De fait, le caractère 咽 se lit aussi *ie* et est employé alors pour 噎 *ie* " obstruction du gosier, ne pouvoir avaler la nourriture, être suffoqué par la douleur de l'âme " (Couvreur, *Dict. classique de la langue chinoise* [selon les clefs], pp. 137b, 152b). Je comprends donc le texte comme suit: " Tandis qu'elle avalait [sa nourriture] elle [vous en] donnait la moitié (m. à m. " sa moitié "), et, comme [touchée de compassion] elle éprouvait un étranglement de la gorge, elle [vous] donnait le tout ". Que telle soit bien la vraie signification de *qo'olai-yan qučiju*, on le voit à un passage du § 213 dans lequel nous rencontrons la même expression. Ici le mot *quči-* est glosé 澀噎 *che ie*, mots dont le premier signifie " non glissant " et le second, comme je viens de l'indiquer, " obstruction de la gorge, ne pouvoir avaler la nourriture, être suffoqué par la douleur de l'âme ". L'expression est placée dans la bouche de Činggis recommandant aux deux " cuisiniers " Önggür et Boro'ul de distribuer la nourriture de façon que tout le monde ait sa part. " Si, vous deux, vous distribuez de cette façon ", dit-il, *minu qo'olai ülü qučin sedkil amuyu* " je n'éprouverai pas d'étranglement de la gorge [par compassion pour ceux qui n'auraient pas reçu leur part] et mon coeur sera en paix ". M. Haenisch (p. 99) traduit: ". . . ist meine Kehle nicht rauh und mein Herz unbesorgt ". La traduction de M. Kozin (p. 165) est la suivante: ". . . togda ya spokoen dušoï i ne peršit u menya v gorle " [". . . alors je suis tranquille de coeur et je n'éprouve pas de chatouillement dans la gorge."]

Ere-lü'e sača'un kene bolγaγu " Comment arriverai-je à [leur] faire atteindre la taille d'un mâle? " Le mot *kene*, qu'on prendrait pour le dat.-loc. de *ken* " qui? ", est glosé ici, de même qu'à la ligne suivante, par 怎生 *tsen cheng* " comment? ", " de quelle manière? " Il est donc synonyme de *ker* et on est tenté de se demander si la transcription 客揑 *kene* n'est pas fautive pour 客兒

ker. Notons toutefois que l'édition de la Commercial Press a la même leçon et, comme M. Haenisch, dans ses *Wichtigsten Textabweichungen*, n'a pas marqué de variante pour le mss. de Palladius, il faut en conclure que ce dernier porte aussi *kene*. (188)

Le mot *buyi*, dont apparemment les transcripteurs n'ont su que faire, n'a pas été traduit. M. Kozin le rend par " corps " et M. Haenisch par " Zahnfleisch ". Ces traductions n'ont que la valeur d'une hypothèse. Puisque nous en sommes réduits à faire des suppositions, j'ai préféré ne pas traduire le mot.

Edö'e tanu-'an sayi üǰesü ke'en sedkiǰü ese'ü amui. M. Kozin traduit trop librement: " Ne se propose-t-elle pas: A présent je ne ferai que rassasier mes yeux de la vue de mes petits enfants? " La traduction de M. Haenisch est plus fidèle: " Hat sie dabei nicht gewünscht, euer Bestes im Auge zu haben? " Je rends le texte mongol comme suit: " Et maintenant [encore] ne souhaite-t-elle pas voir votre bonheur (m. à m. " le bonheur de vous, les siens ") ? " Pour l'expression *sayi üǰe-* " voir le bonheur, être témoin du bonheur " dans la bouche d'un père ou d'une mère, cf. *Textes or. ord.*, pp. 71-72 *öwögō̃* ʙ*i* ɯᴅɯ*r sönö*-ɯ*g*^{u}*ī* ᴅ*žowo*ᴅ*ži*, *a*'*tš*'-ɯ*rīnāã sā̃nīg* ɯᴅ*ži*ᴅ*ži*, *eme k*'*ɯ̄*'^{k}*χet a*ʙ'*tš*'*i ögöj ge*ᴅ*ži wā̃gṳn!* " Car enfin, moi vieux, nuit et jour je prends de la peine, me proposant de voir [un jour] le bonheur de mon enfant et descendant, et de lui procurer une femme " (*Folk. ord.*, p. 106).

Voici donc comment je traduis tout le passage: " Tandis que J̌oči et Čа'adai, tous les deux, se tenant l'un l'autre au collet, se trouvaient debout, et pendant que Bo'orču tirait J̌oči par le bras et que Muqali tirait Ča'adai par le bras, Činggis-qahan écoutait et était assis sans mot dire. Alors Kökö-čos, debout au côté gauche, dit: ' Ča'adai, pourquoi es-tu pressé? Parmi les fils c'était de toi que ton père le *qan* avait conçu des espérances. Avant que vous fussiez nés, le ciel étoilé tournait sur lui-même. Les nombreux peuples étaient en lutte [l'un contre l'autre]; n'entrant pas dans leur lit ils se pillaient mutuellement. La terre à

(188) Citons ici ce que dit M. Poppe dans *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift*, p. 66: *Ked* ' wie '. Vgl. mo *ked* Plur. von *ken* ' wer ', bedeutet aber auch ' wie ', Z. B. *ked bolbasu* ' wie es auch sei ', vgl. *ker* ' wie '. Vielleicht ist hier *ker* zu lesen.

épiderme se tournait et se retournait. La nation entière était en désordre; ne se couchant pas dans sa couverture, on s'attaquait réciproquement. Par des temps pareils, [quand ta mère fut enlevée par les Merkid,] elle ne le désirait pas: c'est arrivé en un temps où l'on se rencontrait [les armes à la main]; elle ne s'était pas dérobée [fuyant de chez elle]: c'est arrivé en un temps où l'on se faisait la guerre; elle n'avait pas d'intrigue amoureuse: c'est arrivé en un temps où l'on s'entre-tuait. Tu parles à faire durcir les sentiments de beurre et à faire aigrir le coeur de lait de ta mère, la sainte dame. [Sortant] soudain du tiède [sein] n'êtes-vous pas [toi et Ǯoči] nés du même ventre? [Saillissant] subitement du chaud [sein], n'êtes-vous pas sortis d'un unique placenta? Si tu encours le blâme de ta mère qui [t']a enfanté de son coeur, son affection [pour toi] se refroidissant, l'apaiser n'ira pas. Si tu blesses le coeur de ta mère qui t'a enfanté de son ventre, faire fondre son ressentiment n'ira pas. Quand votre père le *qan* fondait la nation entière, au temps où, attachant sa tête noire à sa selle, versant son sang noir dans un grand seau de cuir, sans cligner de ses yeux noirs, ne posant pas son oreille plate sur un oreiller, faisant un oreiller de sa manche, étalant le pan de son habit [en guise de matelas], étanchant sa soif avec sa salive, en guise de repas du soir mangeant la chair des interstices de ses dents, il poussait en avant de façon que la sueur de son front atteignait jusqu'à la plante de ses pieds et que la sueur de la plante de ses pieds lui montait jusqu'au front, et s'appliquait diligemment; quand votre mère, ensemble [avec lui] se donnait de la peine, et quand enfonçant fermement son *boγta* [sur sa tête] et se ceinturant de façon à retrousser court [sa robe], affermissant solidement son *boγta* [sur sa tête] et se ceinturant de façon à se serrer étroitement [la taille], elle vous (189) éleva, tandis qu'elle avalait [sa nourriture], elle [vous en] donnait la moitié (190), et, comme, [touchée de compassion,] elle éprouvait un étranglement de la gorge, elle [vous] donnait le tout (191) et [elle-même] restait à jeun. Vous tirant par l'épaule, [elle se disait]: " Comment arriverai-je à [leur]

(189) M. à m.: " vous, les siens ".
(190) M. à m.: " sa moitié ".
(191) M. à m.: " son tout ".

faire atteindre la taille d'un mâle? " En vous tirant par le cou, elle se disait: " Comment arriverai-je à [leur] faire atteindre la taille d'un homme? " Nettoyant vos . . . , vous faisant lever les talons [en vous apprenant à marcher], elle [vous] a fait atteindre à l'épaule des mâles et à la croupe des hongres, et, maintenant [encore], ne souhaite-t-elle pas voir votre bonheur? (192) Notre sainte dame [en vous élevant] avait un coeur lumineux comme le soleil et vaste comme un lac.' [Ce fut là ce qu'il] dit." (193)

LVI. — Čінggis partant en campagne contre Muḥammad, souverain du Ḫwārezm, qui avait laissé mettre à mort son ambassadeur Uqana (§ 254), envoie demander à Burqan, roi du Si-hia, de se joindre à l'expédition punitive, mais il essuie un insolent refus. L'*Hist. secr.* rapporte l'événement dans les termes suivants:

§ 256 *Činggis-qahan morilarun Tang'ud irgen-ü Burqan-tur elčin ilerün: Bara'un γar činu bolsu ke'elü'e či. Sarta'ul irgen-e altan arγamǰi-yan tasuldaǰu olulčan morilaba bi. Bara'un γar bolun morila ke'eǰü ile'esü, Burqan-ni dongγodu'ai* (194) *üdü'üi-a urida Aša-gambu ügülerün: Güčü yadan bö'etele qan boltala ya'un ke'eǰü čerig ülü nemen yeke üge ügüleǰü ileǰü'ü.*

Voyons comment ce passage a été traduit par les deux auteurs:

Kozin (p. 186): " Sobirayas' v pokhod, Čingis-khan otpravil k Tangutskomu Burkhanu posla s takoyu pros'boï: ' Ty obeščal byt' moeyu pravoï rukoï. Tak bud' že eyu teper', kogda ya vystupayu v pokhod na Sartaul'skiï narod, kotoryï porval moi zlatye brazdy'. Ne uspel ešče Burkhan dat' otveta, kak Aša-Gambu i govorit: ' Ne imeeš' sily, tak nezačem i khanom bit'! I ne dali oni podkrepleniya, vorotiv posla s vysokomernym otvetom." [" Se dis-

(192) M. à m.: " le bonheur de vous, les siens ".

(193) Quand Köke-čos eut fini de parler, Činggis s'adressant à Ča'adai lui rappela en termes non équivoques qu'il entendait qu'on regardât J̌oči comme l'aîné de ses fils: § 255 . . . *J̌oči-yi yekin teyin ke'emüi ta. Kö'üd-un minu aqa J̌oči ülü-'ü bui. Qoyina teyin bu ke'edkün* " Comment parlez-vous ainsi de J̌oči? L'aîné de mes fils n'est-ce pas J̌oči? A l'avenir ne parlez plus de cette façon."

(194) Bien que la première syllabe soit transcrite ici par 董 *toung*, je la lis, avec Shiratori et Pelliot, *dong*, et non *dung*, comme le font MM. Kozin et Haenisch. Il s'agit en effet d'un pis-aller, un caractère lu *dong* n'existant pas. Une autre manière de transcrire le même mot *dongγod-* " produire un son, proférer un son " est celle que nous voyons au § 34, où la syllabe *dong* est transcrite par 多汪 *touo-wang* = *do-ong*, à lire *dong*.

posant à partir en campagne, Čingis-khan dépêcha au Tangut Burkhan un messager avec une requête conçue en ces termes: 'Tu as promis d'être ma main droite. Sois-la maintenant que je sors en campagne contre le peuple sartaul, qui a rompu mes rênes d'or.' Burkhan n'eut pas encore le temps de donner une réponse, quand Aša-Gambu dit: 'Tu n'as pas la force, alors il est inutile d'être khan'. Et ils ne donnèrent pas de renfort, ayant renvoyé le messager avec une réponse arrogante."]

Haenisch (p. 128): "Als Tschinggis Chan sich nun zum Kriegszuge anschickte, sandte er einen Boten an Burhan vom Tang'ut-Volke und liess sagen: 'Du hast gesagt "ich will deine rechte Hand sein". Da mir nun vom Mohammedaner-Volk mein goldener Leitstrick abgerissen worden ist, ziehe ich ins Feld, um die Sache mit ihnen auszutragen. Zieh du ins Feld als rechte Hand!' Als diese Botschaft ausgerichtet wurde, sprach, bevor Burhan zu Wort kam, Aschagambu folgendermassen: 'Wenn seine Macht nicht genügt, was will er dann als Kaiser?' Und in überheblichen Worten sandte er die Antwort: sie würden keine Heeresfolge leisten." (195)

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte lui-même.

Sarta'ul irgen-e altan arγamǰi-yan tasuldaǰu "Ma longe d'or ayant été rompue par le peuple musulman". Allusion au meurtre des envoyés mongols et au refus de la part de Muḥammad de réparer l'offense. (196) La "longe d'or" semble être le lien de suzeraineté qu'outre les relations commerciales les envoyés mongols avaient eu mission d'établir entre Činggis et le souverain du Ḫwārezm. (197) Quand, sept ans plus tard, au moment d'entrer en campagne contre le royaume si-hia, Činggis enverra une ambassade à Burqan pour lui rappeler sa félonie, il dira une seconde fois le motif qui l'a amené à faire la guerre à Muḥammad, mais en mentionnant seulement son refus de réparer l'affront: *Sarta'ul irgen-e eye-dür-iyen ese oroγdaǰu* (§ 265) "da von dem Mohammedanervolk nicht auf meine Bedingungen eingegangen wurde" (Haenisch, p. 134).

(195) Ce passage avait déjà été traduit par M. Haenisch dans *Die letzten Feldzüge Cinggis Han's und sein Tod nach der ostasiatischen Überlieferung*, *AM*, IX, p. 505, p. 512.

(196) Voir W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, 2d ed., London, 1928, p. 399.

(197) Činggis avait offert à Muḥammad de le mettre "sur le même rang que le plus chéri de ses fils" (W. Barthold, *op. cit.*, p. 397). Devenir "fils" équivalait à devenir vassal. Cf. *Hist. secr.* § 238, où il est raconté comment en 1209 Barčuq Art, ïduq qut des Uiγur, se soumit à Činggis et devint son "cinquième fils". Sur ce personnage, voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, 12[1949], p. 43, n. 29 et p. 100, n. 28.

Olulčan. M. Kozin a omis de traduire le mot. M. Haenisch le rend par " um die Sache mit ihnen auszutragen ". Je le traduis par " pour avoir une explication avec lui " (= avec le peuple musulman), c'est-à-dire " pour lui demander compte de son action ". Le même mot se rencontre encore à d'autres endroits de l' *Hist. secr.*: § 164: *ama-'ar kele-'er olulčaǰu büšireye* " nous [ne] croirons [que] lorsque nous nous expliquerons par la bouche et par la langue " (198); § 177: *südü-'er ama-'ar olulčaǰu büšireye* " nous [ne] croirons [que] lorsque nous nous expliquerons par les dents et par la bouche " (199); § 265: *qoyina olulčasu* " j'aurai une explication [avec lui] plus tard ". Le verbe *olulča-* est proprement le coopératif en *-lča-* de *ol-* " trouver ". Il s'entend en ordos sous la forme *ololtš'i-* au sens de " tomber d'accord " (proprement: " trouver un terrain commun d'entente "). Voir *Dict. ord.*, p. 510a. On le lit aussi dans l'*Altan tobči* (Ming), où il a la même signification que dans l'*Hist. secr.*: *üge olulčaqu-yin tulada qoyar elči ilegegsen aǰuγu* " il envoya deux messagers pour demander une explication " (*Čadig*, p. 97, l. 10). Pour l'expression *üge olulča-*, cf. *Hist. secr.*, § 265.

Čerig neme-, glosé par 軍添 *kiun t'ien*, " ajouter des troupes " est un terme de guerre qui ne veut pas dire " renforcer ou augmenter ses propres troupes ", mais " ajouter ses propres troupes à celles de son allié ", c'est-à-dire " fournir des troupes auxiliaires à son allié ". " Heeresfolge leisten " (Haenisch, p. 128), " das Heer verstärken " (*Wörterbuch zu MNT*, p. 115) sont donc des traductions inexactes. M. Kozin traduit correctement par " donner du renfort " (p. 186).

L'expression *čerig neme-* " fournir des troupes auxiliaires " se rencontre à plusieurs endroits du *Manǰu-yin ünen maγad qauli* (滿洲實錄 *Man tcheou cheu lou*). Par ex. vol. 8, f. 23v, *Ta čerig olan neme kemebesü olan nemesügei; čögen neme kemebesü čögen nemesügei bi* " Si vous dites: ' Fournissez de nombreuses troupes auxiliaires ', j'en fournirai en grand nombre; si vous dites: ' Four-

(198) Cf. Haenisch, p. 57. ". . . sondern nur glauben, wenn wir mit Mund und Zunge alles geklärt haben ". Voir plus haut, passage LI, note 155.

(199) Cf. Haenisch, p. 66: ". . . sondern erst glauben nach einer Schlichtung durch Zahn und Mund ".

nissez des troupes auxiliaires en petit nombre', j'en fournirai en petit nombre." La même expression se rencontre en outre dans le passage suivant de la lettre d'Arγun de 1289 à Philippe le Bel: [17]*Edüge* [18]*ünen üge-dür-iyen kürün* [19]*čerigüd-iyen bolǰaldur ileǰü* [20]*tngri-de mör ögteǰü tede irge* [21]*abubasu Urislim-i tan-a ögiy-e.* [22]*Kem bolǰal qoǰidaǰu čerigüdi nemegülbesü* [23]*yaγu ǰoqiqu. Qoyina ber genübesü* [24]*yaγun tus-a* "Maintenant, si, donnant suite à ta sincère parole, tu envoies tes soldats à la date convenue, et que, gratifié de bonne chance par le Ciel, nous nous rendions maître de ces peuples, nous vous donnerons Jérusalem. Que si tu faisais envoyer les troupes auxiliaires de façon qu'elles arrivent après la date convenue, comment cela serait-il convenable? Même si plus tard tu le regrettais, quelle utilité cela aurait-il?" (200)

(200) Le mot *nemegülbesü* a été lu diversement par les différents auteurs qui se sont occupés de cette lettre. I. J. Schmidt (*Philologisch-kritische Zugabe zu den zwei Mongolischen Original-Briefen der Könige von Persien Argun und Öldschäitu*, St. Petersburg, 1824, p. 9) a lu *ärgegülbässu*; W. Kotwicz (*En marge des lettres des il-khans de Perse retrouvées par Abel-Rémusat* [= *Collect. Orient.* N. 4] p. 10) a lu *ämegülbesü*, et ajoute, à la p. 25 du même travail, qu'Abel-Rémusat et Pozdneev ont lu *amegülbesü*. M. Kozin (*Yazyk pervogo perioda istorii mongol'skoï literatury*, dans *Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, cl. des sciences sociales, 1935, p. 497) lit *emegülbesü* et cette dernière lecture est aussi celle de M. Haenisch, qui en même temps s'est demandé si la bonne lecture n'est pas *endegülbesü* (*Zu den Briefen der mongolischen Il-khane Arǧun und Öljeitü an den König Philipp den Schönen von Frankreich* [1289 u. 1305], *Oriens*, II [1949], pp. 221, 227). Le seul qui ait lu le mot correctement est I. A. Klyukin, qui, dans son travail qui porte le titre de *O čem pisal il-khan Argun Filippu Krasivomu v 1289 g.*, Vladivostok, 1925, p. 27, le transcrit *nemegul-besu*.

Voyons maintenant comment les divers auteurs ont rendu ce passage de la lettre d'Arγun dont je viens de proposer une nouvelle traduction.

Schmidt (*op. cit.*, pp. 10-11): "Wenn du jetzt, dein Wort als wahr erfüllend, deine Truppen zur bestimmten Zeit und Stelle schickest, so werden wir, wenn wir mit Gottes Hülfe jene Völker besiegen, euch *Jerusalem* überliefern. Wenn das bestimmte Zeitmaass und der Sammelplatz versäumt und die Truppen (zwecklos) umhergetrieben würden, wie würde diess sich schicken? und wenn man nachher keinen Rath weiss, welchen Nutzen hätte man?"

Kotwicz (*op. cit.*, p. 12): "Maintenant, si accomplissant nos promesses, nous envoyons nos armées au terme convenu et que, le Ciel nous accordant son aide, nous prenions ces peuples, nous vous livrerons Jérusalem. Mais si nous étions en retard pour le temps et que nous exposions les armées à des désagréments, cela sera-t-il convenable? Même si nous le regrettons plus tard, quel avantage?"

Je traduis le passage du § 256 comme suit: " Lorsque Činggis-qahan partit en campagne et envoya des messagers à Burqan du peuple tangγud, comme il les envoya disant: 'Tu as dit: " Je

Kozin (*op. cit.*, p. 498) " Itak, raz vam otdadut Ierusalim, esli tol'ko blyudya svoe čestnoe slovo prišlete v naznačennoe mesto i srok svoi (vspomogatel'nye) voïska i esli, s pomošč'yu Neba, pokorim te narody, to k čemu zapazdyvat' s pomošč'yu i kakaya pol'za v pozdnem raskayanii? " [" Donc, une fois que l'on vous rendra Jérusalem, si seulement, gardant votre sincère parole, vous envoyez à l'endroit et à la date fixés vos troupes (auxiliaires) et si, avec l'assistance du Ciel, nous subjuguons ces peuples; alors pourquoi venir trop tard avec de l'aide et de quelle utilité [sera] un repentir tardif? "]

Haenisch (*op. cit.*, p. 220): " Jetzt tun Wir dir Kund, das Wir in Gemässheit mit Unserem ehrlichen Wort Unsere Heere zur Verabredung (s-zeit und Ort) schicken und, wenn Wir mit des Himmels Autorität jene Völker in Besitz nehmen, euch Jerusalem geben werden. Wenn ihr (aber) den Termin versäumt und damit Unsere Heere in eine Fehlaktion führt, wäre das angängig? Wenn ihr es später auch bereutet, was würde es euch nützen? (Ihr würdet es später zu bereuen haben.) "

Quant à Klyukin, qui, comme je viens de le dire, est le seul qui ait lu correctement le mot *nemegülbesü*, voici sa traduction du passage qui nous occupe: (*op. cit.*, p. 24): " V nastoyaščee vremya, ispolnyaya svoe obeščanie i poslav svoi voïska k obuslovlennomu sroku (" boldzal " naznačennoe mesto i vremya), da budet pomošč' Tengri! i oni (voïska) pobedili by (vzyali by verkh) . . . to " . . . " Ierusalim otdam Vam (Filipp) ". (*Op. cit.*, p. 29): " S čem soobrazno otsročivat' do buduščego (" khočidačžu " [*sic*]) obuslovlennyï srok vystupleniya i mesto soedineniya (soyuznykh) sil, poka budut uveličeny boevye sily? I kakaya v tom pol'za, esli v konce vsego ešče ostavat'sya v nerešitel'nosti? " [" A présent accomplissant ma promesse et ayant envoyé mes troupes à la date stipulée (" boldzal " endroit et temps fixés), que le Tengri soit en aide! et elles (les troupes) vaincraient (auraient le dessus) . . . alors" . . . je Vous (Philippe) rendrai Jérusalem."—" A quoi rimerait remettre à plus tard la date stipulée du départ et l'endroit de la jonction des forces (alliées) jusqu'à ce que les forces combattantes soient augmentées? Et quelle utilité à cela, si en fin de compte on reste encore dans l'indécision? "]

Nous voyons que, parmi ces différentes traductions, la seule qui puisse être considérée comme rendant le sens de l'original mongol, bien qu'elle soit beaucoup trop libre, est celle de M. Kozin, qui pourtant, à l'exemple de Kotwicz, au lieu de *nemegülbesü*, lit *emegülbesü*, converb. condit. de *emegül-*, causatif d'un verbe *eme-* qui n'existe pas.

Schmidt et M. Kozin ont bien vu que le sujet des verbes *kürün* et *ileǰü* n'est pas Arγun, comme l'ont pensé Kotwicz, Klyukin et M. Haenisch, mais le roi de France. En effet les mots *ünen üge-dür-iyen kürün* font allusion à la promesse qu'a faite Philippe le Bel d'attaquer de son côté les Mamelouks d'Egypte, au cas où Arγun partirait en campagne contre eux, promesse qui est rappelée au commencement de la lettre (l. 9-11) et citée dans les termes mêmes de la missive de Philippe à Arγun: [9]*Il qan-u čerigüd Misir-ün* [10]*ǰug mörilabasu bida ber* [11]*andeče mörilaǰu qamsay-a* " Si les troupes de l'Il-qan partent en campagne dans la direction de l'Egypte, nous aussi d'ici partant en guerre nous attaquerons de notre côté ". Quant au fait d'envoyer des

serai [ta] main droite"; ma longe d'or ayant été rompue par le peuple musulman, je suis parti en campagne pour avoir une explication avec lui (= pour lui demander compte de son action); pars en campagne en qualité de main droite', quand Burqan n'eut pas encore proféré une parole, le devançant, Aša-Gambu dit: 'Puisque [ses] forces sont incapables [de soumettre les autres], pourquoi [s'aventurer] jusqu'à se faire *qan*?' Disant [cela] il n'envoya pas de troupes auxiliaires et, disant des fanfaronnades, il renvoya [les messagers]."

Pour finir donnons les passages parallèles de l'*Altan tobči* (fin des Ming) et de Saγang-sečen, ce dernier cité d'après un manuscrit rapporté de chez les Ordos, le texte que nous trouvons chez Schmidt (p. 84, l. 10-13) étant altéré.

Altan tobči (*Čadig*, p. 35, l. 6-8): *Tegünü qoyina: Sartaγul ulus-tur bi ayan mordoba; či morda geǰü Siduryu-qaγan-dur elči ilegebe. Tere elči-dür Qamuγ-yi ülü eǰelen atala qaγan bolba*

troupes (*čerigüd-iyen ileǰü*), il ne peut se rapporter qu'au roi de France. C'est ce dernier qui doit *envoyer* des troupes, lesquelles seront des troupes auxiliaires (cf. *čerigüdi nemegülbesü*), tandis qu'Arγun n'enverra pas de troupes, mais fera campagne en personne et arrivera à Damas à la tête de son armée (cf. l. 17 *Dimisγi baγuy-a* "nous 'descendrons' à Damas"). Quant au sujet de *abubasu* c'est Arγun, et Arγun seul. C'est lui qui conduira la guerre et, en cas de victoire, distribuera les dépouilles, ce qui est naturel, puisque c'est lui qui, étant le plus proche, devra fournir le plus grand effort. Ce changement de sujet dans la même phrase ne doit pas nous étonner; c'est quelque chose de commun en mongol.

Pour ce qui concerne le sujet des verbes *nemegülbesü* et *genübesü*, il est évident, comme l'ont bien vu MM. Kozin et Haenisch, que c'est le roi de France.

Notons en passant que le mot *genübesü* "si tu le regrettais" n'a été compris, ni par Schmidt ("wenn man keinen Rath weiss"), ni par Klyukin ("si on reste dans l'indécision").

Dans *Quelques mots encore sur les lettres des il-khans de Perse retrouvées par Abel-Remusat*, [= *Collect. Orient.*, Nr. 10], pp. 21-22, Kotwicz a envisagé la possibilité de comprendre le texte qui nous occupe de la façon suivante: "Maintenant si, accomplissant votre engagement, vous envoyez vos troupes à terme et, si le Ciel nous accordant son aide, nous nous emparons de ces peuples, Nous promettons de vous livrer Jérusalem. [Mais] si vous étiez en retard pour le terme et que vous exposiez [Nos] troupes à des vicissitudes, [cela] serait-il convenable? Même si vous le regrettiez plus tard, quel avantage?" A cette traduction, qui, si l'on fait abstraction des mots "et que vous exposiez [Nos] troupes à des vicissitudes", est correcte, il préfère toutefois celle, inexacte, que j'ai citée plus haut. Il ajoute en effet: "Cette version cependant paraît moins vraisemblable . . .".

kemekü ene yaγun bui. Qaγan kümün-dür nökör yaγun kereg geǰü ese bolba " Après cela il envoya un messager à Siduryu-qaγan, disant: ' Je suis parti en campagne contre le peuple musulman. Toi [à ton tour] pars [en campagne].' [Siduryu] dit à ce messager: ' Alors qu'on n'a pas [encore] établi sa domination sur tous [les royaumes], dire qu'on est devenu *qaγan*, qu'est-ce, cela? Pour quelqu'un qui est *qaγan* de quelle utilité est un compagnon? ' et il n'acquiesça pas." (201)

Saγang-sečen: *Tegün-ü qoyina eǰin Tangγud-un Siduryu-qaγan-a elči ileǰü: Bi ber Sartaγul-dur ayalan morilamui; baraγun γar minu či mordadqun kemegsen-dür Siduryu-qaγan eyin ügülerün: Qamuγ ulus-i eǰilen baraγa edüi-e qaγan buyu. Bi kemekü činu yaγun. Göröged-ün qan arsalan, böke kümün-ü qan ere boγda ta qoyar-a nökör yaγun kereg kemebei* " Après cela, le Seigneur envoyant un messager à Siduryu-qaγan des Tangγud et [lui] ayant dit: ' Je pars en campagne contre les Musulmans; toi, ma main droite, pars [aussi] ', Siduryu-qaγan parla en ces termes: ' Est-on *qaγan* quand on n'a pas encore fini de conquérir toutes les nations? Celui que j'appelle " moi ", qu'est-il par rapport à toi? Pour le lion, *qan* des bêtes sauvages et pour le mâle Saint, *qan* des hommes forts, pour vous deux, de quelle utilité est un compagnon? ' [Ce fut là ce qu']il dit."

LVII. — Comme après la prise de Gurgānǰ, capitale du Ḥwārezm, J̌oči, Ča'adai et Ögödei, en se partageant les villes et les populations, avaient négligé de réserver la part de leur père, ce dernier, leur ayant d'abord refusé audience, finit par les admettre en sa présence, mais les réprimanda si sévèrement que les trois princes en furent comme pétrifiés d'effroi. L'effet de la terreur qui les saisit est décrit par le chroniqueur en ces termes:

§ 260 . . . *bayiγsan γaǰar-a baγta aldatala, manglai-yin kölesün arčin yadatala* . . .

Ces mots ont été traduits comme suit:

Kozin (p. 188): " Oni že, gotovye provalit'sya skvoz' zemlyu, ne uspevali

(201) Ce passage a été traduit par M. Haenisch dans *Die letzten Feldzüge Cingγis Han's, etc. AM*, IX, pp. 534-535.

vytirat' pota so lbov svoikh." [" Eux, prêts à s'enfoncer à travers la terre, n'arrivèrent pas à essuyer la sueur de leur front."]

Haenisch (p. 131): ". . . bis sie auf dem Platze, wo sie standen, in Bedrängnis kamen und nicht mehr imstande waren, den Schweiss der Stirn zu wischen" (202)

Les mots *baγta aldatala* ont été transcrits *bahta'aldatala* par M. Haenisch (*MNT*, p. 91) et *baqta'aldatala* par Pelliot (p. 107). Shiratori aussi restitue erronément en *baγtaγ̇aldatala* (*Suppl.* I, 46a). Ces trois auteurs ont été trompés par la transcription chinoise, qui a réuni par un crochet les deux mots en un seul. Quant à M. Kozin, il a vu qu'il s'agit de deux mots, seulement il a corrigé sans raison *baγta* en *baqta*(*n*), *baγta*(*n*) (pp. 308, 507).

L'expression *baγta alda-* signifie " faillir s'enfoncer ". Elle a été traduite correctement par M. Kozin. Comme les mots *baγta aldatala* sont glosés 入險直到 *jou hien tcheu tao*, *jou* " entrer " traduisant *baγta* et *hien tcheu tao* " tout droit jusqu'à être près de " rendant *aldatala*, M. Haenisch, considérant les deux mots comme n'en formant qu'un seul, a traduit par " bis sie . . . in Bedrängnis kamen ", comme si *hien* était objet de *jou*. Cf. aussi ce qu'il dit dans le *Wörterb. zu MNT*, p. 11.

Le verbe *baγta-* a en mongol littéraire (cf. Kowalewski, p. 1089a) le sens de " pouvoir être contenu dans, pouvoir entrer dans; être contenu dans ", et c'est aussi dans cette acception qu'il est connu des dialectes vivants (*Kalm. Wörterb.*, p. 30a; *Dict. ord.*, p. 44b; N. Poppe, *Dagurskoe narečie*, p. 70b; *Dict. mongr.-fr.*, p. 301). Comme je viens de le dire, dans notre passage il signifie " s'enfoncer ". Il est attesté dans ce sens dans le *Mukaddimat al-Adab*: *baqtaba usundu* " pogruzilsya v vodu " [" il s'est enfoncé dans l'eau "] (p. 111b), ainsi qu'en monguor: *nara p'ag̬ᴅᴀɢᴜ re* " viens au coucher du soleil " (m. à m.: " quand le soleil s'enfoncera ") (*Dict. mongr.-fr.*, p. 301). Cf. aussi mo. *baγtara-* " s'enfoncer (dans la boue), pénétrer " (Kowalewski, p. 1090b).

Quant au verbe *alda-* " perdre ", il est employé ici comme

(202) M. Haenisch avait déjà traduit ce passage dans *Die letzten Feldzüge, etc.*, *AM*, IX, pp. 515-516.

auxiliaire d'approximation, signifiant " faillir, n'être pas loin de ". En tant qu'auxiliaire il se construit parfois avec le conv. imperfecti, le plus souvent avec le conv. modale (p. ex. mo. *ükün aldaba* " il manqua mourir "—Kowalewski, p. 87a; kalm. *öwgn̥ ükn̥ aldāᴅ irwǟ* " der Greis war schon halbtot od. beinahe tot "—*Kalm. Wörterb.*, p. 6a) (203), mais aussi parfois, comme dans notre passage, avec un verbe fondamental représenté par la simple base, sans suffixe désinentiel. Pour ce dernier emploi, cf. *Houa i i iu*, IIb, 9v, 2: *ügü alda'ad* (glosé 死險些了 *seu hien sie leao*) " ayant failli mourir ". La même construction s'entend dans certains dialectes vivants quand il s'agit d'exprimer la possibilité ou l'impossibilité d'une action. P. ex. mongr. ʙ*u* ɢ*ulie* s*ᴅam* " je suis en état de dire "; *p'uᴅ́žig suru* a*ᴅawa* " il ne parvint pas à apprendre les lettres " (A. De Smedt et A. Mostaert, *Le dialecte monguor, IIe partie, Grammaire*, Pékin, 1945, p. 143); ordos ɢɯ'*tš'*ɯ*r ja*ᴅ*a-* " ne pas arriver à maîtriser ". Même en mongol écrit on peut rencontrer l'auxiliaire d'incapacité *yada-* " ne pas être en état de " suivant une base verbale dépourvue de désinence. P. ex. *qatun-yuyan marta yadaǰu qatun-i dayaysan dörben sayin emes-i dayayulbai* " ne pouvant oublier son épouse, il la fit accompagner [dans la tombe] par quatre excellentes femmes qui avaient été au service de la princesse " (*Manǰu-yin ünen mayad qauli*, vol. 3, f. 29r).

Je traduis notre passage comme suit: ". . . à tel point qu'ils faillirent s'enfoncer dans la terre [à la place] où ils se trouvaient debout et n'arrivèrent pas à essuyer la sueur de leur front, [tellement elle était abondante] ".

La version continue en rendant ce passage se contente de dire 三子恐懼流汗 " Les trois fils furent terrifiés et ruisselèrent de sueur."

LVIII. — Parti en campagne pour aller châtier le royaume si-hia, qui avait refusé d'envoyer des troupes auxiliaires lors de la guerre contre le Ḫwārezm, Činggis-qahan fut jeté à bas de son cheval tandis qu'en route il chassait des hémiones. La nuit venue,

(203) En monguor il se construit avec le datif du nomen futuri: *fuɢuɢunᴅu arᴅaᴅ́žia* " il s'en est fallu de peu qu'il ne mourût " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 12).

il fut pris d'une forte fièvre. Sur ce, son entourage s'alarma et lui proposa de remettre l'expédition à plus tard. Mais Činggis refusa. Son refus est rapporté par l'*Hist. secr.* dans les termes suivants:

§ 265 . . . *Tang'ud irgen bidan-i ǰürüge yadaǰu qariba ke'ekün. Bida elčin maγa ileǰü elčin-i mün ene Čo'orqad-ta sobilaǰu üge anu uqaǰu iču'asu bolu ǰe*

Voyons comment les deux traducteurs ont rendu ce passage:

Kozin (p. 190): " Tanguty čego-dobrogo podumayut, čto my ušli iz trusosti. Poetomu my, vozmožno, i otstupim, no ne ranee, čem pošlem k Tangutam posla i tut že v Coorkhatakh doždemsya ot nikh otveta i soobrazim ego" [" Il pourrait arriver que les Tangut pensent que nous sommes partis par lâcheté. C'est pourquoi, il est bien possible que nous nous retirions, mais pas avant que nous ayons envoyé un ambassadeur aux Tangut et ici même aux Coorkhat nous ayons reçu d'eux une réponse et que nous l'ayons examinée."]

Haenisch (p. 133): " Die Tang'ut-Leute werden von uns sagen, wir seien umgekehrt, weil uns der Mut versagte. Wir müssen erst einen Boten hinschicken und dann den Boten eben hier in Scho'orchat prüfen und ihre Antwort erfahren. Dan könnten wir zurückgehen." (204)

De ces deux traductions celle de M. Haenisch est la meilleure.

Concernant ce passage du § 265, tel que nous le lisons dans la transcription chinoise, je voudrais faire observer qu'il me paraît évident que nous avons affaire à un texte altéré. Voici les raisons qui me font adopter cette vue. La version continue rend les paroles de Činggis de la façon suivante: 唐兀百姓見咱回去。必以我爲怯。且這裏養病。先差人去唐兀處看他回甚麼話。" Quand le peuple tangγud nous verra retourner, à coup sûr il nous considérera comme des [gens] pusillanimes. Par conséquent, traitant ici [ma] maladie, dépêchons d'abord un homme qui aille chez les Tangγud et voyons quelles paroles ils donneront en réponse." Il est manifeste que dans cette version abrégée chinoise ce sont les mots 這裏養病 " traitant ici [ma] maladie " qui, quant à la place, correspondent aux mots du texte mongol *elčin-i mün ene Čo'orqad-ta sobilaǰu* (205) " éprouvant les envoyés ici à Čo'orqad

(204) Pour une traduction antérieure de ce passage par M. Haenisch, voir *Die letzten Feldzüge, etc., AM, IX*, p. 518.

(205) Ces mots sont glosés 使臣行只這地行試着 " éprouvant les envoyés ici même à [nom d']endroit ".

même (m. à m.: "à ce Čo'orqad même")". Nous devons en conclure que les auteurs de la version continue ont utilisé un manuscrit différent de celui sur lequel ont travaillé ceux de la transcription chinoise, et que ce manuscrit, à cet endroit-ci, faisait mention de la maladie de Činggis. A mon avis il est évident que ce manuscrit portait: *ebečin-i mön ene Čoγorqad-ta sobilaǰu* "éprouvant la maladie ici à Čo'orqad même". Mais ce point établi, il y a lieu de se demander laquelle des deux leçons, *ebečin-i* ou *elčin-i*, est la primitive. Pour nous aider à résoudre ce problème le mss. d'Ulān-bātur ne nous est d'aucun secours, puisqu'il ignore le texte qui correspond au § 265 de la transcription chinoise. Mais, à mon avis, nous n'avons pas besoin de son témoignage et il est assez clair que la rédaction originale écrite avec l'alphabet ouigouro-mongol et fixée en (?) 1240 doit avoir porté *ebečin-i* et non *elčin-i*. En effet l'on ne voit pas ce que pourraient bien vouloir dire les mots *elčin-i sobilaǰu* de la transcription chinoise, mots glosés 使臣行試着 "éprouvant les envoyés" et que nous lisons dans tous les mss. connus. Les messagers que Činggis se propose d'envoyer aux Tangγud (*bida elčin maγa ileǰü*) rapporteront la réponse (*üge anu* "les paroles d'eux", c'est-à-dire des Tangγud), et celle-ci on la soumettra à un examen attentif (*üge anu uqaǰu*). Cela est naturel; mais l'on ne peut deviner ni la raison pour laquelle on devrait "faire subir une épreuve" (試) aux envoyés, ni l'objet de cette épreuve.

Si au contraire l'on remplace *elčin-i . . . sobilaǰu* par *ebečin-i . . . sobilaǰu,* tout devient clair. En effet *ebečin sobila-* est une expression attestée dans le *Houa i i iu,* IIb, 9v. 3, où elle est glosée 病試 *ping cheu* "éprouver la maladie", c'est-à-dire "voir quelle tournure prendra la maladie". Činggis veut dire: "Nous ne retournerons pas maintenant, de peur que les Tangγud ne disent que nous sommes des lâches. Nous leur enverrons des messagers et entretemps nous resterons ici et verrons quelle tournure prendra ma maladie. Si elle s'aggrave, nous pourrons toujours prendre le chemin du retour, après que nous aurons pris connaissance de la réponse que nos envoyés nous auront rapportée".

L'évolution sémantique du mot *sobila-*, pour autant qu'on peut la retracer, suggère aussi que ce verbe n'a jamais eu le sens de

soumettre *quelqu'un* à une épreuve ", mais qu'il a été originairement employé en relation avec une maladie, comme l'atteste le texte du *Houa i i iu*, où, comme je viens de le dire, l'expression *ebečin sobila-* est employée au sens de " voir quelle tournure prendra une maladie ". De ce sens fondamental sortent les significations qu'a prises le mot *sobila-* (~*subila-*) en mongol moderne et que nous trouvons notées p. ex. chez K. M. Čeremisov et G. N. Rumyancev, *Mongol'sko-russkiï slovar'* (*po sovremennoï presse*), Leningrad, 1937, p. 301b: *ebedčiten-i subila-* " okružat' bol'nykh ukhodom, ukhaživat' za bol'nymi " [" entourer de soins des malades, garder des malades "]; dans le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 8, f. 23v: *Baγa keüked-i teberin ügürgelen qaraγalǰaqui-yi sobilamui kememüi; basa emseglemüi kememüi. Basa yeke ǰerge γarqui-yi mön sobilamui kememüi* " Prendre soin des petits enfants en les tenant dans les bras et en les portant sur le dos, [cela] on l'appelle *sobilamui*; on l'appelle aussi *emseglemüi*. En outre l'apparition [des pustules] de la petite vérole, on l'appelle de même *sobilamui* " (Cf. Kowalewski, p. 1391a, s. v. *sobila-*); dans le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, f. 139r: *sobila-* 照看 *tchao k'an* " veiller sur, prendre soin de ". Le mot continue de vivre en ordos sous la forme *su̬wila-* (~*sowilo-*) et y a le sens de " remplir auprès d'un personnage de marque les fonctions de domestique (service personnel) " (*Dict. ord.*, p. 595b).

Cette leçon fautive de la transcription chinoise s'explique par l'erreur d'un scribe qui en copiant un manuscrit dont le texte était en caractères ouigouro-mongols, après avoir écrit *bida elčin maγa ileǰü*, par souvenir inconscient du mot *elčin* qu'il venait de tracer et à cause de la ressemblance de graphie existant entre les deux mots *elčin* et *ebečin*, a lu et écrit une seconde fois *elčin* au lieu de *ebečin*, inaugurant ainsi une altération du texte original, laquelle a passé dans d'autres manuscrits, entre autres, dans celui dont se servirent les auteurs de la transcription chinoise. La présente leçon fautive due à une faute du manuscrit utilisé par les transcripteurs du XIVe siècle n'est d'ailleurs pas la seule dans le texte mongol de l'*Hist. secr.* qui nous est parvenu en transcription chinoise. Cf. Pelliot, *Un passage altéré dans le texte mongol ancien de l'Histoire secrète des Mongols*, *TP*, XXVII [1930], p.

199; *Deux lacunes dans le texte mongol actuel de l'Histoire secrète des Mongols, Mélanges Asiatiques*, année 1940-1941 (= *JA* 232), fasc. 1.

Ces paroles de Činggis *Bida elčin maγa ileǰü . . . bolu ǰe* ont été restituées de deux manières differentes par Altanwačir et Bökekešik. Le premier écrit, p. 179: *Bida elčin maγad ilegeǰü, elčin-i mön ene Soqorγad-tur ta* [sic] *tengselčiǰü, üge-yi anu uqaǰu bučibasu bolqu ǰa* " Si, sans manquer, envoyant des messagers, éprouvant les messagers à ce Soqorγad même, nous retournons quand nous aurons considéré leurs paroles (= la réponse des Tangγud), cela pourra aller problablement ". Quant à Bökekešik, il a apparemment vu que *elčin-i sobilaǰu* 使臣行試着 " éprouvant les messagers " ne donne pas de sens satisfaisant, et il a restitué comme suit: *Bida tür elčin-i ilegeǰü, elčini mön Soγorqada-dur küliyeǰü üge-yi inu uqaǰu bučibasu bolumui ǰa* (p. 273) " Si, envoyant pour le moment des messagers et attendant à Soγorqada même [le retour des] messagers, nous retournons quand nous aurons considéré ses paroles (= la réponse du peuple tangγud), cela pourra aller problablement."

Je propose donc de rétablir le texte de la réponse de Činggis comme suit: *Tang'ud irgen bidan-i ǰürüge yadaǰu qariba ke'ekün. Bida elčin maγa ileǰü, ebečin-i mün ene Čo'orqad-ta sobilaǰu, üge anu uqaǰu iču'asu bolu ǰe* " Le peuple tangγud dira que nous sommes retournés, le coeur nous ayant manqué. Si donc, envoyant des messagers, tout en voyant ici à Čo'orqad même (m. à m.: " à ce Čo'orqad même ") quelle tournure prendra la maladie, nous nous retirons quand nous aurons considéré leur (= des Tangγud) réponse (m. à m.: " paroles "), cela pourra aller ".

LIX. — Le chroniqueur raconte dans les termes suivants comment Burqan, roi du Si-hia, vint faire sa soumission à Činggis:

§ 267 . . . *Dörmegei balaγasu ebden büküi-tür Burqan Činggis-qahan-na a'ulǰara ireba. Tende Burqan a'ulǰarun altan sümes teri'ülen, altan münggün ayaγa saba yesün yesüd, nu'ud ökid yesün yesüd, aγtas teme'ed yesün yesüd, eldeb-iyer yesün yesüd ǰisüleǰü a'ulǰaqui-tur Burqan-i e'üten büte'üi-e* (206) *a'ulǰa'ulba.*

(206) La transcription chinoise porte *büte'üna*, lecture adoptée par M. Haenisch:

Les deux auteurs traduisent le passage comme suit:

Kozin (p. 190): ". . . on predprinyal osadu goroda Dormekhaï (Lin-čžou), kogda yavilsya k nemu prosit' audiencii Burkhan. Gotovyas' k predstavleniyu Čingis-khanu, Burqan podobral dlya podnošeniya gosudaryu, podobral po mere, cvetam i mastyam vsyakikh predmetov i veščeï v devyatikratnom čisle, kak to: zolota s serebrom, posudy s utvar'yu, yunošeï s devuškami, merinov s verblyudami i, vo glave vsego etogo, zolotye kumirni. I vot, razresiv emu predstavit'sya, gosudar' prinyal Burkhana v senyakh, za dver'mi." ["Il (= Čingis-khan) avait entrepris le siège de la ville de Dormekhai (Lin ǰou), quand Burkhan se présenta à lui pour demander une audience. Se préparant pour être présenté à Čingis-khan, Burkhan avait assorti comme présent pour être offert au souverain, il avait assorti d'après la mesure, les couleurs et les pelages, des objets et des choses de toute espèce, par séries de neuf, tels que: de l'or et de l'argent, des plats et des ustensiles, des garçons et des filles, des hongres et des chameaux, et, à la tête de tout cela, de petits temples d'or à idoles. Et voilà que, lui ayant permis de se présenter, le souverain reçut Burkhan dans le vestibule derrière la porte."]

Haenisch (p. 135): "Und als er vor der Stadt Dormegai lag, um sie zu zerbrechen, da erschien Burhan zur Audienz bei Tschinggis Chan. Burhan aber machte dort seinen Huldigungsbesuch unter Entfaltung grossen Prunks, mit goldenen Buddhafiguren und dazu goldenen und silbernen Bechern und Schalen, je neun Stück, Knaben und Mädchen, je neun, Wallachen und Kamelen, je neun, und sonstigen Geschenken aller Art, je neun. Dabei liess er (Tschinggis Chan) den Burchan seine Huldigung im Türwinkel ausführen." (207)

Disons tout d'abord que la traduction de M. Kozin est plutôt une paraphrase. Il faut en outre faire observer que les deux auteurs se sont mépris sur le sens de quelques expressions et mots. M. Kozin traduit les mots *altan sümes* par "petits temples d'or à idoles". La vraie signification est celle donnée par M. Haenisch: "des figures de Bouddha en or". D'autres inexactitudes chez M. Kozin sont les suivantes. Dans l'expression *altan münggün ayaγa saba* "des jattes et [autres] vases d'or et d'argent", M. Kozin a pris les mots *altan münggün* pour des substantifs indépendants, alors que ce sont des adjectifs déterminant *ayaγa saba*,

bute'un-a (*MNT*, p. 94) et aussi par M. Kozin: *buteun-a* (p. 311), *büteün-a* (p. 510). Shiratori (*op. cit.*, Suppl. II, f. 10a) a corrigé à bon droit le caractère 那 *na* en 耶 *ie*, ce qui lui donne la lecture *büteġüj-e*. Pelliot, bien qu'il ait d'abord adopté la lecture *bütä'ün-a*, écrit en note (p. 110): Corr. 那 *na* en 耶 *ye* et lire *bütä'üy-e*. Je préfère écrire *büte'üi-e*.

(207) Ce passage avait déjà été traduit par M. Haenisch dans *Die letzten Feldzüge, etc., AM*, IX, p. 520.

et il traduit erronément par " de l'or et de l'argent, des plats et des ustensiles ". Il a en outre traduit les mots *e'üten büte'üi-e* par " dans le vestibule derrière la porte ", ce qui, comme nous le verrons ci-après, n'est pas le sens de l'expression mongole. Cette dernière n'a pas été comprise non plus par M. Haenisch qui la traduit par " im Türwinkel ". Quant au mot *ǰisüleǰü*, que M. Kozin rend correctement par " il avait assorti d'après la mesure, les couleurs et les pelages ", M. Haenisch le rend inexactement par " unter Entfaltung grossen Prunks ".

Faisons quelques remarques sur le texte mongol.

Dörmegei balaγasu est le nom de la ville de Ling tcheou 靈州 (à présent Ling ou | 武, province de Ning hia). Le nom *Dörmegei balγasun* se lit aussi dans la chronique *Altan tobči* (*Čadig*, p. 43, l. 4-5), ainsi que chez Saγang-sečen (éd. de Schmidt, p. 100, l. 4; p. 104, dernière ligne). Schmidt lit *Turmegei*; de même les versions mandchoue (E. Haenisch, *Monggo han sai da Sekiyen, Die Mandschufassung von Secen Sagang's mongolischer Geschichte*, Leipzig, 1933, pp. 49, 51) et chinoise (譯注蒙古源流 *I tchou Moung kou iuen liou*, f. 20v, l. 12; f. 21v, dernière ligne). Le nom *Dörmegei* n'est plus connu chez les Mongols d'à présent. Les Ordos appellent la ville de Ling tcheou du nom de ɢūgɯr (*Dict. ord.*, p. 275a). (208)

(208) Dans un document officiel émanant de la bannière d'Otoγ (Ordos), j'ai vu ce nom de la ville de Ling-tcheou écrit *Güüger.*

Cf. l'article de 陳寅恪 Tch'en In-k'o, 靈州寧夏榆林三城譯名考 *Ling tcheou, Ning hia, Iu lin san tch'eng i ming k'ao,* dans *CYYY*, vol. I, Part II, Pei p'ing, 1930, pp. 125-129.

Dans *TP*, XXVIII [1931], p. 480, Pelliot écrit à propos de cet article: " Tch'en Yn-k'o, *Sur les noms indigènes de* | | *Ling-tcheou, de* | | *Ning-hia, et de* | | *Yu-lin* . . . Yule s'est trompé sur certains de ces noms. M. Tch'en a parfaitement raison de dire que " Turmegei " (lire plutôt Dörmägäi) est Ling-tcheou, que Irγai est Ning-hia et que Tämägätü (mot-à-mot la " Ville des chameaux ") est Yu-lin . . .".

[Je ferai observer qu'il faut proprement traduire *Temegetü* non par " Ville des chameaux ", comme le fait Pelliot, mais par " Ville du chameau ". Cf. 榆林府志 (éd. de 1842), chap. 4, 輿地志, f. 1r: 駝山。鎮志。在榆林縣城東城半踞其巔高數十丈俗呼爲東山土人多穴山居之山形類駝鎮之得名駝城以此 " T'ouo chan (Montagne du chameau). [Extrait de la] description officielle du [Iu lin] *tchen*: Elle est située à l'est de la ville sous-préfectorale de Iu lin. La ville est à moitié assise sur son sommet. Elle est haute de plusieurs dizaines de *tchang*. On

A'ulǰa- " se présenter devant quelqu'un pour le saluer ". Cf. mo. *aγulǰa-* " se rencontrer, visiter, aller voir " (Kowalewski, p. 35a) ; ord. *ūlᴅža-* " avoir une entrevue " (*Dict. ord.*, p. 730b) ; kalm. *ūlzᵇ-* " sich begegnen, zusammentreffen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 454b) . A remarquer la construction de ce verbe avec le nom de l'objet offert en cadeau à l'occasion d'une entrevue mis à l'instrumental, comme nous le voyons dans le texte qui nous occupe: *eldeb-iyer . . . a'ulǰaqui-tur* " au moment où il se présenta avec [des cadeaux consistant en] toute espèce d'objets ". Pour un autre exemple, voir § 239: *Činggis-qahan-tur čaγa'anu'ud šingqod-iyar, čaγa'anu'ud aγtas-iyar, qaranu'ud buluγad-iyar a'ulǰa'ulba* " il les fit se présenter devant Činggis-qahan avec des [cadeaux consistant en] gerfauts blancs, hongres blancs et zibelines noires ". *A'ulǰa-* sort de **ha'ulǰa-*, comme le prouve le mot du mss. de Leide *hawulǰarin* " Geschenk " (p. 74) , vocable que le *Houa i i iu*, IIb, 13r, 4 donne sous la forme *a'ulǰarin*, glosé 拜見的物 *pai kien ti ou* " cadeau fait à l'occasion d'une entrevue " et le mongol écrit sous celle de *aγulǰarin*. (209)

Sümes. L'*Hist. secr.* glose ce mot par 佛毎 *fo mei* " (figures de) Bouddha ". Le mot *süme* a en mongol écrit et dans les dialectes vivants le sens de " temple ". De même dans le *Houa i i iu*, IIa, 11v, 4, qui le glose par 寺 *seu* " temple ". Dans le *Mukaddimat al-Adab* (p. 329a) le mot *süme* signifie " yazyčeskiï khram " [" temple payen "]. Il y a toutefois aussi le sens de " tableau, portrait ". On y lit en effet, p. 207a, l'expression *ǰiruqsan süme* " narisovannaya kartina " [" tableau dessiné "], et, à la p. 327b,

l'appelle vulgairement " la montagne de l'est ". Les gens de l'endroit fréquemment creusent [des cavernes dans] la montagne pour y habiter. La forme de la montagne imite [celle d'] un chameau. Que le *tchen* ait reçu le nom de T'ouo tch'eng (Ville du chameau), c'est à cause de cela ".

T'ouo tch'eng (Ville du chameau) était donc le nom populaire de la ville de Iu lin sous les Ming et c'est ce nom populaire que les Mongols ont traduit par *Temegetü*, en ordos *T'emē't'uɪ* (*Dict. ord.*, p. 657a) . A. M.]

(209) F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian Edict of 1453*, *HJAS*, 13[1950], pp. 439, 443, note 7.

Pour le suffixe déverbal *-rin*, cf. *Hist. secr.* § 206 *ǰa'arin* " signe céleste ", de *ǰa'a-* " annoncer " (= mo. *ǰiγa-* " indiquer "); § 280 *sa'arin* " (jument) qu'on trait ", de *sa'a-* " traire " (= mo. *saγa-* id.), etc.

la phrase *süme kibe tüni* " izobrazil ego " [" il a fait son portrait "]. Le *Tcheu iuen i iu* dit à la section 人事門 *jen cheu men*: 佛曰夕麽 " Bouddha se dit *si-mo* ". On est tenté de lire *simö* et de le rapprocher de *süme* " figure de Bouddha " de l'*Hist. secr.*

J̌isüle- est glosé 色樣 *cheu iang* " couleur—forme ". Le verbe *ǰisüle-* n'a pas le sens de " Pracht entfalten " (Haenisch, *Wörterb. zu MNT*, p. 91), mais doit être traduit par " assortir suivant les couleurs et les formes ". Cf. kalm. *züslχə* " der Farbe nach ordnen (die Tiere); alle Gleichfarbigen zusammenstellen, sortieren " (*Kalm. Wörterb.*, p. 484a). Le verbe *ǰisüle-* est un dérivé de *ǰisü(n)* " couleur, aspect, beauté " (*Hist. secr.* §§ 54, 64); il correspond à mo. *ǰisüle-*, mot que Kowalewski traduit par " donner une couleur ou un aspect " (p. 2339b). Le mot s'entend en ordos sous la forme ᴅžɯsɯle- avec la signification " examiner des bestiaux pour voir s'ils sont au complet, pour retrouver ses propres animaux parmi ceux d'autrui, etc." (*Dict. ord.* p. 225b).

E'üten büte'üi-e. La traduction interlinéaire glose l'expression par 門暗行 *men ngan hing* m. à m. " la porte étant obscure ", ce qui ne donne pas de sens. Mais, comme la version continue rend les mots *Burqan-i e'üten büte'üi-e a'ulǰa'ulba* par 成吉思止令門外行禮 " Čingqis l'arrêta et [lui] ordonna de faire la cérémonie en dehors de la porte ", il est évident que le caractère 暗 *ngan* " obscur " est employé ici pour 闇 *ngan* " closed door " (Karlgren, No. 277). (210) C'est d'ailleurs ce qui est confirmé par l'examen du terme mongol. Le mot *büte'üi* correspond à mo. *bitegüü* " zakrytyĭ " [" fermé "] (K. M. Čeremisov et G. N. Rumyancev, *Mongol'sko-russkiĭ slovar'*, p. 245b). Cf. ord. ʙɪ̆ʻt'ū " qui n'a aucune ouverture, aucun orifice " (*Dict. ord.*, p. 71a); kalm. *bütǖ* " ohne Ausweg, ganz verschlossen, ganz dicht (ohne Loch) " (*Kalm. Wörterb.*, p. 70b); *bitǖ* " zu, geschlossen, von allen Seiten zugestopft " (*op. cit.*, p. 46b). Il est donc clair que *e'üten büte'üi-e* ne veut dire ni " dans le vestibule derrière la porte " (Kozin), ni " im Türwinkel " (Haenisch), mais qu'il faut traduire

(210) Cf. *Ts'eu hai* 辰集, p. 40, s. v. 暗, où il est dit que ce dernier caractère s'emploie aussi pour 闇. A rapprocher la phrase 闇門謝客 " to close the door and refuse visitors " (*Mathew's Chinese-English Dictionary*, No. 38).

ces mots par " la porte étant fermée ", c'est-à-dire " à l'extérieur, devant la porte fermée ".

A comparer l'expression ordos *nara* ʙi̯ˋt'ū̆ *jawu̯-* " partir avant le lever du soleil "; ainsi que les verbes ordos ʙi̯ˋt'ū̆*le-* " fermer ", dans ū̆ᴅ*e* ʙi̯ˋt'ū̆*le-* " supprimer une porte en la maçonnant ", et ʙi̯ˋt'ū̆*m*ᴅ*žile-* id., dans ʙi̯ˋ*tš'ik* ʙi̯ˋt'ū̆*m*ᴅ*žile-* " fermer l'enveloppe d'une lettre (en la collant) " (*Dict. ord.*, p. 71 ab).

Pour *büte'üi* en regard de mo. *bitegüü* (= *bitegü*), cf. *Hist. secr.* § **111** *ma'ui* " mauvais ", à côté de *ma'u* id. (= mo. *mayu*).

Büte'üi est donc une autre forme de *büte'ü*. Cette dernière se lit dans le *Mukaddimat al-Adab*, où elle est attestée au sens de " ce que peut tenir la main fermée, poignée ": *ögbe nadu niken büte'ǖ tere yamāsa* " dal mne odnu gorst' togo-to " [" il m'a donné une poignée de cela "] (p. 274a, s. v. *ögbe*). Cette forme *büte'ǖ* correspond à mo. *bitegüü* " le creux de la main fermée; la main fermée, remplie " (Kowalewski, p. 1140b) et à ordos ʙi̯ˋt'ū̆ " autant que les deux mains ouvertes et mises côte à côte peuvent contenir " (*Dict. ord.*, p. 71a.)

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Pendant que [Činggis-qahan] forçait la ville de Dörmegei, Burqan vint présenter ses respects à Činggis-qahan. Alors, quand Burqan rendit ses respects, au moment où il se présenta avec des [cadeaux consistant] en premier lieu en figures de Bouddha en or, [et, outre cela,] en jattes et [autres] vases d'or et d'argent, neuf de chaque [sorte], en garçons et en filles, neuf de chaque [sexe], en hongres et en chameaux, neuf de chaque [catégorie], et encore en toute espèce d'[autres] objets, les ayant assortis par séries de neuf suivant leurs couleurs et formes, [Činggis-qahan] donna ordre que Burqan présentât ses respects [à l'extérieur], la porte restant fermée."

LX. — Ögödei, parti en guerre pour conquérir le royaume kin (金) et arrivé à l'endroit nommé *Šira degtür* (= Loung hou t'ai 龍虎臺, au nord-ouest de Pékin), tombe malade. Les chamanes, consultés, répondent que la maladie est causée par les " seigneurs et souverains de la terre et de l'eau ", qui, irrités par les ravages de la guerre, se vengent sur l'empereur, et ils laissent entendre que ce dernier ne guérira que si un prince de la famille impériale se substitue à lui.

§ 272 . . . *Tende Ögödei-qahan ebedčin gürteǰü aman kelen ǰabqan alǰaγdarun, bö'es bö'es tölgečin-e tölgele'ülü'esü Kitad irgen-ü γaǰar usun-u eǰed qand irgen orγo-ban da'uliγdarun, balaγad qotod-iyan ebdegderün türgün-e adalamui. Irgen orγa, altan münggün, adu'usun ide'en ǰoli'a öggüye ke'en abidla'asu ülü talbiran düled türgün-e adalamui. Uruγ-un gü'ün-eče bolγuyu ke'en abidla'asu qahan nidün-iyen ne'eǰü usun γuyuǰu u'uǰu, ya'un bolbi ke'en asaγdaǰu bö'es öčirün: Kitad irgen-ü γaǰar usun-u eǰed qand γaǰar usun-iyan ebdegderün, irgen orγa-ban da'uliγdarun türgün-e adalamui. Busu ya'un ber ǰoli'a ögüye ke'en abidla'asu düled türgen-e ǰi'ürmedemüi. Uruγ-un gü'ün-eče bolγuyu ke'e'esü talbiramui. Edö'e ǰarliγ medemü ǰe.*

Voici comment les deux traducteurs ont rendu ce passage:

Kozin (p. 192): " No tut Ogodaï-khana postigla bolezn': u nego otnyalsya yazyk. V velikom bespokoïstve sozvali kitadskikh šamanov i prikazali im vorožit'. Vorožba pokazala, čto eto žestoko neistovstvuyut dukhi, vladyki Kitadskikh zemel' i vod, neistovstvuyut vsledstvie zakhvata ikh lyudeï i žilišč, a takže vsledstvie razrušeniya prinadležaščikh im gorodov i dereven'. Probovali posredstvom gadaniya po vnutrennostyam životnykh voprošat' dukhov, ne želayut li oni prinyat' v kačestve vykupa-dzolik—zolota s serebrom, ili skota i vsyakogo sъestnogo. No bylo otvečeno, čto na etikh usloviyakh ne tol'ko ne uspokoyatsya, no ešče sil'nee budut neistovstvovat' den' i noč'. Kogda že zatem, posredstvom togo že gadaniya, postavili vopros, ne primut li dukhi v kačestve vykupa rodstvennika bol'nogo, to v eto samoe vremya khan otkryl glaza i poprosil vody. Vypil on i sprašivaet: ' Nu, čto že vyšlo? ' Togda šamany doložili emu: ' Dukhi, vladyki Kitadskikh zemel' i vod, žestoko neistovstvuyut vsledstvie zakhvata ikh lyudeï i žilišč. My predložili im v kačestve vykupa vse, čto tol'ko oni mogli by poželat'. No oni soglašayutsya perestat' tol'ko za vykup rodnym čelovekom, a inače ugrožayut podnyat' ešče bolee svirepoe neistovstvo. Dokladyvaem ob etom na usmotrenie ego veličestva." [" Et là Ogodai-khan tomba malade: il perdit la parole. Grandement alarmé, on convoqua les chamanes kitat et on leur ordonna de deviner. L'opération divinatoire montra que la cause en était la terrible colère des esprits, maîtres des terres et eaux kitat, qu'ils sont pris de fureur par suite de la mainmise sur leurs gens et habitations, et aussi par suite de la destruction des villes et villages leur appartenant. Au moyen de l'aruspication ils essayèrent de questionner les esprits [à l'effet de savoir] s'ils ne voudraient pas accepter en qualité de rançon-*dzolik* de l'or et de l'argent, ou bien du bétail ou quelque chose de comestible. Mais la réponse fut que dans ces conditions non seulement ils ne s'apaiseront pas, mais qu'ils s'emporteront nuit et jour d'une fureur encore plus violente. Quand alors, recourant au même genre de divination, ils posèrent la question si les esprits n'accepteraient

pas à titre de rançon un membre de la famille du malade, alors à ce moment même le khan ouvrit les yeux et demanda de l'eau. Il but et demanda: " Hé bien! qu'est-il arrivé? " Alors les chamanes lui présentèrent leur rapport: ' Les esprits, maîtres des terres et eaux kitat, sont terriblement pris de fureur par suite de la mainmise sur leurs gens et habitations. Nous leur avons proposé à titre de rançon tout ce qu'ils auraient pu souhaiter. Mais ils ne consentent à mettre fin [à leur courroux] qu'à condition qu'une personne de la famille s'offre en rançon, sinon ils menacent de se mettre encore plus violemment en fureur. Nous informons de ceci, [le soumettant] au jugement de Sa Majesté! "]

Haenisch (p. 137): " Dort wurde Ogodai Chan von einer Krankheit erfasst. Als es so schlimm war, dass er die Sprache verlor, und man alle möglichen Schamanen und Wahrsager kommen und die Losstäbchen werfen liess, da hiess es: ' Die Dämonen, Herren und Könige von Erde und Wasser im Kitat-Lande, denen ihre Siedlungen ausgeraubt, ihre Städte und Festungen zerstört sind, haben ihn besessen, und zwar heftig.' Als man nun mit dem Anerbieten, Volk, Siedlungen, Gold und Silber, Herden und Nahrungsmittel als Abfindung zu geben, das Kaldaunenorakel befragte, lag es nicht günstig, und wurde er noch heftiger besessen. Als man dann die Orakelfrage stellte, ob es ginge mit jemand aus den Familienangehörigen, da öffnete der Herrscher seine Augen, bat um Wasser und trank. Gefragt, was das sei, antworteten die Schamanen: ' Die Dämonen, Herren und Könige der Erde und des Wassers im Kitat-Lande, denen ihr Land und Wasser verdorben, ihr Volk und ihre Siedlungen geraubt sind, haben dich heftig besessen. Als wir das Orakel befragten mit dem Vorschlage, mit irgend etwas anderem eine Abfindung zu leisten, ist es mit dir noch schlimmer geworden. Als wir aber sagten, ob jemand aus den Familienangehörigen genehm sei, da ist es günstig aufgegangen. Jetzt möchten wir deinen Willen erfahren.' "

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte mongol.

Aman kelen ǰabqa-, m. à m.: " Perdre la bouche et la langue " = perdre la parole ". Cf. ord. *ama k'ėleni sǟ̃ ʙolχḁ̄s ᴅo't'orni sǟn-ugᵘē* " il dit de bonnes paroles, mais intérieurement il est mal disposé " (*Dict. ord.*, p. 19a) ; *k'ėle ama* " faculté de parler " (*op. cit.*, p. 411a).

Kitad irgen " le peuple kitad ". La version continue rend ces mots par 金國 *Kin kouo* " le royaume kin ".

Dans le passage qui nous occupe, l'*Hist. secr.* se sert de deux mots différents désignant une opération divinatoire: *tölgele-* et *abidla-*, et ces deux mots sont traduits tous les deux par 卜 *pou* " deviner ", tant dans la traduction interlinéaire que dans la version continue. Le mot qui correspond à *tölge* est à présent, en ordos et en kalmouk, un terme générique désignant plusieurs

espèces différentes de divinations: par une omoplate, des sapèques, des flèches, etc. Voir *Dict. ord.*, p. 673b, s. v. *t'ölgö*; *Kalm. Worterb.*, p. 406b, s. v. *tölgə*. Il est plus que probable qu'il en était ainsi aussi en mongol médiéval. La phrase du *Mukaddimat al-Adab*, p. 353a, *tölge bariba šiba'ūnlā* " il devina à l'aide d'un oiseau " montre que par le mot *tölge* pouvait être désignée même l'ornithomancie, et dans la phrase du § 201 de l'*Hist. secr. tölge-tür ülü oromui* " cela n'entre pas dans le *tölge* (= l'opération divinatoire ne donne pas de réponse favorable) " le mot *tölge* semble employé aussi dans une acception tout à fait générale. J'incline à croire que le mot *tölgele-* signifie ici simplement " deviner, découvrir par opération divinatoire (la cause de la maladie du *qahan*) ", sans qu'aucune manière de deviner soit spécialement indiquée. Je pense donc que la traduction de M. Haenisch " die Losstäbchen werfen " n'est pas exacte et que par contre celle de M. Kozin " vorožit ' " [" deviner "] est correcte. (211)

Quant au verbe *abidla-*, il est évidemment dérivé d'un nom *abid* et signifie " deviner par des *abid* ". Le mot *abid*, qui apparemment est une formation plurielle, se rencontre dans l'*Hist. secr.*, § 12, à propos d'un chasseur qui faisait rôtir des *qabirγas* " côtes " et des *abid* d'un cerf, et y est glosé 肚臟 *tou tsang* " entrailles ". Dans son article *Les formes avec et sans q- (k-) initial en turc et en mongol*, *TP*, XXXVII [1944], p. 91, Pelliot écrit à propos de ce mot: " Le mot *abit* semble inconnu. La traduction chinoise interlinéaire le rend par 肚臟 *tou tsang* " entrailles " . . . ; je pense cependant qu'elle est inexacte; on ne s'attend pas à voir " rôtir " des " entrailles "." Cette raison à mon avis n'est pas très probante. Le mot 臟 *tsang* désigne aussi les rognons, le coeur, le foie, les poumons et la rate (Couvreur). *Abid* " *tou tsang* " peut donc très bien désigner non précisément les intestins, les boyaux, mais les viscères logés dans la cavité abdominale, tels que les rognons, le foie, la rate, lesquels peuvent très bien être rôtis.

(211) On ne comprend pas pourquoi, dans sa traduction, M. Kozin fait faire cette opération par des chamanes " kitad ", alors que le texte ne mentionne pas la nationalité de ces chamanes et qu'il n'est pas probable que l'entourage d'Ögödei se soit servi pour une affaire si grave de chamanes et devins appartenant à la nation que l'armée mongole était occupée à combattre.

Dans une note du même article (p. 92), Pelliot donne une seconde raison qui l'amène à rejeter l'interprétation du mot *abid* par " entrailles ". " Il n'est pas à ma connaissance, dit-il que les Mongols médiévaux aient jamais eu d'aruspices ", et la mention que fait Jean du Plan Carpin de l'aruspication chez les Mongols, à la suite des augures (" auguriis, aruspiciis . . . multum intendunt ", Van Den Wyngaert, *op. cit.*, p. 41), Pelliot l'attribue à un " souvenir de l'antiquité classique ". A mon avis le témoignage de Jean du Plan Carpin ne peut pas être rejeté et l'on ne peut raisonnablement mettre en doute l'existence de l'aruspication chez les Mongols médiévaux, puisqu'elle est pratiquée encore de nos jours par les Darqad d'Ejen-qoriya (*eᴅžĩ χorō*), lors des fêtes solennelles qui se célèbrent annuellement au printemps en l'honneur de Činggis, fêtes dont les rites et cérémonies remontent très probablement à la dynastie Iuen. (212) Au lieu donc de prendre *abid* pour le pluriel d'un mot **abisun*, qui serait une forme de *qabisun* " côte " à *q*-amui, et de lui donner le sens soit de " fausses côtes " (Pelliot, *op. cit.*, p. 92), soit de " épaule avec les [fausses] côtes " (Pelliot, *op. cit.*, p. 93, note), il me semble

(212) Dans le *Boγda-yin irügel-ün yamu yosu ǰang üile-yin debter* (copié d'un manuscrit que j'ai trouvé en 1909 chez un Darkhat demeurant sur le territoire de la bannière de J̌ungγar des Ordos), rituel (fragmentaire) d'Ejen-qoriya, on trouve décrit comment il faut interpréter les divers mouvements et attitudes du *milaǰaγud-un qoni* (pour *milaγaγud* < *miliyaγud-un qoni*) mouton qu'on offre en sacrifice à Činggis, le 21 de la troisième lune du printemps. Il y est fait mention aussi de l'inspection du sang, du foie, de la vésicule biliaire, etc. de cette même victime, et des divers présages à en tirer. Voici quelques articles: *kele anu čilabalǰiǰu doliyaqu metü bolbasu gilbelgen metü ayul-dur adali dayisun-u qoora olan bolqu* " si la langue fait des mouvements comme pour lécher, il y aura beaucoup de maux causés par des ennemis semblables à une calamité [soudaine] comme l'éclair "; *ulaγan bolǰu čisu šinggen bolbasu ebedčin taqul elbeg bui* " si, étant rouge, le sang est peu épais, il y aura beaucoup de maladies et d'épidémies "; *čösün-i tulum inu šara noγobtur tegsi degüreng qataγuu kündü boluγad ümeki* (= *ümekei*) *-eče neng ümeki bolbasu sayin* " si la vésicule biliaire est jaune verdâtre, uniformément pleine, dure et lourde, et fétide au delà de toute expression (m. à m.: " si elle est plus puante que la puanteur "), c'est [un] bon [présage] ".

Pour ce qui est arrivé des " reliques de Činggis " après qu'elles eurent été éloignées de chez les Ordos par les autorités chinoises, au cours de la guerre avec le Japon, et l'endroit où elles se trouvent à présent, voir l'intéressant article de M. Owen Lattimore, *News of the Chingis Khan Relics*, dans *Royal Central Asian Journal*, Vol. 39, Part II, London, April 1952.

plus simple et plus rationnel de rapprocher *abid* (= *abi-d*) des mots ordos *awik* (< **abi-γ*), *awilak̯* (< **abi-liγ*) " rectum " (*Dict. ord.*, p. 37a) et du kalmouk *äps̯* (<**abis*) " Penis der Knaben " (*Kalm. Wörterb.*, p. 23b), et de se tenir à la glose qui dit que le mot signifie " entrailles ". (213) Je traduis donc *abidla-* par " deviner en inspectant les entrailles des victimes ". C'est d'ailleurs ce qu'ont fait aussi MM. Kozin et Haenisch. (214)

Qand, pluriel de *qan* " souverain ". Pour cette forme du pluriel, cf. ce qui a été dit plus haut, passage XXXVII, § 189, à propos du mot *qonind-iyan*.

Irgen orγo. Cette expression, que nos dictionnaires ignorent, apparaît dans l'*Hist. secr.* sous les formes *irgen orγa*, *irgen orγo* (§ 272), *irge orγa* (§ 150), *irge orγo* (§ 163), *irgen orγan* (§ 260). Le *Houa i i iu* a la forme *irgen orγon* (IIb, f. 12r, 1). Dans les deux sources l'expression est glosée 百姓—人烟 (煙) *pe sing—jen ien* " le peuple—la fumée montant des habitations des gens " (= les ménages, les familles "). Dans la traduction mongole du *Hiao king*, qui date des Iuen, nous trouvons l'expression *irgen orγon* traduisant les mots 民人 *min jen* " peuple et hommes " (*MS*, IV [1939], p. 327). Dans le *Ta ta kouan lai wen* du *Houa i i iu* conservé à l'Oriental Library de Tōkyō, *irgen orγan* traduit l'expression 人民 *jen min* " le peuple " (Mémoires 4 et 7). Nous trouvons aussi la même expression chez Saγang-sečen, Schmidt, p. 248, l. 14-15, sous la forme fautive *irgen oroγon*, mais mes trois manuscrits de sa chronique portent correctement l'un *irgen orγan*, les deux autres *irgen orγon*. Le *Moung kou iuen liou*, chap. VII, f. 14v, rend l'expression par 衆 *tchoung* " multitude ". Le *Manǰu-yin ünen maγad qauli*, vol. 4, f. 46v, 47r, etc., écrit *irgen orγan*.

(213) C'est par " entrailles " que Pelliot a traduit *abid* à la page 122 de son ouvrage posthume *Histoire secrète des Mongols*. Mais la rédaction de cette traduction doit avoir précédé celle de son article de 1944.

(214) M. Kozin traduit *abid* du § 12 par " fausses côtes supérieures " (p. 80), s'inspirant donc de la glose *boγoni* " paire de côtes les plus proches du cou chez les animaux ", qui dans le mss. d'Ulān-bātur veut expliquer le terme *abid*, alors que dans ses glossaires (pp. 524, 580) il rend le même mot *abid* par " estomac (d'animal) " et que dans sa traduction du § 272 (p. 192) il traduit correctement le mot *abidla-* par " gadat' po vnutrennostyam životnykh " [" deviner d'après les [organes] intérieurs d'animaux "].

L'expression y a le sens de " gens, le peuple ". Le *I iu* du *Teng t'an pi kiou* (f. 69v), ainsi qu'un vocabulaire sino-mongol datant aussi des Ming et publié par M. Ishida Mikinosuke dans *Mongolica II* (p. 128), ont tous les deux le mot *orγon*, qu'ils transcrivent 我兒完 *wo-eul-wan* (215) et donnent comme l'équivalent du mot 民 *min* " peuple ".

Adu'usun ide'en est glosé 頭口茶飯 *t'eou k'eou tch'a fan* " bétail —thé-riz = nourriture ". Cf. l'expression *adu'un ide'en* 馬羣 | | *ma k'iun tch'a fan* " troupeaux de chevaux—nourriture " (§ 39), qui se rencontre encore sous les formes *adu'u ide'en* 頭口 | | *t'eou k'eou tch'a fan* " bétail—nourriture " (§ 132); *adu'un ide'e* | | 喫食 *t'eou k'eou tch'eu cheu* " bétail—comestibles " (§ 162); *adusun ide'e* | | | | *t'eou k'eou tch'a fan* " bétail—nourriture " (§ 23). L'expression *adu'un ide'en* vit encore en ordos sous forme de mot-couple: ᴀᴅṳ̄ ɪᴅē et y a la même signification que le mot ᴀᴅṳ̄ " chevaux en tant qu'ils font partie d'un haras, troupe de chevaux sous la conduite d'un étalon " (*Dict. ord.*, p. 4b). On l'entend aussi en bouriate: *adū-id'ēn* " troupeau de chevaux, bestiaux " (A. D. Rudnev, *Materialy po govoram vostočnoï Mongolii*, p. 202).

Talbira-. Ce verbe, qui apparaît deux fois dans notre passage, a été rendu de deux façons différentes par les deux traducteurs. M. Kozin lui donne comme sujet les divinités courroucées et traduit *ülü talbiran* par " ils ne s'apaiseront pas " et *talbiramui* par " ils consentent à mettre fin [à leur courroux] ". Concernant cette traduction il faut faire observer qu'on peut à priori douter de son exactitude, parce que dans l'*Hist. secr.* " s'apaiser ", dit d'une personne en colère, s'exprime par le verbe *ǰalira-*, non par *talbira-*. Voir §§ 246, 260. Quant à M. Haenisch, il traduit *ülü talbiran* par " lag es nicht günstig " et *talbiramui* par " ist es günstig aufgegangen ". Ce sont donc " les baguettes de divination ", " le sort " qui, d'après lui, seraient sujets du verbe *talbira-*. Cf. ce qu'il dit dans son *Wörterb. zu MNT*, p. 144: *talbiraḥu* 放 daliegen (richtig daliegen = die Losstäbchen); *abitla'asu ulu —n*

(215) 完 *wan*; chin. anc. ˛*γuân* (Karlgren, No. 1337); 'phags-pa *γon* (A. Dragunov, *The ḫPhags-pa script and ancient mandarin*, p. 787, No. 258).

YP 卜之不從 als man das Los warf, und es nicht günstig war. En réalité, il faut comprendre le mot *talbira-* d'une autre façon. Les transcripteurs l'ont glosé la première fois par 放 *fang* et la seconde fois par | 慢 *fang man.* Ici *fang* n'a pas le sens de " placer ", comme l'a pensé M. Haenisch, mais celui de " détendre, relâcher ", ce qui est aussi la signification de l'expression *fang man.* Cf. mo. *talbi-* " placer " et aussi " lâcher ". Le mot *talbira-* a pour sujet sous-entendu la maladie d'Ögödei et doit se traduire par " se relâcher, diminuer d'intensité ". C'est le sens qu'a encore le mot *t'àwira-* (<*talbira-*) en ordos: ᴏᴅō ʙ*éje t'àwira*ᴅž*i k'öŋgörö*ᴅž*i* " maintenant je me sens plus dispos et allégé " (après une indisposition) (*Dict. ord.*, p. 651b); *öwö'tš'inī t'àwirṵl-* " faire diminuer d'intensité la maladie " (p. 652a). (216) Faisons remarquer aussi que la version continue rend le verbe *talbira-* par 疾少間 " la maladie diminue quelque peu ". (217)

J̌i'ürmede- est un mot non attesté ailleurs. Il est glosé 愈甚 *iu chen* " surpasser—excéder ". M. Haenisch rend le mot *ǰi'ürmedemüi* par " ist es mit dir noch schlimmer geworden ". A mon avis le verbe *ǰi'ürmedemüi* a pour sujet les divinités (*γaǰar usun-u eǰed qand*). C'est ce que suggère le parallélisme de la construction: *düled türgün-e adalamui, düled türgen-e ǰi'ürmedemüi.* C'est de cette façon aussi qu'a compris M. Kozin.

Edö'e ǰarliγ medemü ǰe. Ces mots ont été rendus trop librement par M. Kozin en ces termes: " Dokladyvaem ob etom na usmotrenie ego veličestva " [" Nous informons de ceci, [le soumettant] au jugement de Sa Majesté "]. M. Haenisch traduit " Jetzt möchten wir deinen Willen erfahren ". Concernant cette dernière

(216) Il est assez surprenant de voir M. Kozin traduire ici *talbira-* par " s'apaiser, mettre fin [à son courroux "], alors que dans son second glossaire (pp. 579-619) il écrit, p. 604: *talbiraqu* rasprostranit'sya, rasširit'sya; raspustit'sya; uspokoit'sya, oslabet', bolezn' " otpustila " [" se propager, s'étendre; se dissoudre; s'apaiser, se relâcher, la maladie 'a lâché prise' "].

(217) Cf. les mots de la version continue 卜之不從。其病愈重 " Quand on consulta les sorts sur cela, la réponse ne fut pas favorable; sa maladie s'aggrava ", qui correspondent aux mots . . . *abidla'asu ülü talbiran düled türgün-e adalamui* " lorsqu'ils devinèrent par des entrailles de victimes . . . [la maladie] ne diminue pas d'intensité et [les seigneurs et souverains de la terre et des eaux] sévissent encore plus vivement ".

traduction il faut faire observer que *ǰarliγ* n'est pas le complément direct du verbe *medemü*, mais son sujet. Il faut donc traduire: " Maintenant c'est à l'ordre [impérial] de décider ". Cf. ce qui a été dit plus haut, passage LIV, § 254.

Je traduis donc le passage qui nous occupe comme suit: " Là Ögödei-qahan fut atteint d'une maladie. Au moment où, perdant la parole, il fut en détresse, quand on fit deviner par divers chamanes et par des devins, [leur réponse fut:] ' Les seigneurs et souverains de la terre et des eaux du peuple kitad, en ce moment où leurs populations sont pillées et leurs villes détruites, sévissent vivement [contre le qahan] '. Lorsqu'ils devinèrent par des entrailles de victimes disant: ' Nous donnerons à titre de substitut des populations, de l'or, de l'argent, des têtes de bétail et des comestibles ', [la maladie] ne diminue pas d'intensité et [les seigneurs et souverains de la terre et des eaux] sévissent encore plus vivement. Lorsqu'ils devinèrent par des entrailles de victimes disant: ' Une personne de la famille [impériale], pourrait-elle servir [de substitut]? ', le qahan ouvrit les yeux, demanda de l'eau, but et dit: ' Qu'est-il arrivé? ' A cette question, les chamanes informèrent [le qahan]: ' Les seigneurs et souverains de la terre et des eaux du peuple kitad, en ce moment où leur terre et [leurs] eaux sont ravagées et leurs populations pillées, sévissent vivement [contre vous]. Quand nous devinons par des entrailles de victimes disant: ' Nous donnerons n'importe quelle autre chose à titre de substitut ', avec une fureur redoublée ils sévissent encore plus vivement. Lorsque nous disons: ' Une personne de la famille [impériale] pourra-t-elle servir [de substitut]? ', [la maladie] diminue d'intensité. Maintenant c'est à l'ordre [impérial] de décider '."

LXI. — Tolui, qui, pour sauver Ögödei malade, s'était substitué à son frère pour subir la vengeance des " seigneurs et souverains de la terre et de l'eau du peuple kitad " et venait de boire le breuvage mortel préparé par les chamanes, recommande les siens à la bonté de l'empereur en ces termes:

§ 272 . . . *Soγtaba bi. Soγtaγu-yi minu sergütele önečid*

üčüged de'üner-iyen belbisün beri-yen Berüde (218) *oyin-a gürtele asaraγu-yi qahan aqa medetügei.* (219)

Voici comment ce texte a été traduit par les deux auteurs:

Kozin (p. 193): "Op'yanel ya srazu! Poberegi že, gosudar' i staršiĭ brat moï, poberegi do tekh por, poka očnus' ya, malykh sirot svoego mladšego brata i vdovu ego Berude, poberegi do tekh por, poka ya ne pridu v sebya." ["Je suis tout à coup devenu ivre! Prends soin, mon souverain et frère aîné, prends soin, jusqu'au moment où je reprendrai mes sens, des petits orphelins de ton frère cadet et de sa veuve Berude, prends soin jusqu'à ce que je reprenne connaissance."]

Haenisch (p. 138): "Ich bin trunken. Bis ich meinen Rausch ausschlafe, soll der kaiserliche ältere Bruder Sorge tragen, dass meine Witwe Berude meine verwaisten Kleinen und meine jüngeren Brüder aufzieht, bis sie zu Verstand kommen."

Si l'on examine les deux traductions que l'on vient de lire, on constate qu'elles diffèrent considérablement l'une de l'autre et qu'à partir de la seconde phrase aucune des deux ne rend correctement le texte mongol.

Comme M. Haenisch l'a fait remarquer dans ses Erläuterungen, p. 168, l'on peut rapprocher de ce passage celui où le chroniqueur relate les recommandations faites par Yesügei à Münglig (voir plus haut, passage V, § 68). De même que Yesügei appelle ses fils les *de'üner* "frères cadets" de Münglig, et sa veuve Hö'elün la *bergen* "belle-soeur aînée" de ce dernier, ainsi aussi Tolui appelle ses fils les *de'üner* "frères cadets", et sa veuve Berüde la *beri* "belle-soeur cadette" d'Ögödei.

M. Kozin en traduisant les mots *önečid üčüged de'üner-iyen* par "petits orphelins de ton frère cadet", et M. Haenisch en rendant ces mêmes mots par "meine verwaisten Kleinen und meine jüngeren Brüder" ont traduit d'une manière inexacte. Les mots *önečid üčüged* sont des adjectifs déterminant *de'üner-iyen*

(218) Le mot *Berüde*, que les éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press marquent comme nom propre, la première par une double ligne, la seconde par l'absence de crochet, n'est pas glosé. Pelliot (p. 113) le transcrit *baruda*, avec une initiale minuscule, laissant entendre par là qu'il ne considère pas le mot comme nom propre. Il écrit en note: Le texte écrit *bärüdä*, sans traduction.

(219) Pour le passage de l'*Hist. secr.* et les textes du *Iuen cheu* relatant la mort de Tolui, voir F. W. Cleaves, *The expression* J̌öb ese bol- *in the* Secret History of the Mongols, *HJAS*, 11[1948], p. 311.

et toute l'expression doit être traduite par: " tes frères cadets qui sont orphelins et jeunes ". Les " frères cadets " sont en réalité les fils de Tolui, c'est-à-dire les neveux d'Ögödei.

Un mot qui a fait difficulté pour les deux auteurs est *beri*, et aucun des deux ne l'a traduit. Le mot est glosé 媳婦 *si fou* " bru ", ce qui est le sens propre du mot; mais il est clair qu'il faut entendre ici le mot *beri* au sens que je viens d'indiquer, c'est-à-dire au sens de " femme d'un frère puîné, belle-soeur cadette ", ce qui est une des façons dont l'entend le *Houa i i iu* de 1389 (I, f. 15r, 4), lequel rend 弟婦 *ti fou* " femme d'un frère plus jeune " par *beri*. Ce mot est donc ici l'équivalent de mo. *degüü beri* " femme du frère cadet " (Kowalewski, p. 1749a), ord. DŪ B*ére* id. (*Dict. ord.*, p. 66a). *Beri* au sens de " femme du frère cadet " se lit aussi dans un des contes du *Siditü kegür* publiés par Jülg: *Beri inu qadam aqa-yuγan qoyina-ača kögeged* " la femme du frère cadet s'étant mise à la poursuite de son beau-frère aîné . . ." (B. Jülg, *Mongolische Märchen-Sammlung. Die neun Märchen des Siddhi-Kūr*, etc., p. 9, l. 4). Les mots *belbisün beri-yen Berüde* ne peuvent donc être traduits par " et de sa veuve Berude " (Kozin), ni par " meine Witwe Berude " (Haenisch), mais sont à rendre par: " sa belle-soeur cadette qui est veuve, Berüde ". (220)

M. Kozin a bien vu que le sujet de *asaraγu* est *qahan aqa* " [mon] frère aîné, l'empereur ", alors que M. Haenisch prend à tort *Berüde* pour sujet de ce verbe.

Quant aux mots *oyin-a gürtele*, M. Kozin s'est trompé en les rendant par " jusqu'à ce que je reprenne connaissance ". La traduction de M. Haenisch " bis sie zu Verstand kommen " est correcte; seulement ce sont les enfants de Tolui et sa veuve Berüde qui sont les sujets de *gürtele*.

Le mot *oyin* correspond à mo. *oyun* " intelligence, entendement, faculté intellective " (Kowalewski, p. 422b) et à ord. *ojụ̄n* " intelligence " (*Dict. ord.*, p. 508b). Dans l'*Hist. secr.* le mot *oyi* (*n*) a le sens de " affection, pensée, estime " (voir plus haut, passage

(220) A propos de ce nom il faut faire observer qu'il s'agit probablement d'un second nom de *Sorγaγtani*, femme de Tolui. Pour ce dernier nom, que Pelliot écrit *Sorγaqtani* > *Sorγoqtani*, voir Pelliot, *Le vrai nom de " Seroctan "*, *TP*, XXIX [1932], p. 43.

XXV, § 155), mais aussi celui de "faculté de se gouverner selon la droite raison (221), savoir-faire, capacité de se suffire à soi-même", et c'est dans cette dernière acception qu'il est employé

(221) Cf. § 149 . . . *Temüǰin namayi ülü alaγu. Temüǰin-i üčügen čaγ-tur, nidün-dür-iyen γaltu, niγur-dur-iyan geretü büle'e ke'en, eǰen ügei nuntuγ-tur qočorču amui ke'en, abura odču abčiraǰu, surγa'asu surγu metü buyu ke'en, sonin üri'e da'aγan surγaγu metü surγan söyin yabula'a. Ükü'ülsü kē'esü ükü'ülün yadaγuyu büle'e bi. Edö'e oyi inu oroǰu amu. sedkil inu sengtereǰü amu ke'egdemüi. Temüǰin namayi ülü ükü'ülgü.*

"Temüǰin ne me tuera pas. Quand Temüǰin était encore petit, me disant qu'il avait du feu dans ses yeux et de l'éclat dans son visage, me disant qu'il était abandonné dans un campement sans maître, j'allai le prendre et je l'amenai. Me disant que si je l'instruisais il apprendrait apparemment, je l'instruisis et l'enseignai comme si j'avais dressé un nouveau poulain de trois ou de deux ans. Si j'avais voulu le faire mourir, n'aurais-je pas pu le faire mourir? On dit (m. à m. "il est dit") qu'à présent sa conduite devient raisonnable (m. à m. "sa faculté de se conduire selon la raison entre") et que son esprit s'ouvre. Temüǰin ne me fera pas mourir."

Voyons comment les trois traducteurs ont rendu ces paroles du chef tayiči'ud, Tarγutai-kiriltuγ, à ses fils et frères venus pour l'arracher des mains de Širgü'etü et de ses fils, qui s'étaient saisis de sa personne et étaient en route pour le livrer à Čінggis-qahan. Voir plus haut, passage XXIII.

Kozin (p. 120): "Ved' Temučžin ne možet, ne dolžen menya ubit'! Kogda on byl malyšom, ya privozil ego k sebe, znaya, čto on ostalsya sirotoï, bez otca, i čto u nego

Vo vzglyade — ogon',
A lico — kak zarya.

Privez ya ego k sebe— (trad. en prose, p. 121)

Pologaya, čto on v sostoyanii vyučit'sya, esli ego učit', ya i učil-nastavlyal ego, napodobie togo, kak obučayut porodistykh žerebyat. Ub'et li on menya? Net, on ne možet, ne dolžen ubit' menya: govoryat, nyne on vkhodit v razum i mysl' ego proyasnyaetsya . . . Net, Temučžin ne pogubit menya." ["En effet, Temuǰin ne peut pas, ne doit pas me tuer. Quand il était petit enfant, je l'ai apporté chez moi, sachant qu'il était abandonné orphelin, sans père, et que

Dans son regard — il y avait du feu,
Et que son visage — était comme l'aurore.

Je l'ai apporté chez moi—Pensant qu'il était en état d'apprendre si on l'instruisait, je l'ai instruit et enseigné de la façon dont on dresse des poulains pur sang. Est-ce qu'il me tuera? Non, il ne peut pas, il ne doit pas me tuer: à présent, dit-on, il entend raison et sa pensée s'est éclaircie. Non, Temuǰin ne causera pas ma ruine."]

Haenisch (p. 48): "Temudschin wird mich nicht töten: Als Temudschin noch klein war, habe ich ihn, weil er Feuer in seinen Augen hatte und Glanz auf seinem Gesicht, und weil er in einem herrenlosen Lager zurückgeblieben war, mir von dort geholt, um ihn zu unterrichten. Da er dabei sich gelehrig zeigte, habe ich ihn unterrichtet und erzogen, wie man ein drei- oder zweijähriges Pferd aufzieht. Wenn ich ihn hätte töten wollen, hätte ich ihn nicht töten können! Es heisst, dass ich jetzt noch in

dans le passage qui nous occupe: Tolui demande à Ögödei de prendre soin de sa veuve et de ses fils jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes et n'aient plus besoin d'être dirigés. La

seinem Gedächtnis sei und ihm seine Erinnerung geöffnet hätte. Temudschin wird mich nicht töten."

Pelliot (p. 171): "Tämüǰin ne me tuera pas. Quand Tämüǰin était petit, j'ai dit: 'Il y a dans ses yeux du feu, il y a dans son visage de l'éclat', j'ai dit: 'Il reste abandonné dans un campement sans maître', et je l'ai pris et amené. Quand je l'instruisais, je disais: 'Il semble être quelqu'un qui peut étudier', et j'allais l'instruisant et l'enseignant comme si j'avais eu à instruire un nouveau poulain de deux ou de trois ans. Même s'il dit: 'Je te ferai mourir' il ne devrait pas être capable de me faire mourir. On me dit qu'à présent son esprit pénètre [davantage], que sa pensée s'élargit. Tämüǰin ne me fera pas mourir."

Des trois traductions qu'on vient de lire, celle de M. Kozin ressemble plutôt à une paraphrase.

Concernant le texte mongol il faut faire observer ce qui suit.

M. Haenisch a corrigé *geretü* en *gereltü*, et M. Kozin en a fait *k̇eryetu* (p. 241), *geriyetü* (p. 439). Pelliot et Shiratori ont adopté à bon droit la leçon *geretü*. Le mot *gere*, bien que signifiant aussi "témoin", est attesté au sens de "éclat, lumière" tant en mongol écrit que dans les dialectes vivants: mo. *gere* "lueur, éclat" (Kowalewski, p. 2504b); ord. *ɢere* "lumière" (*Dict. ord.*, p. 260a); kalm. *gerə* "Fackel" (*Kalm. Wörterb.*, p. 134a); mongr. *ɢe̯riē* "lumière, clarté, éclat, rayon" (*Dict. mongr.-fr.*, p. 134). Dans l'ancienne langue nous trouvons chez Ibn al-Muhannā *gere* "lumière" (N. Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, p. 437b).

Sonin "nouveau". M. Haenisch a corrigé à bon droit 鎖納 *souo-na* de la transcription en | 紉 *souo-nin*. En cela il a été suivi par M. Kozin et Pelliot. Shiratori a gardé la leçon fautive *sona*. Bökekešik (p. 110) et Altanwačir (p. 68) ont remplacé le mot par *sine* "nouveau".

Le mot *üri'e* est glosé par 三歲 (駒) *san souei* (*kiu*) "poulain de trois ans". Il désigne proprement un jeune étalon dans sa troisième année. Cf. kalm. *ürɛ̄* "dreijähriges Hengstfüllen" (*Kalm. Wörterb.*, p. 459a); *ord.* *ɯrē* "étalon de trois à cinq ans (surtout avant qu'il ait été mis à la tête d'un troupeau de juments)" (*Dict. ord.*, p. 760a).

Surγan söyin yabula'a. Le verbe *yabu-* "marcher" joue ici le rôle d'auxiliaire de continuité. Tarγutai-kiriltuγ veut dire qu'il ne cessait d'instruire Temüǰin, comme on le fait pour de jeunes chevaux nouvellement mis au dressage. Pour l'auxiliaire de continuité *yabu-*, voir plus haut, passage LV § 254, ce qui est dit à propos du texte *teyimü čaγ-tur güseǰü ese yabuba ǰe*, etc. Quant aux mots *surγan söyi-* m. à m. "instruire en enseignant", cf. l'expression *soyün* (= *söyün*) *surγa-* des inscriptions sino-mongoles de 1362 et de 1335, respect. l. 26 et l. 42 (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc. *HJAS*, 12[1949], p. 65; p. 115, note 122; *The Sino-Mongolian inscription of 1335*, etc., *HJAS*, 13[1950], p. 76). Pour les autres formes que prend ce verbe dans l'*Hist. secr.*, voir plus bas, passage LXII.

Ükü'ülsü kē'esü ükü'ülün yadaγuyu büle'e bi. Faisons d'abord remarquer que M. Haenisch et Pelliot ont à tort mis le point après *büle'e*. Il faut faire observer aussi

version continue résume les paroles de Tolui à son frère Ögödei comme suit: 比及我醒時。將我孤兒寡婦擡舉教成立着。皇帝哥哥知也者。 "Que, jusqu'au moment où je sortirai de l'ivresse, mon frère aîné l'empereur se charge d'assister mes fils orphelins et ma veuve et fasse en sorte qu'ils réussissent en leur vie."

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: "Je suis devenu ivre. Pendant que je me désenivre, que [mon] frère aîné l'empereur veuille bien se charger de prendre soin de ses frères cadets qui sont orphelins et jeunes et de sa belle-soeur cadette qui est veuve, Berüde, jusqu'au moment où ils auront acquis (m. à m. "seront arrivés à") la capacité de se suffire à eux-mêmes."

LXII. — Ordonnance d'Ögödei-qahan concernant les gardes du corps.

que la traduction de M. Kozin "est-ce qu'il me tuera? Non, il ne le peut pas, il ne doit pas me tuer", et celle de Pelliot "Même s'il dit: 'Je te ferai mourir', il ne devrait pas être capable de me faire mourir", ne rendent pas ce que dit le texte mongol. Il est assez surprenant de constater que les deux auteurs n'ont pas remarqué le tour interrogatif de la phrase, malgré la présence de la particule interrogative *-yu*. La raison en semble être le fait que la traduction interlinéaire rend le mot *yadaγuyu* par 不能有 *pou neng iou*, alors qu'on attend | | 麼有 *pou neng mo iou* ou | | 的麼 *pou neng ti mo* (cf. § 272 *bolγuyu* "pourra-ce aller?", traduit par 中麼有 *tchoung mo iou*; § 189 *čidaγuyu* "saura-t-il?", traduit par 能的麼 *neng ti mo*). Mais il faut faire observer que souvent la particule interrogative n'est pas rendue dans la traduction interlinéaire, comme nous le voyons p. ex. au § 178: *hirijegüyü* "[m]'éloigner?", traduit par 分離有 *fen li iou*, et au § 271: *ügülegdegüyü* "serai (-je) dit? (= sera-t-il dit de moi?)", rendu par 被說有 *pi chouo iou*, etc., etc. La phrase *Ükü'ülsü kē'esü ükü'ülün yadaγuyu büle'e bi* ne peut être traduite que par "Si j'avais voulu le faire mourir, n'aurais-je pas pu le faire mourir?" Quant à M. Haenisch, il n'a pas rendu le tour interrogatif et sa traduction "Wenn ich ihn hätte töten wollen, hätte ich ihn nicht töten können!" aurait peut-être été plus claire s'il avait remplacé le point d'exclamation par un point d'interrogation.

Edö'e oyi inu oroǰu amu, sedkil inu sengtereǰü amu ke'egdemüi. M. Kozin, qui dans la phrase précédente met à bon droit le point après *bi*, non après *büle'e*, traduit correctement—bien qu'assez librement—ces mots par: "A présent, dit-on, il entend raison et sa pensée s'est éclaircie". Le sujet de *oroǰu amu* est en effet *oyi inu* et celui de *sengtereǰü amu* est *sedkil inu*, comme l'a bien vu Pelliot, bien que sa traduction ne soit pas très correcte. La traduction que M. Haenisch a faite de la phrase *Edö'e . . . ke'egdemüi* n'est pas exacte.

On peut rapprocher l'expression *oyi oro-* de l'ordos *u̯χᵘā oro-* "commencer à comprendre, devenir sérieux (p. ex. un jeune homme)" (*Dict. ord.*, p. 726a), où *u̯χᵘā* "intelligence, esprit" (mo. *uqaγan* "esprit, raison" [Kowalewski, p. 357b]) est sujet de *oro-*.

§ 278 . . . *Kešigtü gü'ün kešig oroqui-tur ho'ara'asu, uridu ǰarliγ-un yosu-'ar γurban beri'es süyütügei. Mün kešigtü gü'ün basa nökö'ete kešig ho'ara'asu, dolo'an beri'es söyütügei. Basa mün gü'ün ebedčin šilta'a ügei kešig-ün ötögü-tür eye ügei γuta'arta kešig ho'ara'asu, bidan-tur yabuqui-yan berkešiyen aǰu'u. Γučin dolo'an beri'es söyü'ed qola γaǰar-a nidün-ü ečine ileye.*

Voici comment les deux auteurs ont traduit ce passage:

Kozin (p. 196): "Dežurnyï, propustivšiï dežurstvo, soglasno prežnemu ukazu, nakazuetsya tremya paločnymi udarami. Tot že dežurnyï, propustivšiï dežurstvo vo vtoroï raz, nakazuetsya sem'yu paločnymi udarami. Tot že dežurnyï, v tretiï raz propustivšiï dežurstvo bez razrešeniya stareïšiny ili ne po bolezni, a po drugim ne zasluživayuščim uvaženiya pričinam, priznaetsya neželayuščim služit' u nas i, po otbytii nakazaniya v tridcat' i sem' paločnykh udarov, podležit vysylke v mesta otdalennye, s glaz doloï." ["Un homme qui, étant de garde, aura omis le service, conformément à un édit antérieur, sera puni de trois coups de bâton. Le même garde qui aura omis le service une deuxième fois sera puni de sept coups de bâton. Le même garde qui une troisième fois aura omis le service, sans la permission de l'ancien ou sans raison de maladie, mais pour d'autres motifs qui ne méritent pas considération, est considéré [par nous] comme ne voulant pas servir chez nous, et, après un commencement de punition consistant en trente sept coups de bâton, il sera passible d'exil dans un endroit lointain, hors de vue."]

Haenisch (p. 143): "Wenn ein Mann von einer Abteilung beim Antreten der Abteilung fehlt, soll man ihn gemäss dem früheren Befehl mit drei Rutenhieben züchtigen. Wenn derselbe Mann der Abteilung noch zum zweiten Male bei der Abteilung fehlt, soll man ihn mit sieben Rutenschlägen züchtigen. Wenn dann wieder derselbe Mann der Abteilung ohne Krankheitsursache und ohne Verständigung mit dem Abteilungsobersten zum dritten Male die Abteilung versäumt, dann ist er für seinen Dienst bei Uns unbrauchbar. Man soll ihm siebenunddreissig Rutenhiebe geben, und danach will ich ihn an einen fernen Ort aus meinen Augen verbannen."

Si l'on excepte le mot *berkešiye-*, l'on peut considérer comme correcte la traduction que les deux auteurs ont donnée de ce passage, celle de M. Kozin étant toutefois trop libre. Ce dernier auteur traduit les mots *bidan-tur yabuqui-yan berkešiyen aǰu'u* par "[il] est considéré [par nous] comme ne voulant pas servir chez nous", tandis que M. Haenisch les rend par "dann ist er für seinen Dienst bei Uns unbrauchbar". Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions ne rend le sens du mongol. *Berkešiye-* est glosé 作難 *tso nan*. Cette expression chinoise, que dans les dictionnaires

on traduit par " to be in trouble; to be in straits; to have difficulty " (Mathews); " faire surgir des difficultés, éprouver une grande difficulté " (Couvreur), doit s'entendre ici dans le sens de " regarder comme difficile "; " considérer comme, prendre ou donner pour " est d'ailleurs une des significations du mot | *tso* (Couvreur). Le verbe *berkešiye-* est dérivé de *berke* " difficile " au moyen du suffixe *-šiye-*. Ce dernier correspond au suffixe *-siγa-* > *-siya-* ~ *-sige-* > *-siye-* du mongol écrit et comporte l'idée d'appréciation: " considérer comme . . .". Cf. ce que dit G. J. Ramstedt dans *Zur Verbstammbildungslehre der mongolisch-türkischen Sprachen* (*Journ. de la Soc. finno-ougrienne*, XXVIII, 3, p. 75): " Im mo. ist das fakt. *-si-γa-* ' für etwas halten, als mit . . . behaftet ansehen ' . . . productiv ". Ainsi en mongol écrit nous trouvons *maγusiya-* " considérer comme mauvais, blâmer, médire ", de *maγu* " mauvais "; *sayisiγa-* (222), *sayisiya-* " considérer comme bon, approuver, louer ", de *ṣayin* " bon ", etc. En mongol médiéval le suffixe *-šiya-*, *-šiye-* est usité dans la même acception. Ainsi: *Hist. secr.* § 119 *ǰöbšiye-* " approuver ", de *ǰöb* " droit, juste ", etc. Il se retrouve dans les dialectes vivants: kalm. *kerəkšē-* " für nötig halten, als wichtig ansehen ", de *kerəG* " Notwendigkeit, Angelegenheit " (*Kalm. Wörterb.*, p. 227 ab); ord. B*urūšā-* " désapprouver, réprimander, punir ", de B*urū* " mauvais, répréhensible; tort, faute " (*Dict. ord.*, p. 99 ab). (223)

Le verbe *berkešiye-* au sens de " trouver difficile " est attesté dans l'inscription sino-mongole de 1335, l. 16: *büsud-ta egüšiyegdekü üile-yi mön ese berkešiyegsen aǰuγu* " likewise he did not consider difficult a task which is considered disagreeable by others "; l. 22 *bi eǰen-yügen daγaǰu ükükü-yi yaγu berkešiyekü* " How should I consider it difficult to die in the suite of my lord? " (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1335*,

(222) Voir l'inscription de 1338, l. 5 (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1338*, etc., *HJAS*, 14[1951], p. 53.

(223) En ordos ce suffixe n'obéit pas aux règles de l'harmonie vocalique. Ainsi l'on a *t'uweGšā-*, *t'öwöGšā-* " considérer comme difficile, embarrassant ", *k'ereGšā-* " regarder comme important ", etc. (*Dict. ord.*, pp. 689b, 416b). Il en est de même en daghur. Voir N. Poppe, *Dagurskoe narečie*, p. 72a B*orōš'ē-* " poricat ' " [" blâmer "] | mo. *buruγusiya-*.

etc., *HJAS*, 13[1950], pp. 72, 73, 96, 98). Nous retrouvons aussi le mot en mongol contemporain, usité dans la même acception. Ainsi, kalm. *berkᵊšē-* " für schwer (od. schwierig, böse, selten) halten " (*Kalm. Wörterb.*, p. 42b); ord. ʙ*erᵏχešā-* " regarder comme difficile " (*Dict. ord.*, p. 67a). Un dérivé de *berkesiye-* se lit dans l'inscription de 1362, l. 49: *berkesiyel ügei baγatur er-e* " a valiant man who made naught of difficulty " (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, 12[1949], pp. 67, 92).

Il faut donc rendre les mots *bidan-tur yabuqui-yan berkešiyen aǰu'u* par " il considère son service auprès de notre personne comme [trop] difficile ".

Je traduis le passage qui nous occupe comme suit: " Si un homme de la garde, au moment où l'on prend le tour de garde, omet de le faire, que, conformément à l'ordonnance antérieure, on l'instruise par trois coups de bâton. Si le même homme de la garde omet de nouveau, une deuxième fois, de prendre [son] tour de garde, qu'on l'instruise par sept coups de bâton. Si de nouveau le même homme, sans maladie ni raison, et sans en avoir conféré avec l' " ancien " de la compagnie, omet une troisième fois de prendre [son] tour de garde, [c'est un signe qu']il considère son service auprès de notre personne comme [trop] difficile. L'ayant instruit par trente sept coups de bâton, nous l'enverrons à un endroit lointain, hors de vue."

Ajoutons quelques remarques sur le texte mongol.

Ho'ara- (écrit aussi *o'ara-* au § 227) est glosé 脫 *t'ouo* " omettre ". Le mss. d'Ulān-bātur écrit *oγara-*. Voir Kozin, p. 381, § 227. Cf. ? mongr. *fōro-* " être frappé de paralysie " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 100); kalm. *ōr-* " zerfallen, verdorben od. untauglich werden " (*Kalm. Wörterb.*, p. 292b).

L' " ordonnance antérieure " (*uridu ǰarliγ*) mentionnée ici est celle promulguée par Činggis, quand, après l'anéantissement des Naiman et l'élimination de J̌amuγa, il procéda à la réorganisation de sa garde. Cette ordonnance est citée au § 227 et nous voyons que celle d'Ögödei que nous trouvons ici au § 278 la reproduit presque textuellement. Voici l'ordonnance de Činggis: § 227 . . . *Kešigtü gü'ün kešig ho'ara'asu, tere kešig o'araγsan kešigtü-yi*

γurban beri'es süyitügei. Mün kešigtü basa nökö'ete kešig ho'ara'asu, dolo'an beri'es süyitügei. Basa mün gü'ün, beye qad ebečin ügei, kešig-ün noyad-tur eye üge'ü, basa mün kešigtü γurbanta kešig ho'ara'asu, γučin dolo'an beri'es söyü'ed—bidan-tur yabuqui-ban berkešiyen aǰu'u—ečine qolo γaǰar-a ileya. " Si un homme de la garde omet de prendre [son] tour de service, ce garde qui a omis de prendre [son] tour de service, qu'on l'instruise par trois coups de bâton. Si le même garde omet de nouveau, une deuxième fois, de prendre [son] tour de service, qu'on l'instruise par sept coups de bâton. Si de nouveau le même homme, sans que son corps (224) soit malade, et sans qu'il en ait conféré avec les officiers de la compagnie, de nouveau, si le même garde omet trois fois de prendre [son] tour de service, l'ayant instruit par trente sept coups de bâton,—il considère [en effet] son service auprès de notre personne comme [trop] difficile (225)—nous l'enverrons hors de vue à un endroit éloigné." (226)

Söyü- (aussi *söyi-*, v. § 148; *süyü-*, v. § 278; *süyi-*, v. § 227) " instruire " correspond à *soyu-* (<*söyü-*) " instruire quelqu'un, le faire changer de mal en bien " (Kowalewski, p. 1405b) de la langue écrite moderne. Dans les monuments épigraphiques datant des Iuen le mot est écrit *soyü-* (= *söyü-*) . Voir F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., l. 26 (*HJAS*, 12[1949],

(224) *Beye qad* " corps ". Cf. ordos ʙëje χaᴅ " stature, dimensions du corps, formes du corps " (*Dict. ord.*, p. 320b). Voir aussi F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1362*, etc., *HJAS*, 12[1949], pp. 67 [45], 126, note 222.

(225) Ici aussi les deux traducteurs ont fait un contresens en traduisant le verbe *berkešiye-*. Les mots *bidan-tur yabuqui-ban berkešiyen aǰu'u* ont en effet été rendus comme suit: " po priznanii ego ne želayuščim sostoyat' pri nas " [" de son propre aveu il ne veut pas être attaché à notre personne "] (Kozin, p. 170); " Danach ist er für seinen Dienst bei uns nicht mehr brauchbar " (Haenisch, p. 107).

(226) La version continue abrège le passage et le rend comme suit: 若有合入班的人。不入者。笞三下。第二次又不入者。笞七下。第三次無事故又不入者。笞三十七下。流遠方去者。 " S'il y a un homme qui devrait prendre son tour et ne le fait pas, qu'on lui donne trois coups de rotin. Si, une deuxième fois, de nouveau il ne prend pas son tour, qu'on lui donne sept coups de rotin. Si, une troisième fois, sans qu'il y ait une circonstance [qui lui serve d'excuse], de nouveau il ne prend pas son tour, qu'on lui donne trente sept coups de rotin et le bannisse dans une contrée lointaine."

pp. 65; 115, n. 122) ; *The Sino-Mongolian inscription of 1335*, etc., l. 17, 19, 40, 42 (*HJAS*, 13[1950], pp. 73, 76). (227)

Yabu- " marcher ", mais aussi " servir, être au service de quelqu'un ". Cf. ord. *jawu̯-* id. (*Dict. ord.*, p. 399b). L'expression *bidan-tur yabu-* est l'équivalent de § 224 *bidanu derge-de yabu-* " être à notre service ". (228)

(227) Un nom dérivé de *söyü-* est attesté dans l'*Hist. secr.* sous la forme *söyü'er* " enseignement, admonition " (§§ 22, 260, 277). Cette forme correspond à *soyüger* (= *söyüger*) de la langue écrite ancienne. Voir l'inscription de 1362, l. 52. (F. W. Cleaves, *op. cit.*, p. 68). *Soyüger* est aussi le mot que nous lisons dans le colophon de la chronique de Saγang-sečen et dont Žamcarano n'a su que faire (*Mongol'skie letopisi XVII veka*, p. 32, l. 6): *Ačitu ečige eke-yin surγaγsan soyüger* (= *söyüger*) *üges* | *Angq-a siregün* (leçon d'un mss. ordos) *sonostabasu qoyinaban keregtü.* | *Ariγui em-üd-ün qaγan arur-a kemegdekü* | *Amsaqui-a γasiγun bügetele qoyina-ban amtatu* " Les paroles d'admonition par lesquelles [nos] bienfaisants père et mère [nous] instruisent, si au commencement elles sonnent dures, par après elles sont utiles. Ce qui s'appelle myrobolan, le roi des purs médicaments, bien que, lorsqu'on le goûte, ce soit amer, par après cela a une saveur agréable."

(228) Le texte du § 224 dit: *Bidan-tur kešig oro'uldaqun haran, bultariǰu ülü bolqun haran bidan-u derge-de yabuqui-ban berkešiye'esü, busu-yi oro'ulǰu, tere gü'ün-i ere'üleǰü, nidün-ü ečine qolo γaǰar-a ileya* " [Pour ce qui regarde] les gens auxquels pour nous on fait prendre le tour de service (*kešig oro'uldaqun* m. à m.: " qui sont l'objet de l'action de faire prendre le tour de service "), si [parmi eux] des gens qui ne conviennent pas parce qu'ils évitent [le service] considèrent leur service auprès de nous comme [trop] difficile, en recrutant d'autres, nous châtierons ces gens et les enverrons hors de vue à un endroit lointain."

Les deux auteurs traduisent ce passage de la façon suivante:

Kozin (p. 169): " Bude okažutsya lyudi, proyavlyayuščie neradenie v dele popolneniya sostoyaščeï pri nas gvardeïskoï straži ili daže vyražayuščie nesoglasie sostoyat' pri nas, to v takovykh slučayakh nadležit komandirovat' k nam, vmesto nikh, drugikh lyudeï, a tekh podvergat' pravežu i ssylat' s glaz doloï v mesta otdalennye." [" S'il se trouve des gens qui manifestent de la négligence dans l'affaire du recrutement de la garde attachée à nous, ou qui même expriment du dissentiment quant au fait d'être attachés à nous, alors, dans pareilles circonstances, il faut nous dépêcher d'autres gens au lieu de ceux-là et soumettre ceux-là à la bastonnade et [les] bannir hors de vue dans des endroits éloignés."

Haenisch (p. 105): " Wenn die Mannschaften, die von Uns als Leibwachen eingestellt werden sollen, ausweichen und nicht wollen, oder ihren Dienst bei Uns nicht mehr versehen können, wollen wir andere einstellen, jenen Mann aber bestrafen und hinter Unsere Augen in ein fernes Land verbannen! "

Ni l'une ni l'autre de ces deux traductions n'est correcte pour ce qui regarde la première partie de ce passage: *Bidan-tur kešig oro'uldaqun haran, bultariǰu ülü bolqun haran bidan-u derge-de yabuqui-ban berkišiye'esü.* Outre qu'ici aussi ils ont traduit incorrectement le mot *berkešiye-*, les deux auteurs ont omis de traduire l'un des deux mots *haran* que porte le texte et l'expression *bultariǰu ülü bolqun haran* n'a

Ajoutons quelques remarques sur le mot *kešig*. (229)

Le mot *kešig* est un emprunt fait au turc. Voir Pelliot, *Notes sur le "Turkestan" de M. W. Barthold, TP*, XXVII [1930], pp.

pas été rendue d'une manière satisfaisante. De plus il faut faire observer que, quant à la manière dont les auteurs ont rendu la transcription chinoise, M. Haenisch a changé sans raison le mot *kešig* en *kešikten* et que M. Kozin a adopté cette "correction" dans sa seconde transcription du texte (p. 487).

Les mots *bultariǰu ülü bolqun haran* sont glosés 趓躲避着不肯的每人 *touo pi tchao pou k'eng ti mei jen* "évitant—gens qui ne veulent pas" (= "gens qui évitent [le service] et ne veulent pas [servir]"). Il est évident que le verbe *bol-* ne signifie pas "vouloir", et, si les traducteurs du XIV[e] siècle ont rendu *ülü bol-* par 不肯 "ne pas consentir, ne pas vouloir", c'est qu'ils se sont appliqués à rendre le sens général du texte. *Ülü bol-* est ici l'équivalent de l'expression chinoise 不行 *pou hing* "ne pas aller, ne pas convenir au but qu'on se propose" (Cf. *Mathews' Chin.-Eng. Dict.*, p. 743a 不行 "cannot be done; out of the question; will not do; no good"). Les mots *bultariǰu ülü bolqun haran* sont à traduire par "des gens qui, parce qu'ils évitent [le service], ne conviennent pas". Que les traducteurs aient traduit *ülü bolqun haran* "gens qui ne conviennent pas" par *pou k'eng ti mei jen* "gens qui ne veulent pas", c'est qu'il s'agit ici de gens qui ne conviennent pas au service pour lequel ils ont été recrutés parce qu'ils ne veulent pas faire ce service. Cf. au § 201 les paroles de Činggis à J̌amuγa: *Edö'e nököčeya kē'esü ülü boluγu* "Quand maintenant je dis 'Soyons compagnons', cela ne va pas". Ces mots sont glosés 如今做伴咱說呵不肯有 *jou kin tso pan tsa chouo ho pou k'eng iou* "à présent si je dis 'soyons compagnons', tu n'y consens pas", et la version continue les traduit par 如今教你做伴。你又不肯 "A présent, quand j'ordonne que tu sois 'compagnon', de nouveau tu ne veux pas." Ici aussi nous voyons que les traducteurs rendent les mots *ülü boluγu* "cela ne va pas" par "tu ne veux pas", parce que tel est le sens général. En effet J̌amuγa ne voulait pas devenir le 'compagnon' de Činggis, mais voulait être mis à mort (cf. § 201: *Edö'e namayi ötörletügei* "Que maintenant [mon *anda*] veuille bien me dépêcher!" = "me fasse promptement mourir!").

Pour l'expression *derge-de yabu-*, cf. l'inscription de 1335, l. 35 *derge čaγada yabu-* "être au service de", l. 47 *derge oyir-a yabu-* id. (F. W. Cleaves, *op. cit.*, pp. 75, 76, 100, 102, 124 [n. 205]).

Pour finir je dois faire observer que, dans le passage du § 224 discuté dans la présente note, tant la traduction interlinéaire que la version continue rendent le mot *kešig* par 宿衛 *siu wei* "garde de nuit", expression qui ordinairement traduit le terme *kebte'ül* "garde de nuit". Dans ma traduction j'ai gardé pour le mot *kešig* son sens propre "tour de service, tour de faction".

La version continue rend notre passage comme suit: 若宿衛時躲避不來者。別選人補充。將那人發去遠處。 "Si, lorsque la garde de nuit est de service, ils se dérobent et ne se présentent pas [à leur tour de faction], qu'on en choisisse d'autres pour remplir la place vacante et qu'on envoie ces gens [qui refusent le service] à un endroit éloigné".

Ajoutons ici que *siu wei* est le terme qui dans le *Iuen cheu* (99 兵 2) désigne la garde du corps en général.

(229) Pour l'organisation de la garde, voir E. Chavannes, *Inscriptions et pièces de*

28-31; *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, Paris, 1950, p. 116, note 1.

Si l'on examine les différentes acceptions de ce mot en mongol médiéval, on voit qu'elles se groupent toutes autour de deux notions, dont l'une est celle de " part, portion " et l'autre celle de " service à faire à tour de rôle ", notions d'ailleurs voisines l'une de l'autre.

" Part, portion " est dans le *Mukaddimat al-Adab* la signification presque exclusivement attestée pour le mot *kešig*. P. ex. p. 114a *ba'ūra'ūlba kešigini* " umen'šil ego dolyu " [" il a diminué sa part "]; p. 280a *ȫre talbiba tǖni kešigi* " otdel'no položil ego dolyu " [" il a mis sa portion à part "] etc., etc. L'*Hist. secr.* connaît aussi cette signification dans deux expressions dont l'une est: § 70 *yekes-ün kešig* (230) glosée 大的每的分子 *ta ti mei ti fen tzeu* " part des grands " = " parts des comestibles offerts en sacrifice aux ancêtres, lesquelles sont distribuées aux assistants " (231),

chancellerie chinoises de l'époque mongole, *TP*, série II, vol. V [1904], p. 429, note 3; Yule-Cordier, *Marco Polo*, I, pp. 379-381, Notes and Addenda, p. 69; W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, 1928, pp. 383-385; P. Pelliot, *Notes sur le " Turkestan " de M. W. Barthold*, *TP*, XXVII [1930], pp. 27-31.

(230) M. Haenisch, confondant *kešig* " part, portion " avec mo. *keseg* " morceau ", écrit (*MNT*, p. 10) *yekes un keseg* (*ece*), bien qu'il traduise correctement *kešig* par " Anteil " (p. 12). Pelliot (p. 15) transcrit correctement *yäkäs-ün käšig* (*-äčä*), mais rend l'expression inexactement par " morceaux des grands ". Voir passage VI.

(231) Je comprends qu'une partie des victuailles offertes en sacrifice aux ancêtres était brûlée dans un ou plusieurs trous en terre et qu'une partie, non la totalité, comme semble l'insinuer Pelliot dans *Histoire des campagnes de Gengis-khan*, p. 323, en était distribuée aux assistants. C'est cette dernière partie qui s'appelle *Yekes-ün kešig*, m. à m. " parts des grands " (= parts des offrandes aux ancêtres). Voir plus haut passage VI.

A propos des parts des mets offerts lesquelles étaient distribuées, citons ce que dit Žamcarano dans son livre *Darqad. Köbsügül naγur-un Uriyangqai. Dörbed. Qotong. Bayad. Ögeled. Mingγad. J̌aqačin. Turγud. Qošud. Čaqar. Dariγangγ-a. Altai-yin Uriyangqai. Qasaγ. Qamniγan-nar-un γarul ündüsü bayidal-un ügülel*, p. 136: *Činggis-ün tayilγan-u Altan debter kemekü bičiqan bičig-ün dotor-a: Keseg* (= *kešig*—A. M.) *tügel-ün üyes-tür Dörben Oyirad-iyar damǰiγulun tayilγan-u qubi tügegel-i Usun-u γurban J̌ürčid-tür kürge kemegsen üge bui* " Dans un petit écrit qui s'appelle ' Livre d'or du culte de Činggis ' il y a un passage où il est dit: ' Au moment de la distribution des parts [des victuailles offertes], envoyez aux Trois J̌ürčid de l'Eau [une portion] de [ces] parts des mets offerts destinées à être distribuées, en la faisant transmettre par les Quatre Oyirad '."

Comme le montrent les expressions ordos et monguor citées plus haut (1re partie,

et l'autre: § 224 *ečige-yen ögügsen qubi kešig* " part donnée par leur père ", rendue dans la version continue par 父分與的家財 " biens familiaux donnés par [leur] père à titre de part propre ". (232)

Chez Ibn al-Muhannā (P. Melioranskiĭ, *Arab filolog o mongol'skom yazyke, Zapiski Vost. Otd. Imp. Russk. Arkheol. Obščestva*, XV[1904], p. 147; N. Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, p. 440), le mot signifie " očered', smena " [" tour, relève "] (233). C'est ce dernier sens qui est à la base de toutes les acceptions

p. 306), la distribution d'une part de la viande et autres victuailles offertes en sacrifice se pratique encore de nos jours. Cf. aussi Garma Sanžeev, *Weltanschauung und Schamanismus der Alaren-Burjaten, Anthropos*, XXIII [1928], pp. 556-557; *Ordosica, Les Erküt*, etc., p. 9; G. J. Ramstedt, *Reste des Nestorianismus unter den Mongolen*, dans *Aufsätze und Vorträge von G. J. Ramstedt*, bearbeitet und herausgegeben von Pentti Aalto, *Journal de la Soc. finno-ougrienne*, 55, p. 46.

(232) *Qubi kešig*, que, par confusion avec mo. *keseg* " morceau ", M. Haenisch écrit *ḥubi kesek* et M. Kozin (dans sa seconde transcription, p. 486) *χubi keseg*, est à rapprocher de l'expression *emčü qubi* qui se rencontre dans le même § 224. *Emčü qubi* est glosé 梯已分子 *t'i ki fen tzeu* " part propre, part personnelle ". Cf. le terme ordos *ömtš'i χu̬wi* " biens (=bestiaux) que les parents donnent de leur vivant à leurs fils ou filles " (*Dict. ord.*, p. 533a). Pour *t'i ki*, voir Paul Serruys, *Folklore contributions in Sino-Mongolica, Folklore Studies*, vol. VI, 2, p. 34, note 22. La lecture *yencu ḥubi* de M. Haenisch (*MNT*, p. 74) doit être corrigée en *emcu ḥubi*. M. Kozin aussi lit fautivement *enču qubi* (p. 287). La lecture de Pelliot (p. 87) est correcte. *Ömči qubi* se lit aussi dans l'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 8, l. 11): *Aqa degüü tabuγula ömči qubi-iyan abulčaqu-du* " Lorsque les cinq frères se partagèrent (m. à m.: " prirent ensemble ") leur héritage (m. à m. " leur part propre ") ", ainsi que dans le passage parallèle de la chronique de Saγang-sečen (Schmidt, p. 58, l. 19): *ömči qubi-yuγan abulčaqui-a* " lorsqu'ils se partagèrent leur héritage ".

Pour le mot *emčü*, cf. Masatsugu Murakami, *On the meaning of " Yen-ch'u "* 奄出 *or " emčü " appeared in the Secret History of the Mongols*, dans *Oriental Studies presented to Sei (Kiyoshi) Wada. In celebration of His Sixtieth Birthday*, Tōkyō, 1951, p. 63-64.

L'expression *qubi kešig* vit encore en ordos, où elle signifie " destinée ", acception sortant directement du sens primitif " part, portion " attesté dans l'*Hist. Secr.* Voir *Textes or. ord.*, p. 382, l. 8 d'en bas: *ɢu̬'tš'ī ɢu̬rwā nasu̬nᴅārā χu̬wi ɢēšig-jā* " Maintenant que j'ai trente trois ans, c'est fixé par notre destinée " (*Folk. ord.*, p. 442).

(233) Cf. turc moyen *käzik* " Reihenfolge " chez Kāšγarī (*Mitteltürk. Wortschatz*, p. 107); ouigour *käzik* id. (W. Bang und A. von Gabain, *Analytischer Index zu den fünf ersten Stücken der Türkischen Turfan-Texte*, Sonderausg. aus den Sitzungsb. der Preussischen Akad. der Wiss., Phil.-Hist. Klasse, 1931, XVII, p. 23b); turc ancien *käzig, käsig* id. (A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik*, 2 verbess. Aufl., Leipzig, 1950, p. 314a).

dans lesquelles le mot *kešig* et ses dérivés sont employés dans l'*Hist. secr.*, si l'on excepte les deux expressions mentionnées tantôt. Ainsi:

Kešig est usité dans les divers sens suivants: " tour de service, de faction; service fait à tour de rôle; section ou compagnie alternantes de la garde ". P. ex. § 227 *kešig oro-* " prendre son tour de service, de faction " (glose: 班入 *pan jou* " se joindre à [m. à m. " entrer dans "] la compagnie dont c'est le tour de faire le service ") ; *kešig ho'ara-* " omettre son tour de service, de faction " (glose: | 脫 *pan t'ouo* " éviter [de se joindre à] la compagnie dont le tour de service est arrivé ") ; § 229 *kešig ye'üdkeldürün* " au moment de la relève " (glose: | 交換時 *pan kiao houan cheu* " au moment où l'on relève la compagnie qui est de service ") ; § 225 *niken kešig qorčin-i aqala-* " être à la tête d'une compagnie de porte-carquois " (glose: 一 | 帶弓箭的行爲長 *i pan tai koung tsien ti hing wei tchang* " être le chef d'une compagnie de [soldats] portant arc et flèches ") ; § 227 *dörben keši'üd-ün ötögüs* " les ' anciens ' des quatre sections alternantes de la garde " (glose: 四 | 每的爲長的每 *seu pan mei ti wei tchang ti mei* " les ' anciens ' des quatre sections ") .

Kešigtü " qui a à faire un service qui se fait à tour de rôle; qui a son tour de service; soldat de la garde impériale ". P. ex. § 227 *kešigtü gü'ün* " homme de la garde (m. à m.: " quelqu'un qui a son tour de service ") " (glose: 護衛有的人 *hou wei iou ti jen* " quelqu'un dont c'est l'office de garder "; au § 278 les mots *kešigtü gü'ün* sont glosés 班有的人 *pan iou ti jen* " quelqu'un dont c'est le tour de rejoindre la compagnie qui est de service ") ; § 228 *minu kešigtü* " mon garde " (glose: 我的 | | 有的 *ngo ti hou wei iou ti* " mon garde ") .

Kešigten " qui ont à faire un service qui se fait à tour de rôle; qui ont leur tour de service; soldats de la garde impériale ". P. ex. § 224 *kešigten ilγaǰu oro'ul-* " choisir et recruter des gardes (m. à m., " des gens dont le service se fait à tour de rôle ") " (glose: | | 揀選着教入 *hou wei kien siuen tchao kiao jou* " en choisissant enrôler des gardes ") ; § 227 *niken kešig kešigten-i mede-* " commander une section de la garde (m. à m.: " une

compagnie de gens dont le service se fait à tour de rôle ") " (glose: 一 | | | 的行管 *i pan hou wei ti hing kouan* " avoir autorité sur une compagnie de gens de la garde "). (234)

Kešigle- " faire à tour de rôle ". P. ex. § 192 *kešiglen bayi'ul-* " faire faire faction (m. à m.: " se tenir debout ") à tour de rôle " (glose: 輪直着教立 *liun tcheu tchao kiao li* " faire faire faction de façon que le service soit assuré par des relèves "). (235)

En mongol écrit ancien nous trouvons aussi le mot *kešig*, orthographié soit *kešig*, soit *kesig*, et signifiant " compagnie alternante de la garde " (F. W. Cleaves, *The Sino-Mongolian inscription of 1335*, etc., *HJAS*, 13[1950], l. 14 et 38; *The Sino-Mongolian*

(234) C'est donc à tort que M. Haenisch traduit le mot *kešigten* par " Günstlinge " (*MNT*, p. 115, note 192; *Wörterb. zu MNT*, p. 100) ou " Favoriten " (*Die Geheime Geschichte der Mongolen*, p. 160, note 224). L'acception " faveur, grâce " dans laquelle à présent le mot *kešig* est usité en mongol littéraire et dans les dialectes vivants est en effet une extension de sens que la langue ancienne ignore. Le mot *kešigten* de l'*Hist. secr.* et des textes de l'époque mongole ne peut vouloir dire que " gens qui alternent pour faire un service " et il désignait tout spécialement les soldats de la garde impériale dont les compagnies se relayaient. Cf. ce que dit Pelliot dans *Notes sur le " Turkestan "*, etc., pp. 28-31.

Il est de même impossible de suivre M. Haenisch pour ce qui regarde la double graphie *keśik* et *kesek* adoptée par lui—et, après lui par M. Kozin, du moins dans plusieurs paragraphes de sa seconde restitution—malgré la transcription chinoise, qui ne connaît que la seule forme *kešig*. D'ailleurs M. Haenisch s'est mépris en identifiant le mot 怯薛 *k'ie-sie* = *kese*[*g*], par lequel, dans le *Iuen cheu* et dans les textes iuen, sont désignées les sections de la garde impériale, avec le mot mongol *keseg* " morceau " (*MNT*, p. 115, note 192; *Wörterb. zu MNT*, p. 99. s.v. *kesek*), le mot | | *k'ie-sie* n'étant que la transcription de *kese*[*g*], qui est une autre forme du mot *kešig* (Pelliot, *Notes sur le " Turkestan "*, etc., p. 29), et signifie donc comme ce dernier " tour de service; service fait à tour de rôle; section ou compagnie alternantes de la garde impériale ".

Nous avons vu que la même confusion a été faite par nos deux auteurs à propos de l'expression *qubi kešig* (v. note 232) et par M. Haenisch seul à propos du terme *yekes-ün kešig* (v. note 230).

Le mot *keseg* " morceau " ne se rencontre pas dans l'*Hist. secr.* Il est donné par le *Houa i i iu* de 1389, I, 22v, 6, où il traduit le mot 塊 *k'ouai* " morceau, fragment ", et par le *Mukaddimat al-Adab*, pp. 110b, 141b, etc., où il a le même sens. Cf. aussi mo. *keseg* " morceau, partie, lambeau, fragment " (Kowalewski, p. 2456a), et, dans les dialectes vivants, kalm. *kesəɢ* " Stück, Teil des Ganzen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 228b); ord., *ɢesek* " morceau, débris, fragment, groupe séparé " (*Dict. ord.*, p. 262a); mongr. *k'iᴅzaɢ̬* " morceau, partie " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 202).

(235) Pour *kešigle-*, cf. *Sidi(n) tü kegür-ün čadig*, Pékin (sans date), f. 35r, l. 7: *edürbüri kešiglejü mal aduɣulur-a odqu bülüge* " tous les jours à tour de rôle elles allaient paître les bestiaux ".

inscription of 1338, HJAS, 14[1951], l. 13; *A chancellery practice of the Mongols of the thirteenth and fourteenth centuries, HJAS,* 14[1951], p. 516.)

Dans les temps modernes le mot *kešig* est attesté dans la langue écrite surtout au sens de " faveur, grâce ". Voir Kowalewski (p. 2459a), qui traduit le mot *kesig* par " grâce, faveur, bienfait, bonheur, charité ". Certaines significations anciennes sont toutefois encore notées dans les dictionnaires modernes. Ainsi, comme nous venons de le voir, Kowalewski indique pour ce mot le sens de " bonheur " (sčastie). Ce sens de " bonheur, bonne fortune ", qui se rattache à celui de " part, portion " qu'a le mot en mongol médiéval (voir plus haut) est déjà attesté—une fois seulement—dans le *Mukaddimat al-Adab* (p. 291b), où nous lisons *qaqalaba kešigēn balγasun ger* " dvorec razbil svoe sčast'e " [" le palais a brisé sa bonne fortune "], et il est noté aussi dans le dictionnaire moderne *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig* (f. 233r), qui, outre la signification " grâce, faveur ", donne pour le mot *kesig* aussi celle de 造化 *tsao houa* " bonne fortune ". Le même dictionnaire note au même endroit l'expression *kesig miqa* qu'il traduit par 祚(=胙)肉 *tsou jou* " viande de sacrifice ", c'est-à-dire " la partie de la viande offerte qui est distribuée " (Cf. supra l'expression de l'*Hist. secr.* § 70 *yekes-ün kešig*).

Pour ce qui concerne les dialectes vivants, dans certains d'entre eux nous constatons aussi la survivance de plusieurs acceptions attestées en mongol médiéval. Ainsi on a kalm. *kišịG* " Glück; Sonntag " (*Kalm. Wörterb.,* p. 233a); dürbüt-beise *χeč(i)k* " sčast'e " [" bonne fortune "] (A. D. Rudnev, *Materialy po govoram vostočnoï Mongolii,* p. 143a); mongr. *k'ẹsẹG* " part qu'on reçoit d'un animal sacrifié, service ou corvée qu'on fait à tour de rôle " (*Dict. mongr.-fr.,* p. 199); ord. *Gĕšik* " part qui revient à quelqu'un, portion; partie de la viande de sacrifice et des autres mets offerts qui est distribuée; office à remplir à tour de rôle (chez les Darkhat préposés au culte de Tchingis-khan); chacune des catégories parmi les membres desquelles une fonction déterminée est héréditaire chez les Darkhat; faveur, bienfait, grâce, bonheur " (*Dict. ord.,* p. 262b). (236)

(236) Dans son ouvrage posthume *Le régime social des Mongols, le féodalisme*

Pour terminer examinons le texte d'une ordonnance de Čiŋggis réglant le recrutement des *kešigten*, que nous lisons au § 224.

§ 224 . . . *Basa Činggis-qahan kešigten ilγaǰu oro'ulγu-yi ǰarliγ minγad minγad-ta tungγarun: Bidan-tur kešigten oro'ulurun, tümed-un minγad-un ǰa'ud-un noyad-un kö'üd, düri-yin gü'ün-ü kö'üd ororun, erdemü[d]ten* (237) *šil sayid-i bidan-u derge-de yabuqun metüs-i oro'ultuγai. Minγad-un noyad-un kö'üd-i oro'ulurun, harban nöködtü niken de'ü inu daγa'ulǰu iretügei. J̌a'ud-un noyad-un kö'üd-i oro'ulurun, tabun nöködtü niken de'ü-yi daγa'ulǰu iretügei. Harbad-un noyad-un kö'üd-i oro'ulurun, düri-yin gü'ün-ü kö'üd-i oro'ulurun, γurban nökörtü niken gü de'ü-yi daγa'ulǰu huǰa'ur-ača ula'a güčü ǰasaǰu iretügei. Bidan-tur derge-de yabu'ulqun-i bökelerün, minγad-un noyad-un kö'üd-te harban nököd huǰa'ur minγan ǰa'un-ača qubčiǰu ögtügei. Ečige-yen ögügsen qubi kešig bö'esü inu beye qad-iyar oluγsan ǰö'egsen ere aγta kedüi bö'esu inu emčü qubi-ača anggida bidan-u kemleg-sen kem-iyer qubčiǰu teyin qubčiǰu ǰasaǰu ögtügei. J̌a'ud-un noyad-un kö'üd-te tabun nököd, harbad-un noyad-un kö'üd-te, düri-yin gü'ün-u kö'üd-te γurban nököd mün gü yosu'ar inu emčü qubi-ača anggida mün teyin qubčiǰu ögtügei ke'en ǰarliγ bolba.*

nomade (trad. par Michel Carsow, Paris, 1948), Vladimircov cite, p. 209, le mot *käšigüčin*, qu'on lit dans le *Qalqa ǰirum* (Code qalqa) et qui désigne " 'les servants à tour de rôle' dans les quartiers ", et, à propos de ce terme, il dit en note (p. 209, n. 11): " Ce mot présente incontestablement des affinités etymologiques avec le mot *käšik* 'tour, relève, faction à tour de rôle' par lequel on désignait la vieille garde impériale ". Il est intéressant de constater que ce dérivé de *kešig* subsiste toujours chez les Ordos: *ɢĕšigūi'tš'in* " nom que portent quelques familles de la bannière de Wang et dont l'office est de faire à tour de rôle les travaux de ménage du prince " (*Dict. ord.*, p. 262b).

(237) La transcription a 額[illegible]兒迭木田 *erdemüten*. Le mss. d'Ulān-bātur (Kozin, p. 380) écrivant ici *erdemüd-ten*, il est assez probable que le caractère 惕 *t'i* est tombé et qu'il faut lire *erdemüdten*, comme l'a fait Pelliot (p. 87, note 1). Je corrige de même en *erdemü[d]ten*, mais je dois ajouter que nous voyons la même transcription *erdemüten* au § 191. J'incline à croire que la disparition de | *t'i* aux deux endroits dans le même mot n'est que l'effet du hasard, parce que si les transcripteurs avaient voulu rendre le mot *erdemten* (Kozin, pp. 263, 461, 486; Haenisch, pp. 55, 73), ils se seraient servis du caractère 點 *tien* (anc. *'tiem*, v. Karlgren, no. 1162) pour transcrire la syllabe *dem*, comme ils l'ont fait à trois reprises au § 244 en rendant le mot *erdemtü*. Avouons toutefois qu'une lecture *erdemten* n'est pas exclue.

Les deux auteurs traduisent ce passage comme suit:

Kozin (p. 168): "K semu poveleniyu sledoval ukaz gosudarya Čingis-khana otnositel'no izbraniya i popolneniya kešiktenov: 'Obъyavlyaem vo vseobščee svedenie po vsem tysyačam o nižesleduyuščem. Pri sostavlenii dlya nas korpusa kešiktenov nadležit popolnyat' takovoï synov'yami noïonov-temnikov, tysyačnikov i sotnikov, a takže synov'yami lyudeï svobodnogo sostoyaniya, dostoïnykh pri etom sostoyat' pri nas kak po svoim sposobnostyam, tak i po vydayuščeïsya fizičeskoï sile i kreposti. Synov'yam noïonov-tysyačnikov nadležit yavit'sya na službu ne inače, kak s desyat'yu tovariščami i odnim mladšim bratom pri každom. Synov'yam že noïonov-sotnikov—s pyat'yu tovariščami i odnim mladšim bratom pri každom. Synoveï noïonov-desyatnikov, ravno i synoveï lyudeï svobodnogo sostoyaniya, každogo, soprovoždayut po odnomu mladšemu bratu i po tri tovarišča, pričem vse oni obyazany yavit'sya so svoimi sredstvami peredviženiya, koimi snabžayutsya na mestakh. V tovarišči k synov'yam noïonov-tysyačnikov lyudi prikomandirovyvayutsya na mestakh, po razverstke ot tysyač i soten, dlya toï celi, čtoby usilit' sostavlyaemyï pri nas korpus. V tom razmere, v kakom budet nami ustanovleno, nadležit snabžat' na mestakh, po razverstke, otpravlyayuščikhsya na službu synoveï noïonov-tysyačnikov, vne vsyakoï zavisimosti ot togo, kakuyu kto iz nikh nasledstvennuyu dolyu polučil ot otca svoego ili ot togo imuščestva i lyudeï, kakie kto iz nikh priobrel sobstvennymi trudami. Po etomu že pravilu, t. e. nezavisimo ot prinadležaščego im lično imuščestva, podležat snabženiyu po razverstke takže i synov'ya noïonov-sotnikov i lic svobodnogo sostoyaniya, otpravlyayuščikhsya na službu takže v soprovoždenii trekh tovariščeï.' Tak glasil ukaz . . ." [" Outre cet ordre, suivit un décret du souverain Čingis-khan concernant le choix et le complétement des kešikten: 'Nous notifions, pour l'information générale dans toutes les chiliarchies, ce qui suit. Pour ce qui regarde la formation pour nous du corps de kešikten, il faut le compléter avec des fils de noyon-myriarques, chiliarques et centeniers, et aussi avec des fils de gens de condition libre, dignes d'être attachés à nous, tant à cause de leurs aptitudes qu'à cause de leur remarquable force physique et vigueur. Pour les fils de noyon-chiliarques, il est nécessaire de se présenter au service pas autrement qu'avec dix compagnons et un frère cadet attachés à chacun d'eux. Pour les fils de noyon-centeniers—avec cinq compagnons et un frère cadet attachés à chacun d'eux. Un frère cadet et trois compagnons accompagneront chacun des fils de noyon-dizeniers et aussi [chacun] des fils de gens de condition libre, outre qu'eux tous sont obligés de se présenter avec leurs moyens de transport dont ils seront pourvus sur les lieux. Comme compagnons pour les fils des noyon-chiliarques, des gens seront requisitionnés sur les lieux par prélèvement sur les chiliarchies et les centuries dans le but de renforcer le corps assemblé [pour servir] auprès de nous. Il faut, dans la mesure qui sera fixée par nous, pourvoir sur les lieux, par prélèvement, les fils des noyon-chiliarques qui se rendent à [l'endroit de leur] service, tout à fait indépendamment de quelque part héréditaire n'importe qui d'entre eux ait reçu de son père, ou de ces biens et gens que n'importe qui d'entre eux aura acquis par ses propres travaux. D'après cette même règle, c'est-à-dire

indépendamment des biens qui leur appartiennent personnellement, doivent être pourvus par prélèvement aussi les fils des noyon-centeniers et des personnes de condition libre qui se rendent à [l'endroit de leur] service, aussi pour ce qui regarde l'accompagnement de trois compagnons.' Ainsi dit l'édit . . ."]

Haenisch (p. 104): "Weiter gab Tschinggis Chan an die einzelnen Tausendschaften eine Verordnung durch über die Auswahl und Einstellung der Leibwachen: 'Wenn man bei der Einstellung der Leibwachen für uns die Söhne der Zehntausendführer, Tausendführer und Hundertführer und auch die Söhne der einfachen Leute nimmt, dann soll man nur die geschickten und gut aussehenden einstellen, dit geeignet sind, bei uns Dienst zu tun. Die Söhne der Tausendschaftsführer sollen bei ihrer Einstellung einen jüngeren Bruder mit zehn Gefolgsleuten von sich mitbringen. Die Söhne der Hundertschaftsführer sollen bei ihrer Einstellung einen jüngeren Bruder von sich mit fünf Gefolgsleuten mitbringen. Die Söhne der Zehnschaftsführer und der einfachen Leute sollen bei ihrer Einstellung auch einen jüngeren Bruder mit drei Gefolgsleuten mitbringen. Die Pferde soll man ihnen aus ihren Verbänden stellen. Man soll die Leute, die bei uns den Dienst besorgen lassen, stärken, und dazu sollen den Söhnen der Tausendschaftsführer die zehn Gefolgsleute aus ihren Tausend-und Hundertschaften ihre Abgabe beisteuern. Und abgesehen von dem etwa von ihrem Vater gegebenen Anteil und den Männern und Pferden, die sie persönlich erworben und gekauft haben, und ihren Dienstbezügen soll man ihnen soviel zuteilen und bereitstellen, wie nach den von uns festgesetzten Gebühren zuzuteilen ist. Den Söhnen der Hundertschaftsführer sollen die fünf Gefolgsleute und den Söhnen der Zehnschaftsführer sowie den Söhnen der einfachen Leute die drei Gefolgsleute auch in derselben Weise, abgesehen von ihren Dienstbezügen, ebenso ihre Anteile abgeben!'."

Faisons d'abord quelques remarques sur le texte mongol.

L'expression *düri-yin gü'ün-ü kö'üd* a été rendue dans la traduction de M. Kozin par "fils de gens de condition libre". Cet auteur a donc adopté l'interprétation qu'a donnée Palladius du terme 白身人 *pe chen jen* qui glose les mots *düri-yin gü'ün* (B. Vladimirtsov, *Le régime social des Mongols*, etc. [trad. par M. Carsow], p. 154). Seulement, *pe chen* ne signifie pas "personne de condition libre", mais "personne de condition ordinaire, simple particulier, homme privé". (238) Cf. l'expression *düri-yin nereber a-* "être simple particulier", m. à m.: "être dans la qualification de simple particulier" (*Houa i i iu*, IIa, 26r, 4), où nous voyons le mot *düri* glosé par 閑 *hien* "inoccupé, qui n'est pas employé". Cf. aussi mo. *düri morin* "cheval ordinaire" (Kowa-

(238) Mathews' *Chin.-Engl. Dict.*, p. 690b 白身 "a man with no official standing."

lewski, p. 1936b). Au § 191 de l'*Hist. secr.* nous trouvons le mot *düri* transcrit *dürü* et glosé de même *pe chen*. M. Haenisch a traduit correctement *düri-yin gü'ün-ü kö'üd* par "Söhne der einfachen Leute".

Šil sayid est glosé 狀貌好的每 *tchouang mao hao ti mei* "qui ont un bel extérieur". Le mot *šil*, que nos dictionnaires ignorent, se lit dans le *Sidi(n)tü kegür-ün čadig*, f. 36r, l. 1-2: *köke mori unuγsan γooa siltei nigen kümün* "un homme à bel extérieur, monté sur un cheval gris". Ce dérivé *siltei* que nous montre le texte que je viens de citer se lit aussi dans le dictionnaire tibétain-mongol *Li-çiḥi gur-khaṅ*, où il est expliqué par les mots *üǰeskü-leng-tü ba sayin niγur-tu* "qui est joli et a un beau visage". (239) Le mot *šil* continue de vivre en ordos: *šil* "forme, apparence, extérieur, belle apparence (se dit des personnes)"; *šil* BǟDal id. (*Dict. ord.*, p. 615b); *šil sǟ't'u̯ k'ūgīī bu̯jã* GĕšIk "le bonheur d'avoir des fils à bel extérieur" (*Textes or. ord.*, p. 465; *Folk. ord.*, p. 503). La traduction de M. Haenisch "die . . . gut aussehenden" est correcte. Celle de M. Kozin "(dignes d'être attachés à nous) . . . à cause de leur remarquable force physique et vigueur" ne traduit pas le texte mongol, mais s'inspire plutôt de la version continue, qui dit 身材壯的 "bâtis robustement".

(239) B. Ya. Vladimircov, *O tibetsko-mongol'skom slovare Li-çiḥi gur-khaṅ* [A propos du dictionnaire tibétain-mongol *Li-çiḥi gur-khaṅ*] *Doklady Akad. Nauk SSSR*, 1926 [Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences de l'URSS], p. 29. Le mot *üǰesküleng-tü* est écrit fautivement *üǰesklüleng-tü*. Vladimircov lit *siltai* et ajoute la remarque suivante: "Slovo eto, našim slovaryam neizvestnoe, upotreblyaetsya v klassičeskom mong. yazyke (sm. napr. *Čaγan Lingχo-a*, MS. Aziat. Muzeya sub VI, 126, f. 238)." ["Ce mot n'est pas connu de nos dictionnaires. Il s'emploie dans la langue mongole classique. (Voir p. ex. le *Čaγan Lingχo-a*, mss. du Musée Asiatique sub VI, 126, f. 238)."]

Dans une prière à Qutuγtai-sečen qung tayiǰi, bisaïeul de Saγang-sečen, dont le titre est *Ongγon-u sang takilγa orosiba* "Sang (offrande de l'encens) et adoration du [Yeke] Ongγon (= endroit de sépulture de Qutuγtai-sečen, voir *Dict. ord.*, p. 514b)", manuscrit rapporté de chez les Ordos, on lit: *Aa Sečin noyan . . . öber-ün ačinar üres albatu-iyan sayiqan siltei ǰiyaγa* "Ah! sage *noyan*, tes propres petits-fils, descendants et serfs, fais les naître dotés d'un bel extérieur!".

[Pour une biographie de Qutuγtai-sečen qung tayiǰi, voir le 萬曆武功錄 *Wan li ou koung lou* de 瞿九思 *K'iu Kiou-seu*, chap. 14, 切盡黄台吉列傳. Pour son culte chez les Ordos, voir *Ordosica*, III (*Bulletin* No. 9 *of the Cath. Univ. of Peking*, 1934).]

Le mot *šil* se lit encore au § 191, où il est glosé 模樣 *mou iang* " forme, apparence ".

Huǰa'ur, glosé par 根源 *ken iuen* " origine ", désigne l'unité dont originairement relève l'individu enrôlé comme garde du corps.

Ula'a güčü est glosé 騎坐馬匹氣力 *k'i tsouo ma p'i—k'i li* " chevaux servant de monture—force ". Nous avons ici un mot-couple. Il désigne les montures qui, réquisitionnées dans l'unité (*minγan* " chiliarchie ", *ǰa'un* " centurie ") dont relèvent les gardes du corps nouvellement recrutés, devront être fournies à ces derniers et aux hommes qu'ils amèneront à leur suite.

Pour l'histoire du mot *ula'a* (mo. *ulaγa*), voir l'importante étude de W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques A-B* (= *Collect. Orient.*, Nr 2), p. 19; P. Pelliot, *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale*, *TP*, XXVI [1929], p. 220; *Sur* yam *ou* ǰam " *relais postal* ", *TP*, XXVII [1930], p. 194, note 1; *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, p. 34, note 1. Le mot *ula'a* continue de vivre dans les dialectes: kalm. *ulā* " Postpferde, amtlicher Postdienst " (*Kalm. Wörterb.*, p. 448a); ord. *u̯lā* " animal réquisitionné pour être monté ou pour transporter des charges "; *u̯lā* ɢös^{k}χö id. (*Dict. ord.*, p. 728b); mongr. *ulā* " boeuf domestique " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 469). (240)

Le mot *ǰasa-* est glosé 整治 *tcheng tch'eu* " préparer ". Les chevaux réquisitionnés pour les nouvelles recrues et les hommes qui les accompagnaient devaient leur être remis tout harnachés. C'est ce qu'indique le mot *ǰasa-*. Cf. § 99 *niken mori kötöl ǰasaba* " on prépara (= harnacha) un cheval qui servirait de cheval de main ".

Pour les expressions *qubi kešig* et *emčü qubi*, voir plus haut et aussi note 232.

Pour *beye qad*, voir note 224.

J̌ö'e- se rencontre dans l'*Hist. secr.* associé au verbe *ol-* " trouver, acquérir ". Outre le présent endroit, voir §§ 212, 221, 277. Il est glosé 置 *tcheu* " constituer, établir ". Il correspond à mo. *ǰöge-*

(240) Le mot *güčü* (mo. *küčün*) " force ", que nous trouvons ici associé au mot *ula'a*, se joint en ordos à *k'ɯnesɯ* (mo., *künesün*) pour former le mot-couple *k'ɯnes* ɢɯ'*tš'i* " provisions de bouche (sèches) pour la route " (*Dict. ord.*, p. 437b).

et a le sens de " se constituer un bien fait de choses qu'on a assemblées petit à petit ". (241) Nos dictionnaires de la langue écrite connaissent le mot *ǰöge-* au sens de " transporter, transférer qc. d'un lieu à un autre " (Kowalewski, p. 2423a). Čeremisov et Rumyancev (p. 506) ajoutent à ce premier sens celui de " priobretat ', obzavodit'sya " " acquérir, se pourvoir de ". Chez G. J. Ramstedt nous trouvons le mot correspondant kalmouk *žȫ-* traduit par " transportieren, Fuhren fahren, Bürden machen, laden, beladen " (*Kalm. Wörterb.*, p. 479a). En fait, le mongol littéraire et les dialectes vivants connaissent aussi le mot au sens de " assembler, amasser ". (242) Ainsi *Altan tobči* (*Čadig*, p. 44, l. 4): ***Q**amurun ǰögegsen olan ulus činu **q**amiγasi yaγasi tarqam ǰe* " Tes nombreux peuples qu'en raflant tu as assemblés se disperseront dans toutes les directions "; *Čadig*, p. 153, l. 8: *Kirügetü kituγa-yi deledügsen urad-i Činggis-qaγan ečige činu ese ǰögegsen bügesü, suqai modun-i sidüber qaǰaqu bülüge; kimusun-iyar kisuqu bileü* " Si ton père Činggis-qaγan n'avait pas assemblé les artisans qui ont fabriqué (m. à m.: " battu ") le couteau à scie, tu aurais dû mordre avec les dents le bois de tamarix [dont tu veux faire un manche de fouet]; ou l'aurais-tu gratté avec les ongles? " En monguor le mot *ᴅźiō-* signifie " transporter ", mais aussi " recueillir d'endroits différents " (*Dict. mongr.-fr.*, p. 89); l'ordos *ᴅžȫ-*, outre le sens de " transporter ", a encore celui de

(241) Dans le § 212 *oluγsan ǰö'egsen* et dans le § 221 *oluγsad ǰö'egse'er* sont rendus dans la version continue par 收集的 " recueillis et assemblés ". Au § 281 nous lisons le mot *ǰö'e'ül-*, causatif de *ǰö'e-*. Il est glosé 教搬運 *kiao pan iun* " faire transporter ".

(242) Les mots *Üres-ün ǰögegsen albatu ulus* que Kowalewski (p. 2423b) a pris à Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, etc., p. 104, l. 7, et que ce dernier traduit par " (deine) Unterthanen, als der Erbe deiner Kinder ", doivent, d'après mes trois mss. de la chronique de Saγang-Sečen, être corrigés en *Ürisün ǰögegsen albatu ulus* et être traduits par " (Tes) peuples sujets que tu as rassemblés en attaquant ". Cf. le passage parallèle dans l'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 44, l. 6) *Ürisün ǰögegsen olan ulus činu öber-e kümünei bolun tarqam ǰe* " Tes nombreux peuples rassemblés en attaquant, devenant la propriété d'autres gens, se disperseront ". Pour *ürisün*, cf. Kowalewski, p. 580b, *üris-* " prévenir " et kalm. *ürⁱstə-* " in Streit geraten, angefallen werden " (*Kalm. Wörterb.*, p. 459b).

Le *Moung kou iuen liou*, IV, f. 6v, l. 4, ne traduit pas *ürisün*, mais rend *ǰögegsen* par 萃聚之 " assemblés, rassemblés ".

" amasser des biens petit à petit ". Cf. le dicton *sä̃ẽ k*'ūɪᴅɯ ʙ*i*'*tš*'*ige nȫ̄, mų̄ k*'ūɪᴅɯ ʙ*i*'*tš*'*ige* ᴅ*žȫ̄* " ne vous faites pas de magot pour un bon fils (il saura bien s'enrichir lui-même) ; n'amassez pas de biens pour un mauvais fils (il les dissipera) " (*Dict. ord.*, pp. 212a, 497b).

La partie du passage allant de *Bidan-tur derge-de yabu'ulqun-i bökelerün* jusqu'à *mün teyin qubčiǰu ögtügei* a été traduit trop librement par M. Kozin, et, bien qu'il en ait rendu correctement le sens général, il a oublié d'en traduire plusieurs mots. En outre l'expression *düri-yin gü'ün* a, comme je l'ai fait remarquer plus haut, été traduite inexactement.

Quant à la traduction de M. Haenisch, les mots " Man soll die Leute, die bei uns den Dienst besorgen lassen, stärken, und dazu sollen den Söhnen . . . ebenso ihre Anteile abgeben! " ne rendent pas ce que dit le texte mongol. En effet, comme nous venons de le voir, le verbe *ǰö'e-* ne peut être traduit par " acheter " et *inu emčü qubi-ača anggida* ne veut pas dire " abgesehen von ihren Dienstbezügen ", mais signifie " indépendamment de la part de bien qu'ils possèdent personnellement " (Voir note 232). En outre, comme plus haut au § 223 (Voir passage XLVI), de même ici M. Haenisch s'est mépris sur le vrai sens du verbe *qubči-*. De-là le contresens " dazu sollen den Söhnen der Tausendschaftsführer die zehn Gefolgsleute aus ihren Tausend- und Hundertschaften ihre Abgabe beisteuern . . . Den Söhnen der Hundertschaftsführer sollen die fünf Gefolgsleute und den Söhnen der Zehnschaftsführer sowie den Söhnen der einfachen Leute die drei Gefolgsleute auch in derselben Weise . . . ebenso ihre Anteile abgeben! ", alors que Činggis veut dire que les dix, cinq ou trois compagnons que les futurs gardes du corps amèneront avec eux devront être réquisitionnés pour eux dans les différentes unités auxquelles ces gardes appartiennent originairement: *minγad-un noγad-un kö'üd-te harban nököd huǰa'ur minγan ǰa'un-ača qubčiǰu ögtügei*, etc. " qu'on fournisse les dix compagnons aux fils de chiliarques en les prélevant sur les chiliarchies et centuries dont originairement ils relèvent ", etc.

Je traduis donc le passage du § 224 qui nous occupe comme suit: " Et encore, au moment où Činggis-qahan porta à la con-

naissance des différentes chiliarchies un édit concernant le choix et l'enrôlement des gardes du corps, [il dit]: 'Quand on enrôlera pour nous des gardes du corps, lorsque des fils de myriarques, de chiliarques, de centeniers ou des fils de simples particuliers entreront [à notre service], qu'on enrôle ceux qui ont des talents et un bel extérieur, des gens qui apparemment sont aptes à faire le service auprès de notre personne. Quand on enrôlera des fils de chiliarques, qu'ils viennent avec dix compagnons et amenant avec eux un frère cadet. (243) Quand on enrôlera des fils de centeniers, qu'ils viennent avec cinq compagnons et amenant avec eux un frère cadet. Quand on enrôlera des fils de dizeniers ou quand on enrôlera des fils de simples particuliers, qu'ils viennent avec trois compagnons et amenant aussi avec eux un frère cadet, et se pourvoyant (m. à m.: "préparant") de montures [fournies] par l'unité à laquelle ils appartiennent originairement. Quand on renforcera [de cette façon le nombre de] ceux qu'on placera en service auprès de notre personne, qu'on fournisse les dix compagnons aux fils de chiliarques en les prélevant sur les chiliarchies et centuries dont originairement ils relèvent. S'ils possèdent (m. à m.: "s'il y a") une part [de biens] donnée par leur père, ou quelle que soit la quantité d'hommes et de hongres que personnellement ils se sont acquis et se sont constitués [comme biens propres], que, indépendamment de leur part personnelle [de biens], (244) on prélève selon la mesure par nous fixée [montures et hommes], et que prélevant [les hommes] et préparant [les montures] de cette manière on les leur donne. Et que, précisément de la même manière, indépendamment de leur part personnelle [de biens], et prélevant exactement de la même façon, on donne aux fils de centeniers cinq compagnons et aux fils de dizeniers ainsi qu'aux fils de simples particuliers trois compagnons.' Tel fut l'édit." (245)

(243) Alors qu'on attend ici *niken de'ü-yi* ou *niken de'ü-ben*, le texte porte *niken de'ü inu*. Le mss. d'Ulān-bātur a *nigen degüü-yi* (Kozin, p. 380).

(244) Le texte porte *inu beye qad-iyar, inu emčü qubi-ača*, alors qu'on attend *anu beye*, etc. Cf. ce qui a été dit plus haut, passage XXX, 176, à propos des mots *müd bulγa inu kē'esü*. Voir aussi passage LIV, § 254.

(245) La traduction du § 224 que nous lisons, pp. 156-157, chez Vladimircov, *op. cit.*, rend la version continue, non le texte mongol. Ici nous voyons aussi le terme *pe chen jen* traduit inexactement par "gens de condition libre". Voir plus haut.

LXIII. — Le colophon de l'*Histoire secrète*.

§ 282 *Yeke qurilta quriǰu, quluγana ǰil γuran sara-da, Kelüren-ü Ködeʼe-aral-un Doloʼan-boldaγ-a, Šilginčeg qoyar ǰaʼura, ordos baʼuǰu büküi-tür bičiǰü daʼusba.*

Les deux auteurs ont traduit cette phrase comme suit:

Kozin (p. 199): " Napisano vo vremya prebyvaniya Dvora v uročišče Doloan-boldakh Kelurenskogo Kodee-aral'a, čto meždu dvumya uročiščami (?) Šilg'im i Cek, v sed'moï mesyac Khuran-sara, goda Myši (1240), vo vremya proiskhodivšego tam Velikogo seïma—Khuril." [" Ecrit au temps du séjour de la Cour dans la localité Doloan-boldakh de Kodee-aral du Keluren, qui est entre les deux endroits (?) Šilgim et Cek, le septième mois Khuran-sara de l'année de la souris (1240), au temps de la Grande diète—Khuril, qui eut lieu là."]

Haenisch (p. 148): " Die Niederschrift dieses Werkes hat man beendet, als wir mit dem Palast lagerten zwischen den beiden Orten Dolo'an Boldach, Sieben Kuppen, und Schilgintschek, bei dem Werder Kode'e im Keluren, im siebenten Monat des Rattenjahres (1240), bei der Zusammenkunft zum Grossen Reichstag."

Comme on le voit, les deux traductions diffèrent notablement l'une de l'autre. Pour comprendre le texte tel qu'il nous est parvenu, il faut avant tout examiner le mot *boldaγ-a* et voir ce qu'il est morphologiquement. Or, ce mot est le locatif de *boldaγ*, vocable que les transcripteurs ont glosé 孤山 *kou chan* " colline isolée ". Que le nominatif soit *boldaγ*, non *boldaγ-a*, on le voit à la forme qu'a le mot en mongol écrit: *boldaγ* (Saγang-sečen, Schmidt, p. 106, l. 14), *boldoγ* (Kowalewski, p. 1199a), et aussi au pluriel *Doloʼan boldaʼud* (<**boldaγud*) du § 136 de l'*Hist. secr.* (mss. d'Ulān-bātur, Kozin, p. 356: *Doluγan-Boldaγ-ud*). D'ailleurs le 行 *hing* de la glose 孤山 | *kou chan hing*, qui dans notre texte accompagne le mot *boldaγ-a*, indique qu'il s'agit ici d'un nom décliné. On ne peut donc pas traduire, comme l'a fait M. Haenisch, " zwischen den beiden Orten Dolo'an Boldach . . . und Schilgintschek ", une telle traduction supposant un original mongol *Doloʼan-boldaγ Šilginčeg qoyar ǰaʼura.* (246)

(246) La forme *boldaγ-a* employée comme nominatif se lit dans un texte de Saγang-sečen (Schmidt, p. 70, l. 13): *Deligün boldaγ-a-dur* " à Deligün-boldaγ ", ainsi que dans l'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 47, l. 8): *Onon-u Deligün-boldaγ-a törögsen γaǰar usun*

D'après le colophon, *Dolo'an-bolday* (=les Sept Collines Isolées) est le nom de l'endroit où les *ordos* (= Palais) étaient " descendus ", c'est-à-dire où les tentes servant de palais impérial mobile étaient installées au moment où le *yeke qurilta* (= Grande Diète) de l'année du rat était réuni. Et le colophon ajoute que les *ordos* étaient établis entre deux endroits dont l'un s'appelait *Šilginčeg* et l'autre n'est pas nommé. C'est cette dernière particularité qui a induit en erreur M. Haenisch et lui a fait prendre *Dolo'an-bolday* pour l'un des deux endroits qu'on attend ici, vu que le texte dit *qoyar ǰa'ura* " entre les deux . . .". Mais, comme nous venons de le voir, *bolday* est au locatif, d'où il suit que, si *bolday-a* est la leçon primitive, il est impossible que *Dolo'an-bolday* ait été l'un des deux endroits entre lesquels les " Palais " (*ordos*) étaient installés à ce moment. M. Kozin a vu la difficulté. Il traduit correctement les mots *Dolo'an-bolday-a . . . ordos ba'uǰu büküitür* par " au temps du séjour de la Cour dans la localité Doloan-boldakh ", et, pour résoudre le problème que présente l'absence dans le texte d'un des deux noms d'endroit que les mots *qoyar ǰa'ura* font supposer, il coupe le mot *Šilginčeg* en deux et traduit " entre Šilgim (247) et Cek ". Contre cette manière de traiter le texte on peut faire deux objections. On peut objecter en premier lieu que les transcripteurs n'ont vu qu'un seul endroit dans l'appellation *Šilginčeg*, puisqu'en la glosant ils n'écrivent qu'une seule fois 地名 *ti ming* " nom d'endroit ". En second lieu, quand on analyse le terme *Šilginčeg*, l'on voit que, selon toute probabilité, il est composé de deux mots: *šilgin* et *čeg*, dont aucun, s'il est employé seul, ne semble pouvoir servir de nom d'endroit, tandis

činu " Deligün-bolday de l'Onon, l'endroit (m. à m.: " l'endroit et l'eau ") où tu es né ". Il s'agit ici évidemment de fautes de copistes. Mes trois mss. de la chronique de Sayang-sečen portent *Deligün bolday-tur* et non *bolday-a-dur*, et, quant au texte de l'*Altan tobči*, dans le passage parallèle chez Sayang-sečen nous lisons (Schmidt, p. 106, l. 14) *Onon-u Deligün bolday törögsen nutuy činu* " Deligün-bolday de l'Onon, ton endroit natal ".

Il n'est pas possible de supposer que *bolday-a* du colophon de l'*Hist. secr.* soit dû à une faute du scribe qui avait copié le mss. qu'utilisèrent plus tard les transcripteurs des Ming, et que ces mêmes transcripteurs, non seulement n'auraient pas remarqué la faute, mais auraient encore pris cette forme fautive pour un locatif.

(247) Šilgim est une faute d'impression pour Šilgin.

que, associés l'un à l'autre, ils le peuvent très bien. En effet *čeg* signifie " colline ". Cf. kalm *tse*G " kleiner Hügel " (*Kalm. Wörterb.*, p. 426a). Quant à *šilgin*, j'y vois le mot *silgi* (?*silki*) que Kowalewski (p. 1503a) traduit par " gornaya ruta " [" rue des montagnes "]. *Šilginčeg* serait alors *Šilgin-čeg* " la colline où il croît de la rue des montagnes ", association de mots qui va très bien comme nom d'endroit, tandis que *šilgin* " rue des montagnes " et surtout *čeg* " colline ", employés seuls, ne semblent pas pouvoir servir de noms d'endroit. Que si l'élément *čeg* n'était pas le mot *čeg* " colline " (= kalm. *tse*G), mais le suffixe *-čaγ*~*-čeg* que nous trouvons dans les mots *olončoγ* " Satteltaschen ", *qabičaγ* " Weiche " (N. Poppe, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen, Keleti Szemle*, XX, p. 93), il serait encore plus manifeste que le mot *šilginčeg*, de signification inconnue, ne désigne qu'un seul endroit, comme l'ont noté les transcripteurs, et non deux, comme le suppose M. Kozin. Un autre nom d'endroit présentant la même formation que *Šilginčeg* et sur lequel M. F. W. Cleaves a appelé mon attention, est *Tülkinče'üd* (< **Tülkinčegüd*, pluriel de **Tülkinčeg*), que nous lisons au § 190 de l'*Hist. secr.* et qui, lui aussi, ne désigne qu'un seul endroit. De toute façon, je considère comme assez évident que nous avons affaire ici à une lacune dans le texte, et comme assez probable que celle-ci n'était pas dans le manuscrit mongol dont se sont servis les transcripteurs, mais qu'elle constitue une altération qui s'est produite dans la tradition de la transcription chinoise. En effet, si le texte en écriture ouigouro-mongole sur lequel les transcripteurs ont travaillé avait présenté cette lacune, ils l'auraient remarquée et ils auraient probablement laissé le mot manquant en blanc, comme ils l'ont fait au § 105 (III, f. 50v), là où le mot *ǰa'ura* était omis dans leur manuscrit. (248)

(248) Voir plus haut note 42. Ce blanc se voit aussi dans l'édition de la Commercial Press, ainsi que dans le mss. de Palladius (*Textabweichungen*, p. 131).

Le colophon que nous lisons dans la restitution de Pelliot, qui a utilisé un excellent manuscrit de l'époque ming (L. Hambis, dans P. Pelliot, *Histoire secrète des Mongols*, p. 12), est identique à celui que présentent les éditions de Ie Te-houei et de la Commercial Press. Celui que porte le mss. du texte en 15 chapitres qui a appartenu à Palladius ne donne aucune variante de quelque importance (voir E. Haenisch, *Wichtigsten Textabweichungen*).

Un autre passage du colophon qui peut faire difficulté est constitué par les mots *ordos ba'uǰu büküi-tür*. M. Haenisch traduit: " als wir mit dem Palast lagerten ". (249) Ce n'est pas là le sens du texte mongol. Comme l'a bien vu M. Kozin, le sujet du verbe *ba'u-* " descendre " est *ordos* " les Palais ". *Ordos ba'u-* doit avoir été une expression usitée à propos du déménagement du groupe de tentes constituant les palais impériaux et par laquelle on voulait dire que les tentes, transportées ailleurs, étaient installées à tel ou tel endroit. (250) Nous lisons une expression analogue dans un texte du *Qalqa ǰirum* (Code qalqa), cité par Vladimircov dans *Le régime social des Mongols; féodalisme nomade* (trad. par Michel Carsow), p. 207, note 2 (251) : *Keyid-ün sakiγulčin nutuγiyan noyad-un örgöge baγuqu γaǰarača bisi qoriγul ügei, ali taγalal-tu γaǰar-tu nutuγlaqu bui.* " Pour les gardiens de monastère, à l'exception des endroits où s'installent (m. à m.: " descendent ") les palais des *noyad* de leur contrée propre, il n'y a pas d'autres terrains interdits; ils s'établiront à demeure à n'importe quel endroit qui leur plaira ". Cf. aussi l'expression ordos ɢ*er* ʙṳ̌- qui s'emploie de même à propos de déménagement, quand on transporte sa tente et l'installe à un autre *nṳ̌'t'ṳ̌ḳ̌* (" endroit où l'on demeure ") . Voir *Dict. ord.*, p. 89a.

Les mots *ordos ba'uǰu büküi-tür* ont été traduits correctement chez M. Kozin par " au temps du séjour de la Cour ".

Notons aussi que, dans le colophon, *bükui-tür* se rapporte aussi bien à *quriǰu* qu'à *ba'uǰu*.

(249) Dans son *Wörterb. zu MNT*, p. 126, M. Haenisch écrit: *ordos bao'uḥu* " beim Palast lagern ". Il semble que M. Haenisch ait pensé que l'expression *ordos ba'u-* est analogue à celle qu'on lit au § 264 *ordos-tur ba'u-* " s'installer (m. à m.: " descendre ") dans les palais ".

(250) Ces déménagements des *ordos* impériaux étaient nécessairement assez fréquents et dépendaient principalement de l'état des pâturages. Voir l'*Itinerarium* de Guillaume de Rubrouck, qui pendant trois mois accompagna la cour de Möngke-qaγan dans ses différents déplacements avant d'arriver à Qara-qorum. Parlant de ces déplacements, il dit: " Ex quo venimus in curia Mangu, ipse non bigavit nisi bis versus meridiem, et ex tunc incepit redire versus aquilonem quod erat versus Caracarum. Unum notavi per totam viam, etc." (A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, p. 268) .

(251) Je cite le texte d'après mon propre système de transcription et je le traduis en le serrant d'un peu plus près que ne l'a fait Vladimircov.

Je traduis le colophon comme suit: "[Nous] avons achevé d'écrire au moment où la Grande Diète était assemblée et où, l'année du rat, le mois du daim (= VIIe mois), (252) les Palais étaient installés à Dolo'an-bolday de Köde'e-aral du Kelüren, entre les deux [endroits qui ont nom] Šilginčeg et . . .".

(252) *Γuran sara* "mois du *γuran*". Cf. mo. *γura* "espèce de chevreuil sans cornes" (Kowalewski, p. 1038a). Le *Qaγan-u bičigsen manǰu mongγol kitad . . . toli bičig*, chap. 30, f. 9r, traduit le mot *γura* par 公麅 *koung p'ao* "le mâle d'une espèce de daim". Cf. kalm. *g̬urᵘ* "Rehbock, eine männliche Antilope" (*Kalm. Wörterb.*, p. 155b).

Nous trouvons *γuran sara*, ancien nom du septième mois, mentionné dans le 譯史紀餘 *I cheu ki iu*, chap. 4, f. 19, de la 9e série du 龍威秘書 *Loung wei pi chou*: 七月古闌撒剌 "septième mois: *kou-lan sa-la* (= *γuran sara*)". Voir *Textes or. ord.*, p. 131, note 2. Notons aussi que dans la fameuse lettre d'Altan-qan des Tümed à l'empereur Wan-li, datant de 1580 et publiée par Pozdneev (Voir *Vnov' otkrytyï pamyatnik mongol'skoï literatury epokhi dinastii Min*, dans *Vostočnyya Zametki. Sbornik stateï i issledovaniï professorov fakul'teta vostočnykh yazykov*, St Pétersbourg, 1895, pp. 367-386), nous lisons à la dernière ligne les mots *Ön-li naiman on γuran sara qorin tabun üdür* "Huitième année Wan-li, septième mois, vingt-cinquième jour", traduisant la date 萬曆八年七月二十五日.

Γuran, comme nom de mois, est encore attesté chez les Daghur: *Koeran sará* "Maert" (N. Witsen, *Noord en Oost Tartaryen*, Amsterdam, 1785, I, p. 71b) et chez les Kalmouk: *Kuran sara* "Maert" (*op. cit.*, p. 301a). Il est encore connu par-ci par-là en Mongolie. Voir A. R. Rinčine, *Kratkiï mongol'sko-russkiï slovar'*, p. 420. Chez les Bouriat, *g̬urăŋ* désigne le douzième mois (N. Poppe, *Alarskiï govor*, I, p. 78). Voir aussi W. Kotwicz, *O chronologji mongolskiej, Rocznik Orjent.*, II [1919-1924], p. 297; IV [1926], p. 116-117; M. A. Castrén, *Versuch einer Burjätischen Sprachlehre*, p. 132b.

Pour la liste des noms mongols des douze mois que l'on trouve dans le 八紘譯史 *Pa houng i cheu*, voir L. Ligeti, *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration fait en Mongolie chinoise 1928-1931*, Budapest, 1933, p. 45, note 1.

Outre les noms des douze mois, le *I cheu ki iu* donne encore le nom mongol du mois intercalaire: 閏月紐蠻撒剌 "mois intercalaire: *niou-man sa-la* = *ni'umal sara*". Pour ce terme, cf. *Manǰu-yin ünen maγad qauli*, vol. 2, f. 95r, *ebül-ün dumdatu niγumal sara* "le mois intercalé après le mois médian de l'hiver". Voir aussi *op. cit.*, vol. 6, f. 79v. D'autres anciens noms du mois intercalaire se lisent dans les calendriers que nous donnent certains autres vocabulaires sino-mongols datant des Ming. Ainsi le 北虜譯語 *Pe lou i iu* du *Teng t'an pi kiou* a 揑墨兀兒 | | *nie-me-ou-eul sa-la* = *neme'ür sara* (cf. mo. *neme-* "ajouter, s'ajouter à"; *nemegüri* "supplément"); le vocab. inséré au chap. 227 du *Ou pei tcheu* a 札卜 | | *tcha-pou sa-la* = *ǰab sara* (cf. mo. *ǰab* "loisir", *ǰabsar* "intervalle"); un des vocab. du 盧龍塞略 *Lou loung se leo* (M. Ishida, dans *Mongolica*, 2, p. 126) a *neme'ür* et *ǰab*.

Pour les anciens noms de mois chez les Mongols, voir aussi W. Kotwicz, *O chronologji mongolskiej*, dans *Rocznik Orjent.* t. II (1919-1924).

Dans la version continue le colophon est comme suit: 此書大聚會着。鼠兒年七月。於客魯漣河。闊迭額阿舌剌勒地面處下時。寫畢了。 " La rédaction de ce livre a été achevée quand la Grande Diète était assemblée, l'année du rat, le septième mois, au moment où [la cour impériale] était installée dans la région de Köde'e-aral de la rivière Kelüren ".

Comme on le voit, la version continue rend bien ce que dit le texte mongol. Faisons toutefois observer qu'elle abrège en ce qui concerne les noms d'endroits et qu'elle se contente de dire: " au moment où [la cour impériale] était installée dans la région de Köde'e-aral de la rivière Kelüren ", sans mentionner ni les Sept Collines Isolées " (Dolo'an boldaγ), ni Šilginčeg. (253)

Pour finir examinons la signification propre du colophon, c'est-à-dire voyons ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas.

Le colophon ne dit rien de l'endroit où l'on acheva d' " écrire " l'*Hist. secr.*, mais il donne trois indications concernant le moment où cette action d'achever d' " écrire " a été accomplie. Cela eut lieu, dit-il, pendant que la Grande Diète était assemblée,—dans le courant du VII[e] mois de l'année du rat,—date qui coïncidait avec la présence des palais impériaux mobiles à Dolo'an-boldaγ.

Comment faut-il entendre ici le mot *biči-* " écrire "? Veut-il dire " rédiger " ou " copier "? Que l'auteur de la chronique l'ait écrite de sa propre main ou qu'il l'ait dictée à un secrétaire ne fait évidemment rien à l'affaire. Il s'agit de savoir si ce colophon émane de l'auteur ou a été ajouté par un scribe qui avait fini de copier un manuscrit de l'*Hist. secr.* qui ne portait pas de colophon ou en avait un autre. Pour ma part, vu la précision et pour ainsi dire la solennité avec laquelle ce colophon est rédigé, je suis convaincu qu'il ne s'agit pas de quelques mots ajoutés par un scribe qui venait d'achever de copier un manuscrit quelconque de l'*Hist. secr.*, mais que nous avons ici un texte émanant de l'auteur de la chronique, en d'autres mots que nous avons ici la vraie date de l'achèvement de la rédaction de l'*Hist. secr.*: l'auteur dit qu'il a

(253) Il semble qu'il y ait eu plusieurs endroits connus sous le nom de *Dolo'an boldaγ*. Aux deux endroits de l'*Hist. secr.* (§§ 136, 282) où le chroniqueur mentionne les " Sept Collines Isolées " il a soin d'ajouter à chaque fois qu'il s'agit des *Dolo'an boldaγ* de Köde'e-aral de la rivière Kelüren.

achevé la rédaction de sa chronique durant le VIIe mois de l'année du rat, pendant que la Grande Diète était en train de poursuivre ses délibérations et que les tentes impériales étaient installées à Dolo'an-boldaγ, entre Šilginčeg et un autre endroit dont le nom est tombé.

Cette date n'a évidemment rien à voir avec la convocation de la diète. Celle-ci avait été convoquée de longs mois avant son ouverture, pour permettre aux princes et dignitaires les plus éloignés d'arriver à temps.

Le colophon ne dit pas qui est l'auteur de la chronique. Comme je l'ai dit plus haut, le colophon ne dit rien non plus de l'endroit précis où la rédaction de l'ouvrage a été achevée, mais il ne semble pas téméraire d'affirmer que cet endroit est, soit Dolo'an boldaγ, soit un endroit du voisinage.

Rien non plus n'est dit de l'endroit et de la date auxquels l'auteur a commencé la rédaction de l'ouvrage, laquelle, selon toute apparence, doit avoir pris un temps considérable.

Reste à déterminer de quelle année du rat il s'agit ici: de l'année 1240 ou d'une année du rat postérieure. Ceci constitue un problème qui jusqu'à présent n'a pas encore été résolu d'une manière satisfaisante. (254)

(254) Voir l'important article de M. William Hung, *The transmission of the book known as The Secret History of the Mongols*, *HJAS*, vol. 14[1951], pp. 433-492. Dans les dernières pages de cette étude, M. Hung traite de la date de l'*Hist. secr.* et de la manière dont à son avis il faudrait entendre " l'année du rat " du colophon. Il rappelle que deux passages (§§ 255, 281) ont fait douter M. Grousset que l'*Hist. secr.* soit vraiment de l'année du rat 1240, date qui est celle généralement admise. Cf. René Grousset, *L'Empire mongol (1re phase)*, Paris, 1941, pp. 230, 303; *Etat actuel des études sur l'histoire gengiskhanide*, dans *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, 12[1941]. En fait, en 1948, M. Grousset semblait douter moins qu'en 1941. Il dit en effet dans l'*Introduction historique* au *Gengis-khan* de Vladimircov, traduction par Michel Carsow, Paris, 1948, pp. V-VI: ". . . au § 255 nous voyons Gengis-khan " prédire " que, si les descendants d'Ögödäi se montrent incapables de régner, l'empire devra passer aux descendants d'un autre de ses fils. Comme c'est effectivement ce qui se produisit en 1250-1251, avec l'avènement du grand-khan Mongka, comme d'autre part, le § 281, avec l'examen de conscience qu'il fait faire à Ögödäi, a bien l'air d'un jugement posthume sur le règne de ce prince, décédé le 11 décembre 1241, nous nous sommes, un moment, demandé si " l'année du Rat ", où l'*Histoire secrète* fut achevée, ne serait pas, au lieu de l'année 1240, l'année du Rat

" suivante ", soit 1252. Toutefois, Pelliot avait, après examen, maintenu l'hypothèse 1240. Quoi qu'il en soit, etc. . . .".

A propos de ce doute exprimé par M. Grousset, M. Hung écrit, p. 488: " We agree with M. Grousset in seeing in those specified paragraphs hints of post-facto knowledge of events after the times of Ögödei and Güyüg. We feel, however, that the colophon might refer to a Rat year, a duodenary cycle still later than 1252 ". Et, quelques alinéas plus bas, M. Hung précise et dit: " Hence we may tentatively date the Rat year of the colophon as 1264 ".

Concernant cette identification de " l'année du rat " du colophon avec une année autre que 1240 et en particulier concernant l'identification avec l'année 1264 proposée, à titre d'hypothèse il est vrai, par M. Hung, je voudrais faire observer ce qui suit.

La principale raison qui a décidé M. Hung à identifier l'année du rat du colophon avec l'année du rat 1264 est qu'au § 247, à deux reprises, la ville de 宣德 Siuan te, au lieu d'être nommée | | 州 Siuan te tcheou, comme elle l'était sous les Kin, s' appelle | | 府 Siuan te fou, nom qui ne lui fut donné qu'en 1263. Ce fait, certes, donne à penser. Mais, quelque impressionnant qu'il puisse être, et quelle que soit la manière dont il faut l'interpréter, les lecteurs à coup sûr auraient été très heureux si, dans son article, M. Hung avait donné les raisons qu'à son avis l'auteur de l'*Hist. secr.* a pu avoir de passer sous silence tout ce qui s'est passé depuis la fin du règne d'Ögödei jusqu'à l'année 1264. Cette période de vingt quatre ans avait vu la mort d'Ögödei, deux longues régences, deux règnes d'empereur, l'avènement de la branche cadette dans la personne de Möngke, l'achèvement de la conquête de la Perse, la reprise de la guerre avec les Soung, l'accession au trône de Qubilai, la révolte d'Ariγ-böke et sa soumission. S'il est vrai que l'*Hist. secr.* a été achevée en l'année du rat 1264, l'on s'étonne à bon droit de n'y trouver mentionné aucun de ces événements de première importance. C'est sur les motifs de ce silence de la part de l'auteur de la chronique que nous aurions bien voulu apprendre l'opinion de M. Hung.

INDEX DES PASSAGES DE L'*HISTOIRE SECRÈTE DES MONGOLS* CITÉS ET TRADUITS

26r3) XXXIX; (7.27r3) n. 110; (7.27r5) XXXIX; (7.28v2) LV; **195** (7.33v3) XXXIV; (7.33v5) III; (7.34r1) LV; (7.36r4) XL; (7.36v3) XXXIV; (7.38v4) n. 105; **196** (7.42r5) XLI; (7.43r2) n. 117; (7.43r3) XIV; **197** (7.45r1) LIII; (7.45r5) n. 158

198 (8.2r1) n. 158; **199** (8.7v5) XXXVI; (8.8r1) LV; (8.9r5) XLII; **200** (8.12r5) XLIII; (8.12v5) XLIII, LV; (8.14r5) LIV; (8.15v1) XLI; **201** (8.17r3) XXXI; (8.18v5) LI; (8.20v5) n. 228; (8.21v1) LX; (8.22r3) n. 228; **202** (8.24v2) LIV; **203** (8.27v1) LIV; **205** (8.37v2) LV; **208** (8.46r3) XXV

209 (9.1r3) XLIV; (9.2v2) LV; **212** (9.7v1) LXII; **213** (9.9v4) LV; **214** (9.11v3) XLIX; (9.13r2) XLV; **221** (9.29v1) LXII; **223** (9.30r1) XLVI; **224** (9.32r1) LXII; (9.33r4) LXII; (9.33v2) n. 232; (9.34r5) n. 228; **225** (9.37r1) LXII; **227** (9.40v2) LXII; (9.41v4) LXII; (9.41v5) LXII; (9.42v5) LXII; **229** (9.47r3) n. 12; (9.47r4) LXII

230 (10.1v5) XLVII; **231** (10.3v3) XLIX; **233** (10.6v1) XLVIII, LIV; **239** (10.15v2) LIX; **240** (10.19v5) XV; **242** (10. 24v2) XLVIII; n. 156; **243** (10.25v4) ; n. 169; **244** (10.27v1) XL; (10.29r3) LIV; **245** (10.20r3) LV; (10.36v4) XLIX; (10.39v3) L; (10.40r2) L; **246** (10.42v1) LI

247 (11.1v4) n. 94; (11.2r5) LIII; **248** (11.4r1) LIII; (11.4r4) XXXIV; **249** (11.9v3) XXX; **251** (11.12v3) LII; **252** (11.14v2) LIII; **253** (11.18v3) XXX; **254** (11.20v2) LIV; (11. 22r5) n. 167; (11.23r1) XLI; (11.23r5) LV; (11. 26r3) n. 184; **255** (11.28r1) n. 193; (11.28v3) n. 178; (11.28v4) XLI; n. 178; (11.30r1) XLII; (11.31r5) XLIX; (11.33r5) LI; **256** (11.35r1) LVI; **257** (11. 37v1) n. 84; **260** (11.46r2) LVII

265 (12.2v5) LVIII; (12.3v5) LVI; (12.5r3) n. 156; **267** (12.9v1) LIX; (12.11r3) XXXVIII; **272** (12.21r2) LX; (12. 22r1) n. 177; (12.22v2) LIV; (12.24v1) LXI; **275** (12.30v3) LIV; **277** (12.35v4) n. 156; **278** (12.40v5) XLVIII; (12.43v5) LXII; (12.46r1) XXXVII; **279** (12.47v1) n. 129; **280** (12.54r3) XLVIII; n. 144; **282** (12.58r1) LXIII

INDEX GÉNÉRAL (1)

(1) En dressant l'Index général je me suis borné au principal: passages d'ouvrages autres que l'*Histoire secrète* cités et traduits, termes discutés, faits grammaticaux notés.